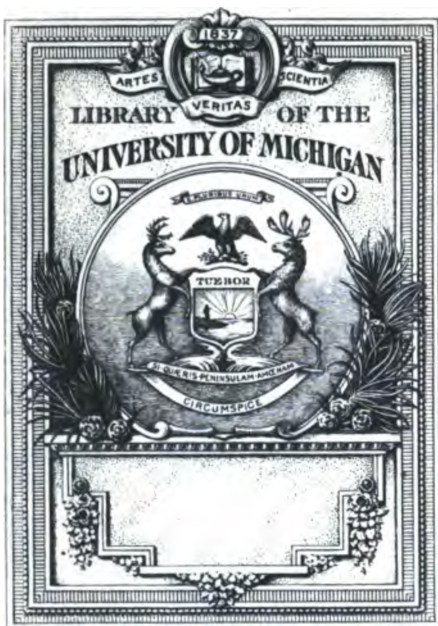

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LE
SPECTATEUR,
OU
LE SOCRATE
MODERNE;
TOME QUATRIEME.

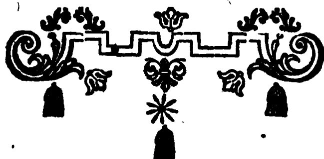
The Spectator

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE;

OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF DES MOEURS DE CE SIECLE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez *D. J. CHANGUION.*
MDCCXCIII.

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

— Stolidam præbet tibi vellere barbam.

PERS. Sat. II. 28.

Il vous permet de lui arracher sa plaisante barbe.

Sur les BARBES longues & la MOUSTACHE.

LA derniére fois que j'ai été à l'Abbaye de *Westminster* avec mon Ami le Chevalier DE COVERLY, je pris garde qu'il s'arrêtoit plus longtems qu'à l'ordinaire devant le Buste d'un vénérable Vieillard. Je ne savois qu'en penser, lorsque tout d'un coup il me fit signe de regarder cette Figure, & me demanda si je ne trouvois pas que nos Ancêtres paroissoient plus sages avec leurs Barbes que nous sans un poil au menton. „ Pour „ moi, *ajoûta-t-il*, lorsque je me pro„ méne dans ma Galerie à la Campa„ gne, & que j'y vois mes Ancêtres, „ dont la plupart moururent avant qu'ils „ eussent atteint un âge aussi avancé que

„ le mien, je ne sçurois m'empêcher
„ de les regarder comme autant de vieux
„ Patriarches, & de me trouver moi-
„ même un jeune Damoiseau évaporé.
„ J'aime à voir vos ABRAHAMS, vos
„ ISAACS & vos JACOBS, tels qu'on
„ les représente dans nos anciennes Ta-
„ pisseries, avec des Barbes qui leur
„ pendent plus bas que la ceinture, &
„ qui font la moitié de tout l'ouvrage".
Il me dit d'ailleurs, que si je voulois recommander les Barbes dans un de mes DISCOURS, & rétablir nos Visages dans leur ancienne dignité, il ne manqueroit pas d'en donner lui-même l'exemple, & de porter une grosse Moustache, pourvu que je l'avertisse un Mois d'avance.

Je sourîs à l'ouïe de sa Proposition; mais quand nous nous fûmes séparés, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur les métamorphoses que nos Visages ont essuyés à cet égard.

La Barbe, suivant l'idée de mon Ami le Chevalier, fut, durant bien des siécles, le type ou la marque de la Sagesse. LUCIEN raille, en divers endroits, les Philosophes de son tems qui tâchoient de se surpasser les uns les autres par la longueur de leurs Barbes; & il nous représente un Savant, qui aspiroit à une Chaire de Professeur en Philosophie, comme incapable de la remplir, parce qu'il avoit la Barbe trop courte.

ELIEN, dans ce qu'il rapporte de

ZOILE, qui prétendoit relever les fautes d'HOMERE & de PLATON, & qui se croyoit plus habile que tous ceux qui l'avoient précédé, nous dit que ce fameux Critique portoit une longue Barbe qui lui pendoit sur la poitrine, mais qu'il avoit toûjours la tête rase. Il craignoit sans doute que ses Cheveux ne fussent comme autant de rejettons, qui auroient pu s'attirer, s'il les avoit laissé croître, tout le suc de sa Barbe, & la dégarnir par ce moyen.

J'ai lu quelque part qu'un Pape avoit refusé d'accepter un Exemplaire des Ouvrages d'un Saint, qu'on lui présentoit, parce que la Taille-douce du Saint, mise à la tête du Livre, étoit sans Barbe.

Nous voyons par tous ces exemples qu'on avoit autrefois une grande vénération pour les Barbes; & qu'un Barbier n'avoit pas alors la permission, qu'on lui a donnée depuis environ un demi-siécle, de faire les plus terribles dégâts sur les visages des Savans.

Il est certain aussi qu'il y a eu divers Peuples d'une prudence reconnue, si jaloux de la moindre insulte faite à leurs Barbes, qu'ils sembloient y avoir mis leur Point-d'honneur le plus capital. Les *Espagnols*, entre autres, étoient fort chatouilleux sur cet article. *Don* QUEVEDO, dans sa troisiéme Vision sur le Jugement dernier, pousse bien le ridicule de cette délicatesse, lorsqu'il nous dit qu'un de ses orgueilleux Compatriotes, après avoir

reçu sa Condamnation, fut mis sous la garde d'un couple de malins Esprits; mais qu'il ne voulut pas marcher, ni les suivre, jusqu'à ce qu'avec un fer destiné à cet usage, ils lui eussent retroussé la Moustache, qu'ils lui avoient dérangée.

Si nous examinons l'Histoire de notre Ile, nous verrons que la Barbe y fleurissoit sous * l'Heptarchie *Saxonne*, mais qu'elle fut presque détruite sous la Race *Normande*. Il y eut avec tout cela plusieurs Régnes, où elle repoussa de tems en tems sous diverses figures. Il semble qu'elle fit son dernier effort sous celui de MARIE, comme les Curieux peuvent le remarquer, s'il leur plaît de jetter les yeux sur les Estampes ou les Portraits du Cardinal POOLE & de l'Evêque GARDINER; quoique nos Peintres Protestans, animés de zèle contre le *Papisme*, pourroient bien avoir étendu les Barbes de ces deux Perfécuteurs au-delà de leurs justes dimensions, afin de les rendre plus terribles à la vue.

Je ne trouve que peu de Barbes dignes de remarque sous le Régne de JAQUES I.

Durant nos Guerres Civiles, il en parût une, qui fait une trop belle figure dans l'Histoire, pour la passer sous silence, je veux dire celle du redouta-

* C'est un mot *Grec*, qui signifie *sept Royaumes*, *Principautés* ou *Gouvernemens*; & c'est le nom qu'on donnoit au partage que les Rois *Saxons* avoient fait de toute l'*Angleterre*.

ble * HUDIBRAS ; dont BUTLER nous a laissé la description en ces termes ;

Sa barbe brune en étalage
Servoit de grace à son visage,
Et relevoit en même tems
L'éclat de tous ses beaux talens ;
La figure en étoit quarrée,
Et la couleur fort bigarrée ;
Le haut d'un blanc de petit lait.
Le bas d'orange & gris parfait.

La Moustache continua quelque tems parmi nous après l'extirpation des Barbes ; mais je n'entamerai pas ici un si noble sujet, parce que je l'ai discuté au long dans un Traité particulier, que je garde par devers moi en Manuscrit.

Si le projet de mon Ami le Chevalier, pour l'introduction des Barbes, pouvoit réussir, il feroit à craindre que la Vanité du Siécle n'en rendit la Mode fort onéreuse. Il n'y a nul doute que nos Damoiseaux n'en missent d'abord de postiches de la couleur la plus blonde, & d'une longueur excessive. Une belle Barbe, de la taille de celles qu'on voit dans nos anciennes Tapisseries, & que Mr. DE COVERLY semble approuver, ne coûteroit pas moins de vingt Guinées. La fameuse Barbe d'Or, qui pendoit au menton d'ESCULAPE, coûteroit à peine

* Voyez la Note, qui est au bas de la pag. 414. du II. Tome, & de la 383. du III.

davantage, qu'une de nos Barbes portée jusqu'à l'excès de la Mode.

D'ailleurs il est incertain si nos Dames ne voudroient pas suivre la Mode, lorsqu'elles vont se promener à cheval. Elles y paroissent déjà avec le Chapeau & le Plumet, le Juste-au-corps & la Perruque; & je ne vois aucune raison qui les empêchât de vouloir se munir en même tems d'une Barbe *à la Cavaliére*.

Peut-être que je donnerai une autrefois la Morale de ce DISCOURS.



II. DISCOURS.

——————— clament periisse pudorem
Cuncti penè Patres, ea cum reprehendere coner;
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit:
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit, sibi ducunt:
Vel quia turpe putant parêre minoribus; & quæ
Imberbes didicêre, senes perdenda fateri.

HOR. L. II. Epist. I. 80.

Tous nos vieux Sénateurs s'écrieront aussi tôt qu'il faut être de la dernière impudence pour ôser critiquer des pièces, qui ont été jouées par les Esopes *&* les Roscius. *D'où vient cela? C'est que ce qui nous a plu autrefois a comme acquis le droit de nous plaire, toujours; c'est que l'on croiroit se dégrader, si l'on réformoit son jugement sur celui des jeunes gens; c'est que l'on a honte de reconnoître sur ses vieux jours, que ce qu'on a appris dans sa jeunesse, ne mérite que d'être oublié.*

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur l'Autorité mal fondée que les Vieillards s'attribuent.

„ Convaincu que vous travaillez sans
„ relâche à l'avancement du Savoir
„ & du bon Goût, je me crois obligé
„ d'offrir à votre examen tout ce qui
„ peut les favoriser, ou leur porter
„ quelque préjudice. Il y a un Mal qui,
„ depuis une longue suite de Généra-
„ tions, régne à l'abri des Cheveux gris

„ & d'une Coutume tyrannique. J'espére
„ qu'avec l'autorité d'un Censeur public,
„ dont vous êtes muni, vous en pré-
„ viendrez au plutôt le venin, & que
„ vous ne souffrirez pas que les Vieil-
„ lards l'emportent sur les raisonnemens
„ les plus solides de ceux qui sont moins
„ âgés qu'eux, par la seule force ou la
„ supériorité de leur âge. Pourquoi re-
„ garde-t-on comme une insolence im-
„ pardonnable & un renversement de la
„ Nature, si un Homme, qui est à la
„ fleur de son âge, & dans toute la vi-
„ gueur de son esprit, ose contredire
„ un Viellard, & n'être pas du même
„ avis? Je suis jeune, il est vrai; mais
„ j'honore les Cheveux gris autant que
„ qui que ce soit au monde. Cela n'em-
„ pêche pas que je n'entende parler des
„ Vieillards obscurément, ou raisonner
„ tout de travers; ce qui arrive quel-
„ quefois aux plus habiles, soit à cause
„ de leurs préjugés, de l'orgueil ou de
„ l'intérêt qui les anime. Je ne crois pas
„ qu'il y ait du mal à les relever là-des-
„ sus, à moins que la Conscience n'a-
„ bandonne ses droits au Cérémonial,
„ & que la Vérité ne doive être immolée
„ à la Complaisance. Les plus forts
„ Argumens sont énervés, & la Démon-
„ stration la plus évidente disparoît,
„ lorsqu'un Vieillard prononce ses vé-
„ nérables Décisions, & qu'il vous dit
„ d'un ton de Maître: *Vous êtes de jeu-*
„ *nes Etourdis, & vous ne connoissez pas*
„ *bien*

„ bien le Monde. C'est ainsi qu'on met
„ des obstacles à l'ardeur des jeunes
„ gens, & qu'on entretient leur paresse,
„ puisqu'on leur ôte presque les
„ moyens de se faire valoir à cet âge,
„ & d'acquérir de nouvelles lumiéres;
„ puisque, sur le retour: la foiblesse de
„ la Nature doit passer pour force d'Esprit,
„ & que les cheveux gris les mettent
„ au dessus des attaques de la Contradiction.
„ Je n'ignore pas, Monsieur,
„ que vous ne pensez qu'à favoriser notre
„ activité dans la recherche du Vrai
„ & du Faux; prenez donc notre Cause
„ en main, commentez les paroles du
„ brave ELIHU, soutenez les droits de
„ la Jeunesse, & ne souffrez pas que les
„ Vieillards nous en dépouillent. Les
„ nobles idées de cet illustre Jeune-homme
„ ne peuvent qu'orner vos Discours;
„ & persuadé que les plus sensés
„ de vos Lecteurs les trouveront à
„ leur goût, je vous prie d'y vouloir
„ insérer le XXXII. Chapitre du Livre
„ de JOB.

„ *Alors ces trois hommes là cessérent de*
„ *répondre à Job, parce qu'il continuoit à*
„ *se croire juste. Là dessus Elihu, fils de*
„ *Barakéel Buzite, de la famille de Ram,*
„ *se mit en grande colère, & se fâcha con-*
„ *tre Job, de ce qu'il assuroit qu'il étoit*
„ *juste devant Dieu. Il s'irrita aussi contre*
„ *ses trois amis, de ce qu'ils n'avoient trou-*
„ *vé rien de raisonnable pour répondre à*

„ *Job, quoiqu'ils l'eussent condamné. Elihu*
„ *attendit donc que Job eût cessé de parler,*
„ *parce qu'il étoit moins âgé que ceux qui*
„ *lui avoient répondu. Mais voyant qu'ils*
„ *n'avoient pu tous trois rien répondre à Job,*
„ *il fut transporté de colère. Et voici la*
„ *maniére donc Elihu, fils de Barakéel Bu-*
„ *zite, leur parla: Je suis le plus jeune &*
„ *vous êtes fort âgés; c'est pourquoi j'ai*
„ *baissé la tête, sans oser vous dire mon*
„ *avis. Car je m'attendois qu'un âge si*
„ *avancé vous fourniroit de* bonnes *répon-*
„ *ses, & que le grand nombre de vos an-*
„ *nées* vous *instruiroit de la sagesse. Mais,*
„ *à ce que je vois, quoique l'esprit soit dans*
„ *tous les hommes, c'est l'inspiration du Tout-*
„ *puissant qui donne l'intelligence. Ce ne*
„ *sont pas toujours ceux qui ont vécu long-*
„ *tems qui sont les plus sages, & la lumiè-*
„ *re de la justice n'est pas toujours le par-*
„ *tage de la vieillesse. C'est pourquoi je di-*
„ *rai mon avis: écoutez moi, & je vous*
„ *ferai voir quelle est ma sagesse. J'ai at-*
„ *tendu que vous eussiez achevé de parler;*
„ *j'ai voulu voir tant que vous avez disputé*
„ *contre Job, qu'elle pouvoit être votre sa-*
„ *gesse. Je me suis contenté de vous regar-*
„ *der, tant que j'ai cru que vous diriez*
„ *quelque chose; mais, à ce que je vois,*
„ *nul d'entre vous ne peut convaincre Job,*
„ *ni répondre à ce qu'il a dit. Ce seroit*
„ *envain que vous diriez peut-être: Nous*
„ *avons trouvé* le secret *de la vraie sages-*
„ *se: c'est Dieu qui l'a rejetté, & non l'hom-*
„ *me. Ce n'est point à moi que Job a adressé*

„ *la parole; & ce ne sera point selon vos*
„ *raisonnemens que je lui répondrai. Les*
„ *voilà intimidés, ils n'ont plus rien à ré-*
„ *pondre, ils se sont eux-mêmes fermé la*
„ *bouche. Puis donc que j'ai attendu sans*
„ *qu'ils aient parlé, & qu'ils sont demeurés*
„ *muëts & sans réponse, je parlerai aussi*
„ *à mon tour, & je ferai voir quelle est*
„ *ma science. Car je suis plein des choses*
„ *que j'ai à dire, & mon esprit est com-*
„ *me en travail, pour enfanter toutes les*
„ *pensées qu'il a conçuës. Mon Imagination*
„ *ressemble à du vin nouveau qui n'a point*
„ *d'air, & qui rompt les vaisseaux neufs*
„ *où on le renferme. Je parlerai donc pour*
„ *respirer un peu, j'ouvrirai mes lèvres, &*
„ *je répondrai. Je n'aurai d'égard pour*
„ *personne, & je n'égalerai point l'Homme*
„ *à Dieu. Car je ne sai combien de tems*
„ *je subsisterai sur la Terre, & j'ignore*
„ *si celui qui m'a créé ne m'ôtera pas*
„ *bientôt du monde.*

Mr. le SPECTATEUR,

„ J'ai lu, avec une grande satisfaction,
„ vos * DISCOURS sur les Idoles, &
„ sur la conduite de leurs adorateurs
„ dans les Caffés où elles dominent.
„ J'espérois que vous en viendriez à la
„ fin à nos Boutiques, où l'on vend des
„ Marchandises & de la Porcelaine des
„ *Indes* & de la *Chine*: mais puisque vous
„ nous avez négligées jusqu'ici, soit que

LETTRE sur les Dames faineantes, qui embarrassent les Boutiques des Marchands.

* Voyez Tome I. p. [illegible]

„ vous nous ayez crues indignes de vos
„ soins, ou que nos Griefs aïent échapé
„ à la pénétration de vos yeux, il faut
„ que je vous en porte mes plaintes. J'y
„ suis d'autant plus encouragée, que
„ vous semblez avoir un peu plus de
„ loisir qu'à l'ordinaire. Je tiens une des
„ principales Boutiques de la Ville, où
„ l'on trouve d'aussi bonne Marchandise
„ des *Indes* & de la *Chine*, & où j'ai
„ l'honneur de recevoir, s'il m'est per-
„ mis de le dire, aussi belle compagnie,
„ qu'aucune autre qu'il y ait dans ce
„ Quartier. En un mot, je pourrois
„ vivre à mon aise, n'étoit une troupe
„ de Dames, que je nommerai de *Peti-*
„ *tes-Maîtresses*, qui sous prétexte de
„ faire leurs innocentes tournées, & de
„ s'épanouïr la rate, ne manquent pres-
„ que jamais de me harceler deux ou
„ trois fois le jour, soit pour marchan-
„ der du Thé, ou acheter un Ecran;
„ puisqu'elles ne sauroient avoir aucun
„ autre dessein, s'il les en faut croire
„ sur leur parole. Ces *Petites-Maîtresses*
„ sont vos Fainéantes de qualité & à la
„ mode; qui n'aiant rien à faire, s'oc-
„ cupent à bouleverser toutes mes Mar-
„ chandises. Une de ces belles Chalan-
„ des, qui, pour vous le dire en pas-
„ sant, n'achettent que très-peu de chose,
„ & souvent même rien, me demande
„ un Assortiment de Tasses à Thé, une
„ autre un Bassin, une troisiéme de mon
„ meilleur Thé verd: enfin, il n'y a pas

„ une seule Piéce de Porcelaine dans
„ toute ma Boutique, depuis le moindre
„ Pot jusques à la plus grande Jatte où
„ l'on fait le * *Punch*, qui ne doive être
„ déplacée, & tout y est mis sans dessus
„ dessous; ensorte que je ne puis les
„ comparer qu'à ces Esprits folets qui
„ se divertissent à déranger toute l'éco-
„ nomie des Plats & des Assiettes dans
„ les Cuisines de nos bonnes Ménagéres.
„ Après tout ce tracas & ce charivari,
„ *cela est trop cher; ceci leur déplait; cette*
„ *Piéce est d'une grande beauté, mais elles*
„ *n'en ont pas besoin.* Au bout du compte,
„ ces Dames se guérissent du mal de
„ rate, & je n'ai pas un Chelin de plus
„ dans ma Bourse. Hélas! que signifie
„ la vente d'un misérable Pot à Thé, eu
„ égard à l'embarras qu'elles me don-
„ nent? Les Vapeurs, Mr. le SPECU-
„ LATIF, sont une terrible chose; car,
„ quoique je n'en sois pas attaquée moi-
„ même, j'en souffre plus que si j'y étois
„ sujette. Pour conclusion, je vous
„ demande en grace d'avertir tous ces
„ Esprits folets, qui tracassent le jour,
„ de moins hanter les Boutiques, ou
„ d'être moins incommodes lorsqu'ils les
„ honorent de leur présence; & de leur
„ insinuer que nous autres bonnes gens,
„ qui vendons en détail, avons quelque
„ chose de meilleur à faire que de nous

* C'est une Liqueur forte, composée d'Eau de vie, d'Eau, de Jus de Citron & de Sucre.

„ amuser à guérir les Dames de leurs va-
„ peurs *gratis*. Mon jeune Fils, qui n'est
„ qu'un petit Ecolier, m'a servi de Sé-
„ crétaire. En cas donc qu'il y ait quel-
„ que faute dans ce que vous venez de
„ lire, vous aurez la bonté, s'il vous
„ plaît de l'excuser, & de me croire, &c.

T.

REBECCA *l'affligée*.

III. DISCOURS.

Fingit equum tenerâ docilem cervice Magister
Ire viam, quam monstrat eques: ———

HOR. Lib. I. Epist. II. 64.

Un Ecuyer dresse un jeune cheval à obéir à la main qui le guide.

L'Auteur *, dont j'ai publié deux Lettres sur l'Education des Enfans, vient de m'en écrire une troisiéme sur le même sujet. Ses idées à cet égard me paroissent si justes & si nouvelles, que je ne saurois m'empêcher de les communiquer ici au Public.

MONSIEUR,

LETTRE sur l'EDUCATION „ Si je n'avois été détourné par quel-
„ ques affaires indispensables, vous au-

* Voyez Tome III. DISC. XVI. p. 100. & DISC. LXII. p. 391.

„ riez eu plutôt ce qui me reste à vous dire sur le chapitre de l'Education. de la Jeunesse.
„ Vous pouvez vous souvenir que, dans ma derniére Lettre, je tâchai d'exposer les raisons les plus fortes qu'on puisse alléguer en faveur de l'Education domestique, & de celle des Ecoles ou du Collége. On croira peut-être que je marquois plus de panchant pour la derniére, quoique j'avouasse d'ailleurs que la Vertu, qu'on doit préférer à tout, s'acquiert plus facilement dans le particulier.

„ Je vais donc proposer ici une Méthode, par laquelle il me semble que les jeunes garçons peuvent se former à la Vertu, à mesure qu'ils avançent dans leurs études.

„ Je sai que, dans la plupart de nos Ecoles publiques, on décourage le Vice, & qu'il y est même puni, lorsqu'on vient à l'appercevoir; mais cela ne suffit pas, à moins que la Jeunesse n'y apprenne à juger sainement des choses, & à connoître en quoi consiste la Vertu.

„ Pour cet effet, lorsque nos Jeunes-gens lisent les Vies & les Actions des Hommes illustres ou fameux dans le Monde, on ne devroit pas se borner à leur apprendre le *Grec* ou le *Latin*; mais il faudroit leur demander ce qu'ils pensent d'une telle Action ou d'un tel Discours; & les obliger à dire les raisons pourquoi ils condamnent

„ l'une & approuvent l'autre. De cette
„ manière ils se formeroient insensible-
„ ment de justes idées du Courage, de
„ la Tempérance, de l'Honneur & de
„ l'Equité.

„ Lorsqu'il s'agit de leur proposer un
„ Exemple, on doit bien prendre garde
„ à ne pas le recommander en général,
„ mais en ce qui est digne de louange,
„ puisque les plus grands Hommes ont
„ leurs défauts. Sans cette précaution,
„ il arrive souvent qu'un jeune garçon
„ est si charmé par l'éclat d'un caractère
„ éblouïssant, qu'il en confond les Vertus
„ & les Vices, & qu'il admire ce qui
„ mérite un souverain mépris.

„ Je me suis étonné bien des fois de
„ voir qu'Alexandre, qui étoit d'un
„ naturel bon, généreux & compatis-
„ sant, se rendît coupable d'une action
„ aussi barbare que fut celle de traîner
„ le Gouverneur d'une Ville après son
„ chariot. Je sai qu'on attribue d'ordi-
„ naire cette action à la grande estime
„ qu'il avoit pour Homere; mais j'ai
„ trouvé, en dernier lieu, un passage
„ dans Plutarque, qui nous en dé-
„ couvre mieux le motif, si je ne me
„ trompe. Cet Historien nous dit qu'A-
„ lexandre avoit dans sa jeunesse un
„ Précepteur nommé Lysimaque,
„ qui malgré son impolitesse naturelle
„ gagna les bonnes graces de Philip-
„ pe & de son Elève, & devint la se-
„ conde Personne de l'Etat, pour avoir

„ donné le nom de PELE'E au Roi, „ celui d'ACHILLE au Prince, & avoir „ adopté lui-même celui de PHOENIX. „ Il ne faut donc pas s'étonner si ALEX„ ANDRE, accoutumé non seulement à „ admirer ACHILLE, mais aussi à jouer „ le même personnage, crut qu'il y „ alloit de sa gloire à l'imiter dans cet „ acte de cruauté & d'extravagance.

„ Pour ajoûter quelque chose de plus „ à cette idée, je vous laisse à juger si, „ au-lieu d'appliquer un jeune Etudiant „ à faire un Thême, ou à composer „ quelques Vers, qui sont les Exercices „ ordinaires du Collége, il ne vaudroit „ pas mieux l'occuper, une ou deux fois „ la semaine, à mettre par écrit l'opi„ nion qu'il a des Personnes & des Choses „ qu'il trouve dans sa Lecture ; à raison„ ner, par exemple, sur les Actions de „ TURNUS ou d'ENEE, à montrer en „ quoi elles étoient héroïques ou défec„ tueuses, à blâmer ou à louer une cer„ taine démarche, à observer comment „ elle auroit pu recevoir un plus haut „ degré de perfection, & à quel égard „ elle en surpassoit une autre ou n'en „ approchoit pas. Il pourroit aussi re„ marquer en même tems ce qu'il y a „ de moral dans une Harangue, & jus„ ques à quel point elle s'accorde avec „ le Caractère de celui qui la fait. Cet „ Exercice lui fortifieroit bientôt le „ Jugement sur ce qui est digne de „ blâme ou de louange, & lui inculque-

„ roit de bonne heure les Principes de
„ la Morale.

„ Outre les Exemples qu'on peut trou-
„ ver dans les Livres, j'approuve fort
„ la Maxime d'HORACE, qui veut qu'on
„ mette devant les yeux de la Jeunesse
„ les Caractères dignes de louange ou
„ de blâme de leurs Contemporains.
„ C'étoit la Méthode, à ce qu'il nous
„ dit, que son Père observoit, pour
„ l'engager à acquérir quelque Vertu,
„ ou à se préserver de quelque Vice. *
„ *Quand il m'exhortoit*, ajoûte-t-il, *à la*
„ *tempérance & à la frugalité, Contente-*
„ *toi, disoit-il, mon fils, du peu que je t'ai*
„ *amassé. Vois-tu le fils d'*Albius, *comme*
„ *il a de la peine à subsister?* Barrus *n'a*
„ *pas de pain, il a tout mangé. Leur misère*
„ *te doit servir de bonne leçon, & t'appren-*
„ *dre à ménager ton bien. S'il vouloit m'in-*
„ *spirer de l'horreur pour la débauche des*
„ *femmes, Souviens toi, me disoit-il, de ne*
„ *pas ressembler à* Sectanus. *S'il vouloit*
„ *m'empêcher de souiller la couche d'un*
„ *autre, Ne t'est il pas permis, me disoit-*
„ *il, de te marier en honnête-homme; &*
„ *ne vois-tu pas quelle est la mauvaise répu-*
„ *tation de* Trebonius, *qui a été surpris*
„ *en adultère?* Pour insinuer jusqu'où va
„ l'efficace d'une si bonne Méthode, le
„ Poëte conclut †, qu'*elle fait autant*
„ *d'impression sur l'esprit de la Jeunesse*,

* Lib. I. Sat. IV. 107-115.
† *Ibid.* vs. 126-129.

„ *qu'une mort arrivée dans le voisinage en*
„ *fait sur l'esprit de ceux qui sont malades,*
„ *& qui, dans la crainte de mourir se con-*
„ *damnent à la diéte, quelque appétit qu'ils*
„ *aient d'ailleurs.*

„ Les Ecoles de Justice, dont XENOPHON parle dans l'*Histoire de* CYRUS, sont assez connues. * Il nous dit que les Enfans des *Perses* y alloient tous les jours pour apprendre la Justice, de même que ceux des *Grecs* fréquentoient leurs Ecoles ordinaires pour apprendre les Lettres. *Leurs Gouverneurs*, ajoûte-t-il, *s'occupent la plus grande partie de la journée à juger de leurs différends; car il s'en éleve entre eux aussi bien qu'entre les personnes plus âgées, & ils s'accusent quelquefois de larcin, de rapine, de violence, de tromperie & d'injures. Si quelqu'un est convaincu de ces crimes, il en est puni; & ils ne manquent pas de châtier* avec la même rigueur *celui qui auroit accusé un innocent.* J'omets † la décision sur les deux Robes, l'une trop longue & l'autre trop courte, pour laquelle CYRUS lui-même fut châtié; puisqu'elle est aussi connue qu'aucun des Cas rapportés dans LITTLETON.

„ La Méthode, que les *Gymnosophistes* „ des *Indes* suivoient pour élever leurs

* Voyez la Traduction *Françoise* de cette Histoire par Mr. CHARPENTIER, Liv. I. p. 7. Edit. de *Paris in* 12. Ann. 1661.

† *Ibid.* pag. 21.

„ Disciples, est encore plus curieuse &
„ plus digne de remarque. Voici de
„ quelle maniére APULE'E nous la
„ décrit. *Lorsque le Dîner est prêt*, dit il,
„ *avant qu'on le serve, les Maîtres deman-*
„ *dent à chacun des Ecoliers ce qu'il a fait*
„ *depuis le lever du Soleil. Les uns répon-*
„ *dent que, choisis pour Juges entre deux*
„ *Personnes qui avoient eu quelque démêlé,*
„ *ils ont vuidé la dispute & les ont remis*
„ *bien ensemble, les autres prouvent qu'ils*
„ *ont exécuté les ordres qu'ils avoient reçus*
„ *de leurs Parens; & d'autres, qu'ils ont*
„ *trouvé quelque chose de nouveau par leur*
„ *application à l'étude, ou qu'ils l'ont appris*
„ *de leurs Camarades. Mais s'il y en a*
„ *quelqu'un qui ne puisse pas faire voir qu'il*
„ *a employé la matinée à quelque chose d'u-*
„ *tile, il est mis à l'écart & obligé de tra-*
„ *vailler pendant que les autres dînent.*

„ De ces différentes Méthodes qu'on
„ a suivies pour inspirer la Vertu aux
„ Enfans, il n'est pas impossible d'en
„ former une générale. Tout ce que je
„ veux dire par-là est, qu'on ne sauroit
„ commencer trop-tôt à inculquer la
„ Vertu à notre Jeunesse, puisque les
„ premiéres impressions sont toujours
„ plus vives & de plus longue durée,
„ que celles qu'on voudroit faire ensuite.
„ L'Archevêque de *Cambrai* fait dire
„ à TELEMAQUE *, que, tout jeune

* Voyez *les Avantures de* TELEMAQUE, Liv. III. p. 43 & 44. Edit. de *Rotterdam* en 1717.

„ qu'il étoit, il avoit déjà vieilli dans „ l'habitude de garder son secret, & de „ ne trahir jamais le secret d'autrui. „ Lorsque mon Père, ajoute ce Prince, „ partit pour aller au siége de *Troie*, en- „ vironné de tous les Seigneurs d'*Itha-* „ *que*, il me prit sur ses genoux, & „ après m'avoir baisé tendrement, il „ leur dit, *O! mes amis, je vous laisse ce* „ *Fils qui m'est si cher, ayez soin de son* „ *enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui* „ *la pernicieuse flatterie; enseignez-lui à se* „ *vaincre. Surtout n'oubliez rien pour le* „ *rendre juste, bienfaisant, sincère & fidèle* „ *à garder un secret. Ces paroles*, continue „ TELEMAQUE, *qu'on a eu soin de me* „ *répéter souvent, ont pénétré jusqu'au fond* „ *de mon cœur: je me les redis souvent à* „ *moi-même. Les amis de mon Père eurent* „ *soin de m'exercer de bonne heure au secret.* „ *J'étois encore dans la plus tendre enfance,* „ *& ils me confioient déjà toutes les peines* „ *qu'ils ressentoient, voyant ma Mère expo-* „ *sée à un grand nombre de téméraires qui* „ *vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit* „ *dès-lors comme un homme raisonnable &* „ *sûr; on m'entretenoit souvent des plus* „ *grandes affaires; on m'instruisoit de ce* „ *qu'on avoit résolu pour écarter ces préten-* „ *dans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette* „ *confiance. Par-là je me croyois déjà un* „ *homme fait. Jamais je n'en ai abusé;* „ *jamais il ne m'est échappé une seule parole* „ *qui pût découvrir le moindre secret. Sou-* „ *vent les prétendans tâchoient de me faire*

„ *parler, espérant qu'un Enfant qui auroit*
„ *vu ou entendu quelque chose d'important,*
„ *ne sauroit pas se retenir: mais je savois*
„ *bien leur répondre sans mentir, & sans*
„ *leur apprendre ce que je ne devois point*
„ *leur dire.*

„ A peine y a-t-il une seule Vertu,
„ à laquelle un jeune Garçon ne pût se
„ former ainsi par l'exemple & par
„ l'usage.

„ J'ai entendu parler d'un habile Maî-
„ tre, fort honnête-homme, qui donnoit
„ quelquefois une Piéce de six sous à
„ chacun de ses Ecoliers, pour lui dire
„ le lendemain à quoi ils l'avoient em-
„ ployée. Le tiers en devoit toujours
„ être destiné à des aumônes, & chacun
„ d'eux étoit loué ou blâmé à propor-
„ tion du mérite ou de l'indignité de
„ l'Objet qu'il avoit choisi.

„ En un mot, dans nos Ecoles publi-
„ ques, il n'y manque rien tant que des
„ Maîtres disposés à régler les mœurs de
„ leurs Disciples, avec le même soin
„ qu'ils prennent pour les instruire des
„ Langues savantes. Partout où l'on
„ n'enseigne pas la Vertu, je ne saurois
„ m'empêcher d'être de l'avis de Mr.
„ LOCKE *, qui croit qu'un Homme
„ doit avoir une grande opinion des
„ mots, s'il préfére le Langage des an-
„ ciens *Grecs* & *Romains* à ce qui a pro-

* Voyez p. 100. de son *Education des Enfans*, traduite par Mr. P. COSTE, & imprimée à *Amsterdam*.

„ duit de si grands Hommes parmi eux, „ & s'il hazarde l'Innocence & la Vertu „ de son Fils pour un peu de *Grec* & de „ *Latin*.

„ Comme le sujet que je viens de trai„ ter est de la derniére importance, & „ que je ne sache pas qu'aucun Auteur „ en ait écrit dans la même vue, je vous „ envoye les pensées que la méditation „ & la lecture m'ont fournies là-dessus, „ avec plein pouvoir de les supprimer „ ou de les publier suivant que vous le „ jugerez à propos. Je suis, &c.

IV. DISCOURS.

Justitiæ partes sunt non violare homines: Verecundiæ non offendere.

Cic. de Offic. L. I. 28.

Il est de la Justice de ne pas maltraiter les Hommes, & de la Pudeur ou de la Bienséance de ne pas les choquer.

LA Bienséance est d'une si grande utilité dans la Vie Civile, & mérite tant de respect de la part du beau Sexe, que je ne saurois m'êmpêcher d'insérer ici la Lettre suivante, où l'Auteur se plaint d'une Femme, qui en a violé toutes les règles d'une maniére indigne.

Devoir des Femmes envers leurs Maris.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Occupé aujourd'hui à lire celui de

„ vos DISCOURS, où vous parlez de la
„ douleur d'ASTERIE affligée de l'ab-
„ sence de son Epoux, j'ai fait des ré-
„ flexions bien sérieuses. Elles viennent
„ sans doute de l'état où je me trouve,
„ en qualité d'Homme de guerre, qui
„ attend de jour en jour les ordres pour
„ aller en Campagne; ce qui m'obligera
„ de quitter une Femme que je chéris
„ avec beaucoup de raison. Je suis per-
„ suadé qu'elle ne le cède pas aujour-
„ d'hui à votre ASTERIE en fait d'A-
„ mour conjugal: mais la manœuvre de
„ quelques Femmes, qui se trouvent
„ dans la même situation où mon Epouse
„ & moi serons bientôt, y a si peu de
„ rapport, que je n'ai jamais eu tant de
„ répugnance à suivre mon devoir. Ce
„ qui cause mon embarras est l'exemple
„ d'une jeune Dame, dont je vous dé-
„ taillerai l'histoire le mieux qu'il me
„ sera possible. HORTENSE, Officier
„ d'un rang assez distingué à l'Armée,
„ se trouva dans un certain Quartier
„ d'*Angleterre*, où conduit chez un Gen-
„ tilhomme de la Campagne, il y fut
„ reçu avec ces égards tout extraordi-
„ naires, que les Personnes d'une vie
„ privée ne manquent jamais d'avoir
„ pour ce petit nombre de Soldats, que
„ la Vie militaire & les Avantures qui la
„ suivent rendent civils, honnêtes &
„ agréables, plutôt que fiers & impé-
„ rieux. HORTENSE, qui demeura
„ quelque tems dans cet endroit, fut si
„ bien

„ bien venu à la maison de ce Gentil-
„ homme, qu'il pouvoit y aller à toutes
„ les heures du jour, & il étoit impossi-
„ ble qu'il ne s'entretînt quelque fois
„ avec la Fille du Logis la belle SYL-
„ VANE. Les gens habitués dans les
„ grandes Villes sont charmés de toutes
„ les petites Maisons qu'ils voyent à la
„ Campagne lorsqu'ils y vont prendre
„ l'air; & ils s'imaginent qu'ils vivroient,
„ dans la moindre Cabane qui tombe
„ sous leurs yeux, avec beaucoup plus
„ de douceur, qu'ils n'en goûtent dans
„ la situation où ils se trouvent. La vie
„ pleine d'embarras & de tumulte, que
„ menoit HORTENSE, le fit penser
„ à tous les avantages d'une douce re-
„ traite; & vous pouvez bien croire qu'il
„ lui vint dans l'esprit qu'une Femme
„ de la tournure de SYLVANE mettroit
„ le comble à son bonheur. Le monde
„ est si corrompu & si attaché à un in-
„ térêt sordide, qu'HORTENSE ne douta
„ pas qu'il n'obtînt cette Demoiselle,
„ & qu'on ne regardât même sa démar-
„ che comme un acte de générosité,
„ s'il la demandoit au Père, qui n'avoit
„ aucune Dot à joindre au grand mérite
„ de sa Fille. En un mot, le Mariage
„ fut célébré dans la Maison paternelle,
„ & le généreux Epoux, sans avoir
„ égard à la médiocre fortune de sa
„ chère Moitié, en fit son cœur, son
„ tout, sa gloire & ses délices. Il crut
„ même qu'un homme de bon-sens pou-

„ voit être excusable, s'il tiroit vanité
„ d'un tel choix, & s'il passoit en sa fa-
„ veur les bornes de la modération;
„ desorte qu'il lui donna des Habits ma-
„ gnifiques & des Pierreries d'un grand
„ prix. Il ne manqua pas de lui dire
„ avec tout cela, qu'il faisoit les der-
„ niers efforts dans cette occasion; mais
„ qu'il ne pouvoit s'en dispenser à l'égard
„ d'une Femme qui lui étoit si chère, &
„ qu'elle voulût bien en avoir cette
„ idée. Il la pria d'ailleurs de se souve-
„ nir que ces Joyaux, ces Dentelles &
„ ces Habits lui siéroient infiniment
„ mieux, si son air & sa conduite pu-
„ blioient à tout le monde qu'elle s'en
„ ornoit dans la vue de complaire à son
„ Mari, plutôt que par aucune estime
„ qu'elle eût pour ces bagatelles. A
„ cette Leçon, trop difficile à pratiquer
„ pour une Femme, Hortense ajoûta
„ qu'elle ne devoit pas au moins quit-
„ ter la Campagne, ni s'éloigner de ses
„ Parens, jusqu'à ce qu'il fut de retour.
„ Après son départ, Sylvane occupée
„ à se mirer, crut que l'amour qu'il avoit
„ conçu pour elle, venoit du seul bon-
„ heur qu'il avoit eu de la voir; que si
„ d'autres avoient joui du même avan-
„ tage, les Personnes du plus haut rang
„ & du mérite le plus distingué auroient
„ mis tout en œuvre pour obtenir une si
„ jolie Dame, quoiqu'élevée dans l'ob-
„ scurité, & si pleine d'esprit, quoi-
„ qu'elle n'eût jamais fréquenté la Cour

„ ni la Ville. Résolue donc à ne cacher
„ plus au monde tant de beautés, sans
„ aucun égard à l'absence du plus géné-
„ reux de tous les hommes, elle est au-
„ jourd'hui une des Dames les plus
„ gayes que nous ayons à *Londres*; elle
„ a banni de son esprit toute idée de
„ son Epoux, & courtisée par de jeunes
„ Damoiseaux, les plus grands Fats que
„ notre Siècle ait produits; elle dissipe
„ avec eux tous les moyens qu'HOR-
„ TENSE peut lui fournir, quoiqu'il ne
„ les obtienne lui-même qu'au péril de
„ sa vie.

„ Après tout ce que je viens de vous
„ dire, Mr. le SPECTATEUR, ne seroit-
„ il pas de votre devoir de traiter cette
„ Criminelle avec toute l'indignation
„ qu'elle mérite? Vous ne devez pas
„ lui épargner vos censures les plus for-
„ tes, & vous devriez avertir les Fem-
„ mes qu'elles sont plus responsables de
„ leur conduite pendant l'absence de
„ leurs Maris, qu'après leur mort. Ceux
„ qui sont au tombeau ne souffrent
„ aucun déshonneur de leurs manières
„ volages & libertines; mais ceux qui
„ sont absens peuvent revenir & se voir
„ insultez par de jeunes Etourdis, qui
„ ne manqueront pas de turlupiner le
„ bon homme, de ce qu'il s'avise d'être
„ encore en vie, & de venir troubler
„ la fête si mal à propos. Je suis, &c.

Dans le Siècle où nous vivons, une régularité trop scrupuleuse est si ridicule,

que l'extrémité opposée, quoiqu'infiniment plus criminelle, est beaucoup plus à la mode. Mais je voudrois qu'une Femme se demandât, lequel de ces deux défauts un Mari pardonneroit plutôt, ou celui d'être moins agréable en compagnie qu'elle ne pourroit, ou celui d'exciter les desirs de tous ceux qui la voyent au préjudice de son Epoux; & je ne doute pas qu'elle ne soit alors en état de bien régler sa conduite. Il est certain que nous avons engagé les Femmes à se produire trop en public, & que vous les voyez aujourd'hui affecter de vouloir faire du bruit dans le monde. Elles en diront tout ce qui leur plaîra, mais, au hazard d'encourir leur indignation pour leur rendre service, je les avertirai que le plus grand honneur où une Femme doive aspirer, se trouve dans les bornes de la Vie domestique; elle mérite des éloges ou du blâme, à proportion que sa conduite fait du bien ou du mal à la Maison de son Père ou à celle de son Mari. Tous ses devoirs dans ce Monde se terminent à ceux d'une Fille, d'une Sœur, d'une Femme, & d'une Mère; & il n'y a nul doute qu'elle ne s'en puisse acquitter, quand elle ne seroit pas la plus magnifique de toutes celles qui se trouvent avec elle à un Opéra ou dans une Assemblée. Ils ne sont pas moins praticables, quand elle n'auroit qu'un Esprit médiocre, un Habit simple, & un Air modeste. Lorsque les Femmes ont

le cerveau renversé, & qu'elles mettent leur ambition à se distinguer les unes des autres en des choses de néant, où peut aboutir cette humeur? Elle n'ajoûte rien au vrai Mérite, & les expose à ne goûter leurs plaisirs chimériques, comme il est assez ordinaire, qu'aussi longtems que la jeunesse & la bonne fortune dureront. Le moindre mal qui leur en puisse revenir, à mesure qu'elles avancent en âge, est d'avoir du rebut pour la vie, & de se mépriser elles-mêmes, ou de servir de jouet aux autres. Mais si elles se regardent comme une partie de notre Espéce destinées à se rendre heureuses avec nous, l'envie qu'elles ont de se distinguer sera toujours conforme à ce but; & l'on peut dire qu'elles ne manqueront jamais d'occasions pour servir d'ornement à leurs Pères, à leurs Maris, à leur Frères & à leurs Enfans.

F.

V. DISCOURS.

Et quibus in solo vivendi causa palato est.

Juv. Sat. XI. 11.

Ces gens-là semblent n'être au Monde que pour boire & pour manger.

Mr. le Spectateur,

» Je ne crois pas que vous ayez rai- Des Hommes qui se
» sonné jusques ici sur une infinité de

piquent d'être de grands Mangeurs, ou d'autres choses pareilles.

„ Caprices & une sorte Ambition, où les „ Hommes tombent, pour se distinguer „ entre ceux de leur connoissance. Des „ Observations de cette nature, bien „ soutenues & poussées jusqu'au bout, „ feroient une Histoire divertissante de „ la Vie animale. J'ai acquis moi-même „ une grande réputation par un simple „ accident, qui est presque toujours la „ cause de ce qui arrive d'extraordinaire „ aux Hommes. Il y a quelques jours „ que je fus engagé par malheur avec „ une troupe de Messieurs, qui estiment „ un homme à proportion de la quantité „ de viande qu'il peut engloutir dans un „ repas. Toujours prêt à me vouloir „ distinguer dans tout ce que la plura„ lité de mes Camarades trouvent digne „ de leur choix, je mangeai à un tel „ excès, que, pour obtenir leurs élo„ ges, peu s'en falut qu'il ne m'en coûtât „ la vie. Il est vrai que j'ai d'ordinaire „ un grand appétit, & que j'avois mené „ depuis quelque tems une vie fort „ sobre; desorte que mon Corps étoit „ aussi bien disposé qu'il le pouvoit être „ pour un tel défi, quand même je m'y „ ferois préparé d'avance. J'eus bientôt „ vaincu les plus avides Mangeurs de la „ Compagnie, à la réserve d'un seul, „ qui étoit un véritable Prodige à cet „ égard, & avec tout cela de si bonne „ humeur, qu'il m'entraîna insensible„ ment à lui faire tête; mais après l'a„ voir réduit, pour insulter à son dés-

„ aſtre, je mangeai beaucoup au-delà
„ de tout ce que l'honneur pouvoit
„ exiger de moi, de l'aveu même de tous
„ nos Amis. Cependant je réſolus dès-
„ lors de ne manger plus à l'avenir pour
„ la gloire, & je me ſuis accommodé
„ pour trois Gageures que j'avois faites
„ de l'emporter ſur quelques autres Gou-
„ lus; ce qui eſt arrivé bien à propos,
„ puiſque nos conditions étoient qu'il
„ faloit manger ou payer. On aura de
„ la peine à concevoir, qu'un homme
„ qui a le Sens-commun ait pu s'enga-
„ ger dans un tel défi; mais je ne vous
„ en écris que pour vous prier d'avertir
„ quelques Gourmands de ma connois-
„ ſance, qui me regardent d'un œil d'en-
„ vie, qu'ils feroient mieux de modérer
„ au-plutôt leur Ambition ſur cet arti-
„ cle, de peur que l'Infamie ou la Mort
„ ne ſuive de près leur triomphe. J'ou-
„ bliois de vous dire, mon cher Mon-
„ ſieur, que je goûtois un plaiſir in-
„ croyable à recevoir les applaudiſſe-
„ mens de toute la Bande joyeuſe,
„ lorſqu'à force de manger, mon Anta-
„ goniſte étoit ſur le point d'avoir des
„ convulſions: ce fut alors que je lui
„ retorquai ſes railleries avec tant de
„ ſuccès, qu'il ne pouvoit preſque plus
„ avaler un morceau, quoiqu'animé du
„ deſir de la gloire, & d'une ardente
„ paſſion de ſe diſtinguer: mais je n'en
„ ferois pas venu ſi loin, ſi toute la
„ Compagnie ne m'eût prodigué ſes élo-

„ ges. D'ailleurs, je ne doute pas que „ la même soif pour la gloire n'ait sou„ vent engagé un homme à gober d'un „ seul trait des Pintes de Vin, ou à „ tenter des choses aussi difficiles, & „ qu'elle ne pût lui être fort avanta„ geuse, s'il la tournoit d'un bon côté. „ J'avoue que la mienne sur le chapitre „ de la Gourmandise alloit jusqu'à l'ex„ travagance: mais vous ne verrez pres„ que jamais louer un homme pour son „ grand appétit, qu'il ne se remette à „ manger tout de nouveau, quoiqu'il „ eût achevé son repas; soit pour con„ firmer celui qui le loue dans la bonne „ opinion qu'il a de lui, ou pour en „ convaincre tout autre de ceux qui „ sont à table, qui pourroit ne l'avoir „ pas observé, & n'avoir pas rendu justi„ ce à son mérite. Je suis, *&c.*

Epicure Mammon.

Mr. le Spectateur,

Sur les Dames qui prennent du Tabac en poudre.

„ Je vous ai écrit trois ou quatre fois „ pour vous prier de vouloir réfléchir „ sur l'impertinente Coutume, qui s'est „ introduite en dernier lieu parmi nos „ Femmes du bel air, qui s'amusent à „ prendre du tabac en poudre. Les unes „ font ce ridicule manége d'un air si „ coquet, & les autres d'un air si mâle, „ que je ne sai point lesquelles méritent „ d'être le plus blâmées; mais elles me „ paroissent toutes également desagréa-

bles.

„ bles. Mlle. TROTIN ne sauroit vivre
„ sans tabac; elle en prend aussi sou-
„ vent que du sel à ses repas; & comme
„ elle affecte une grande négligence
„ dans toutes ses maniéres, une lèvre
„ supérieure barbouillée de tabac & de
„ sauce est l'objet qu'elle offre aux yeux
„ de tous ceux qui ont l'honneur de
„ manger avec elle. Cette jolie Créa-
„ ture, sa Niéce, fait tout ce qu'elle
„ peut pour se rendre aussi desagréable
„ que sa Tante; si elle ne choque pas
„ autant la vue, elle ne choque pas
„ moins l'oreille: & si elle ne peut at-
„ teindre à son air de confiance, elle
„ s'en dédommage par le sifflement en-
„ roué de son nez, lorsqu'elle y fourre
„ du tabac, & que ses doigts jouent des
„ orgues sous ses narines. Peut-être qu'on
„ ne trouvera pas cette description fort
„ civile à l'égard des Dames; je l'avoue;
„ mais à qui en doit-on attribuer la
„ faute? est-ce à celles qui la commet-
„ tent, ou à ceux qui la remarquent?
„ Pour moi, j'ai senti un tel dégoût à la
„ vue de cette vilaine drogue répandue
„ sur la lèvre, que la Conversation la
„ plus agréable, ou la Personne la plus
„ charmante n'a pu m'en dédommager.
„ A l'égard de celles qui n'en prennent
„ que pour se donner de petits airs, ou
„ pour remplir les vuides de la Conver-
„ sation, je puis bien les supporter;
„ mais elles doivent y renonçer en pu-
„ blic, & ne pas faire courir leur Taba-

„ tière d'une main à l'autre, pendant
„ qu'on doit écouter avec respect celui
„ qui leur parle. Malgré tout cela,
„ FULVIE est si charmée de sa bonne
„ grace en pareil cas, qu'au milieu du
„ Sermon elle tire sa Tabatière, pleine
„ d'excellent Tabac de *Brésil*, & qu'elle
„ en offre à tous ceux qui l'environnent,
„ Hommes & Femmes, pour les con-
„ vaincre qu'elle a toutes les manières
„ libres d'une Dame de qualité. Mais,
„ puisque tout le monde fait déjà qu'elle
„ a la main belle, j'espère qu'à l'avenir
„ elle ne se donnera plus la même peine.
„ Dimanche dernier il y eut huit jours,
„ qu'à l'approche du Diacre ou de l'An-
„ cien qui recevoit les Aumônes dans
„ l'Eglise, elle donna la sienne de très
„ bon air, & lui offrit en même tems
„ une prise de son Tabac. Je vous prie
„ de nouveau, mon chèr Monsieur, de
„ vouloir remédier à cet abus, & vous
„ obligerez beaucoup &c.

T.

VI. DISCOURS.

Hanc ergo consuetudinem benignitatis largitioni munerum longe antepono. Hæc est gravium hominum atque magnorum; illa quasi assentatorum populi, multitudinis levitatem voluptate quasi titillantium.

Cic. de Offic. L. II. c. 18.

Je préfère beaucoup cette humeur bienfaisante envers tout le monde, à l'ostentation des largesses publiques. L'une est le propre des grandes Ames & des honnêtes gens; au lieu que l'autre semble être le partage des Flatteurs, & de ceux qui cherchent à gagner la Populace par des dehors éblouissans.

Sur la vraie & la fausse Générosité.

LOrsqu'on examine de près les Devoirs de la Vie Civile, il me semble qu'il y a quelque chose, dans ce qu'on appelle communément Générosité, qui vient plutôt d'un Naturel facile qui n'écoute pas la Raison, que d'un Cœur honnête & libéral. C'est pour cela même que la vraie Libéralité me paroît toujours fondée sur la Tempérance, & qu'un Esprit bienfaisant se gouverne plus par la Raison, que par l'Instinct. Celui qu'on appelle d'ordinaire généreux, quoiqu'il n'ait aucun égard à ce qu'il doit à sa Famille, quand il aura bien examiné la

chose, trouvera qu'il a sacrifié à des
„ Sots, à des Fripons, à des Flatteurs,
ou à des Malheureux volontaires, tous
les moyens d'assister à l'avenir ses plus
proches. Mais s'il est honorable de donner,
quel soin ne doit-on pas avoir pour
se conserver en état de faire des actes
de générosité toute sa vie? D'un autre
côté, y a-t-il une raillerie plus cruelle,
que de dire d'un Homme qui s'est mis
dans l'impuissance de suivre son Naturel
à cet égard, *qu'il a été fort généreux?*
Aussi, mon Auteur bien-aimé, dans les
paroles que j'ai mises à la tête de ce Discours,
regardoit avec un certain mépris
la bassesse de ceux qui cherchoient
à s'attirer la faveur du Peuple par des
Festins & des Jeux publics: Dépense,
qu'il croyoit presque toujours mal-entendue,
& qui doit être proportionnée aux
circonstances du tems & aux moyens de
celui qui la fait. Une Bienveillance universelle,
dans le Commerce de la Vie,
est d'une plus grande utilité pour celui
que l'on oblige, & a moins d'ostentation
dans celui qui la pratique. Suivant les
idées que Ciceron en avoit, „ un Négociant,
qui aime à rendre service &
„ qui n'est point rigide envers ses Débiteurs,
qui est juste & facile, soit qu'il
„ achète, qu'il vende, qu'il prête, ou
„ qu'il exerce la charité; qui est ennemi
de toute dispute, & qui cède quelque
chose de son droit plutôt que d'entrer
en Procès;" un tel homme, dit

je, a l'ame plus noble & fait plus de bien à la Société Civile, que tout autre qui ne s'adonne pas au Négoce. Il est vrai que le Marchand a plus d'occasions de s'élever à une haute fortune, & d'en recueillir le plus doux fruit, je veux dire celui d'être libéral, sans qu'il en coûte presque rien à son fonds. J'avoue d'ailleurs, qu'il y a du risque dans l'exercice de la Libéralité; mais ce qui doit y engager le plus, c'est qu'entre les Marchands, celui qui rend un bon office n'est pas moins intéressé à le taire, que celui qui le reçoit.

Du reste, les cruelles divisions, qui règnent dans notre Ile, vont si loin, que publier les services mutuels qu'on y voit rendre tous les jours, c'est attirer aux Personnes vertueuses une foule d'Ennemis du Parti opposé. Je n'ignore pas que Mr. Bonhomme prête de l'argent à un intérêt fort modique, afin que ses Débiteurs en puissent recevoir quelque avantage; que, malgré son air froid & même un peu brusque, il est compatissant au dernier point, & qu'il a le cœur aussi tendre qu'une Femmelette; qu'il est d'ailleurs très circonspect, & qu'il ne fournit de l'argent qu'a ceux qui ont de l'industrie & qui ne sont coupables d'aucun excès. Je sai tout cela de Mr. Bonhomme; mais qui oseroit le divulguer d'un *Tory*, si connu? Il y a quelque tems que je fus réduit au même silence politique, en parlant des œuvres charitables

d'un autre, dont je ne dis que la moitié, parce qu'il étoit *Whig*. Celui qui a l'ame bienfaisante est populaire, sans être sujet à l'Envie ; puisque les Pauvres en reçoivent du secours de la manière qu'ils s'y attendent, & que si les Riches en deviennent jaloux, ils ne peuvent que l'imiter ; ce qui tourne à l'avantage du Public, & cause un vrai plaisir à tous les honnêtes-gens. La plus haute idée que je puisse me former de la Vie humaine, doit sa naissance à la conduite de quelques Riches que je pourrois nommer, qui ne font aucun progrès dans leurs acquisitions, qu'ils n'avancent en même tems la fortune de plusieurs autres, qui languiroient dans la misère sans un pareil soutien. Dans une Nation comme la nôtre, où il y a tant de Fonds publics à maintenir, je ne sai pas si l'on peut dire qu'un homme est un bon Sujet, qui n'y place pas une partie de son Capital pour la défense & le crédit d'un Gouvernement, à la vigilance duquel il doit la sûreté de tout ce qu'il possède. Il n'y a nul doute que ce ne soit la voie la plus courte d'obliger un grand nombre de Personnes tout à la fois, & d'étendre votre humeur bienfaisante aussi loin qu'elle peut aller, si vous n'êtes pas engagé dans le Commerce. Mais celui qui négocie, outre qu'il doit à l'Etat une portion de ce même Crédit qu'il donne à un Banquier, peut avoir toujours en vue d'éloigner la Pauvreté de

la maison de l'Industrieux, & de préve-
nir la faillite de l'honnête-homme qui a
du malheur. Sans cette Bienveillance,
l'Orgueil, ou un Esprit vindicatif por-
tera un homme à exiger la moitié de ce
qui lui est dû de la part de celui qu'il a
ruiné, plutôt que la Somme entière d'un
autre qu'il a soutenu. Cette Bienveillan-
ce est essentielle au caractère d'un hon-
nête Négociant, & de tout homme qui
veut jouir de son Bien avec honneur &
satisfaction. Il ne feroit pas même diffi-
cile de montrer que l'appui de ceux qui
ont de la Vertu & de l'Industrie tourne-
roit plus à l'avantage de leur Protecteur,
que l'envie qu'il auroit de servir & d'o-
bliger les Fortunés.

CICERON, pour exciter la bienveil-
lance des Riches en faveur de ceux qui
en ont le plus de besoin, raisonne à peu
près de cette manière : * „ Nous devons
„ toujours avoir égard, *dit il*, à la na-
„ ture des choses, & régler notre con-
„ duite là-dessus. Lorsque le Riche vous
„ a payé ce qu'il vous devoit, il ne
„ vous a pas la moindre obligation ; mais
„ le Pauvre, qui est honnête-homme,
„ se croit votre redevable après vous
„ avoir payé sa dette. Les Riches & les
„ Puissans, bien loin de vous être obli-
„ gés pour vos bons offices, croyent
„ vous faire honneur de les accepter ;
„ outre qu'ils leur paroissent toujours

(*) *Lib. II. Offic. c. 20.*

„ suspects, & que c'est là même chose
„ pour eux d'attendre quelque grace de
„ leur part, ou de la recevoir. L'Homme
„ d'une médiocre fortune, convaincu
„ que dans le bien que vous lui avez fait,
„ vous avez eu plus d'égard à sa per-
„ sonne qu'à son état, en use non seu-
„ lément avec vous comme une per-
„ sonne qui vous est obligée; mais il se
„ conduit de la même manière envers
„ tous ceux qui peuvent lui donner quel-
„ que secours. Il est d'ailleurs si éloi-
„ gné de grossir les petits services qu'il
„ peut vous rendre, soit dans son idée,
„ ou dans celle des autres, qu'il les di-
„ minue autant qu'il lui est possible. A
„ l'égard de ce que vous faites pour un
„ Homme en crédit ou fort élevé au-
„ dessus de vous, à peine en prend-il
„ connoissance lui-même, ou tout au
„ plus sa Famille; mais les services que
„ vous rendez à un honnête-homme qui
„ vit dans la bassesse, vous attirent la
„ vénération de tous ceux qui se trou-
„ vent dans le même état, & qui sont
„ toujours en assez grand nombre.

VII. DISCOURS.

Invidiam placare paras virtute relicta?

HOR. L. II. Sat. III. 13.

Voulez-vous appaiser l'Envie, en renonçant à la Vertu?

Mr. le SPECTATEUR.

„ IL y a quelque tems qu'on ne vous a point vu dans les Assemblées que je fréquente; ce qui se passe dans cette partie du beau monde, qu'on croit à juste titre, s'il m'est permis de le dire, formée par les gens les plus polis de la Ville. Sachez d'ailleurs que les rapports injurieux me scandalisent, que je suis l'ennemie déclarée de tout ce qui s'appelle Médisance, & que je regarde ce défaut comme la plus indigne lâcheté, dont les Personnes distinguées se puissent rendre coupables. Malgré tout cela, il n'y a presque point de Compagnie, où la médisance ne déchire tous ceux qu'on s'avise de louer. Le Mérite, soit à l'égard de l'Esprit ou de la Beauté, n'est autre chose aux yeux des Médisans, que la faveur d'un petit nombre de gens de néant, qui ne donnent leurs éloges qu'à ceux qui ne possédent ni l'un ni l'autre de ces avantages. Ceux,

Contre la MEDISANCE.

„ dont je parle, voudroient s'ériger en
„ arbitres de la réputation de tout le
„ monde. Ils terniſſent la réputation
„ des Perſonnes les plus innocentes,
„ dès qu'elles paroiſſent en Ville; &
„ il ſuffit qu'une jeune Demoiſelle mé-
„ rite l'eſtime & l'admiration des hon-
„ nêtes-gens, pour être l'objet de
„ l'envie & de la haine de ces malins
„ Eſprits. Cette abominable coutume
„ de ſupprimer ou d'affoiblir tout ce qui
„ eſt digne de nos éloges, n'eſt pas moins
„ ordinaire parmi les hommes, qu'en-
„ tre les Femmes. Si je puis me rap-
„ peller ce qui ſe paſſa hier au ſoir
„ dans une Viſite, vous verrez que les
„ deux Sexes ſont également portés à
„ médire & à calomnier avec la même
„ fureur.

„ Mr. de JARNAC ſe rendit chez
„ Madame de St. LEGER vers les huit
„ heures. Il ſeroit inutile de vous dé-
„ crire le Cercle qu'on y formoit, puiſ-
„ que vous ſavez de quelle manière on
„ y eſt aſſis; mais je vous apprendrai
„ que ce Gentilhomme, éclairé par un
„ Valet de pied fort leſte, qui portoit
„ deux flambeaux, & qui a toujours ſes
„ cheveux ſous le bonnet juſqu'à ce que
„ toutes les Bougies ſoient allumées &
„ que la Cérémonie commence, je vous
„ apprendrai, dis je, que ce Gentil-
„ homme, qui eſt d'une humeur gaye,
„ y entra en fredonnant l'Air, *Chaque*
„ *trait, charmante Beauté*, &c. Il ajoûta

„ d'abord, *C'est la chose du monde la plus*
„ *déraisonnable, que l'on ne puisse pas aller*
„ *voir ses Amis en sûreté, & que ces*
„ *Meurtrières soient toujours en campagne.*
„ *Quelle taille! Quelle mine! Quel coup*
„ *d'œil ne m'a-t-elle pas donné, lorsque son*
„ *Carosse a passé près du mien!*.... Là-des-
„ sus, Madame de S. LEGER l'inter-
„ rompit en ces termes: *Qui est donc cette*
„ *Belle, je vous prie?*.... *C'est sans doute*
„ *Madame*, dit une autre, *cette Créature*
„ *dont je vous parlois; il n'y a qu'un mo-*
„ *ment. Celle dont vous parliez!* reprit Mr.
„ de JARNAC; *je souhaiterois être venu*
„ *assez tôt, pour avoir le bonheur de vous*
„ *entendre, puisque toute mon éloquence ne*
„ *sauroit exprimer ce qu'elle est; mais si*
„ *une taille avantageuse, un air modeste,*
„ *une pudeur innocente, & l'envie de s'at-*
„ *tirer les regards de tout le monde, au mi-*
„ *lieu de l'éclat de cent mille charmes*,....
„ *Oh! Mr. de* JARNAC, s'écria toute
„ l'Assemblée; à quoi Mad[lle]. HOTAIN,
„ reconnue pour une véritable Prude,
„ ajoûta d'abord qu'elle croyoit savoir
„ de qui ce Gentilhomme vouloit par-
„ ler, & qu'il avoit raison d'insinuer
„ qu'elle cherchoit à s'attirer les regards
„ de tout le monde. Puis, s'adressant à
„ sa Voisine, *C'est*, continua-t elle, *la*
„ *plus mal élevée Créature que vous ayez*
„ *vue de vos jours. Quelque mal élevée que*
„ *vous la trouviez, Madame*, poursuivit
„ une autre, *on lui fait grand tort de la*
„ *croire aussi novice qu'elle paroît; puisque*

„ *la semaine dernière*, *elle fut à un Bal jusqu'à deux heures du matin. Mr. de* JARNAC *eut le bonheur de l'accompagner chez elle ; mais* .... Chaque Dame de l'Assemblée fit alors quelque exception à toutes les graces & à tous les avantages que Mr. de JARNAC lui attribuoit ; ensorte qu'il fut forcé à lâcher prise, & à leur abandonner la Belle toute entière. Enfin je m'apperçus, à la mine de ce Gentilhomme & à l'air malin dont il haussa les épaules, qu'il rouloit dans son esprit tous ces coups de langue, & qu'il avoit envie de renouveller avec moi cette conversation ; mais je la laissai tomber, & je louai d'abord un certain Gentilhomme de ma connoissance, qui est d'une société fort agréable, & qui joint à un air noble & gracieux, une modestie, une bravoure & une candeur tout extraordinaires. Mr. de JARNAC, qui est de l'humeur des Femmes, souffrit patiemment que je fisse l'éloge de son esprit & de son cœur ; mais lorsj'en vins à sa bonne mine, il ne put se retenir. Il avoua que c'étoit un très honnête-homme, & qui n'étoit pas sot ; mais pour un Gentilhomme bien fait, que je l'excuserois s'il n'étoit pas de mon avis. Sur cet unique fondement, il nous donna la généalogie de cet honnête-homme, il nous apprit de quelle manière il avoit acquis une partie de son bien ;

„ qu'il en étoit redevable à un Mariage,
„ & qu'après tout, il ne voyoit rien en
„ lui que de commun, soit à l'égard de
„ l'esprit ou de l'éducation.

„ C'est ainsi, Mr. le SPECTATEUR,
„ que la Médisance règne dans le Mon-
„ de. Pour moi, je crains tant les mé-
„ chantes Langues, que j'ai prié tous
„ ceux qui me veulent du bien de ne
„ me louer jamais; puisque leurs éloges
„ ne serviroient qu'à faire éplucher mes
„ défauts, & que j'aime mieux être in-
„ connue, que de briller par des quali-
„ tés qu'on me disputeroit. Je ne doute
„ pas même qu'il n'y ait des milliers de
„ jeunes-gens, qui pourroient servir
„ d'ornement à la Société, & qui n'osent
„ étudier les manières polies, dans la
„ crainte de se voir en butte à la Médi-
„ sance. Ils passent leur vie dans une rus-
„ ticité honteuse, malgré tous les avan-
„ tages qu'ils possédent, soit à l'égard
„ du corps, de l'esprit, ou de la fortu-
„ ne. Ceux-ci, frappés d'une terreur
„ panique, craignent d'être blâmés, &
„ les Médisans prennent un plaisir malin
„ à les ravaler. Je recommande les uns
„ & les autres à vos bonnes Leçons; &
„ si vous pouvez les ramener, la Ville
„ ne vous en aura pas seulement une
„ obligation infinie, mais quantité de
„ nos jeunes Dames & de nos beaux
„ Esprits, qui commencent à se mettre
„ en vogue, vous seront redevables de

„ leur beauté & de leur réputation. Je
„ suis &c.

T.

MARIE JUSTINE.

VIII. DISCOURS.

——— Quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus: inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis. ——— ——— ——— ——— ———

LUCAN. Lib. I. 359.

Quoique la Mort soit le plus terrible de tous les objets, ils ne la craignent pas. De-là vient qu'ils l'affrontent d'un air intrépide, & qu'ils donnent tête baissée dans le péril.

Sur la gaieté ou le courage que certains grands-hommes ont fait paroître à l'heure de la Mort.

J'AI lu avec plaisir une Lettre de consolation que PHALARIS écrivoit à un Père affligé, de ce qu'il venoit de perdre un Fils d'un mérite extraordinaire. Sa pensée, autant que je puis m'en souvenir, se réduit à ceci: „ Qu'il devoit „ prendre garde que la Mort avoit mis „ une espèce de sceau au caractère de „ son Fils, & qu'elle l'avoit placé hors „ de l'atteinte du Vice & de l'Infamie: „ Que, pendant qu'il étoit en vie, il „ risquoit toujours d'abandonner la Vertu, & de perdre la réputation qu'il „ s'étoit acquise ". La Mort fixe la ré-

putation d'un homme, & décide si elle est bonne ou mauvaise.

De-là vient peut-être, quoiqu'il y en ait quelques autres motifs, que nous avons une répugnance naturelle à faire l'éloge d'un homme, jusqu'à ce qu'il soit dans le tombeau. Pendant qu'il est sujet à changer, nous pouvons en avoir différentes idées. Il peut nous forcer à perdre l'estime que nous avions conçue pour lui, & nous paroître tôt ou tard dans un autre jour que celui où nous le voyons à présent. En un mot, si l'on ne doit pas décider qu'un homme est heureux ou malheureux avant sa mort, on ne sauroit non plus lui donner le titre de vicieux, ou de vertueux, avant ce terme.

Ce fut aussi pour cette raison qu'EPAMINONDAS, interrogé lequel des trois, de lui-même, d'IPHICRATE, ou de CHABRIAS, méritoit le plus d'estime, répondit qu'il faloit les voir mourir, avant qu'on pût le décider.

Si d'un côté il n'y a pas de plus triste idée pour un honnête-homme, que celle de se voir exposé à un tel changement; de l'autre, on peut dire qu'il n'y a rien de plus glorieux que de mener une vie réglée, & de soutenir la beauté de son caractère jusques à la fin.

On compare souvent la fin de la vie d'un homme, à la conclusion d'une Pièce de Théatre, qui est bien écrite, & où les principaux Personnages jouent le même rôle jusques au bout, quel que

puisse être leur sort. A peine y a-t-il une Personne illustre, dans l'Histoire *Grecque* ou *Romaine*, dont l'un ou l'autre Ecrivain n'ait rapporté la mort, & qui ne la blâme ou ne l'approuve suivant l'humeur ou les principes qu'il avoit. Mr. de St. EVREMOND loue jusqu'à l'excès le courage de PETRONE dans les derniers momens de sa vie, & il croit y trouver plus de fermeté d'esprit que dans la mort de SENEQUE, de CATON, ou de SOCRATE. Il n'y a nul doute que l'envie de paroître singulier dans ses remarques, & de vouloir découvrir ce qui avoit échappé à l'observation des autres, n'ait engagé cet Auteur, aussi poli qu'ingénieux, à penser de cette manière. Tout le mérite de PETRONE se réduit à être mort avec la même gaieté qu'il avoit eue durant sa vie; mais comme il l'avoit passée dans la débauche & la dissolution, l'indifférence qu'il témoigna à la fin de ses jours, venoit plutôt de son naturel volage, que de la force de son esprit. Le courage de SOCRATE venoit d'un tout autre motif, je veux dire du sentiment intérieur d'une Vie réglée, & de l'espérance d'un Bonheur éternel. Si la gaieté au lit de mort plaisoit tant à Mr. de St. EVREMOND, il en auroit pu trouver un exemple bien plus digne de nos éloges dans notre Compatriote, le Chevalier *Thomas* MORUS.

Cet illustre Savant s'étoit rendu fameux par une conversation pleine d'esprit & de

de bons-mots, & il parut toute sa vie jouer le rôle d'un autre DEMOCRITE, comme ERASME le remarque dans une Dédicace qu'il lui adresse.

Il mourut pour un article de sa Religion, & tous ceux du même Parti l'honorent comme un véritable Martyr. Cette innocente gaieté, qui lui avoit acquis une grande réputation durant sa vie, l'accompagna jusques à la fin. *. Il porta sur l'Echaffaut le même enjouement, qu'il avoit d'ordinaire à sa Table; & lorsqu'il mit sa tête sur le Bloc, il donna des preuves de cette bonne humeur qu'il avoit toujours fait paroître à ses Amis dans toutes les occasions de la Vie. Sa Mort répondit très-bien à la Vie qu'il avoit menée. Il n'y eut rien de nouveau, qui sentît la gêne ou l'affectation. Il ne crut pas que la maniére dont sa tête devoit être séparée du reste de son corps, fût une circonstance qui dût changer l'assiette de son esprit; & dans la ferme attente d'une Immortalité glorieuse, il crut que le plus petit degré d'une douleur excessive devoit être éloigné d'un Accident qui n'avoit rien en lui-même de capable de l'abbattre ou de l'intimider.

Il n'est pas trop à craindre qu'on imite cet exemple. La frayeur naturelle que les Hommes ont de la Mort, suffit pour les garantir de ce danger. Je remarquerai seulement, que ce qui étoit Philoso-

* Voyez l'Hist. d'Anglet. par Mr. *de Rapin*, Tom. V. pag. 341.

phie dans cet homme extraordinaire, seroit Frénésie dans un autre qui avec son humeur enjouée, n'auroit pas la même sainteté de mœurs.

Je finirai ce DISCOURS par l'exemple d'un Prince qui, dans les derniers momens de sa vie, fit paroître, selon moi, plus d'intrépidité & de grandeur d'ame, qu'aucun des *Grecs* ou des *Romains* les plus célébres à cette occasion. Le voici, tel qu'on le trouve dans * l'*Histoire des Révolutions de* PORTUGAL, écrite par Mr. l'Abbé *de* VERTOT.

„ Lorsque *Dom* SEBASTIEN, Roi de „ *Portugal*, envahit les terres de *Mulëi* „ MOLUC, *celui ci* étoit attaqué d'une ma„ ladie mortelle qui le consumoit. Cepen„ dant il chercha l'occasion d'en venir à „ une bataille décisive, & il la trouva. „ On peut dire qu'il se voyoit mourir lui„ même, & sa foiblesse étoit si grande, „ qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé „ à son dernier jour. Il n'oublia rien „ dans cette extrémité pour le rendre „ le plus beau de sa vie. Il rangea lui„ même son Armée en bataille, & don„ na tous les ordres avec autant de net„ teté d'esprit & d'application, que s'il „ eût été en parfaite santé. Il étendit „ même sa prévoyance jusqu'aux événe„ mens qui pouvoient arriver par sa „ mort, & il ordonna aux Officiers dont „ il étoit environné, que s'il expiroit

* Edition d'*Amsterdam*.

„ pendant la chaleur du combat, on en
„ cachât avec ſoin la nouvelle, & que
„ pour entretenir la confiance des Sol-
„ dats, on feignît de venir prendre ſes
„ ordres, & que ſes Aides de Camp s'ap-
„ prochaſſent à l'ordinaire de ſa Litiére,
„ comme s'il eût été encore en vie. Il
„ ſe fit enſuite porter dans tous les rangs
„ de l'Armée; & autant par ſignes & par
„ ſa préſence, que par des diſcours, il
„ exhorta les *Maures* à combattre géné-
„ reuſement pour la défenſe de leur
„ Religion & de leur Patrie.

„ La bataille commença de part &
„ d'autre par des décharges d'Artillerie.
„ Les deux Armées s'ébranlérent en-
„ ſuite, & ſe chargérent avec beaucoup
„ de fureur; tout ſe méla bientôt. L'In-
„ fanterie Chrétienne, ſoutenue des
„ yeux de ſon Roi, fit plier ſans peine
„ celle des *Maures*. Le Duc d'Aveiro
„ pouſſa même un Corps de Cavalerie,
„ qui lui étoit oppoſé, juſqu'au centre
„ & à l'endroit qu'occupoit le Roi de
„ *Maroc*. Ce Prince, voyant arriver ſes
„ Soldats en deſordre, & fuir honteu-
„ ſement devant vn Ennemi victorieux,
„ ſe jetta à bas de ſa Litiére, & plein
„ de colére & de fureur il voulut, quoi-
„ que mourant, les ramener lui-même
„ à la charge. Ses Officiers s'oppoſérent
„ envain à ſon paſſage, il ſe fit faire
„ jour à coups d'épée: mais ces efforts
„ achevant de conſumer ſes forces, il
„ tomba évanoui dans les bras de ſes

„ Ecuyers: on le remit dans sa Litiére, „ & il n'y fut pas plutôt, qu'ayant mis „ son doigt sur la bouche, comme pour „ leur recommander le secret, il ex„ pira dans le moment, & avant mê„ me qu'on eût pu le conduire jusqu'à „ sa Tente.

IX. DISCOURS.

Sed ea animi elatio, quæ cernitur in periculis & laboribus, si justitiâ vocat, pugnatque, non pro salute communi, sed pro suis commodis, in vitio est.

CICER. de Offic. L. I. c. 19.

La Bravoure, qui paroît dans les dangers & les travaux de la Guerre, est un Vice & non pas une Vertu, lorsque la justice en est bannie, & qu'elle cherche plutôt ses intérêts particuliers, que le bien public.

De la véritable & de la fausse BRAVOURE à l'occasion de l'inhumanité d'un Armateur *François*.

HIER au soir le Capitaine SENTRY se rendit à la Cotterie, où il nous lut une Lettre qu'il avoit reçue d'*Ipswich*, avec ordre de me la communiquer. On y fait le détail d'un Combat qu'il y avoit eu entre un Armateur *François*, commandé par un certain *Dominique* POTTIERE, & un petit Vaisseau de cette même Ville chargé de grain, dont le Maître s'appelle GOODWIN. Celui-ci se défendit avec une bravoure incroya-

ble, & repoussa trois ou quatre fois les Ennemis, qui étoient venus à l'abordage. Supérieurs en nombre, ils redoublèrent leurs efforts dans l'espérance de l'enlever; jusqu'à ce qu'enfin l'*Anglois*, prêt à couler à fond, baissa le Pavillon. Mais une défense si extraordinaire ne servit qu'à irriter le Capitaine de l'Armateur, & qu'à lui inspirer le désir inhumain de se venger de la perte qu'il avoit soufferte dans ses différentes attaques. A la faveur d'un Portevoix, il dit au Maître du Vaisseau Marchand qu'il ne vouloit pas le prendre sur son Bord, & qu'il attendoit de le voir périr. Là-dessus GOODWIN crut remarquer certain desordre sur l'Armateur, qui lui fit conjecturer avec raison, que l'Equipage desapprouvoit la barbarie de son Capitaine: desorte qu'il se mit dans sa Chaloupe, & aborda l'Ennemi. Les Matelots le reçurent en dépit de leur Commandant; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne le traitassent de la maniére qu'il lui plut. POTTIERE le fit tenir par quelques-uns de ses hommes, & lui donna tant de coups de bâton, que le pauvre GOODWIN, baigné dans son sang & le cœur plein de rage, s'évanouït: il le mit ensuite aux fers, où il n'eut d'autre nourriture, que celle qu'un ou deux Matelots lui donnoient en cachette, au péril de s'exposer à la bastonnade. Après l'avoir gardé plusieurs jours, au milieu de la puanteur, de la faim, & de la misére, il le debarqua à *Calais*. Le

Gouverneur de cette Place, instruit de ce qui venoit d'arriver, cassa POTTIER avec ignominie, & fournit à GOODWIN tout le secours qu'un Ennemi cruellement traité peut attendre d'un homme d'honneur, qui cherche à laver son Prince & sa Patrie d'une pareille tache.

Lorsque le Capitaine SENTRY eut achevé de lire sa Lettre, où il y avoit plusieurs autres circonstances qui aggravoient la cruauté de l'Armateur *François*, il se mit à raisonner sur la Grandeur d'ame & le Courage: il nous dit que c'étoient deux qualités inséparables; & que le Courage, qui n'avoit aucun égard à la Justice ni à l'Humanité, n'étoit autre chose que la Férocité d'une Bête brute.
„ La véritable Bravoure, *continua-t-il*,
„ est toujours animée par la Raison, &
„ un sentiment d'Honneur & d'Equité;
„ au-lieu que la fausse éclate dans un air
„ effronté, une impudence outrée, & une
„ disposition à choquer tout le monde.
„ Celle-ci paroît dans tous les Petits-
„ Maîtres, qui infestent cette grande
„ Ville, qui parlent fort haut dans les
„ Assemblées, que la présence des Gens
„ sages & vertueux n'intimide point, &
„ qui sont, en un mot, insensibles à
„ toutes les Bienséances de la Vie hu-
„ maine. Un impudent s'éléve au-dessus
„ du Mérite accompagné de Modestie
„ & d'une véritable Grandeur d'ame; il
„ paroît même spirituel & agréable aux
„ yeux de la Populace, pendant qu'on

„ ne fait aucune attention à l'Homme
„ d'un courage mâle, ou plutôt qu'on
„ le méprise. Il y a une certaine qualité
„ propre à chaque chose ; & il me semble
„ que ce que vous autres Savans appel-
„ lez juste & sublime dans le Stile, par
„ opposition à l'enflure du Discours,
„ peut vous donner une idée de ce que
„ j'entends, lorsque je dis que la Mo-
„ destie est une marque certaine de la
„ Bravoure, & que l'Impudence en est
„ le Singe. Celui qui écrit d'une maniére
„ solide, & qui ne s'échauffe jamais mal-
„ à-propos, decouvre la force d'un bon
„ Génie ; de-même, celui qui est égal
„ & tranquille dans toute sa conduite,
„ est soutenu par ce que nous pouvons
„ appeller un véritable Courage. Oh,
„ qu'il n'est pas si facile d'être un Hom-
„ me de cœur, que la plupart du monde,
„ qui ne réfléchit point, se l'imagine !
„ Il ne suffit pas d'être hardi & entre-
„ prenant. L'Armateur, dont nous ve-
„ nons de parler, avoit assez de hardiesse
„ pour attaquer son Ennemi ; mais il
„ manquoit de grandeur d'âme pour
„ admirer cette même qualité dans la
„ vigoureuse défense de l'*Anglois*. Son
„ esprit bas & rampant n'étoit occupé
„ que de la prise du Vaisseau qui lui
„ échappa, & de la perte qu'il avoit
„ essuyée lui-même : desorte qu'il traita
„ un honnête-homme, qui défendit le
„ sien contre ses attaques le mieux qu'il
„ lui fut possible, de la même maniére

„ qu'il en pouvoit user avec un Brigand
„ qui l'auroit volé.

„ D'ailleurs, également déchu de son
„ espérance, il n'eut pas le sens de voir
„ qu'en pareil cas, un certain procédé
„ étoit louable, & que l'autre étoit cri-
„ minel. Dans le Combat, la Malice,
„ la Rage, la Haine & la Vengeance
„ déchirent le cœur des petits Esprits,
„ mais la Gloire, l'Honneur & la Clémence
„ animent l'Homme courageux". Le Capitaine finit son Discours par un échantillon de sa Lecture, & il nous cita un Auteur *François*, qui traite de la Valeur guerriére. „ J'aime, *dit-il*, un Critique,
„ qui joint les régles de la Vie Civile
„ avec les Remarques sur les Ecrivains.
„ Mon Auteur, *continue-t-il*, dans son
„ * *Traité du Poëme Epique*, compare
„ la Valeur de TURNUS avec celle
„ d'ENÉE, & voici de quelle maniére
„ il s'exprime là-dessus. *La Vaillance*,
„ dit-il, *est le plus bel ornement au Carac-*
„ *tére de* Turnus; *& l'on peut dire que c'est*
„ *tout ce qu'il a de bon. Mais cette qualité*
„ *dans* Enée *le céde à plusieurs autres, &*
„ *principalement à sa Piété. C'est donc la*
„ *Piété qui doit éclater dans* Enée, *sa Va-*
„ *leur doit beaucoup moins paroître; & la va-*
„ *leur, au contraire, doit être fort illustre*
„ *& fort éclatante dans la personne de* Tur-
„ nus. *Aussi aime-t-il autant la Guerre*,
„ *qu'*Enée *aime & recherche la Paix. Tout*
„ *ce*

* Par le P. *Le Bossu*. Voyez l'Edition de la *Haye* en 1714. page 325.

„ *ce que fait* Turnus *dans les Combats, ou*
„ *pour s'y disposer, est ordinairement fait*
„ *avec dessein, avec plaisir, & avec des*
„ *discours magnifiques, & beaucoup d'appa-*
„ *reil & d'empressement.* Enée *agit ordi-*
„ *nairement sans bruit & sans affectation;*
„ *il parle peu; & s'il entre en colére, c'est*
„ *moins pour combattre que parce qu'il est*
„ *forcé de combattre, & de se défendre;*
„ *c'est moins pour vaincre, que pour achever*
„ *la Guerre. Mais si l'éclat & les bril-*
„ *lans font paroître la Valeur de* Turnus
„ *plus que celle d'*Enée, *les actions font*
„ *voir qu'en effet & au fond la Valeur*
„ *d'*Enée *l'emporte infiniment au-dessus de*
„ *celle de* Turnus.

T.

X. DISCOURS.

Si ad honestatem nati sumus, ea aut sola expetenda est, aut certe omni pondere gravior est habenda quám reliqua omnia.

Cicero.

Si nous sommes nés pour exercer la Bonne-foi, nous devons la rechercher uniquement, & l'estimer d'un plus grand poids que toute autre chose.

Mr. Honeycomb me faisoit hier ses plaintes de ce que les mœurs de la Ville ont si fort changé depuis

Portrait naïf de la Franchise & de la

Mauvaise foi. quelques années, qu'un Homme poli n'est pas moins embarrassé à entamer la Conversation, qu'à discourir sur les sujets qu'on y traite d'ordinaire. Il prétend qu'il y a un Mal aujourd'hui sous le Soleil qui étoit inconu aux siécles passés; puisqu'aucun Poëte satirique, ou Ecrivain de Morale n'en a fait aucune mention. Depuis que le Monde est créé, dit-il, jamais les Hommes n'étoient devenus Fourbes en si peu de tems. Si vous lisez les Tragédies du siécle dernier, vous trouvez que les Hommes artificieux & les Personnes d'intrigue sont d'un âge fort avancé, à l'abri des plaisirs & des saillies de la Jeunesse; mais aujourd'hui, à ce que mon Ami observe, les jeunes-gens arrivent tout d'un coup à l'expérience des Vieillards; & vous verrez un homme de vingt-cinq ans rusé, perfide & plein d'intrigues, ne se faire aucun scrupule de leurrer, de surprendre, ou de trahir son Prochain. Mon Ami ajoûte que, jusques vers la fin du régne de Charles II. il n'y avoit aucun Fourbe un peu distingué au dessous de l'âge de quarante ans; & qu'aujourd'hui, dans tous les endroits où l'on converse, vous n'entendez parler que d'établir sa fortune, sans avoir égard à la nature des moyens qu'on y employe. Cette ambition déréglée est si à la mode, que les jeunes-gens négligent tout ce qui approche de la Candeur, de la Franchise & de la Vertu: ils affectent même de paroî-

être pires qu'ils ne sont, & ils témoignent par leurs actions & leurs discours, qu'ils n'ont pas la moindre estime pour l'Honneur & la Bonne-foi. Pourvu qu'ils viennent à bout de leurs desseins, ils ne se mettent pas en peine du reste. Ils se font une sotte vanité de leur finesse, quoiqu'elle soit de courte durée, & qu'il n'y ait que de petits Esprits, des Ames basses & rampantes qui l'approuvent. Mais, sans examiner ici les tours que l'Artifice met en usage pour en imposer aux Sots, j'allèguerai une * Autorité de grand poids, pour faire voir qu'il n'y a que la Sincérité qui soit capable de soutenir jusques au bout les intérêts & la fortune d'un Homme.

„ La Bonne-foi a tous les avantages „ de l'Hypocrisie, & plusieurs autres au-„ delà. Si l'apparence de quoi que ce „ soit est bonne à quelque chose, je suis „ persuadé que la réalité vaut mieux: „ car pourquoi est-ce qu'un homme dis-„ simuleroit, ou qu'il voudroit paroître „ ce qu'il n'est pas, s'il n'avoit bonne „ opinion de la qualité qu'il s'attribue? „ En effet, être hypocrite ou dissimu-„ ler, c'est revêtir l'extérieur de quelque „ chose de réel & de louable. Mais la „ plus sûre voie qu'il y ait de paroître „ doué d'un talent, c'est de le posséder.

* Il semble que l'Auteur veuille parler de l'Archevêque *Tillotson*, & que le Discours suivant soit pris du même Sermon, dont on a vu quelques endroits dans le II. Tome, pag. 67-87.

„ Souvent même il est aussi difficile
„ de s'accoutumer à l'Hypocrisie, que
„ d'acquérir la Vertu; & si l'on n'a pas
„ celle-ci, il y a dix à parier contre
„ un qu'on le découvrira, & alors tout
„ le soin qu'on a pris pour en jouer le
„ rôle est une peine perdue. Il y a tou-
„ jours quelque chose dans la Peinture,
„ qui la fait aisément distinguer du Na-
„ turel.

„ On ne sauroit jouer longtemps un
„ autre Personnage que le sien propre;
„ & quelque habile que l'on soit, tôt
„ ou tard la Nature s'échappe & nous
„ trahit. S'il y a donc qu'elqu'un qui
„ veuille paroître bon, qu'il le soit en
„ effet; alors tout le monde séra con-
„ vaincu de sa bonté: d'où il est clair
„ que la Sincérité est à tous égards la
„ véritable Prudence. Elle à de grands
„ avantages, dans les affaires de la Vie
„ Civile, sur tous les artifices & les
„ rafinemens de la Dissimulation & de
„ la Tromperie; c'est la voie la plus
„ simple, la plus aisée & la plus sûre
„ d'agir dans le Monde; elle est accom-
„ pagnée de moins d'embarras, de fati-
„ gue, de foucis & de péril; c'est le
„ chemin le plus court pour arriver à
„ notre but; il nous y conduit en droite
„ ligne, & l'usage en sera toujours de
„ plus longue durée. Les artifices de la
„ Ruse & de la Fraude s'affoiblissent de
„ jour en jour, & deviennent moins
„ utiles à ceux qui les pratiquent; au-lieu

„ que la Candeur se fortifie avec le tems ;
„ plus un Homme l'exerce, plus il con-
„ firme sa bonne réputation, & plus il
„ engage ceux qui le connoissent à se
„ fier à lui ; ce qui est d'un prix ine-
„ stimable dans les affaires de la Vie
„ Civile.

„ La Vérité ne se dément jamais, &
„ n'a besoin d'aucune aide pour se dé-
„ couvrir ; elle est toujours sur les lé-
„ vres, & prête à s'échapper l'orsqu'on
„ y pense le moins. Il n'en est pas ain-
„ si du Mensonge ; il est incommode,
„ il met l'esprit à la torture, & il de-
„ mande plusieurs mauvais tours pour
„ se soutenir. Il en est comme d'un
„ Edifice bâti sur un fondement rui-
„ neux, qui a toujours besoin de nou-
„ veaux appuis, & dont l'entretien coû-
„ te plus, que si on l'avoit d'abord élevé
„ sur un fondement solide. Mais la
„ Sincérité est ferme & durable ; il n'y
„ a ni vuide, ni crevasses, ni souter-
„ rains ; & parce qu'elle est franche &
„ ouverte, elle ne craint pas d'être ex-
„ posée aux yeux de tout le monde. Il
„ n'en est pas de même de l'Hypocrite ;
„ il est toujours en danger d'être décou-
„ vert, & lorsqu'il croit marcher dans
„ les ténèbres, toutes ses démarches
„ sont si visibles qu'il n'y a personne
„ qui n'en apperçoive le but ; il est le
„ dernier à remarquer qu'on l'a démas-
„ qué : & pendant qu'il s'imagine avoir
„ dupé tous ceux qui l'environnent, il

„ eft feul la dupe de fon propre cœur
„ & l'objet de la rifée publique.

„ Ajoûtez à ceci, que la Franchife „ aide bien dans l'expédition des affai- „ res : elle attire une grande confiance „ à ceux qui la poffédent ; elle épargne „ de longues recherches, & va droit au „ fait en peu de mots. Elle reffemble „ à un grand-chemin uni & battu, qui „ conduit plutôt & plus furement au „ gîte, que des fentiers détournés, où „ l'on rifque de s'égarer. D'ailleurs, „ quelque commodité que l'on trouve „ dans la Diffimulation, elle n'eft pas „ de longue durée: mais l'inconvénient „ qui en réfulte ne finit jamais ; parce „ qu'elle rend un Homme fufpect toutes „ fa vie, qu'on ne le croit pas même „ lorfqu'il dit vrai, & qu'on fe défie de „ lui lorfqu'il n'a peut-être aucun mau- „ vais déffein. Lorfqu'un Homme eft „ décrédité à l'égard de la Bonne-foi, „ il eft perdu fans reffource ; il n'y a „ rien qui le puiffe rétablir, ni la Vérité „ ni le Menfonge.

„ Il m'eft venu fouvent dans l'efprit, „ que Dieu, par un trait de fon infinie „ fageffe, a caché aux Fourbes & aux „ Hypocrites les avantages qui nous „ reviennent de la Candeur & de la „ Franchife, quand nous n'aurions en „ vue que nos intérêts temporels. L'A- „ varice & l'Ambition les aveuglent à „ un tel point, qu'ils recherchent par „ toutes fortes de voies leur intérêt

„ présent, & qu'ils n'ont aucun égard
„ aux avantages éloignés, quoique cer-
„ tains, de la Bonne-foi. S'ils étoient
„ capables de les découvrir, ils seroient
„ honnêtes-gens, non pas tant par un
„ principe de Vertu, que de Friponne-
„ rie, & dans l'espérance d'arriver plu-
„ tôt à leur but. C'est ainsi que la Ju-
„ stice Divine leur a caché ce véritable
„ trait de Sagesse, afin qu'ils ne fussent
„ pas à niveau des Gens-d'honneurs,
„ & qu'ils n'exécutassent pas leurs ini-
„ ques projets par des moyens légiti-
„ mes.

„ Il faut avouer que si un Homme ne
„ devoit être dans le Monde qu'un jour,
„ s'il n'avoit rien à démêler avec ceux
„ de son Espéce, & s'il n'avoit besoin
„ ni de leur estime ni de leurs bons offi-
„ ces, il n'y aurait pas grand mal, eu
„ égards aux intérêts de cette Vie, s'il
„ perdoit sa réputation tout d'un coup,
„ & s'il la hazardoit gratis: mais s'il
„ doit faire quelque séjour ici bas, &
„ s'il veut profiter du commerce des au-
„ tres pendant qu'il y est, que la Bon-
„ ne-foi & la Sincérité accompagnent
„ toutes ses paroles & ses actions; puis-
„ qu'il n'y a que cela seul capable de
„ le soutenir jusques au bout, malgré
„ toutes les traverses de la Vie; & que
„ tous les artifices, qu'il peut mettre en
„ usage, lui manqueront tôt ou tard.

T.

XI. DISCOURS.

In tenui labor: —— —— ——

VIRG. Georg. L. IV. 6.

Il est difficile de bien manier un petit sujet.

CELUI des mes Correspondans, qui a honoré le Public en général, & moi en particulier, de ses pensées sur l'Education, vient de m'envoyer la Lettre suivante.

LETTRE sur l'EDUCATION de la Jeunesse.

MONSIEUR,

„ Je prens la liberté de vous écrire „ une quatriéme Lettre sur l'Education „ de la Jeunesse. Dans ma précédente, „ je vous ai parlé de quelques tâches, „ qu'il ne seroit pas inutile, selon moi, „ de joindre à leurs Exercices ordinai- „ res, pour les former de bonne heure „ à la Vertu. Dans celle-ci, j'en pro- „ poserai quelques autres, qui pourroient „ contribuer, si je ne me trompe, à „ leur donner une bonne tournure pour „ le Monde, & à les mettre en état de „ s'y avancer.

„ Lorsqu'on fait étudier un jeune Gar- „ çon, il me semble qu'on a pour but, „ ou de le rendre agréable à lui-même, „ & de lui enseigner à supporter la so- „ litude avec plaisir; ou s'il ne doit

„ pas hériter d'un bon revenu, de lui
„ fournir les moyens de suppléer à ce
„ défaut, & d'établir sa fortune. On
„ peut dire d'un Homme qui s'applique
„ à l'Etude dans la prémiére de ces
„ vues, qu'il le fait pour l'Ornement;
„ & de celui qui s'y attache dans l'au-
„ tre, qu'il le fait pour l'Utilité. L'un
„ s'y adonne pour acquérir du bien, &
„ l'autre pour servir de relief à celui
„ qu'il posséde. Mais, quoique la plu-
„ part de ceux qui étudient soient en-
„ fermés dans cette derniére Classe, je
„ me bornerai ici à proposer quelques
„ méthodes qui peuvent être utiles à
„ ceux qui cherchent à s'avancer dans
„ le Monde par leur Savoir. Pour cet
„ effet, je remarquerai d'abord que de
„ petits Talens ont plus contribué à de
„ hautes Fortunes que des Talens ex-
„ traordinaires, qui, malgré tout leur
„ éclat aux yeux du monde, ne sont
„ pas toujours les plus utiles en eux-
„ mêmes, ni les plus avantageux à ceux
„ qui les possédent.

„ Les Emplois qui demandent un Es-
„ prit sublime sont en si petit nombre,
„ qu'il y a bien des grands Génies qui
„ sont sortis de ce Monde sans avoir
„ trouvé l'occasion de se faire valoir;
„ au-lieu que les Personnes d'une ca-
„ pacité médiocre trouvent tous les
„ jours, dans le cours ordinaire de la
„ Vie Civile, des occasions proportion-
„ nées à leurs Talens.

„ Je connois deux Messieurs, qui é-
„ toient autrefois Camarades d'Ecole,
„ & qui, depuis ce tems-là, ont tou-
„ jours été bons Amis. L'un y passoit
„ pour un Esprit lourd, & il eut la même
„ réputation à l'Université; l'autre fai-
„ soit la gloire de son Maître, & de-
„ vint le plus célébre Etudiant du Col-
„ lége dont il étoit Membre. Ce beau
„ Génie est aujourd'hui rencoigné à la
„ Campagne dans un Bénéfice de quatre-
„ vingts livres Sterlin de revenu par an;
„ au lieu que l'autre, avec le simple
„ talent d'un Maître-Ecrivain ordinaire,
„ a gagné cent mille Piéces.

„ Par ce que je viens de dire, il me
„ semble que plusieurs de nos riches Ci-
„ toyens feront en doute s'ils doivent
„ souhaiter que leurs Fils soient de
„ grands Génies; mais il n'y a rien de
„ plus absurde, que de vouloir donner
„ à un jeune Garçon, qui n'a pas le
„ moindre talent, la même Education
„ qui est propre à celui que la Nature
„ a comblé de ses faveurs.

„ Le mal donc que je trouve dans nos
„ Ecoles *Latines*, est que tous les Eco-
„ liers indifféremment y sont occupés
„ à des Exercices qui demandent du gé-
„ nie; au-lieu qu'il tourneroit à l'avan-
„ tage de la plupart d'entre eux, si on
„ leur enseignoit certains petits Arts à
„ la mode, qu'on peut acquérir avec
„ une capacité médiocre, & qui ne lais-

„ ſent pas d'être ſouvent mis en jeu du-
„ rant le cours de la vie d'un Homme.

„ Telles ſont toutes les Parties de la
„ Géométrie pratique. J'ai connu un
„ Homme qui fit une grande liaiſon avec
„ un Miniſtre d'Etat, pour avoir taillé
„ un Cadran ſur une de ſes vitres ; & je
„ me ſouviens d'un Eccléſiaſtique, qui
„ obtint un des meilleurs Bénéfices qu'il
„ y ait dans l'Oueſt de notre Ile, pour
„ avoir mis en ordre les affaires d'un
„ Gentilhomme de la Campagne, & lui
„ avoir donné un Plan exact de ſes
„ Terres.

„ Je ne ſaurois m'empêcher de parler
„ ici d'un exercice, qui eſt d'uſage dans
„ toutes les Profeſſions de la vie, &
„ auquel tous les Maître devroient oc-
„ cuper leurs Ecoliers, je veux dire le
„ ſoin d'écrire des Lettres en *Anglois*.
„ pour cet effet, au lieu de les gêner
„ à faire des Epîtres, des Thêmes &
„ des Vers en *Latin*, on pourroit éta-
„ blir une correſpondance réglée entre
„ deux Ecoliers ſur tel ſujet qu'on trou-
„ veroit à propos, ou ſouffrir qu'ils don-
„ naſſent quelquefois carriére à leur
„ imagination, & qu'ils ſe communi-
„ quaſſent l'un à l'autre toutes les baga-
„ telles qui leur viendroient dans l'eſ-
„ prit, pourvu qu'aucun d'eux ne man-
„ quât jamais de répondre au tems pre-
„ cis à la Lettre de ſon Camarade.

„ J'oſe même ſoutenir, que la plupart
„ des Ecoliers, devenus Hommes, ſe

„ trouveroient plus avancés par un tel „ exercice, que par tout le *Grec* & le „ *Latin* qu'ils peuvent apprendre au Col„ lége dans l'espace de sept ou huit „ années.

„ Le défaut de cette pratique n'est „ que trop visible dans plusieurs Savans, „ qui, charmés du stile de DEMOSTHENE „ ou de CICERON, manquent des ter„ mes communs & de phrases ordinaires „ pour s'exprimer en leur propre Lan„ gue. J'ai vu une Lettre qu'un de nos „ Orateurs *Latins* avoit écrite en *An„ glois*, & dont le moindre Procureur „ auroit eu sujet de se moquer.

„ On ne doit pas oublier non plus „ l'Arithmétique, & la maniére d'écri„ re par abbréviations, qui se peuvent „ apprendre facilement, & qui sont du „ nombre de ces petits Arts, que je „ viens de recommander.

„ Vous aurez, sans doute, observé, „ Monsieur, que ce que vous venez de „ lire a sur-tout en vue ces jeunes Gar„ çons qui ne paroissent pas avoir des „ talens extraordinaires, & qui sont ain„ si incapables des Sciences les plus „ relevées, mais je pourrois ajoûter à „ cela que les plus beaux Génies ont „ quelquefois besoin de ces qualités „ communes, pour faire valoir ensuite „ les principales, & s'introduire dans „ le monde.

„ L'Histoire nous fournit divers Exem„ ples de Personnes d'un génie supé-

„ rieur, réduites à s'insinuer dans la fa„ veur des Grands par quelqu'un de ces „ talens ordinaires. C'est ainsi que le „ Gentilhomme parfait, dans quelqu'une „ de nos Comédies modernes, s'intro„ duit auprès de sa Maîtresse, sous le „ personnage d'un Peintre ou d'un Maî„ tre de danse.

„ Dans un jeune Garçon qui a de l'es„ prit, ces qualités ne sont que l'acces„ soire, au lieu qu'elles font l'essentiel „ de celui qui en manque: elles servent „ de divertissement à l'un, & d'occu„ pation à l'autre. Il en est à peu près „ d'un beau Génie qui est enrichi de „ ces petites connoissances, comme „ du Grand-Seigneur, à qui l'Alcoran „ ordonne d'apprendre & d'exercer „ quelque Métier. Il ne faudroit pas „ même aller si loin pour trouver des „ Exemples de cette nature; puisque „ l'*Allemagne* a eu divers Empereurs; „ qui se sont attachés de leur bon gré à „ des Arts méchaniques. Le dernier Em„ pereur LEOPOLD travailloit en bois; „ & l'on peut voir encore aujourd'hui „ plusieurs de ses Ouvrages à *Vienne*, „ si joliment faits, que le plus habile „ Tourneur de l'*Europe* n'auroit pas „ honte de les avouer pour siens.

„ Malgré tout ce que j'ai dit jusques „ ici, je ne desapprouve pas qu'on „ mette tout en œuvre pour donner de „ l'étendue à l'Esprit de la Jeunesse, „ & le conduire aussi loin qu'il peut al-

„ ler. Mon unique but eſt d'inſinuer „ qu'en fait d'Inſtruction & d'Etude, „ on peut trouver une Méthode qui ſe„ roit d'un grand ſecours aux moindres „ Génies. Je ſuis, &c.

X.

XII. DISCOURS.

——— ——— Cum magnis virtutibus adfers
Grande ſupercilium. ——— ———

JUV. Sat. VI. 168.

Avec toutes vos rares qualités, vous avez un grand fond d'orgueil.

Mr. le SPECTATEUR,

Portrait d'une DEVOTE.

„ DANS quelques-uns de vos DISCOURS, vous avez décrit la plu„ part des Femmes, & vous les avez „ rangées en différentes Claſſes. Vous „ avez dépeint la *Guenon*, la *Coquette*, „ & pluſieurs autres; mais il me ſemble „ que vous n'avez rien dit jusques-ici „ de la *Dévote*. Une Femme de ce ca„ ractère parle de la Vertu à tort & à „ travers: perſonne ne doit révoquer „ en doute qu'elle n'en ſoit ornée, puiſ„ qu'elle l'aſſure; quoique ſon témoi„ gnage ſoit en quelque ſorte démenti „ par la peine qu'elle ſe donne pour „ paroître ce qu'elle devroit être faci„ lement & avec un air de gaité. Elle

„ vit dans le Monde, & ne se refuse
„ aucun de ses Divertissemens, quoi-
„ qu'ils soient toujours insipides à son
„ goût, s'il faut l'en croire. Elle ne
„ se posséde jamais qu'à l'Eglise; c'est
„ là où sa Vertu se déploye, & où elle
„ est si fervente dans ses Dévotions,
„ que je l'ai vue souvent se mettre hors
„ d'haleine à force de prier Dieu. Pen-
„ dant qu'elle a de jeunes Demoiselles
„ à son Logis, qui s'amusent à danser,
„ ou à faire de petits jeux, elle s'occupe
„ à lire tout haut dans son Cabinet. Il
„ n'y a point d'Amour, à ce qu'elle
„ dit, qui ne soit ridicule, excepté
„ l'Amour Divin; mais elle parle de
„ cette Passion qui régne entre les deux
„ Sexes, avec tant de fiel, qu'on la
„ soupçonneroit de mêler quelque jalou-
„ sie avec son mépris. Si elle voit quel-
„ quefois un Homme témoigner de l'ar-
„ deur à sa Maîtresse, elle tourne les
„ yeux vers le Ciel, & s'écrie, *Que veut
„ dire ce Fou avec son galimatias? Est-ce
„ que la Cloche ne sonne pas encore pour
„ nous avertir d'aller aux Priéres?*

„ Nous avons, dans notre Province,
„ une Dame de cette trempe, qui se
„ fait des Amusemens d'une nature bien
„ opposée à ceux qui charment son
„ Sexe. Elle ne porte jamais sous le
„ bras un petit Chien de Boulogne avec
„ un Collier garni de grelots, ni un
„ Ecureuil, ni une Marmote dans la
„ poche, mais elle y a toujours un

„ Abrégé de Morale, qu'elle ne manque
„ pas d'en tirer en cachette aussi-tôt
„ qu'on la voit. Lorsqu'elle parut à ce
„ Divertissement grotesque, * dont vous
„ avez touché un mot quelque part, je
„ veux dire à cette fameuse Course
„ d'Anes, qui ne méritoit pas, si je ne
„ me trompe, d'être encouragée par
„ tant de Personnes de qualité, elle n'y
„ fut pas, de-même que les autres
„ Dames, pour entendre braire ces
„ pauvres Animaux, ni pour voir des
„ Paysans courir tout nuds; ni pour en-
„ tendre des Gentils-hommes Campa-
„ gnards, en perruques d'Abbé & en
„ ceintures blanches, conter fleurettes
„ à la portiére d'un Carosse, & crier
„ à haute voix, *Madame, il fait déli-*
„ *cieux.* Non, ce n'étoient point là ses
„ vues, comme elle s'en est expliquée
„ elle-même dans les termes que je
„ viens d'employer; mais elle y assista,
„ pour prier Dieu de tout son cœur qu'il
„ n'yeût personne de blessé dans la foule,
„ & pour voir s'il n'y auroit pas moyen
„ de remettre le visage disloqué du pau-
„ vre Grimaceur dans sa premiére assiet-
„ te. Elle ne cause jamais lorsqu'elle
„ boit son Thé; mais elle se couvre les
„ yeux, & pousse une éjaculation avant
„ que d'en humer une seule goutte.

„ Ces

* C'est dans un DISCOURS, qu'on n'a pas jugé à propos de traduire, parce qu'il n'auroit eu aucune grace en François.

„ Ces manières choquent la véritable
„ Piété, & bien loin de la faire aimer,
„ ne servent qu'à la tourner en ridicule.
„ Aussi l'Ecriture Sainte est-elle pleine
„ de traits vifs contre l'Hypocrisie &
„ les Hypocrites, & ce n'est pas sans
„ raison; puisque l'Exemple d'une faus-
„ se Dévotion, au-lieu d'encourager la
„ Vertu, ne sert qu'à en éloigner. L'or-
„ gueil, dans une Dame de ce caractère,
„ produit le même effet qu'une Vie dé-
„ réglée dans un Ecclésiastique; c'est-à-
„ dire, qu'elle ne l'abrutit pas seule-
„ ment lui-même, mais qu'elle prévient
„ la plupart du monde contre la Reli-
„ gion. Je suis &c.

FEU-ARDENT.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur la MODESTIE & sur l'IMPUDENCE.

„ Lorsque XÉNOPHON parle des
„ *Lacédémoniens* & de la conduite de leur
„ Jeunesse dans les rues, il nous dit
„ qu'ils ne fixoient jamais leurs regards
„ sur personne, qu'on pouvoit aussi-tôt
„ se les attirer que les yeux d'une Sta-
„ tue de marbre, & qu'ils étoient plus
„ modestes en toute occasion qu'une
„ Fiancée qu'on met au lit le soir de
„ ses Noces. La Modestie, qui est tou-
„ jours accompagnée de Grandeur d'ame,
„ avoit tant d'influence sur leur courage,
„ qu'un Ennemi n'osoit les envisager dans
„ une Bataille, & qu'ils s'estimoient
„ heureux de mourir pour leur Patrie.

„ Toutes les fois que je marche dans
„ les rues de *Londres* & de *Westminster*,
„ les regards des jeunes gens que je
„ trouve ſur mes pas, me font ſouhai-
„ ter d'être à *Lacédémone*. Je vois des
„ airs ſi empreſſés, des yeux ſi hautains
„ & une ſi grande effronterie, qu'un
„ Obſervateur ſuperficiel leur attribue-
„ roit plus de courage que n'en avoient
„ ces *Grecs*. Pour moi, je ſuis devenu
„ ſi bon Phyſionomiſte, que j'entens
„ fort bien le Langage des yeux, & que
„ j'en ſerois même plus miſérable, ſi je
„ n'avois corrigé, par la Philoſophie,
„ l'humeur chagrine & bizarre de la
„ Vieilleſſe. A peine y a-t-il un ſeul
„ Homme en Juſtaucorps rouge, qui ne
„ me regarde fixement, & qui ne me
„ diſe par-là qu'il eſt intrépide. J'en
„ vois pluſieurs qui, choqués de mon
„ étrange figure, peſtent tout-bas con-
„ tre moi, ſans que de ma vie je leur
„ aye fait aucun mal. Je trouve le Mé-
„ pris dans toutes les rues, où il ſe ma-
„ nifeſte en pluſieurs manieres, ou par
„ un regard dédaigneux, ou par un
„ ſourcil élevé, ou par les narines en-
„ flées du Riche & de l'homme vain.
„ L'apprenti marque ſon peu de reſpect
„ par un doigt étendu, & le Crocheteur
„ en tirant ſa langue. Si un Gentilhomme
„ de la Campagne a la curioſité d'obſer-
„ ver les Edifices, les Enſeignes, les
„ Caroſſes, les Horloges & les Cadrans,
„ on ne ſauroit concevoir juſqu'à quel

„ point la Canaille polie de cette Ville,
„ à qui ces objets sont familiers, le
„ tourne en ridicule. J'ai vu moi-même
„ un Crocheteur, avec un fardeau sur
„ le dos, en détacher une main, pour
„ faire tourner le chapeau sur la tête
„ d'un Gentilhomme Campagnard qui
„ marchoit devant lui: pendant que cet
„ honnête-homme juroit, ou qu'on le
„ voyoit déconcerté, tous les Gogue-
„ nards, qui se trouvoient en chemin,
„ ricanoient pour applaudir à l'action
„ ingénieuse du Drolle qui avoit fait le
„ coup, & se moquer de la sottise de
„ l'autre qui n'avoit pas des yeux autour
„ de la tête afin de le prévenir. Ces dé-
„ réglemens viennent de ce qu'on af-
„ fecte en général d'avoir de l'esprit,
„ de la vivacité & du courage. Wicher-
„ ly badine là-dessus dans quelqu'une
„ de ces Pièces, où il fait dire à un de
„ ses Personnages, que des Culotes
„ rouges sont une marque certaine de
„ Valeur.; & Otway en introduit un
„ autre, qui, pour donner des preuves
„ de son agilité, renverse un Mendiant
„ qui se traînoit sur des Crosses.

„ Je vous prie, Monsieur, de nous
„ régaler d'une Spéculation étendue sur
„ ce que je viens d'insinuer ici. En at-
„ tendant, malgré la foiblesse de mon
„ âge avancé, je n'oublierai rien pour
„ me défendre; & à l'exemple de Dio-
„ gene, qui cherchoit autrefois un
„ honnête-homme en plein midi, avec

„ une Lanterne à la main, je ne mar-
„ cherai jamais dans nos rues, qu'avec
„ une Lanterne fourde, munie d'un cry-
„ ſtal convexe. D'ailleurs je déclare à
„ tous ceux qui me regarderont fixe-
„ ment, que je leur porterai tout droit
„ les rayons de ma bougie dans les yeux,
„ afin que, si je n'en trouve aucun mo-
„ deſte, je me garantiſſe au moins de
„ leur impudence. Je ſuis &c.

T.

MODESTIN.

XIII. DISCOURS.

Non ego mordaci diſtrinxi carmine quemquam.
OVID. Triſt. Lib. II. 563.

Je n'ai jamais écrit des vers ſatiriques contre perſonne.

Raiſons qui engagent le SPECTATEUR à ne répondre pas à ſes Critiques.

J'ai eu ſouvent la démangeaiſon d'écrire des invectives contre ceux qui ont attaqué mes Ouvrages, ou qui ont mal parlé de ma Perſonne; mais je regarde comme un bonheur ſingulier d'avoir étouffé mon reſſentiment & de n'en être jamais venu à cette extrémité. Après avoir écrit une fois la moitié d'une Satire, j'eus tant de compaſſion pour la Perſonne que j'avois maltraitée, que je condamnai mon Ecrit au feu ſans y avoir

mis la derniere main. J'ai été assez indigné pour faire des Epigrammes & autres petites Piéces satiriques, & après les avoir admirées un ou deux jours, j'ai eu le courage de les condamner aux flammes. Ce sont autant de Victimes que j'ai immolées à l'Humanité, & j'ai reçu beaucoup plus de satisfaction de les avoir supprimées, qu'elles n'auroient pû m'attirer d'honneur, ou mortifier mes Ennemis, si je les avois rendues publiques. Si un homme a quelque talent pour écrire, c'est la marque d'un bon Esprit, de ne répondre pas aux injures & aux calomnies, avec la même aigreur qu'on les a débitées contre lui : mais lorsqu'un homme s'est donné la peine de rendre la pareille à son Antagoniste, & qu'il a en main de quoi se venger, s'il y renonce tout d'un coup, & qu'il étouffe son ressentiment, il y a là quelque chose de grand & d'héroïque. Plus l'injure, qu'on lui a faite, est atroce & malfondée, plus il a de mérite à la pardonner.

Je n'ai jamais trouvé une Réflexion mieux poussée, ni qui m'ait plû davantage, que celle d'EPICTETE, qui considére un Ennemi sous un nouveau jour, & qui nous en donne une idée toute différente de celle que nous en avons d'ordinaire. En voici le sens en peu de mots: „ * Quelqu'un vous taxe-t-il d'être or-

* Il semble que l'Auteur *Anglois* a voulu paraphraser ici quelques préceptes de cet ancien Philosophe,

„ gueilleux ou d'un méchant naturel, „ de porter envie aux autres ou d'avoir „ trop bonne opinion de vous-même, „ d'être Ignorant ou Calomniateur? „ Examinez-vous bien là-dessus, & „ voyez si ses reproches sont légitimes „ ou non: s'ils ne le sont pas, sachez „ que vous n'êtes pas celui qu'il blâme, „ qu'il en veut à une Personne imagi- „ naire, & qu'il aime peut-être ce que „ vous êtes réellement, quoiqu'il haïsse „ ce que vous paroissez être à ses yeux. „ Mais si vous trouvez que ses reproches „ soient bien fondés; si vous êtes ce „ qu'il vous croit, un Envieux, un „ Homme d'un mauvais naturel, corri- „ gez-vous au plutôt, devenez hon- „ nête, affable & obligeant: alors ses „ reproches tombent d'eux-mêmes, ou, „ s'ils continuent, vous devez y être „ insensible, puisque vous n'êtes plus „ la Personne qu'ils attaquent.

Je m'applique souvent cette Règle, &, lorsque j'entends parler de quelque Ecrit satirique où l'on me drape, j'examine si ses traits tombent sur moi ou non. Si je me condamne moi-même, je tâche de me corriger de tous les défauts qu'on me reproche; mais si l'Invective n'est fondée que sur le Mensonge, je n'en fais aucun cas, & il me semble que mon Nom, mis à la tête d'une de ces Pièces,

tels que sont la Sect. 48 & la 64. de *l'Enchiridion*, ou de l'*Abrégé de la Philosophie*, que Mr. G. BOILEAU a publié en *François*.

n'eſt autre choſe qu'un de ces Noms feints qu'un Auteur met en uſage pour répréſenter un Caractère de ſon invention. Pourquoi eſt-ce qu'un Homme ſeroit ſenſible à un trait lancé contre un défaut, dont il n'eſt pas coupable? Ou pourquoi ſubiroit il la peine d'un crime qu'il n'a pas commis? Cette inſenſibilité eſt une force d'eſprit, que chacun doit témoigner pour ſon Innocence, & ſans laquelle il ſeroit impoſſible qu'un Homme de quelque diſtinction, ou qui a du mérite, vécût en paix avec lui-même dans un Pays où l'Eſprit & la Liberté dominent.

Le fameux Mr. de Balzac, dont tous les Ouvrages reſpirent cette grandeur d'ame qui lui étoit ſi naturelle, en donne une marque fort vive dans une de ſes Lettres au Chancelier de *France*, qui avoit prévenu la publication d'un Libelle contre lui, où il s'exprime en ces termes: * *Si la choſe étoit nouvelle, il ſe peut que je ne ſerois pas fâché de la ſuppreſſion du premier Libelle qui me diroit des injures: mais à cette heure qu'il y en a pour le moins une médiocre Bibliothéque, je ſuis preſque bien-aiſe qu'elle ſe groſſiſſe, & prens plaiſir de faire une Monjoye des pierres, que l'Envie m'a jettées ſans me faire mal.*

L'Auteur fait ici alluſion à ces Monumens que les Orientaux élévoient ſur les Corps morts, & où chaque Voyageur

* Voyez Lettre XLIII. Liv. XVI. p. 710. Edition de *Paris* in fol. 1665.

jettoit une pierre en passant. Il est certain qu'il n'y a pas de Monument si glorieux que celui qui est élevé de cette manière par les mains de l'Envie. Pour moi, j'admire plus un Auteur qui peut soutenir courageusemeut un Reproche mal fondé, que tout l'esprit & la satire la plus fine dont il assaisonneroit une Replique.

Voilà quelle est ma pensée, & les raisons que j'ai eu pour ne pas répondre en forme aux Censeurs de mes DISCOURS. Ajoûtez à cela qu'un Ouvrage, plein de réflexions personnelles & de disputes, est presque inutile au Public. De-là vient aussi que je ne me suis jamais détourné de mon chemin pour relever les petites chicanes que l'Envie ou l'Ignorance m'a faites. La Cohue des Barbouilleurs, qui n'ont pas d'autre moyen, pour se faire connoître, que d'attaquer les Ecrits qui ont obtenu quelque réputation dans le monde, m'auroit bien donné de l'exercice, si ces Messieurs m'avoient vu disposé à entrer en lice avec eux.

Je finirai ce DISCOURS par la Fable du Voyageur, dans *Boccalini*, qui entêté du bruit des Cigales, sauta en grande furie de son cheval, résolu de les massacrer toutes. C'étoit, à ce que remarque l'Auteur, une peine assez inutile, puisque s'il avoit continué son voyage sans prendre garde à ces Insectes, ils seroient tous morts en peu de semaines,

&

& il n'en auroit pas souffert la moindre incommodité.

L.

XIV. DISCOURS.

—— —— navibus atque Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis hic est.

Nous cherchons notre bonheur par mer & par terre. Ce que nous cherchons est ici.

Mr. le Spectateur,

Sur le but qu'on doit se proposer dans les VOYAGES.

„ Une Dame de ma connoissance,
„ & pour laquelle j'ai tant d'estime
„ que je ne saurois être en repos lors-
„ qu'elle fait une action indiscrette, est
„ cause de l'embarras que je vous don-
„ ne de lire ce qui suit. C'est une Veu-
„ ve, à qui l'indulgence d'un tendre
„ Epoux a laissé le maniment d'un Bien
„ très - considérable & la tutéle d'un
„ Fils âgé d'environ seize ans, deux
„ objets qui lui sont fort chers. Le
„ Garçon a des talens médiocres, qui
„ ne brillent pas beaucoup, mais qu'on
„ ne doit pas mépriser; il a fait tous
„ les Exercices ordinaires à ceux de
„ son âge avec assez de succès, & d'ail-
„ leurs il ne manque pas de hardiesse.
„ A la faveur de cette qualité, qui
„ sert de vernis à toutes les autres,

„ il tire bon parti de ce qu'il fait, &
„ il le déploye en toute occasion. L'Eté
„ dernier, il embarrassa deux ou trois
„ fois le Vicaire du Lieu devant une
„ assemblée de la plupart des Dames
„ du voisinage, & il se distingua d'une
„ manière bien remarquable. A l'ouïe
„ de ces belles prouesses, comme cela
„ n'arrive que trop souvent par mal-
„ heur, la Mère s'est mise en tête que
„ son Fils est un Oracle, & qu'on ne
„ doit pas suivre à son égard la Mé-
„ thode qu'on observe dans l'Educa-
„ tion de ceux de son âge; puisque ce
„ seroit le vrai moyen d'avilir ses ta-
„ lens, & que cela feroit un tort irré-
„ parable à son vaste génie.

„ Je leur rendis visite la semaine der-
„ nière, & surpris de ce que le jeune
„ Monsieur ne paroissoit pas autour de
„ la Table à Thé, où il ne manque
„ presque jamais d'officier, je deman-
„ dai de ses nouvelles. Madame sa
„ Mère me répondit qu'il étoit sorti avec
„ sa Femme de chambre, pour quel-
„ ques préparatifs qui regardoient leur
„ Equipage, & qu'elle le méneroit voya-
„ ger au-plutôt. Quoique la nouveauté
„ du dessein me choquât un peu, je ne le
„ témoignai pas sur le champ, & je
„ voulus même insinuer que ce voyage
„ n'alloit sans doute qu'à lui faire voir
„ une partie de son Domaine, où
„ il n'a jamais été, & qui est dans
„ une Province éloignée. Mais elle eut

„ soin de me désabuser au plus vîte
„ de cette agréable erreur, & de me
„ communiquer tout son plan. Elle
„ s'étendit d'abord sur les progrès ex-
„ traordinaires de son Fils, & sur sa
„ vaste littérature: d'où elle conclut,
„ qu'il étoit bien tems de lui faire con-
„ noître les hommes & les choses;
„ qu'elle vouloit donc qu'il fit le tour
„ de *France* & d'*Italie*; mais qu'elle ne
„ pouvoit se déterminer à le perdre de
„ vue, & qu'ainsi elle avoit résolu de
„ l'accompager par tout.

„ J'avois quelque envie de la railler
„ de ce ridicule dessein; mais je ne me
„ trouvai pas d'humeur à badiner sur un
„ sujet si délicat & si chatouilleux. Je
„ craignis qu'il ne m'échappât quelque
„ mot, qui choqueroit trop l'habileté
„ du Fils, ou la suffisance de la Mère;
„ bien persuadé que, dans l'un & l'autre
„ de ces deux cas, quoique muni des
„ raison les plus fortes, aulieu d'amener
„ cette Dame à mon avis, je m'expose-
„ rois à perdre son estime; de sorte que
„ je résolus sur le champ de vous en
„ remettre la décision.

„ Lorsque je vins à réfléchir la nuit,
„ selon ma coutume, sur ce qui s'étoit
„ passé le jour, il me parut que le des-
„ sein de faire voyager un jeune Gar-
„ çon entre les bras, pour ainsi dire,
„ de sa Mère, afin qu'il apprenne à
„ connoître les hommes & les choses,
„ est une Folie d'un genre tout singu-

„ lier. Je ne me souvenois pas d'avoir
„ jamais rien observé de tel, quoique
„ je me rappellasse quelques Exemples
„ qui n'étoient pas fort éloignés de ce-
„ lui-ci. Ensuite je roulai dans mon es-
„ prit l'idée qu'on a des Voyages, en
„ ce qu'ils font partie de l'Education.
„ Il n'y a rien de plus commun que de
„ prendre un jeune Garçon à la sortie
„ du Collége, de le mettre sous la con-
„ duite d'un pauvre Etudiant, qui n'est
„ pas fâché de se voir bannir pour tren-
„ te livres Sterlin par an & sa nourri-
„ ture, & de l'envoyer badiner & fo-
„ lâtrer daas les Pays étrangers. C'est
„ ainsi qu'à l'exemple des petits Enfans
„ qui vont aux Marionnettes, il passe le
„ tems à faire le badaut, & à regarder
„ avec surprise mille objets qui lui sont
„ inconnus, ou dont il ignore les motifs
„ & le but; au-lieu d'acquérir, sous un
„ habile Maître, les véritables Princi-
„ pes de toutes les Sciences, & de se
„ munir de bonnes Maximes, pour se
„ bien gouverner durant tout le cours
„ de sa vie.

„ Y a-t-il rien de plus suprenant, &
„ pourroit-on s'imaginer que les Hom-
„ mes fussent capables de tomber dans
„ une erreur si grossière? C'est-là un
„ vaste champ, qui peut donner de
„ l'exercice à un beau Génie: & où il ne
„ me semble pas que vous soyez entré
„ jusques-ici. Je souhaiterois donc,
„ Monsieur, que vous fissiez entendre

„ au monde que les Voyages doivent
„ servir de clôture à l'Education de la
„ Jeunesse, & que vouloir débuter par-
„ là, c'est commencer par où l'on doit
„ finir.

„ Sans contredit, le but, qu'on doit
„ se proposer dans les Voyages, est
„ d'examiner les mœurs & les coutumes
„ des autres Peuples, de voir en qnoi
„ ils l'emportenr sur nous, & en quoi
„ nous les surpassons eux-mêmes; d'a-
„ dopter ce qu'il y a de bon & de laisser
„ le mauvais; de jouïr d'une conversa-
„ tion plus libre & plus étendue que
„ celle où nous étions bornés dans notre
„ Patrie; de renoncer ainsi à ce qu'il
„ peut y avoir de bizarre, d'affecté ou
„ de rustique dans nos manières, & que
„ nous avons pu contracter chez nous.
„ Mais le moyen d'obtenir aucun de ces
„ avantages, lorsqu'ou est tout-à-fait
„ novice dans les Coutumes & les Loix
„ de son Pays natal, & qu'on n'a pas
„ encore fixé dans son esprit les premiers
„ élémens de la Politesse & de la Bien-
„ séance? Aspirer à ces avantages sans
„ les qualités requises, c'est prétendre
„ élever un superbe Edifice sans jetter
„ aucun fondement, ou s'il m'est per-
„ mis d'employer cette expression, c'est
„ vouloir tracer une riche broderie sur
„ une toile d'Araignée.

„ Un autre but, qu'on doit avoir dans
„ les Voyages, & qui mérite d'être bien
„ observé, c'est de juger sainement des

„ anciens Auteurs, par la vue des Lieux
„ où ils ont vécu, & qu'ils ont décrits,
„ de comparer l'état où l'on trouve ces
„ endroits avec les descriptions qu'ils
„ en ont données, & de remarquer le
„ merveilleux rapport qu'il y a entre la
„ Copie & l'Original. C'est sans doute
„ un des plus agréable Exercices qu'il
„ y ait pour un Esprit tourné de ce
„ côté-là; outre qu'a divers égards il
„ peut servir à de bonnes réflexions
„ morales, si le Voyageur sait tirer de
„ justes conséquences sur la fragilité des
„ choses humaines, à la vue du triste
„ & déplorable état, où le Tems & la
„ Barbarie ont réduit tant de Palais, de
„ Villes & de Pays entiers, qui font
„ une si belle figure dans l'Histoire. On
„ peut même porter cet usage plus loin,
„ si l'on examine chaque Arpent de ter-
„ re qui a servi de Théatre à quelque
„ action fameuse, soit qu'on y voye
„ les traces d'un CATON, d'un CICE-
„ RON, d'un BRUTUS, ou de quelque
„ autre Personne célèbre. Une pareille
„ circonstance vue de près, quoique peu
„ de chose en elle-même, peut don-
„ ner plus d'ardeur à un Esprit noble &
„ généreux pour imiter ces grands Exem-
„ ples, s'il est du moins disposé com-
„ me il faut pour en recevoir l'impres-
„ sion. Mais vous aurez de la peine à
„ croire, si je ne me trompe, que ceux-
„ là le soient, qui, bien loin de péné-
„ trer le sens & le génie des Anciens,

„ n'entendent presque par leur Langue
„ maternelles.
„ Du reste je me fais écarté de mon
„ sujet, qui n'alloit qu'à vous prier de
„ garantir, s'il est possible, une tendre
„ Mère *Angloise* & son véritable Fils,
„ d'être la risée des Nations les plus
„ polies de *l'Europe*, où ils vont se don-
„ ner en spectacle. Ayez la bonté de
„ leur dire, que si le roulis d'un Vaisseau
„ & le cahottement d'un Coche peuvent
„ contribuer à la santé du Corps, ils
„ peuvent aussi causer un tel vertige à
„ de jeunes Têtes vuides, qu'elles s'en
„ ressentiront toute leur vie. Je suis &c.

T.

Phil. Lamaison.

XV. DISCOURS.

——— * perituræ parcite chartæ.

Juv. Sat. I. 18.

Faites graces au Papier, quoiqu'il doive périr un jour.

J'Ai pris souvent plaisir à considérer les deux sortes d'avantages qui reviennent au Public de mes Spéculations, & qu'on pourroit distinguer, à suivre le stile des Logiciens, en *matériels* & en *formels*. J'entens par les derniers, ceux que mes Lecteurs reçoivent, à propor-

Sur la Manufacture du Papier, & sur l'Imprimerie.

tion qu'ils s'éclairent ou qu'ils se divertissent à lire mes DISCOURS; mais puisque je les ai tournés plusieurs fois de ce côté-là, je me bornerai ici à les envisager dans la première vue. Par le terme de *matériel*, je veux désigner ces avantanges que le Public reçoit de mes Feuilles volantes, en ce qu'elles consument quantité de notre papier, que leur Impression occupe nos Artisans, & qu'elles donnent de l'ouvrage à un nombre infini d'autres Personnes.

Notre Manufacture de Papier met à profit des Guenilles, qui ne peuvent être d'aucun autre usage, & occupe à les ramesser une infinité de mains incapables de tout autre emploi. Ces pauvres Chifonniers, que nous voyons si empressés à fouiller dans tous les coins & recoins de nos rues, délivrent ce qu'ils ont glané au Marchand en gros. Celui-ci l'envoye par Charetées ou Batelées à la Papeterie, où ces Guenilles passent par de nouvelles mains, & donnent de l'exercice à un autre Métier. Ceux qui ont, sur leurs Terres, des Moulins destinés à cet usage, augmentent ainsi leurs revenus; & toutet la Nation est pourvue, en grande partie, d'une commodité, qu'elle étoit obligée de tirer autrefois de ses Voisins.

Les Matériaux ne sont pas plutôt réduits en Papier, qu'on les distribue dans les Imprimeries, où ils donnent de l'ouvrage à une infinité d'Artisans, & ser-

vent à développer un nouveaux Mystère. De-là, suivant qu'ils sont imbus de Nouvelles ou de Politique, ils courent par toute la Ville, en guise de * *Postillons*, de *Gazettes journalières*, de *Revues*, de *Mélanges* & d'*Examnateurs*. Hommes, Femmes & Enfans disputent à qui les portera des premiers, & ils gagnent leur vie à les répandre. En un mot, lorsque je suis à la trace un Pacquet de Guenilles converti en un Cayer de mes Feuilles volantes, je trouve tant de mains employées à chaque pas qu'els font dans leur route, qu'occupé à écrire un de mes DISCOURS, il me semble que je pourvois à la subsistance d'une foule de gens.

Si je ne prévenois ici quelques-uns de mes Lecteurs spirituels, ils ne manqueroient peut-être pas de me dire, que mes Feuilles volantes, après avoir vu le jour, peuvent encore servir au Public en différentes occasions. J'avouerai donc qu'elles me servent, depuis plus d'une année, pour allumer ma Pipe; que mon Hôtesse m'envoye souvent sa petite Fille pour me demander quelques-uns de mes vieux DISCOURS, & qu'elle m'a dit bien des fois que le Papier, sur lequel ils sont imprimés, est le meil-

* Ce sont les Titres de différentes Gazettes qui paroissent à *Londres*. Il y en a deux, *the Post-Man*, *the Post-Boy*, qu'on ne peut guère bien exprimer en *François* que par le mot de *Postillon*; à moins que, pour les distinguer, on ne les nomme *le grand* & *le petit Postillon*.

leur qu'il y ait au monde pour envelopper des Epices. J'ai même expérimenté plus d'une fois, qu'ils servent de bon fondement à un Pâté de Mouton; & à *Noël* * dernier ils étoient fort recherchés par tout le voisinage.

Il est assez divertissant de réfléchir sur les métamorphoses qu'un chifon de toile subit, avant qu'il soit converti en Papier & qu'il ait passé par tant de différentes mains. Les plus belles Pièces de *Hollande*, réduites en lambeaux, prennent une nouvelle blancheur qui surpasse de beaucoup la premiere, & retournent souvent, en forme de Lettres, dans leur Pays natal. La Chemise d'une Dame peut être convertie en Billets-doux, & se voir une seconde fois en sa possession. Un Damoiseau peut retrouver sa Cravate, après qu'elle est dénaturée, & la parcourir avec plus de satisfaction & d'utilité qu'il ne l'avoit jamais contemplée devant un Miroir. Enfin un morceau de toile, après avoir duré quelques années en forme d'Essuyemain ou de Serviette, peut s'élever du fumier, où il a été ramassé, jusques au Cabinet des Princes, & en devenir un des plus précieux ornemens.

Les Nations les plus polies de l'*Europe* ont tâché de se surpasser les unes les

* Dans cette Saison, l'on fait quantité de Pâtez doux en *Angleterre*, composés de Langues de Bœuf hachées, d'Ecorce de Citron, de Raisins de Corinthe, *&c.*

autres pour la beauté de l'Impression. Les Gouvernemens absolus, de même que les Républiques, ont encouragé cet Art, qui paroît le plus noble & le plus avantageux que les Hommes ayent jamais inventé. LOUIS XIV, animé du désir de la gloire, s'est distingué sur tout par les soins extraordinaires qu'il en a pris; ensorte qu'il a établi une Imprimerie au *Louvre*, où l'on a imprimé plusieurs Livres, dont il fait tant de cas, qu'il les regarde comme les plus beaux présens qu'il puisse offrir aux Princes étrangers, ou à leurs Ambassadeurs. Si nous jettons les yeux sur les Républiques de *Hollande* & de *Venise*, nous trouverons qu'à cet égard elles ont été enviées par les plus grands Royaumes. On parle plus d'ELZEVIR & d'ALDE, que d'aucun Pensionnaire de l'une ou d'aucun Doge de l'autre.

Les différentes Imprimeries qu'on voit aujourd'hui en *Angleterre*, & l'encouragement que l'on y donne depuis quelques années aux Sciences, ont rendu notre Nation aussi glorieuse sur cet article, qu'elle peut l'être par ses derniers Triomphes & ses beaux Exploits. * Les Journaux étrangers ont déja parlé de la nouvelle & magnifique Edition qu'un de nos Libraires a publié des *Commentaires de* CESAR, & l'on peut dire que c'est un Ouvrage qui fait honneur à l'Imprime-

* Voyez la *Bibliothéque Choisie* de Mr. LE CLERC Tome XXVI. p. 182.

rie *Angloise*. On ne doit pas s'étonner d'ailleurs si cette Edition est très correcte, puis qu'elle a passé par les mains * d'un des plus exact, des plus savans & des plus judicieux Ecrivains que ce Siècle ait produit. La beauté du Papier, des Caractères & des Tailles-douces, dont cet Ouvrage est enrichi, le rendent un des plus beaux Livres que j'aye jamais vu; & nous fournissent un bon Exemple du Génie *Anglois*, qui, sans être l'Inventeur d'aucun Art, les porte beaucoup plus loin que ne fait le Génie de toute autre Nation. Je me réjouïs surtout de ce que cet Auteur est sorti d'une de nos Imprimeries en si pompeux équipage, parce qu'il est le premier qui ait écrit de notre Ile avec quelque exactitude.

Mes Lecteurs sans Lettres s'il y en a quelqu'un de cette espéce, s'étonnent de m'entendre parler des Sciences comme de la Gloire d'une Nation, & de l'Imprimerie comme d'un Art qui rend illustre le Peuple où il fleurit. Lorsque les Hommes sont dominés par l'Avarice, & qu'ils ne roulent dans leur esprit que des Projets ambitieux, ils ne trouvent rien de grand ni digne de leur estime, à moins qu'il ne leur en revienne quelque honneur ou quelque avantage extraordinaire. Mais résolu de ne m'abaisser jamais jusqu'à disputer avec les *Goths* &

* C'est Mr. *Sam.* CLARKE Dr. en Théologie.

les *Vandales*, il me suffira de regarder ces chetifs Raisonneurs avec la compassion qui est due au déplorable état où la Stupidité & l'Ignorance les ont mis.

L.

XVI. DISCOURS.

Nam nos decebat cœtus celebrantes domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucum editus,
Humanæ vitæ varia reputantes mala;
At, qui labores morte finisset graves,
Hunc omnes amicos laude & lætitia exequi.

EURIP. ap. CIC. *Tusc. Quæst.* L. I. c. 48.

Lorsque nous repassons dans l'esprit tous les maux auxquels la Vie des Hommes est sujette, nous croyons qu'il seroit de la bienséance de plaindre une Famille où quelqu'un vient de naitre; au-lieu que tout le monde devroit témoignrr de la joie, lorsque la Mors finit les pénibles travaux d'un de leurs Amis, & l'en féliciter lui-même.

PUisque ma Feuille est une espéce de Gazette, qui contient les Nouvelles du Monde naturel, de même que les autres nous apprennent ce qui se passe dans le Monde politique, je vais insérer ici la Lettre suivante écrite de *Paris* à un Gentilhomme *François* de distinction établi dans cette Ville, pour lui annoncer la mort d'une véritable Héroïne,

qu'on peut regarder comme un Modèle de Patience & de Générosité.

De Paris le 18. *Avril* 1712.

MONSIEUR,

LETTRE sur la Mort de Madame de VILLACERF.

„ Il y a si long-tems que vous êtes „ éloigné de votre Patrie, que je me „ vois réduit à vous donner le Carac„ tère de vos plus proches, avec la „ même exactitude que si vous ne les „ aviez jamais connus. Ce qui m'oblige „ de vous écrire aujourd'hui, est la mort „ de Madame DE VILLACERF, que je „ je ne sai pas si un Homme de votre „ esprit philosophique appellera infor„ tunée ou non, puisque les circonstan„ ces qu'il y a eu, la rendent aussi „ digne de nos vœux que triste & la„ mentable. Elle avoit joui toute sa vie „ d'une santé parfaite, honorée de tout „ le monde à cause de l'égalité de son „ Humeur & de l'élévation de son Esprit. „ Le 10 de ce Mois elle fut attaquée „ d'une Indisposition qui l'obligea de „ garder sa chambre; mais, quoique „ trop légère pour la retenir au lit, „ elle étoit trop fâcheuse pour lui per„ mettre de se tranquilliser dans un fau„ teuil. Tout le monde sait à *Paris*, que „ Mr. FESTEAU, un des plus célèbre „ Chirurgien de cette ville, devint „ il y a quelques années, éperdument „ amoureux de cette Dame: sa nais„ sance la mettoit à l'abri de ses pour-

„ suites ; mais comme une Femme a
„ toujours quelque égard pour celui qui
„ l'admire, sur l'avis que ses Médecins
„ lui avoient donné de se faire tirer un
„ peu de sang, elle résolut à cette oc-
„ casion d'appeller Mr. Festeau. Je
„ m'y trouvai à l'heure qu'il s'y rendit,
„ & j'eus la permission de ma Cousine
„ de rester dans la chambre. D'abord
„ qu'il lui eut retroussé la manche de
„ la chemise au-dessus du coude, &
„ qu'il vint à lui serrer le bras pour
„ rendre la Veine plus visible, il chan-
„ gea de couleur, & me parut saisi d'un
„ tremblement universel. Je pris la
„ liberté de le dire à ma Cousine avec
„ quelque espèce de crainte. Elle en
„ sourit, & ajoûta qu'elle étoit persua-
„ dée que Mr. Festeau n'avoit au-
„ cune envie de lui faire du mal. Il
„ sembla se raffermir, & après avoir
„ souri à son tour, il en vint à l'opé-
„ ration. Il n'eut pas plutôt donné le
„ coup, qu'il s'écria qu'il étoit le plus
„ malheureux de tous les Hommes, &
„ qu'il avoit piqué une Artère au lieu
„ de la Veine. Il n'est pas moins im-
„ possible d'exprimer l'abattement de
„ l'Opérateur, que la tranquillité de la
„ Patiente. Sans m'arrêter à de petites
„ circonstances, je vous dirai qu'au
„ bout de trois jours il fut jugé néces-
„ saire de lui couper le bras. Bien-loin
„ d'en user avec Festeau d'une ma-
„ nière qui auroit paru naturelle à tout

„ autre Esprit que le sien, elle voulut
„ qu'il assistât à toutes les Consultations
„ qui se firent à cette occasion, & ne
„ manqua jamais de lui demander s'il
„ apptouvoit les mesures qu'on prenoit
„ à son égard. Avant cette dernière
„ Opération, elle fit dresser son Testa-
„ ment; &, après avoir resté seule en-
„ viron une-demi heure, elle ordon-
„ na aux Chirurgiens, du nombre des-
„ quels étoit le pauvre FESTEAU,
„ d'exécuter ce qu'ils avoient résolu.
„ Je ne me souviens pas de tous les
„ termes de l'Art; mais, dès qu'on lui
„ eut amputé le bras, on découvrit
„ quelques symptomes qui firent juger
„ qu'elle ne vivroit pas vingt-quatre
„ heures. Elle témoigna tant de cou-
„ rage & de grandeur d'ame au milieu
„ de ses maux, que j'eu la curiosité de
„ prendre garde à tout ce qui se pas-
„ soit à mesure qu'elle aqprochoit de
„ sa fin, & d'écrire en abrégé ce qu'el-
„ le dit à tous ceux qui l'environuoi-
„ ent. J'écrivis même mot pour mot
„ le discours qu'elle tint à Mr. FES-
„ TEAU, & qui étoit conçu en ces
„ termes.

„ *Monsieur, vous me causez une peine*
„ *extrême par la douleur dont je vous vois*
„ *accablé. Prête à sortir de ce Monde,*
„ *je ne dois plus m'intéresser à ce qui s'y*
„ *passe. Je ne vous regarde point du tout*
„ *comme une Personne, dont la méprise*
„ *me coute la vie; mais plutôt comme un*
„ *Bien-*

„ *Bienfaiteur, qui avance mon entrée dans*
„ *une heureuse immortalité. Voilà l'opinion*
„ *que j'ai de cet accident; mais ceux avec*
„ *qui vous vivez dans le monde pourroient*
„ *avoir des idées qui vous seroient préjudi-*
„ *ciables: c'est pour cela même que j'ai eu*
„ *soin de vous dans mon Testament, & que*
„ *je vous ai mis en état de n'avoir rien à*
„ *craindre de leur malice.*

„ Pendant que cette illustre Dame lui
„ tenoit ce discours, Festeau ressem-
„ bloit plutôt à un homme qu'on con-
„ damne à la mort, qu'à celui qui
„ reçoit une pension viagere. Madame
„ de Villacerf vécut jusques au len-
„ demain à huit heures du soir, &, quoi-
„ qu'elle sentît des douleurs excessives,
„ elle se posséda toujours avec un calme
„ & une patience à toute épreuve; ensor-
„ te qu'on peut dire qu'elle ne mourut
„ pas alors, mais qu'elle cessa de respirer.
„ Vous, qui n'aviez pas le bonheur d'en
„ être connu personellement, n'avez
„ qu'à vous réjouir de ce que vous étiez
„ allié d'une Dame d'un si grand mérite;
„ mais nous, qui avons perdu sa conver-
„ sation, ne pouvons pas si facilement
„ renoncer à notre avantage en faveur
„ du sien. Je suis *&c.*

Paul Regnaud.

A peine trouveroit-on un plus bel exemple d'un esprit héroïque, que la maniere désintéressée dont cette Dame

jugea de son malheur. L'amour naturel qu'on a pour la vie ne l'empêcha pas d'avoir égard à l'accablement de cet homme infortuné, dont la passion extraordinaire, qu'il avoit pour elle, faisoit tout le crime. Si l'on avoit une rélation éxacte de la vie de cette Dame, qui l'a couronnée par une fin si glorieuse, cela ne pourroit être que fort utile à la Société. Une pareille grandeur d'ame ne s'acquiert pas à l'article de la mort, & il n'y a nul doute qu'une pratique constante de tout ce qui est digne de nos éloges, ne la rendît capable d'envisager la mort, non point comme l'anéantissement, mais comme le chemin à la perfection de son être.

T.

XVII. DISCOURS.

Jamne igitur laudas, quod de Sapientibus alter
Ridebat? — — — — — —

Juv. Sat. X 28.

Est-ce donc que vous n'approuvez aujourd'hui que Démocrite, *qui rioit de tout?*

MONSIEUR,

LETTRE sur la bizarrerie & l'esprit goguenard

„ VOus savez très-bien que notre Na-
„ tion est la plus fameuse qu'il y ait
„ au Monde pour ce qu'on appelle des
„ gens *bizarres & d'une humeur fantasque*.

„ C'est pour cela même que notre Comédie l'emporte sur celle de toutes les autres Nations par la singularité & la multitude de ses caracteres. des Anglois.

„ Entre ce nombre infini de *Quinteux* „ que notre Ile produit, il n'y en a point „ que j'aye observé de plus près que ceux „ qui ont inventé quelque passetems „ extrordinaire pour se divertir eux-„ mêmes ou réjouir leurs amis. Je ne „ vous parlerai que de ceux qui prennent „ plaisir à rassembler une compagnie de „ gens qu'on croit avoir quelque chose „ de grotesque & de ridicule. Vous „ entendrez ce que je veux dire par „ l'éxemple suivant. Un de nos beaux „ Esprits du dernier siecle, d'ailleurs „ homme fort riche, croyoit qu'il ne „ pouvoit mieux employer son argent „ qu'à faire quelque plaisanterie. Une „ année qu'il étoit aux *Bains*, il s'apper-„ çut qu'entre cette foule de beau monde „ qui s'y étoit rendu il y en avoit plu-„ sieurs qui, de même que lui, se distin-„ guoient par la longueur du menton; „ desorte qu'un jour il invita à dîner une „ douzaine de ces personnes remarqua-„ bles, qui avoient la bouche au milieu „ du visage. Ils ne furent pas plutôt assis „ autour de la table, qu'incertains de „ ce qui pouvoit les avoir amenés ensem-„ ble, ils commencerent à se regarder „ fixement les uns les autres. Notre „ Proverbe *Anglois* dit:

„ *Lorsque l'on est au réfectoire,*
„ *Chacun y rit, & branle la mâchoire.*

„ C'est ce qui arriva dans l'Assemblée
„ dont je vous parle. Ses Membres
„ n'eurent pas plutôt vu leurs trognes
„ agitées par le manger, le boire & le
„ discours, & observé que leurs mentons
„ se rencontroient souvent au milieu de
„ la table, qu'ils sentirent le badinage
„ & qu'ils y donnerent tous de si bonne
„ grace que depuis ce jour-là ils lierent
„ une étroite amitié ensemble.

„ Quelque tems après, le même Gen-
„ tilhomme ramassa une troupe de Lor-
„ gneurs, comme il les appelloit, c'est-
„ à-dire de louches qui regardoient de
„ travers. Il se divertit alors à voir les
„ révérences croisées, les signes trom-
„ peurs & les faux coups d'œil qu'ils se
„ faisoient, ou qu'ils se donnoient les
„ uns aux autres, à l'occasion de tant
„ de rayons visuels qui se coupoient
„ irréguliérement.

„ Le troisieme régal, que ce facétieux
„ Gentilhomme se donna, fut celui des
„ Begues, dont il remplit un jour sa
„ table. Un domestique, chargé de
„ se tenir derriere un paravent & d'é-
„ crire tout ce qu'ils diroient pendant
„ le repas, en vint facilement à bout,
„ sans le secours des abréviations. Ce
„ détail fit voir, quoique la conversation
„ ne tombât jamais, qu'il n'y eut guere

„ plus d'une vingtaine de paroles pro-
„ noncées durant le premier service,
„ qu'à l'arrivée du second un de la
„ troupe fut un quart-d'heure à lâcher
„ que les halebrans & les asperges
„ étoient d'un goût merveilleux, & qu'un
„ autre avoit employé le même espace
„ de tems à dire qu'il étoit de son avis.
„ Malgré tout cela, cette plaisanterie
„ n'eut pas un si bon succès que la pré-
„ cédente; puisqu'un des Conviés,
„ homme de cœur, en fut si outré,
„ qu'incapable d'exprimer son ressenti-
„ ment, il sortit de la chambre, & en-
„ voya à l'hôte goguenard un Cartel par
„ écrit, qui n'eut point de suite à la
„ vérité par la médiation de quelques
„ Amis, mais qui mit fin à ce badinage
„ comique.

„ Du reste, j'ose me flater, Monsieur,
„ que vous tomberez d'accord avec moi
„ que, puisqu'il n'y a rién d'utile pour
„ les mœurs dans cette espece de di-
„ vertissemens, il faudroit les découra-
„ ger & les regarder plutôt comme des
„ traits de malice que comme des tours
„ d'esprit. D'ailleurs, s'il est naturel de
„ voir qu'un homme enchérit sur les
„ pensées d'un autre, & s'il est impossi-
„ ble qu'une seule personne, quelques
„ beaux talens qu'elle ait, invente un
„ Art & l'amene à sa derniere perfec-
„ tion, je vous entretiendrai d'un hon-
„ nête Gentilhomme de ma connoissan-
„ ce, qui, à l'ouie du caractere de cet

„ Esprit goguenard, dont je viens de
„ vous parler, l'a revêtu lui-même, &
„ cherche à le tourner au profit du
„ Genre-humain. Il pria un jour à dîner
„ une demi-douzaine d'Amis, qui s'é-
„ toient rendus célebres par l'usage de
„ diverses expressions superflues dans le
„ Discours, telles que sont celles-ci:
„ *M'entendez-vous bien? voyez-vous bien? c'est-à-dire; desorte, Monsieur, que.* Cha-
„ cun des Conviés, qui employoit à tout
„ moment son expression favorite, pa-
„ rut si ridicule à son Voisin, qu'il ne
„ put s'empêcher de sentir qu'il devoit
„ paroître lui-même aussi ridicule au
„ reste de la Compagnie. Cela fit qu'a-
„ près avoir été peu de tems ensemble,
„ ils devinrent tous si circonspects à
„ l'égard de leurs termes superflus, que
„ la conversation en fut bientôt déga-
„ gée, & qu'il y entra beaucoup plus de
„ sens, quoiqu'il y eût moins de paroles.

„ Une autre fois le même Gentilhom-
„ me prit occasion d'assembler ceux de
„ ses Amis qui avoient contracté la sotte
„ coutume de jurer. Pour leur en
„ faire sentir le ridicule, il eut recours
„ à l'expédient marqué ci-dessus, c'est-
„ à-dire qu'il plaça un Sécretaire dans
„ un endroit de la chambre où il n'étoit
„ vu de personne. Après qu'on eut bu
„ la seconde bouteille, & qu'on fut en
„ train de parler à cœur ouvert, mon
„ Ami releva plusieurs mots sonores,
„ mais inutiles, qu'on avoit prononcés

„ chez lui depuis qu'ils étoient à table,
„ & qui les avoient privés d'une meil-
„ leure conversation. *Quelle somme,*
„ ajoûta-t-il, *n'aurions-nous pas levée*
„ *pour les pauvres, si nous avions éxigé les*
„ *uns des autres l'amende que nos loix*
„ *imposent aux Jureurs?* Chacun d'eux
„ prit en bonne part cette douce repri-
„ mande. Il leur dit alors que, persuadé
„ qu'il n'y auroit point de secrets dans
„ leur conversation, il avoit ordonné à
„ un de ses domestiques de la mettre
„ par écrit, & que, s'ils l'agréoient, il
„ leur en feroit la lecture. Elle rem-
„ plissoit dix feuilles de papier, qu'on
„ auroit pu réduire à deux si l'on en
„ eût ôté ces abominables & inutiles ad-
„ ditions. Quand on vint à la lire de
„ sang froid, on trouva qu'elle appro-
„ choit plutôt d'une conférence d'Esprits
„ malins que de créatures humaines. En
„ un mot, chacun trembla depuis la
„ tête jusques aux pieds, à l'ouie calme
„ & tranquille de ce qu'il avoit pronon-
„ cé dans la chaleur du discours.

„ Je ne parlerai que d'une autre occa-
„ sion, où il mit en œuvre la même
„ adresse pour guérir une autre sorte
„ d'hommes, qui sont la peste de toute
„ conversation polie & qui ne tuent
„ pas moins le tems que ceux des clas-
„ ses précédentes, quoique d'une manie-
„ re moins criminelle: je veux dire la
„ sotte engeance des Faiseurs de contes
„ ou d'histoires, & de ceux qui aiment

„ à narrer. Mon Ami assembla une demi-
„ douzaine de ses Camarades, qui étoient
„ infectés de cette étrange maladie. Le
„ premier jour il y en eut un qui entama
„ le siége de *Namur*, & qui ne finit sa
„ rélation qu'à leur départ, à quatre
„ heures après-midi. Le second jour
„ un *Ecossois* prit le dé, & il fut impos-
„ sible de le tirer de ses mains tout le tems
„ que la Compagnie resta ensemble. Le
„ troisieme jour fut employé par un
„ autre à un recit de la même longueur.
„ Ennuyés enfin de cette barbarie qu'ils
„ éxerçoient les uns sur les autres, ils
„ revinrent de cet assoupissement léthar-
„ gique, où ils étoient plongés depuis
„ bien des années.

„ Sur ce que vous avez dit, * dans
„ quelqu'une de vos Spéculations, que
„ les caracteres peu communs sont le
„ gibier que vous cherchez, & sur ce
„ que vous me paroissez le plus grand
„ Veneur de cet ordre qu'il y ait au
„ Monde, ou, si vous voulez, un NIM-
„ ROD entre les Ecrivains de cette espe-
„ ce, j'ai cru que le détail que vous
„ venez de lire ne vous seroit pas dés-
„ agréable. Je suis, &c.

I.

* Voyez Tome II. p. 171.

XVIII.

XVIII. DISCOURS.

Fallit enim Vitium specie Virtutis & umbra.

Juv. Sat. XIV. 99.

Le Vice, caché sous les apparences de la Vertu, séduit le cœur.

Mr. Locke, dans son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain*, a employé * deux Chapitres à examiner l'abus qu'on fait des mots. † Il nous dit que le principal & le plus grossier de tous ces abus est lorsqu'on se sert de mots sans y attacher aucune idée claire & distincte. Il ajoute, en second lieu, qu'un autre de ces abus vient de l'application inconstante qu'on fait du même mot, lorsqu'on l'employe pour signifier tantôt une idée & tantôt une autre. ‡. D'où il conclud que le résultat de nos spéculations & de nos raisonnemens ne peut être qu'obscur & absurde, pendant que nous ne joignons aucune idée fixe & précise à nos termes. Pour éviter ce défaut, sur-tout dans les Discours qui regardent la Morale, où l'on devroit toujours prendre un mot au même sens, il est fort éxact à nous recomman-

Ce que c'est que la *modestie* & l'*assurance*.

* Le X. & le XI. du III. Livre.

† Voyez. p. 618. §. 2. & p. 620. §. 5. de la Traduction de Mr. *Coste*.

‡ *Ibid.* p. 644. §. 4.

der l'usage des Définitions. * *La Définition*, dit-il, *est le seul moyen qu'on ait de faire connoître le sens précis des termes de Morale* †. C'est pour cela même qu'il accuse d'une grande négligence ou d'une extrême malice ceux qui raisonnent de choses morales d'une maniére vague & obscure, & qu'il avance d'ailleurs, sur ce fondement, que *la Morale est capable de démonstration aussi bien que les Mathématiques.*

Il n'y a pas deux mots, que je sache, dont on ait plus abusé, par les différentes & les fausses idées qu'on y a jointes, que de ces deux-ci: *Modestie* & *Assurance.* Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *modeste*, on lui attribue quelquefois par-là un bon caractere; mais aujourd'hui ce titre ne marque souvent qu'un pauvre niais, un simple, qui n'a ni éducation, ni politesse, ni usage du monde.

D'un autre côté, quoique par *un homme qui a de l'assurance* on entendît d'abord celui qui a des manieres aisées & libres, on désigne aujourd'hui par-là un malheureux débauché, qui viole toutes les régles de la Bienséance & de la Morale sans en rougir.

C'est pour cela même que je vais tâcher de ramener ces mots à leur véritable signification, afin que l'idée qu'on doit avoir de la *Modestie* ne soit pas confondue avec celle de la *Simplicité* ou de la

* *Ibid.* p. 654. §. 17. † *Ibid.* p. 653. §. 15. & 16.

Bêtise, & que l'*Impudence* ne soit pas regardée du même œil qu'un *air assuré*.

Si l'on m'engageoit à définir la *Modestie*, je dirois que c'est *la réflexion d'un cœur honnête, lorsqu'un homme a fait une action pour laquelle il se condamne lui-même, ou qu'il se croit exposé à la censure des autres*. De-là vient qu'un homme véritablement modeste l'est aussi-bien lorsqu'il se trouve seul, qu'en compagnie; & qu'il rougit dans son cabinet, de même que lorsqu'une foule de gens ont les yeux attachés sur lui.

Je ne me rappelle aucun éxemple de Modestie qui soit tant à mon goût que celui de ce jeune Prince, dont le Pere, un des Rois tributaires des *Romains*, fut accusé devant le Sénat de tyranniser & d'opprimer son Peuple. Arrivé à *Rome*, pour défendre la cause de son Pere, il se rendit au Sénat; mais, à l'ouie des crimes qu'on prouva contre lui, il fut si abattu qu'il n'eut jamais la force d'ouvrir la bouche, lorsqu'il vint à son tour de parler. L'Histoire ajoûte que les Sénateurs furent plus touchés de cet éxemple de Modestie & de Candeur, qu'ils n'auroient pu l'être par le discours le plus étudié, & qu'en un mot ils pardonnerent le Pere criminel en faveur de cette Vertu qui éclatoit de si bonne heure dans le Fils.

Selon moi l'*Assurance est la faculté qu'un homme a de se posséder*, ou bien *de dire & de faire des choses indifférentes sans la moindre*

gêne ou aucune émotion dans l'esprit Ce qui rend d'ordinaire un homme assuré c'est une connoissance médiocre du monde; mais sur-tout une résolution fixe & déterminée de ne rien avancer & de ne point agir contre les regles de l'Honneur & de la Bienséance. Une conduite franche & assurée ne manque jamais d'accompagner cette résolution. Un homme ainsi armé, en cas que ses paroles & ses actions soient quelquefois mal interprétées, se renferme en lui-même, &, convaincu de son intégrité, il se trouve assez de force pour regarder avec mépris les censures de l'Ignorance ou de la Malice.

Tout le monde doit cultiver & nourrir dans son sein la Modestie & l'Assurance dont je viens de parler.

Un homme sans Assurance est exposé à être jetté dans l'embarras par la folie ou la malice de tous ceux qu'il fréquente. Un homme sans Modestie est insensible à tous les principes d'Honneur & de Vertu.

Il est plus que vraisemblable que le jeune Prince, dont je viens de parler, possédoit ces deux bonnes qualités dans un degré fort éminent. S'il n'avoit eu de l'Assurance, il n'auroit jamais entrepris de parler devant la plus auguste Assemblée qu'il y eût au Monde. S'il n'avoit eu de la Modestie, il auroit plaidé la Cause qu'il vouloit défendre, quelque méchante qu'elle parût.

Il est aisé de voir par ce que nous avons

dit, que l'Assurance & la Modestie sont deux qualités aimables, & qu'elles peuvent fort bien se trouver dans la même personne. Lorsqu'elles sont ainsi mêlées & unies ensemble, elles forment ce que nous appellons *une Assurance modeste*, qui tient un juste milieu entre la Timidité & l'Impudence.

J'observerai d'ailleurs que si la même personne peut être modeste & assurée, il n'est pas moins possible qu'elle soit impudente & timide.

Nous avons une infinité d'éxemples de ce mélange bizarre dans ceux qui sont mal élevés & qui ont le cœur dépravé. Quoiqu'ils n'osent regarder un homme en face, ni dire quatre mots sans quelque espece de honte, ils ne font pas le moindre scrupule de commettre les plus grandes vilenies & les actions les plus indécentes.

Un tel homme semble avoir résolu de faire le mal en dépit de lui-même, & malgré tous les obstacles que sa conscience & son naturel y opposent.

En un mot, je voudrois établir cette maxime: *que la pratique de la Vertu est le meilleur expédient qu'il y ait pour arriver à une Assurance modeste lorsqu'on parle ou qu'on agit.* Le Vice cherche toujours à se cacher dans l'une ou l'autre des extrémités opposées, & quelquefois même il admet toutes deux.

s'offrent à tout le monde. Mais il n'y a personne qui ne sache que c'est la plus haute de toutes les folies de suspendre l'usage du moment où l'on est, & de se contenter d'une bonne résolution pour l'avenir. Le malheur est qu'on se forme une idée trop avantageuse de ses prémiéres démarches, & qu'on s'imagine avoir assez fait. Cependant, supposé qu'un homme ait rempli tous les devoirs de la vie civile avec la derniere éxactitude, jusques au jour d'hier, & qu'il y renonce aujourd'hui, il peut compter d'avoir perdu toute la réputation qu'il s'étoit acquise. Celui qui se distingue des autres est environné d'une foule de gens, dont ceux qui le précedent empêchent qu'il n'avance, & ceux qui le suivent le mettront sous les pieds s'il ne hâte sa marche & ne double le pas. Cesar, de qui l'on a dit *qu'il ne croyoit avoir rien fait pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire*, ne s'arrêta pas à ses premiers exploits, fondé sur leur mérite; mais il les poussa toujours plus loin. Ce grand Capitaine avoit accoutumé d'écrire tous les évenemens de sa vie, plutôt pour tenir ses affaires en ordre & les mettre en état de subir l'éxamen des autres, que dans la vue de bâtir sa réputation sur ce qui lui étoit arrivé. Je citerai deux fragmens de ses Ouvrages, pour montrer que c'étoit sa maxime constante, & qu'il cherchoit plutôt à se signaler par ce qu'il devoit entreprendre, que

par ce qu'il avoit déjà fait. Dans les Tablettes qu'il portoit sur lui, la même année qu'il gagna la Bataille de *Pharsale*, on trouva ces remarques détachées qui devoient servir de regle à sa conduite. On juge d'ailleurs, par les circonstances aux quelles il y fait allusion, qu'il les écrivit le soir même après cette glorieuse Victoire. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere il s'exprime.

„ Mon rôle ne vient que de commencer, & ma gloire doit être soutenue par l'usage que je ferai de cette Victoire; autrement ma perte sera plus grande que celle de POMPÉE. Notre réputation doit croître ou diminuer, suivant que nous soutiendrons notre différente fortune. Tous mes Ennemis personnels, devenus mes Prisonniers, auront leur grace. Je veux oublier cette Journée, afin d'en obtenir une pareille. TREBUTIUS a honte de me voir: j'irai donc à sa tente, & me reconcilierai avec lui en secret. Il faut que j'accorde à tous les gens d'honneur, qui prendront mon parti, les mêmes termes que je leur offris avant la Bataille; & qu'ils soient redevables de cette grace à leurs Amis, qui sont depuis long-tems dans mes intérêts. Le pouvoir s'affoiblit lorsqu'on l'exerce dans toute son étendue, au-lieu qu'il s'accroît par la modération. GALBINIUS est plein d'orgueil, & ce revers de fortune le ren-

„ dra servile ; qu'il attende. Je ferai
„ venir Stertinius, qui a de la mo-
„ destie : sa Vertu mérite bien que je
„ tâche de le gagner. Je me suis calmé
„ l'esprit par mes réflexions, & je me
„ trouve en état de me réjouir demain
„ avec l'Armée. Un Général est popu-
„ laire quand il s'expose en simple Sol-
„ dat durant la Bataille ; mais il l'est
„ bien plus encore lorsqu'il se réjouit
„ en simple Soldat après la Victoire.

Ce qu'il y a de bon à imiter dans cet éxemple, pour tous ceux qui aspirent à l'Honneur & à la Vertu, est que ce Héros prenoit un soin tout extraordinaire de sa réputation, lorsqu'un esprit du commun l'auroit crue en sûreté & qu'il se seroit abandonné à la joie & au triomphe. Mais, quoique ce soit un grand éxemple de sa Modération, je suis plus touché de ses réfléxions, lorsque, la veille même de sa mort, il entra dans son cabinet, & qu'il eut un peu d'inquiétude sur les mauvais présages réitérés que le songe de Calphurnie lui annonçoit. Voici, mot pour mot, la Traduction de ce Fragment, qui servira de clôture à mon Discours.

„ Je me soumets à tout événement.
„ S'il faut que je meure demain, ce doit
„ être demain ma tâche : ce ne sera pas
„ alors, parce que je le souhaite ; & je
„ ne l'éviterai pas non plus, parce que
„ j'y ai de la repugnance. C'est aux
„ Dieux à fixer l'heure de ma mort ;

„ mais la maniere de la recevoir est en
„ ma puissance. Si les songes de CAL-
„ PHURNIE viennent des fumées de
„ quelque indigestion, je verrai le jour
„ d'après-demain. Si les Dieux les ont
„ envoyés, ce n'est pas afin que je
„ cherche à me garantir de la mort,
„ mais afin que j'aille à sa rencontre.
„ Je suis comblé de jours & de gloire;
„ qu'est-ce que CESAR n'a pas fait
„ avec autant d'honneur que les anciens
„ Héros? CESAR n'est pas mort en-
„ core, mais il est prêt à mourir."

T.

XX. DISCOURS.

Non possidentem multa vocaveris
Recté beatum; rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque letho flagitium timet.

HOR. L. IV. Ode IX. 45-50.

Les grands biens ne rendent pas l'homme heureux. Ce beau nom n'est dû qu'à celui qui fait usage de sa sagesse pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui sait souffrir patiemment les incommodités de la pauvreté & qui redoute le crime plus que la mort.

J'Ai eu plus d'une fois occasion de parler de ce beau sentiment de SENE- **Exemple d'une gran-**

de CONSTANCE dans l'Adversité, qui fut dignement récompensée.

QUE le Philosophe, qui nous dit * qu'une personne vertueuse, qui lutte contre la mauvaise fortune, & s'éleve au-dessus d'elle, est un Objet digne de l'attention des Dieux & qu'ils regardent avec plaisir. J'entretiendrai aujourd'hui mes Lecteurs d'une grande adversité, soutenue avec courage dans une vie privée.

Un de nos riches citoyens, qui avoit vécu d'une maniere honnête & en bonne réputation, fut réduit à un fort bas état, par une suite de malheurs qui dérangerent entiérement son commerce. Il y a une certaine Modestie qui accompagne toujours la pauvreté qu'on ne s'est pas attirée par sa faute. C'est ce qui l'obligea de se mettre sur un pié conforme à la situation où il se trouvoit, plutôt que d'avoir recours à ses Amis pour soutenir l'éclat d'un Bien dont il n'avoit pas la réalité. Sa femme, qui avoit du bon-sens & de la vertu, se conduisit dans cette occasion de la maniere du monde la plus décente, & jamais elle ne parut si aimable à ses yeux qu'alors. Bien loin de lui reprocher la perte de sa Dot, qui n'étoit pas médiocre, & quoiqu'elle eût refusé plusieurs bons Partis en sa faveur, elle redoubla toutes les marques de sa tendresse à son égard, pendant qu'il gémissoit lui-même en sa présence, & qu'il lui témoignoit sa désolation d'avoir ruiné la meilleure de toutes les femmes. Lorsqu'il se rendoit au logis à une heure à

* Voyez Tome III. p. 134.

laquelle il n'y étoit pas attendu, & qu'il l'auroit surprise couverte de larmes, elle ne manquoit jamais de les essuyer auplutôt & de le recevoir d'un air gai & content. Pour diminuer leur dépense, leur fille ainée (que j'appellerai Amabile) fut envoyée à la campagne chez un honnête Fermier, qui avoit épousé une de leurs servantes. Avant son départ, cette jeune Demoiselle, qui s'étoit apperçue du mauvais état où les affaires de sa Maison se trouvoient alors, & qui en craignoit la ruine, engagea une de ses Amies du voisinage à lui écrire de tems en tems ce qu'elle en sauroit. Amabile étoit dans la fleur de son âge & de sa beauté, lorsque le Seigneur du Fief, qui alloit souvent chez ce Fermier dans ses Parties de Chasse, devint passionnément amoureux d'elle. C'étoit un homme qui ne manquoit pas de générosité, mais qui, par une mauvaise éducation, avoit conçu de l'antipathie pour le Mariage. Desorte qu'il forma le dessein d'attaquer la vertu d'Amabile, quoiqu'il ne jugeât pas à propos de le découvrir d'abord. L'innocente Créature, qui ne se défioit pas de lui, trouvoit sa personne agréable, & se flatta même, dès qu'elle vit augmenter sa passion, qu'elle pourroit bien-tôt rétablir la fortune délabrée de sa Famille, par un mariage si avantageux. Un jour qu'il lui rendit visite, il la trouva toute éplorée à l'occasion d'une Lettre qu'elle venoit de recevoir de son

Amie, qui lui marquoit qu'on avoit saisi tous les effets de son Pere, par ordre de la Justice. L'Amant n'eut pas plutôt découvert, quoiqu'avec quelque peine, la cause de sa douleur, qu'il lui fit une proposition bien hardie. On ne sauroit exprimer la honte qu'elle ressentit, lorsqu'elle s'apperçut de ses vues mal-honnêtes. Frustrée de toutes ses espérances, & sans avoir la force de parler, au milieu du trouble qui l'environnoit, elle courut dans sa chambre, où elle s'enferma. Là-dessus il envoya un Exprès à son Pere avec la Lettre suivante.

Monsieur,

„ A l'ouie de votre malheur, j'ai offert „ à votre Fille une pension viagere de „ quatre cens livres sterlins par an si elle „ veut demeurer avec moi, & de fournir la somme qui vous manque pour „ vous tirer d'embarras. Je vous dirai „ franchement que mon dessein n'est pas „ de l'épouser; mais si vous êtes sage, „ vous l'engagerez, par l'autorité que „ vous avez sur elle, à ne faire pas trop „ la délicate, & à profiter de l'occasion „ qu'elle a de vous rétablir avec toute „ votre famille & de se rendre elle-„ même heureuse. Je suis, *&c.*

Cette Lettre tomba entre les mains de la Mere d'Amabile, qui l'ouvrit & la lut avec autant de surprise que de chagrin. Elle ne trouva pas à propos de s'expliquer là-dessus au porteur qu'elle

pria de revenir le lendemain matin & à qui elle remit une Lettre pour sa fille, conçue en ces termes :

Ma très-chere Enfant,

„ Votre Pere & moi venons de recevoir une Lettre d'un Gentilhomme „ qui prétend être amoureux de vous. „ Il insulte à nos malheurs par la propo„sition qu'il nous fait, & qui ne man„queroit pas de nous plonger, si elle „ étoit acceptée, dans un plus cruel état „ que celui où nous sommes réduits. „ Comment est-ce que le Barbare a pu „ s'imaginer que le plus tendre de tous „ les Peres & la plus tendre de toutes „ les Meres seroient capables d'aban„donner à la Honte & à l'Infamie la „ meilleure de toutes les Filles, pour „ subvenir à leurs besoins ? C'est un in„digne & cruel artifice de nous propo„ser une telle démarche, lorsqu'il croit „ que la nécessité peut nous réduire à „ tout ; mais nous ne voulons pas manger „ notre pain aux dépens de l'Honneur : „ ainsi nous vous chargeons de n'avoir „ aucun égard à notre état, & d'éviter „ le piége qu'on tend à votre vertu. Ne „ soyez pas trop sensible à notre disgra„ce : les affaires ne sont pas si déla„brées qu'on pourroit vous l'avoir dit. „ Tout ira bien, s'il plaît à Dieu ; & „ j'aurai occasion de vous écrire de „ bonnes nouvelles.....

„ J'en étois ici lorsqu'une personne „ est venüe frapper à notre porte, & „ m'a fait quitter la plume en sursaut. „ Je ne sai par quel mouvement secret „ je vous disois que nos affaires pren„ droient un meilleur tour; mais elle „ nous a payé une vieille dette sur la„ quelle nous ne comptions plus. Oh! „ ma chere Enfant, je vous dirai tout. „ J'ai été quelques jours sans avoir pres„ que un sou, réduite à donner à votre „ pauvre Pere tout l'argent que j'avois „ pu ramasser. Vous pleurerez sans „ doute lorsque vous saurez l'endroit „ où il est, mais soyez persuadée qu'il „ sera bien-tôt en liberté. Cette cruel„ le & indigne Lettre de votre Amant „ lui auroit donné le coup de mort, si „ je n'avois eu soin de la dérober à ses „ yeux. Je n'ai d'autre compagnie que „ celle de ma petite *Fanchon*, qui observe „ mes regards à mesure que j'écris, & „ qui demande à chaudes larmes sa bon„ ne Sœur. Elle s'est mise dans l'esprit „ que vous êtes malade, parce qu'elle „ a découvert que je suis en peine pour „ vous. Mais ne croyez pas que je „ renouvelle ici mes chagrins pour vous „ affliger; non, ce n'est pas là mon but: „ j'ai seulement en vue de vous exhor„ ter à ne les rendre pas insupportables, „ par une lâche complaisance mille fois „ pire que tout le reste. Soutenons cou„ rageusement une épreuve, que nous „ ne nous sommes pas attirée nous-

mêmes;

„ mêmes; & ſouvenez-vous qu'il y a un
„ Etre inviſible qui peut nous en déli-
„ vrer par une meilleure voie, que par
„ le ſacrifice de votre Honneur. Dieu
„ veuille garantir ma chere Enfant de
„ la tentation. Je ſuis *&c.*

Quoique l'Exprès du Gentilhomme eût promis de donner cette Lettre à la jeune Demoiſelle, il la remit à ſon Maître, dans la penſée qu'il ſe feroit un plaiſir de la rendre lui-même. Le Maître, impatient de ſavoir quel étoit le ſuccès de ſa propoſition, la décacheta & la lut en ſecret. Il ne fut pas moins touché d'y voir un Portrait ſi naïf de la Vertu affligée, que ſurpris de trouver qu'on y rejettoit ſes offres. Cependant, réſolu de ne pas ſupprimer la Lettre, il la recacheta avec beaucoup de ſoin, & la porta à ſa Maîtreſſe, qui ne voulut jamais le voir, quelques inſtances qu'il en fît, juſqu'à ce qu'elle ſût qu'il avoit une Lettre de ſa Mère à lui donner. Il ne s'en défaiſit qu'à condition qu'elle ne ſortiroit pas de la chambre pour la lire. Elle y donna les mains, & alors il fixa les yeux ſur elle pour obſerver tous ſes mouvemens. L'émotion, qu'elle eut à cette lecture, imprima une nouvelle douceur à ſa beauté; & lorſqu'elle fondit en larmes il ne put retenir les ſiennes, ni s'empêcher de lui dire qu'il avoit lu cette même Lettre & qu'il étoit prêt à réparer ſa faute, qui la lui avoit attirée. Mes Lecteurs

ne feront pas fâchés de voir ici la seconde Lettre qu'il écrivit à la Mere d'Amabile.

Madame,

„ Je suis confus, & je ne me pardonnerai jamais moi-même si je n'obtiens votre pardon, de ce que je vous ai écrit en dernier lieu. Il n'y avoit rien de plus éloigné de ma pensée que d'ajoûter affliction à l'affligé; & si vous m'aviez connu, je ne serois jamais tombé dans une faute que je tâcherai de réparer, si Dieu me donne vie, en prenant la qualité de votre Fils. Vous ne sauriez être malheureuse pendant qu'Amabile est votre Fille; & vous ne la serez pas non plus à coup sûr, s'il est du moins en mon pouvoir de le prévenir. Je suis, &c.

Il envoya cette Lettre par l'Intendant de sa maison, & bientôt après il se rendit lui-même en ville, pour achever ce qu'il avoit résolu. Par sa générosité & le secours effectif qu'il donna, le Père de sa Maîtresse fut en état de rétablir ses affaires délabrées. En un mot, il épousa Amabile, & il eut ainsi la double satisfaction de remettre sur pié une honnête Famille pleine de bonnes qualités, & de se rendre lui-même heureux par cette Alliance.

XXI. DISCOURS.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

PERS. Sat. I. 25.

Votre science n'est rien, si l'on ne sait que vous en avez.

J'AI souvent trouvé bien étrange cette maxime bizarre qu'on a soutenue quelquefois dans les Ecoles, & qui est exprimée dans un ancien vers *latin*, qui nous dit, que * *la science d'un homme n'est rien, s'il la communique à un autre.* Il n'y a pas de plaisir plus sensible pour un bon naturel que celui de pouvoir satisfaire ou éclairer l'esprit des autres. Je pourrois ajoûter que cet éxercice est naturellement suivi de sa récompense, puisqu'il est presque impossible qu'il n'en revienne quelque avantage à celui qui le pratique. La lecture des livres, & les occurrences de la vie nous fournissent tous les jours de la matiere à penser & à réfléchir. Il nous est aussi très-naturel de souhaiter que nos pensées soient révêtues de mots, sans lesquels il nous est difficile d'en avoir nous-mêmes une idée claire & distincte; lorsqu'on les voit ainsi exprimées, il n'y a rien qui découvre mieux si elles sont justes ou fausses, que

La SCIENCE doit être communicative & s'exprimer d'une maniere intelligible à tout le monde.

* Si sciat hoc alter, scire tuum nihil est.

l'effet qu'elles produisent sur l'esprit des autres.

Je me flatte que, dans le cours de mes Spéculations, j'ai traité divers sujets, & avancé plusieurs maximes touchant la vie civile, que le gros de mes Lecteurs ignoroit, & que ceux qui en avoient quelque idée regardoient comme autant de secrets qu'ils destinoient à leur usage, & qu'ils ne vouloient jamais communiquer au Public.

Ce qui me confirme dans cette pensée c'est que j'ai reçu diverses Lettres de mes Correspondans, qui me reprochent d'avoir abandonné la Science à la discrétion du vulgaire, & d'en avoir fait, comme l'un d'eux s'énonce, une Prostituée publique. Un autre m'accuse d'avoir exposé les secrets de la Prudence & les ressorts de la Politique aux yeux de tout le monde.

La bassesse d'esprit qu'on voit dans ces Lettres est d'autant moins surprenante, qu'elle a paru dans tous les siecles. Nous avons encore une Epitre qu'ALEXANDRE *le grand* écrivit à son Précepteur ARISTOTE, sur ce que ce Philosophe avoit publié quelques-uns de ses Ouvrages. ALEXANDRE s'y plaint de ce qu'il avoit fait connoître à tout le monde ce qu'il lui avoit enseigné en particulier; & il conclud: *Qu'il aimeroit mieux surpasser le reste des hommes en Savoir, qu'en Puissance.*

Louise de PADILLA, Comtesse d'*Aran-*

da, qui avoit beaucoup de ſavoir, fut auſſi choquée de ce que le fameux GRACIAN avoit publié ſon Traité du *Diſcreto*, ſous ombre qu'il y développoit aux yeux du vulgaire ces maximes qui devoient être réſervées pour la connoiſſance des grands.

Pluſieurs trouvent qu'il y a tant de ſolidité dans ces objections, que, pour juſtifier les Auteurs que je viens de nommer, ils prétendent qu'ils ont affecté un ſtile obſcur, afin que leurs ouvrages ne puſſent être entendus que d'un petit nombre de perſonnes.

PERSE, le Poëte ſatirique, affectoit d'être obſcur par un autre motif, dont, avec tout cela, Mr. COWLEY étoit ſi choqué, qu'il en écrivit à un de ſes amis en ces termes: „ Vous me dites que „ vous ne ſauriez décider ſi PERSE eſt „ un bon ou un mauvais Poëte, parce „ que vous ne l'entendez pas; c'eſt à „ cauſe de cela même que je ſoutiens „ qu'il n'eſt pas bon Poëte.

Quoi qu'il en ſoit, cet Art d'écrire d'une maniere intelligible a été pouſſé fort loin, & ſuivi par quantité de nos Auteurs modernes. Après avoir obſervé le panchant univerſel que les hommes ont à pénétrer un ſecret, & la réputation que pluſieurs ont acquiſe à la faveur des termes obſcurs & des phraſes embrouillées, dont ils ont enveloppé leurs idées, ils ont réſolu, pour ſe rendre eux-mêmes plus abſtrus, d'écrire ſans

avoir aucune idée. Cet Art, de la maniere dont il eſt pratiqué aujourd'hui par une infinité de célebres Auteurs, conſiſte à jetter au hazard un certain nombre de mots qui forment diverſes périodes, & à laiſſer au Lecteur curieux le ſoin d'en démêler le véritable ſens.

Les *Egyptiens*, qui employoient des hiéroglyphes pour exprimer diverſes choſes, réprésentoient un homme, qui bornoit ſa ſcience & ſes découvertes en lui-même, par la figure d'une lanterne ſourde fermée de tous côtés, qui, bien qu'éclairée au-dedans, ne donnoit pas la moindre lumiere à ceux qui l'environnoient. Pour moi, diſpoſé à communiquer de tems en tems au Public tout ce qui pourra venir à ma connoiſſance, & qui me paroîtra digne de ſon eſtime, j'aimerois mieux qu'on me comparât à une lampe qui ſe conſume & brule pour l'avantage de tous les paſſans.

Je finirai ce DISCOURS par l'hiſtoire du tombeau où LA ROSE-CROIX étoit inhumé. Il n'y a perſonne qui ne ſache que ce chimiſte avoit fondé la ſecte des *freres de la Roſe-Croix*, & que ſes diſciples prétendent toujours à de nouvelles découvertes, qu'ils ne doivent jamais communiquer au reſte du genre humain.

„ Une certaine perſonne, qui eut „ occaſion de creuſer un peu profon„ dément à l'endroit où ce Philoſophe „ étoit inhumé, y trouva une petite

„ porte bordée d'une muraille à droite
„ & à gauche. Sa curiosité naturelle &
„ l'espérance de quelque trésor caché
„ l'obligerent bientôt à enfoncer la por-
„ te. Surpris tout-d'un-coup par un
„ éclat de lumiere, il découvrit une
„ très belle voûte, au fond de laquelle
„ il y avoit la figure d'un homme armé,
„ assis auprès d'une table, où il s'ap-
„ puyoit la tête sur le bras gauche. Il
„ tenoit un tronçon de la main droite,
„ & il y avoit une lampe ardente de-
„ vant lui. Dès que notre curieux eut mis
„ le pié dans la voûte, la statue se leva
„ & se tint debout; lorsqu'il eut fait un
„ autre pas, elle leva la main qui tenoit
„ le tronçon; & lorsqu'il en vint au
„ troisieme, elle frappa un terrible
„ coup, qui brisa la lampe en mille
„ morceaux; desorte que le curieux fut
„ laissé dans les ténebres.

„ A l'ouie de cette avanture, le peu-
„ ple de la campagne se rendit au tom-
„ beau avec des lanternes ou des tor-
„ ches allumées, & l'on découvrit que
„ la statue, faite de bronze, n'étoit
„ autre chose qu'une piece d'horloge-
„ rie; que le pavé de la voûte étoit
„ formé de planches mobiles, & qu'il
„ y avoit au dessous divers ressorts,
„ qui, dès qu'on marchoit sur le pavé,
„ produisoient naturellement tous les
„ effets qui s'en étoient d'abord en-
„ suivis.

„ La Rose-Croix, à ce que rap-

„ portent ses disciples, avoit mis cette
„ invention en usage, pour faire voir
„ au monde qu'il avoit retrouvé le se-
„ cret des lampes inextinguibles des
„ anciens, & pour empêcher qu'un autre
„ n'en profitât.

X.

XXII. DISCOURS.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem; non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli.

HOR. L. II. Ode III. R.

Condamné à mourir un jour, souvenez vous, mon cher Dellius, *de conserver dans l'adversité une parfaite égalité d'ame & de modérer les excessives joies que cause la prospérité.*

Eloge de la BONNE HUMEUR en qualité de Vertu morale.

J'AI toujours préféré la bonne humeur à la joie. Je regarde celle-ci comme un acte, & l'autre comme une habitude de l'esprit. La joie est courte & passagere, au-lieu que la bonne humeur est fixe & durable. Les personnes sujettes à la plus profonde mélancholie tombent souvent dans les plus grands transports de joie; mais si la bonne humeur ne donne guere à l'esprit une joie éclatante, elle em-

empêche qu'il ne s'abatte sous le poids du chagrin. La joie ressemble au feu d'un éclair, qui s'échappe au travers de nuages sombres, & qui brille pour un moment; la bonne humeur entretient dans l'esprit une espece de lumiere, qui approche de la clarté du jour, & qui lui donne une sérénité ferme & constante.

Ceux qui ont des principes d'une morale austere, pensent que la joie est trop folâtre & déréglée pour un état d'épreuve, & qu'elle marque une certaine présomption du cœur, qui est incompatible avec une vie exposée à tout moment aux plus grands dangers. Les écrivains de cette trempe ont observé qu'on ne vit jamais rire notre Sauveur, qui étoit le grand modele de la perfection.

La bonne humeur n'est point sujette à de pareils reproches; elle est d'un naturel calme & sérieux; elle ne met pas l'esprit dans une situation peu conforme à l'état de la vie humaine, & elle est surtout remarquable dans les caracteres des plus grands philosophes du Paganisme, aussi-bien qu'entre ceux des Chretiens qui ont passé à juste titre pour de saints Personnages.

Si nous envisageons la bonne humeur sous trois différentes vues, par rapport à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre existence, elle ne peut que se faire estimer à tous des égards. Celui qui possede cette excellente disposition de l'esprit,

n'est pas seulement tranquille en lui-même, il est aussi le Maître absolu de toutes les puissances & de toutes les facultés de son Ame; son imagination n'est jamais troublée, ni son jugement prévenu; il est toujours égal & uniforme, soit qu'il se trouve en compagnie, ou tout seul. Il reçoit de bon cœur tous les biens que la nature lui présente; il goûte tous les plaisirs qui l'environnent, & il ne sent pas tout le poids des maux qui lui arrivent par accident.

Si nous considerons cet homme par rapport à ceux qu'il fréquente, sa bonne humeur lui attire leur amitié & leur bienveillance. Affable & obligeant qu'il est envers tout le monde, il excite les mêmes dispositions dans tous ceux qui l'approchent. Il en est de sa présence comme de celle du Soleil, qui vient à briller tout d'un coup: elle inspire un secret plaisir à tous ceux qui en jouissent, sans même qu'ils y prennent garde, ou qu'ils en dévinent la cause. Le cœur s'épanouit alors de son propre mouvement, & ne peut qu'avoir de l'estime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de si bénignes influences.

Lorsque je réflechis sur cet heureux état de l'esprit au troisieme égard, je ne puis l'envisager que comme une Reconnoissance habituelle envers l'Auteur Suprême de la nature. C'est chanter ses louanges d'une maniere implicite, & lui rendre de très-humbles actions de graces

pour tous les effets de sa Providence. C'est une sorte d'acquiescement à l'état où il nous a mis, & une secrette approbation de sa volonté dans la conduite qu'il observe à l'égard du Genre-humain.

Il n'y a, selon moi, que deux choses qui nous puissent priver de cette bonne humeur. L'une est le sentiment du crime ou les remords de la conscience. Un homme qui méne une vie déréglée & impénitente ne sauroit jamais obtenir ce calme & cette égalité d'Ame, qui en est, pour ainsi dire, l'embonpoint, & l'effet naturel de la vertu & de l'Innocence. La bonne humeur dans un tel homme mérite un nom plus rude qu'aucun de ceux que notre langue puisse fournir, & surpasse de beaucoup ce qu'on appelle d'ordinaire sottise ou folie.

L'Athéisme, qui nie l'éxistence d'un Être Suprême, & par conséquent une vie à venir, sous quelques noms qu'il se cache, peut aussi fort bien dépouiller un homme de cette gaieté de l'esprit. Il y a quelque chose de si affreux & de si opposé à la nature humaine dans l'espérance de l'anéantissement, que je m'étonne, avec une infinité d'illustres Ecrivains, qu'il y ait un seul homme capable de survivre à une pareille attente. Pour moi, je trouve qu'il est si facile de se convaincre de l'éxistence d'un Dieu, que c'est presque la seule vérité qu'on ne puisse pas révoquer en doute; puisqu'elle

s'offre dans tous les objets qui nous environnent, dans tous les évenemens, & dans toutes nos pensées. Si nous examinons les caracteres de cette engeance d'incrédules, nous les voyons pétris d'orgueil, de rage & de chicane. Il ne faut pas non plus s'étonner que des hommes, toujours inquiets en eux-mêmes, soient disposés à inquieter les autres; & comment ne seroient-ils pas dans un trouble continuel, lorsqu'ils sont à toute heure en danger de perdre leur éxistence & de tomber dans le néant?

Ainsi le vicieux & l'athée n'ont aucun droit à la bonne humeur, & leur conduite seroit fort déraisonnable, s'ils y prétendoient. Il est impossible qu'un homme soit de bonne humeur, & qu'il goûte le plaisir de son éxistence, s'il craint les tourmens ou l'anéantissement, d'être misérable ou de n'être point du tout.

Après avoir dit que ces deux principes détruisent la gaieté par eux-mêmes, & qu'il n'est rien d'ailleurs de plus conforme à la raison, je n'en vois aucun autre qui puisse bannir cet heureux tempérament de l'esprit d'un honnête homme. La douleur & les maladies, la honte & les injures, la pauvreté & la vieillesse, qui plus est, la mort même, ne méritent pas le nom de maux, eu égard à leur courte durée, & à l'avantage que nous en pouvons recueillir. Un cœur bon & honnête peut les soutenir avec courage,

avec indolence, & même avec gaieté. Il ne s'allarme pas à la vue d'une tempête qui le doit conduire sûrement à un heureux port.

Un homme, qui employe tous ses efforts pour vivre suivant les lumieres de la droite raison & les principes de la vertu, a deux sources continuelles de gaieté, lorsqu'il fait attention à sa propre nature, & à celle de l'Etre infini duquel il dépend. S'il rentre en lui même, il ne peut que se réjouir à la vue de cette éxistence qu'il vient de recevoir, & qui sera toujours nouvelle au bout d'une infinité de siecles. Combien de félicitations intimes ne s'adresse pas un esprit qui vient à réfléchir sur son entrée dans l'éternité; lorsqu'il éxamine les facultés qu'il a reçues, avec le progrès considérable qu'elles ont fait en peu d'années, même depuis le moment de son éxistence, qui se perfectionneront à l'infini, & qui par conséquent augmenteront son bonheur? Le sentiment d'une pareille éxistence répand une joie continuelle dans l'ami d'un honnête homme, & fait qu'il se trouve à tout moment plus heureux qu'il ne peut se l'imaginer.

La seconde source de la gaieté vient de ce que l'esprit contemple cet Etre infini, dans la dépendance duquel nous sommes, & en qui nous voyons tout ce qu'il y a de grand, de glorieux, ou d'aimable, quoique ce ne soit encore qu'une foible lueur de ses Perfections infinies.

Nous nous trouvons sans cesse soutenus par sa Bonté, environnés de son Amour & de sa Miséricorde. En un mot, nous relevons d'un Etre dont le Pouvoir le met en état de nous rendre heureux par une infinité de moyens; dont la Bonté & la Fidélité l'engagent à nous accorder cette grace, si nous la demandons avec zele; & dont l'Immutabilité nous est un sûr garant que nous jouirons de ce bonheur dans toute l'éternité.

Ces considérations, ou d'autres pareilles, que chacun devroit nourrir dans son sein, banniront de nos esprits cette langueur secrette, cet ennui accablant, où tombent la plupart des hommes qui vivent sans réfléchir, quoiqu'ils n'aient aucun sujet légitime de se plaindre; elles dissiperont tous ces chagrins que nous pouvons sentir à l'arrivée de quelque mal imprévu; elles écarteront tous ces petits accès de joie & de folie où l'on se plonge d'ordinaire, quoiqu'ils soient plus propres à ruiner qu'à soutenir la Vertu. En un mot, elles produiront en nous cette humeur douce & enjouée, qui peut seule nous rendre agréables à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre éxistence, qui nous a créés pour lui plaire & pour obéir à sa Volonté.

XXIII. DISCOURS.

Criminibus debent Hortos — — —

Juv. Sat. I. 75.

Ces Jardins sont les fruits des plus grands crimes.

ASSIS l'autre jour dans ma chambre, où je méditois sur un sujet qui pût servir au DISCOURS qu'il me falloit publier, j'entendis frapper deux ou trois coups irréguliers à la porte de mon Hôtesse, &, un moment après, un homme enjoué, qui demandoit à haute voix si le Philosophe étoit au logis. L'enfant, qui ouvrit la porte lui répondit fort innocemment, qu'il n'y logeoit pas. Là-dessus je me rappellai que c'étoit la voix de mon bon Ami le Chevalier DE COVERLEY, & que je lui avois promis d'aller faire un tour à * *Spring-Garden* avec lui, s'il faisoit beau tems. Je ne fus pas plutôt sorti de ma chambre qu'il me cria du bas de l'escalier, pour me sommer de tenir ma parole; mais il ajoûta que, si j'étois occupé à écrire quelque SPECULATION, il resteroit en-bas jusqu'à ce que j'eusse achevé. A

Nouveaux traits qui caractérisent le Chevalier *de* COVERLEY.

* C'est-à-dire, *Jardin du Printemps*, parce qu'on commence à y aller dans cette Saison de l'année. C'est un lieu de plaisance & de débauche, situé de l'autre côté de la riviere dans le voisinage de *Lambeth*.

mon arrivée auprès de lui, je le trouvai environné de tous les enfans de la maison; & mon Hôtesse même, qui est une insigne causeuse, discouroit avec lui à perte de vue, charmée d'ailleurs de ce qu'il passoit la main sur la tête de son petit garçon, & de ce qu'il l'exhortoit à être sage & à bien apprendre sa leçon.

Nous ne fûmes pas plutôt à * l'Escalier du *Temple*, qu'une troupe de bateliers nous vint offrir leurs services. Le Chevalier les parcourut tous des yeux, & sur ce qu'il en découvrit un qui avoit une jambe de bois, il lui ordonna de nous passer de l'autre côté de la riviere. *Vous devez savoir*, ajoûta-t-il, en s'adressant à moi, *que je ne me sers jamais d'aucun batelier qui n'ait perdu un bras ou une jambe. J'aime mieux que le bateau n'aille pas si vîte, & employer un honnête homme qui a été blessé au service de la Reine. Si j'étois Seigneur Séculier ou Ecclésiastique, & que j'eusse une † Barge pour me divertir, je n'admettrois aucun rameur à ma livrée qui n'eût une jambe de bois.*

Après que mon vieux Ami se fut assis dans le bateau, avec son cocher, qui est un fort bon homme, & qui sert toujours de lest en pareille occasion, nous voguâmes vers ‡ *Fox-Hall*. Ensuite il engagea

* C'est un des endroits de la ville, où il y a quantité de petits bateaux, qui vont & viennent sur la *Tamise*.

† Ou *barge*, espece de bateaux, à plusieurs rames, fort propre, couverts en partie, & vitrés.

‡ Autre cabaret, situé, de même que *Spring-*

le batelier à nous entretenir de la perte de sa jambe droite, qu'il nous dit avoir laissée à *La Hogue*; &, sur le détail qu'il nous donna de cette glorieuse journée, Mr. DE COVERLEY, dans la joie de son cœur, fit diverses réflexions sur le triomphe de la Nation *Britannique*. Il soutint, par exemple, qu'un *Anglois* pouvoit battre trois *François*; que nous n'aurions jamais rien à craindre du papisme si l'on avoit soin de tenir notre flotte en bon état; que la *Tamise* étoit la plus belle riviere qu'il y eût en *Europe*; que le pont de *Londres* étoit un plus beau Chef-d'œuvre qu'aucune des sept Merveilles du Monde. Il avança plusieurs traits de la même nature, fondés sur les honnêtes préjugés qui naissent dans l'esprit de tout *Anglois* de la vieille roche.

Au bout d'une petite pause, le Chevalier, qui avoit tourné deux ou trois fois la tête pour bien examiner cette grande Métropole, me dit de prendre garde à la quantité d'Eglises dont la ville étoit ornée, & qu'on n'en voyoit presque aucune en-deçà de *Temple-Bar*. *Triste spectacle*, ajoûta-t-il, *& qui sent bien le Paganisme! Il n'y a point de Religion de ce côté-là. Il est vrai que les cinquante Eglises qu'on doit bâtir en rendront la perspective infiniment plus agréable; mais tout ouvrage qui regarde l'Egli-*

Garden, de l'autre côté de la riviere, où l'on va se divertir au printems & en été.

se ne se fait qu'à pas comptés & avec une extrême lenteur.

Je ne me souviens pas d'avoir dit jusques ici qu'un des traits qui forment son caractere est de saluer tous ceux qu'il rencontre en chemin, & de leur souhaiter le bon jour ou le bon soir. Il en use de cette maniere par un principe d'Humanité, quoique d'ailleurs cette méthode l'ait rendu si populaire auprès de tous ses voisins à la campagne, qu'elle a bien contribué, à ce que l'on croit, à le faire nommer une ou deux fois député de la Province au Parlement. Il ne sauroit s'abstenir de cet acte de bienveillance même ici en ville, lorsqu'il rencontre quelqu'un dans sa promenade du matin ou du soir. Il lui échapa sur la riviere, à l'occasion de divers bateaux qui passerent auprès du nôtre; mais, lorsqu'il eut souhaité le bon soir à deux ou trois jeunes gaillards, un peu avant que d'arriver à l'autre bord, il fut bien étonné d'entendre que l'un d'eux, au lieu de lui rendre la même civilité, nous demanda qui étoit ce vieux Penard & ce fin Matoi que nous avions dans le bateau, s'il n'avoit pas honte à son âge d'aller courir le guilledou? & telles autres questions conformes au langage qui se pratique sur la *Tamise*. Le Chevalier parut d'abord un peu choqué de ce procédé; mais revenu bien-tôt à lui-même, il dit d'un ton & d'un air de Sénateur: *Que s'il étoit Juge dans* Middlesex *il feroit connoître à*

ces brutaux & à leurs semblables que les sujets de Sa Majesté doivent être aussi peu injuriés sur l'eau que sur terre.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Spring-Garden*, qui est fort agréable dans cette saison de l'année, frappé de la bonne odeur des allées & des berceaux, de la mélodie harmonieuse des petits Oiseaux qui chantoient sur les arbres, & de cette foule de gens de loisir qui se promenoient à leur ombre, je ne pus le regarder que comme une espece de Paradis *Mahométan*. Le Chevalier me dit que cette vue le faisoit souvenir d'un bosquet proche de sa maison à la campagne, que son Chapelain avoit accoutumé de nommer la Voliere de Rossignols. *Vous devez savoir*, ajoûta-t-il, *qu'il n'y a rien qui plaise tant à un amoureux que la voix du Rossignol. Ah! Mr. le* SPECTATEUR, *que j'ai passé de nuits à me promener tout seul au clair de la Lune, & à m'entretenir de ma cruelle Veuve, au doux chant de cet aimable Oiseau!* Là-dessus il lui échappa un profond soupir, & il alloit tomber dans un accès de rêverie lorsqu'une Demoiselle masquée vint par derriére lui donner un petit coup sur l'épaule, & lui demanda s'il vouloit aller boire avec elle une bouteille d'hydromel? Surpris de cette familiarité peu attendue, & chagrin de ce qu'on venoit interrompre ses pensées sur la veuve, le Chevalier lui répondit, qu'*elle étoit une impudente.*

A la fin de notre promenade, nous bu-

mes un verre de biere douce de * *Burton*, & nous mangeâmes une tranche de bœuf fumé. Ensuite le Chevalier appella un des valets de la maison, & lui ordonna de porter nos restes au batelier qui n'avoit qu'une jambe. Je m'apperçus que cet estafier le regardoit de travers à l'ouie de ce message, & qu'il alloit dire quelque sottise; ce qui m'obligea de réitérer les ordres du Chevalier d'un ton ferme & positif.

A notre sortie du jardin, mon Ami crut que sa qualité d'un des juges à la campagne, en l'absence desquels on ne peut rien décider de grande importance, l'autorisoit à critiquer la débauche qui regne dans ce lieu; desorte qu'il dit à l'Hôtesse, qui étoit assise dans son réduit, qu'il viendroit plus souvent à son jardin s'il y avoit plus de Rossignols & moins de coureuses.

I.

* Ville fameuse pour cette sorte de biere, où l'on ne met point de houblon.

XXIV. DISCOURS.

O mihi *Theseâ* pectora juncta fide!

Ovid. Trist. L. I. 304.

O *mes chers Amis, qui m'étoient aussi fideles que* Thésée *le pouvoit être à* Pirithoüs.

Ce Discours n'est qu'une légére ébauche du Portrait de l'Amitié, où je n'observerai aucun ordre dans mes réflexions, pour ne pas répéter ce que l'on a dit tant de fois sur un sujet si rebattu. Essai sur l'AMITIE.

L'Amitié est *une forte inclination entre deux personnes, qui les engage à travailler à leur bien mutuel.* Quoique les plus célebres Ecrivains de Morale ayent parlé au long des plaisirs & des avantages de l'amitié, & qu'on la regarde comme ce qui fait le bonheur de la vie humaine; on ne la voit guere pratiquer dans ce Monde.

Chacun est disposé à donner une longue liste des vertus & des bonnes qualités qu'il éxige dans un ami; mais il y en a peu qui tâchent de les acquérir eux-mêmes.

La bienveillance & l'estime sont les premiers principes de l'amitié, qui est toujours imparfaite lorsque l'une ou l'autre des deux y manque.

Si d'un côté on a de la honte d'aimer

une personne qu'on ne sauroit estimer; de l'autre, quelque convaincu que l'on soit de ses beaux talens, on ne peut jamais la cherir avec ardeur, sans avoir de la bienveillance pour elle.

L'Amitié bannit l'envie, de quelque maniere qu'elle se déguise. Tout homme qui peut douter une seule fois s'il se réjouiroit de voir son Ami plus heureux que lui-même, doit être persuadé que cette vertu lui est inconnue.

Il y a quelque chose de si grand & de si noble dans l'amitié, que, dans ces Poëmes Héroïques faits à l'honneur de quelque particulier, les Auteurs ont cru qu'ils devoient répréfenter leur héros sous l'idée de bon Ami, aussi-bien que de fidele amant. ACHILLE a son PATROCLE, & ENÉE son ACHATE. Dans le premier de ces deux éxemples nous pouvons remarquer, pour la réputation du sujet que je traite, que la *Grece* fut presque ruinée par l'amour de ce héros, mais qu'elle fut sauvée par son amitié.

L'humeur & le génie d'ACHATE nous insinue une observation que l'on peut faire sur les liaisons intimes des grands hommes, qui choisissent plutôt leurs amis pour les qualités du cœur que pour celles de l'esprit, & qui préferent la sincérité, jointe à une humeur douce, aisée & complaisante, à tous ces beaux talens qui font le plus de bruit dans le Monde. Je ne sache pas qu'ACHATE, qui est dépeint comme le principal favori d'ENÉE,

donne jamais son avis, ni qu'il frappe un seul coup, dans toute l'*Enéide*.

L'amitié qui fait le moins de bruit est souvent la plus utile; & c'est pour cela même que je préférerois un ami prudent à un ami zélé.

ATTICUS, un des plus honnêtes citoyens de l'ancienne *Rome*, est un exemple fort remarquable de ce que je viens de dire. Cet illustre Personnage, au milieu des guerres civiles qui déchiroient sa patrie, & lorsque le but des uns & des autres tendoit également à la subversion de la liberté publique, se ménagea si bien l'estime & l'amitié des deux Compétiteurs, qu'il trouva le moyen de servir ses amis de l'un & de l'autre parti. Pendant même qu'il envoyoit de l'argent au jeune MARIUS, dont le pere étoit déclaré l'ennemi de la République, il étoit un des principaux favoris de SYLLA, & se trouvoit tous les jours auprès de sa personne.

Durant la guerre qu'il y eut entre CESAR & POMPÉE, il se conduisit toujours de-même. Après la mort de CESAR, il envoya de l'argent à BRUTUS dans ses besoins; & il rendit mille bons offices à la femme & aux amis d'ANTOINE, lorsque ce parti sembloit ruiné. Enfin, dans cette guerre sanglante qu'il y eut entre ANTOINE & AUGUSTE, il conserva toujours l'amitié de l'un & de l'autre; ensorte que le premier, à ce que nous dit *Cornelius* NEPOS, lors-

qu'il étoit dans quelque endroit de l'Empire éloigné de *Rome*, lui écrivoit ponctuellement ce qu'il faisoit, ce qu'il lisoit, & où il avoit dessein d'aller ; & que l'autre lui rendoit un compte exact de toutes ses affaires.

On s'imagine d'ordinaire que ce qui produit une bienveillance mutuelle entre deux personnes est une conformité d'inclinations à tous égards; mais cette conformité est si peu requise, qu'on voit bien des personnes de différente humeur s'aimer avec tendresse. On se plait souvent à trouver dans un ami les bonnes qualités qui nous manquent; parce qu'étant, aux yeux du monde, un autre nous-mêmes, nous croyons avoir droit de nous les attribuer en quelque maniere.

Il n'y a rien de plus difficile que d'avertir à propos un ami de ses défauts & de ses égaremens. Pour en venir à bout, il faut se conduire ensorte qu'il s'apperçoive que nous avons plutôt en vue son avantage que notre intérêt particulier. Ainsi les reproches qu'on lui fait doivent être rares, & toujours bien fondés à la rigueur.

Sans cette précaution, la grande envie qu'il a de plaire peut se changer en désespoir d'y réussir; puisqu'il se voit accusé de certains défauts dont il ne se trouve pas coupable. Un Esprit, qui est humanisé & attendri par l'amitié, ne peut soutenir de fréquens reproches; il faut qu'il succombe sous leur poids, ou qu'il dimi-

diminué beaucoup de l'estime & de l'amitié qu'il avoit pour la personne qui les lui adressa.

Le véritable devoir de l'amitié est d'inspirer de l'ardeur & du courage: un Esprit ainsi animé se surpasse lui-même; au-lieu qu'il languit & qu'il devient presque immobile s'il manque tout-à-la fois d'un tel secours.

La négligence d'un Ami est en quelque maniere moins excusable que celle d'un parent; puisque nos devoirs à l'égard du premier résultent de notre choix; au lieu que ceux qui regardent l'autre viennent de la Nature & ne dépendent pas de nous.

Si l'on ne doit pas rompre avec un ami, malgré tous ses défauts, de peur qu'on ne blâme notre choix; à plus forte raison ne doit-on jamais abandonner un ami sage & vertueux, afin qu'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir perdu un trésor inestimable, dont nous avions la jouissance.

XXV. DISCOURS.

Cum tristibus severè, cum remissis jucundè, cum Senibus graviter, cum Juventute comiter vivere.

Cic.

Il étoit morne avec les personnes tristes, gai avec les Enjoués, sérieux avec les Vieillards, & agréable avec la Jeunesse.

Le caractere d'un homme qui est agréable en compagnie, & son opposé.

LE passage *latin* que je viens de citer fait partie d'un caractere très-vicieux; mais je n'en ai rapporté que ce qui s'accorde avec les regles de la Justice & de l'Honneur. Ciceron y dépeint Catilina, & il ajoûte à ces traits, qu'il *étoit hardi avec les Méchans, & lascif avec les Débauchés.* Je ne m'arrêterai point à ces deux derniers traits; puisque je n'ai en vue que cette complaisance honnête qui rend un homme de bonne compagnie, & non pas celle d'un homme d'intrigue & à projets ambitieux. Cette souplesse d'esprit, qui s'accommode à l'humeur de tous les autres, ne peut être agréable, à moins qu'elle ne soit naturelle; si on l'affecte pour se distinguer c'est la prostitution la plus inutile & la plus indécente que l'on puisse jamais concevoir. Jouer un rôle qui n'est pas naturel, dans la seule vue de s'attirer les éloges de ceux qui n'ont aucun discernement, c'est de tous les desseins que l'on puisse former le plus digne de

mépris. Pour dévenir la joie des autres, ou ne pas interrompre leur plaisir, il faut se plaire avec eux de bonne foi. Aussi n'y a-t-il rien de plus triste que de voir bien des gens, qui devroient être seuls, chercher la compagnie. Les personnes qui réfléchissent le moins sont celles qui panchent le plus de ce côté-là; quoiqu'elles feroient beaucoup mieux de rester au logis & de s'ennuyer toutes seules, que de fatiguer les autres pour se mettre de bonne humeur. Ce n'est pas qu'on ne doive décharger son cœur à un ami, lorsqu'on se trouve dans quelque embarras ou une grande affliction; mais je veux dire seulement qu'on doit être disposé à prendre le tour d'esprit de la compagnie où l'on va, ou s'en bannir tout-à-fait. C'est sans doute un heureux tempérament que de pouvoir vivre avec toute sorte d'humeurs; puisque cela marque un esprit disposé à recevoir tout ce qui plait aux autres & qui n'est pas entêté de ses propres idées.

De-là vient que je suis charmé du caractere de mon ami ACASTO. Vous le trouvez dans la compagnie & à la table des Sages, des Impertinens, des personnes graves, des Badins & des Beaux-esprits; quoiqu'il n'ait rien en lui-même qui le puisse rendre agréable en particulier à aucun de tous ces génies. Mais il a un bon-sens naturel, le cœur bon, & il est discret, ensorte que chacun peut faire valoir son talent avec lui, &

que, sans contribuer presque à la conversation, il n'a jamais été dans un endroit où il ne soit le bien-venu une seconde fois. On peut dire même qu'un homme qui a de l'esprit & du savoir, au lieu de plaire, déviendroit incommode à la plupart des autres, s'il ne possédoit ces bonnes qualités d'ACASTO. Les gens d'esprit se flattent d'être agréables par cela même qu'ils sont tels, & c'est ainsi qu'ils deviennent la plus sotte compagnie du monde : ils se moquent des absens ou raillent les présens d'une maniere fort désobligeante ; & ils ne prennent pas garde que, si vous pincez ou chatouillez un homme jusqu'à ce qu'il perde la tramontane, ou si vous l'attaquez lui seul & le distinguez ainsi de tous les autres, vous l'offensez également.

Le plus sûr moyen de se rendre agréable aux personnes avec qui l'on se trouve est de marquer se plaire en leur compagnie, & prendre plutôt part à leur entretien que leur en fournir soi-même. Un homme de cette trempe n'est pas à la vérité ce qu'on appelle d'ordinaire un homme agréable en compagnie, mais il est tel dans le fond ; & il a, dans tout ce qu'il dit ou qu'il fait, quelque chose d'aimable, qui lui gagne plutôt les cœurs que ne le feroient les saillies d'esprit les plus vives ou les badinages les mieux tournés. La foiblesse de l'âge, dans un homme de ce caractere, la je ne sai quelle simplicité naïve, qui ou

lui attirer du respect, quand même il ne seroit pas d'ailleurs fort vénérable. La présomption des jeunes gens, qui naît de la vivacité & non pas de l'insolence, mérite aussi d'être excusée. L'homme que la Nature a formé pour être agréable en compagnie, rend à chacun ce qui lui est dû, il exténue leurs défauts & fait louer leurs bonnes qualités ; il paroît recevoir la loi des autres, & non pas la leur donner.

Que doit-on donc penser de ces hommes qui, sans avoir aucun égard à ce qui se dit dans la compagnie où ils arrivent, prennent un air de Messager, & racontent au long ce qu'ils viennent de voir ou d'entendre, comme s'ils avoient été envoyés exprès pour s'en informer? Ceux qui se voyent, pour s'entretenir ensemble de bonne amitié, trouvent insupportable qu'un nouveau-venu, qui tombe des nues, leur rompe la tête de ses avantures & leur ferme à tous la bouche. Si cet homme vient de la *Bourse*, il vous apprendra, bongré malgré que vous en ayez, sur quel pié sont les Fonds publics ; &, quoique vous traitiez d'un sujet beaucoup plus grave, un jeune Godelureau, de l'autre côté de la ville, viendra s'asseoir auprès de vous, pour vous dire qu'une telle Demoiselle est d'une beauté charmante, parce qu'il vient justement de la voir.

Ciceron nous dit, dans un de ses

livres *de l'Orateur* *, „ qu'on peut en„ seigner toutes choses, à la reserve du „ caractere facétieux, que la Nature „ donne, & qui n'a besoin d'aucun art." Il en est de-même du caractère dont je parle; on peut acquerir toutes les bienséances de la vie civile; mais ce je ne sai quoi qui plait à tout le monde, qui est toujours de saison, & qui paroît dans les moindres actions, est un talent de la nature. Il en est des préceptes que l'on donneroit là-dessus comme des regles sur la Poësie, qui peuvent bien, à ce qu'on dit, prévenir les mauvais Poëtes, mais qui ne sauroient jamais en faire un bon.

T.

* *Facetiæ quæ, etiamsi alia omnia tradi arte possunt, naturæ sunt propria certè, neque ullam artem desiderant.* Lib. II. de Orat. c. 14.

XXVI. DISCOURS.

Quid purè tranquillet — — —

Hor. L. I. Epist. XVIII. 102.

Appliquez-vous à connoître ce qui donne à l'Ame une satisfaction pure.

De la BONNE HUMEUR, qui vient du Tempérament.

DAns * un de mes derniers Discours, j'ai parlé de la bonne humeur entant qu'elle est une vertu morale, & j'ai aussi allégué des motifs proportionnés à sa

* C'est le XXII.

nature, pour nous engager à la cultiver. Je vais la considérer sur le pié de qualité physique, & nous y animer par des motifs naturels qui ne tiennent ni de la vertu ni du vice.

La bonne humeur est en premier lieu ce qui contribue le plus à la santé. Les chagrins & les murmures secrets portent des coups imperceptibles à ces fibres délicates qui composent les parties vitales & usent peu à peu la machine; pour ne rien dire de ces violentes fermentations qu'ils excitent dans le sang, ni de ces mouvemens irréguliers & interrompus qu'ils causent dans les esprits animaux. De tous les vieillards auxquels j'ai pris garde, & du nombre de ceux qui ne sentent presque point les infirmités d'un âge avancé, je n'en ai guere vu qui n'eût du moins une certaine indolence de tempérament, si ce n'est pas même une gaieté & une bonne humeur tout extraordinaire. Il n'y a nul doute que la santé & la gaieté ne se produisent l'une l'autre, avec cette différence qu'on ne voit guere une santé vigoureuse qui ne soit accompagnée de quelque dose de bonne humeur, au-lieu qu'on voit souvent celle-ci sans l'autre.

La gaieté a le même heureux effet sur l'esprit que sur le corps: elle bannit tous les chagrins & les soucis rongeans, elle calme les passions & tranquilise l'Ame. Après avoir déjà touché ce dernier point j'observerai ici que le monde où nous

vivons est rempli d'une infinité d'objets propres à exciter & à nourir dans nos esprits cet heureux tempérament.

Si l'on considere le monde par rapport à l'utilité qui nous en revient on croiroit qu'il a été fait pour notre usage; mais, si l'on réfléchit sur sa beauté naturelle & son harmonie, on seroit tenté de conclure qu'il a été fait pour notre plaisir. Le Soleil, qui est pour ainsi dire l'Ame de cet Univers & qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, a une grande influence sur nous: il égaie & réjouit le cœur de l'homme.

Ce nombre infini de créatures vivantes, qui sont faites pour nous entretenir la vie ou nous servir à divers usages, remplissent en même tems les Bois de leur musique, nous fournissent du gibier pour la chasse, ou excitent des idées agréables dans nos esprits par la beauté qui les environne. Les ruisseaux, les lacs & les fleuves nous rafraîchissent l'imagination, de-même que le terroir à travers lequel ils passent.

Il y a des écrivains fort distingués qui ont regardé comme un effet de la Providence le soin qu'elle a eu de tapisser la terre de verd plutôt que de toute autre couleur, parce que le verd est un si juste mélange du clair & du sombre, qu'il réjouit & fortifie la vue, au-lieu de l'affoiblir ou de l'incommoder. De là vient que plusieurs peintres ont un tapis verd pendu tout auprès de l'endroit où ils tra-

vaillent, afin d'y jetter les yeux de tems en tems & les délasser de la fatigue que leur cause la vivacité des couleurs.* Un célebre philosophe moderne en raisonne de cette maniere: „ Toutes les „ couleurs, *dit-il*, les plus éclatantes „ émoussent & dissipent les esprits ani„ maux employés à la vue; & celles „ qui sont plus obscures ne leur don„ nent pas assez d'éxercice; au-lieu que „ les rayons qui produisent en nous „ l'idée du verd tombent sur l'œil dans „ une si juste proportion qu'ils donnent „ aux esprits animaux tout le jeu qui „ leur est nécessaire, & que, par l'équili„ bre où ils les retiennent dans leur „ choc, ils excitent en nous une sensa„ tion fort agréable." Que la cause en soit tout ce qu'il vous plaira, on ne sauroit douter de l'effet; & c'est pour cela même que les Poëtes donnent le titre de *gai* à cette couleur.

Pour envisager de plus près cette double fin qu'on observe dans les ouvrages de la Nature, c'est-à-dire leur utilité & leur agrément, nous voyons que les plus importantes parties, dans le cercle des végétaux, sont aussi les plus belles. Je veux parler des semences qui servent à

* C'est sans doute Mr. le Chev. NEWTON, dans son *Optique*, dont Mr. LE CLERC a donné un extrait. Voyez sa *Biblioth. Choisie*, Tom. IX. p. 245. Cet Ouvrage de Mr. NEWTON a été depuis traduit en *Latin* par Mr. CLARKE, fameux théologien & philosophe *Anglois*; & *P. Humbert* en a imprimé ici une Traduction *Françoise* par Mr. COSTE.

perpétuer les plantes, & qui sont toujours logées dans les fleurs ou dans leurs boutons. Il semble que la Nature cache son principal dessein, & qu'elle est industrieuse à répandre sur la terre un air gai & riant, pendant qu'elle travaille en secret à son grand ouvrage & qu'elle est attentive à sa propre conservation. Il en est à peu près de-même à l'égard du laboureur & de celui qui cultive la terre : ils s'occupent à la rendre une espece de jardin ou de paysage & à donner un air riant à toute la campagne qui les environne, quoiqu'ils n'ayent autre chose en vue que la moisson & le fruit qui en doit revenir.

On peut remarquer d'ailleurs que la Providence, pour entretenir cette gaieté dans nos esprits, a eu soin de les former d'une telle maniere qu'ils sentent du plaisir à la vue de certains objets qui paroissent être de peu d'usage, comme sont les rochers, les déserts, & autres parties semblables de la Nature. Ceux qui savent raisonner en philosophes peuvent étendre cette idée plus loin, & observer que si la Matiere nous paroissoit avec les qualités essentielles dont elle est révêtue, elle ne fourniroit qu'un assez triste spectacle. En effet, si la Providence lui a donné le pouvoir de produire sur nous certains effets par le moyen des couleurs, des sons, des odeurs, du chaud & du froid, c'est afin que l'esprit de l'homme, pendant qu'il séjourne

ici-bas, puisse être égayé & diverti par ces agréables sensations. En un mot, tout l'univers est une espece de théatre plein d'objets qui nous donnent du plaisir ou de l'admiration, ou qui nous amusent.

Chacun pensera bien de lui-même à la vicissitude du jour & de la nuit, au changement des saisons, & à toutes ces différentes Scenes qui varient la face de la Nature, & qui remplissent l'esprit d'une suite continuelle d'images aussi belles qu'agréables.

Je ne mettrai pas ici en ligne de compte tous les plaisirs qui nous viennent de l'art, de l'amitié, de la lecture, ou de la conversation, ni tous les autres divertissemens casuels de la vie; parce que je ne voudrois animer à la gaieté que par des motifs qui s'offrent d'eux-mêmes à toutes sortes de personnes, & qui suffisent pour nous démontrer que la Providence n'a pas eu dessein que ce monde fût rempli de murmures & d'inquiétudes, ou que le cœur de l'homme fût plongé dans la tristesse & dans la mélancholie.

J'insiste d'autant plus sur cette bonne humeur, que nos Compatriotes, à ce que l'on observe, en manquent plus qu'aucune autre nation. La Mélancholie est une espece de démon qui hante notre Ile, & qui nous afflige d'ordinaire par un vent d'Est. Un *François*, célebre écrivain de Romans, pour s'opposer à ceux qui les commencent par la

saison fleurie de l'Année, entame un des siens de cette maniere : *Dans le triste Mois de* Novembre, *lorsque les* Anglois *se pendent & se noyent, un Amant au desespoir alla se promener à la Campagne*, &c.

Chacun devroit se munir contre les malignes influences de son climat ou de son tempérament. Il faudroit pour cela s'accoutumer à ces réflexions qui peuvent donner la sérénité de l'esprit, & le mettre en état de soutenir avec courage les petits maux & les revers de fortune qui sont communs à tous les hommes, & qui, par le bon usage que l'on en pourroit faire, produiroient une joie abondante & une satisfaction continuelle.

Quoique je veuille engager ici mes Lecteurs à regarder le monde dans son plus beau jour, je ne désavoue pas qu'il n'y ait bien des maux qui naissent au milieu de tous les plaisirs qu'il nous offre; mais si on les prenoit du bon côté, ils ne rempliroient pas l'esprit d'amertume, & ne détruiroient pas cette bonne humeur de tempérament que je viens de recommander. En effet, Mr. LOCKE, dans son *Essai sur l'Entendement Humain*, allegue à juste titre une raison morale, pour rendre compte de ce mélange de bien & de mal, de plaisir & de peine, que les créatures excitent en nous. Voici de quelle maniere il s'exprime là-dessus: * *Outre cela*, dit-il, *nous pouvons*

* Voyez la Traduction de Mr. *Coste*, p. 124 §. 5. Impr. à *Amsterdam* chez *H. Schelte*.

trouver une autre raison pourquoi Dieu a attaché différens degrés de plaisir & de peine à toutes les choses qui nous environnent & qui agissent sur nous, & pourquoi il les a joints ensemble dans la possession de la plupart des choses qui frappent notre esprit & nos sens. C'est afin que, convaincus par notre expérience que tous les plaisirs qui nous viennent des Créatures sont mêlés de quelque amertume & qu'ils ne peuvent nous donner qu'une satisfaction imparfaite & éloignée d'une entiere félicité, nous soyons portés à chercher notre bonheur dans la jouissance de celui † en qui il y a un rassasiement de joie, & à la droite duquel il y a des plaisirs qui ne tariront jamais.

L.

† Ps. XVI. 11.

XXVII. DISCOURS.

——— meliora pii docuêre parentes.

Mon Pere & ma Mere, qui avoient de la piété, m'ont enseigné de meilleures choses.

Réfléxions sur l'ATHÉISME, les ATHÉES, & la maniere de les punir.

IL n'y a rien qui ait plus étonné les Savans d'*Angleterre* que le prix excessif où l'on poussa en dernier lieu, dans une vente publique, un petit livre intitulé: * *La Destruction de la Bête triomphante.* Il y fut vendu trente livres sterlins. L'Auteur, nommé *Jordanus* BRU-

* En Italien: *spaccia della bestia triomfante.*

NUS, ou BRUNI, Athée de profession, l'a écrit pour tourner la Religion en ridicule ; & chacun étoit disposé à conclure de ce haut prix qu'il doit y avoir des Argumens fort redoutables.

J'en ai lu moi-même un Exemplaire, qui m'étoit tombé entre les mains, avec ce préjugé ; mais il y a si peu à craindre de cette lecture, que je me hazarderai à rendre ici un fidele compte de tout le plan que l'Auteur a suivi dans cette merveilleuse pièce.

Il suppose d'abord que JUPITER, résolu d'en venir à une réforme entre les constellations, les assembla toutes un jour ; qu'il se plaignit à elles de ce que le culte des Dieux étoit fort négligé, & qu'il trouva cela d'autant plus rude qu'il avoit donné les noms des divinités du Paganisme à plusieurs de ces corps célestes & fait ainsi du Ciel en quelque maniere un livre de la Théologie Payenne. MOMUS lui dit là-dessus qu'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il y a tant de contes scandaleux à l'égard de ces divinités ; d'où l'Auteur prend occasion de critiquer toutes les autres Religions, & conclud que JUPITER, après avoir bien examiné toutes choses, bannit les divinités du Ciel & imposa aux Etoiles les noms des vertus morales.

Cette courte fable, où l'on ne voit aucune ombre de raisonnement, & où il n'y a que très-peu d'esprit, ne roule que

sur l'Impiété d'un bout à l'autre ; & c'est pour cela même qu'elle est devenue l'Idole de ces foibles génies, qui voudroient se distinguer par la singularité de leurs opinions.

Il y a deux faits qu'on a souvent allégués contre les Athées, & dont ils n'ont pu se tirer jusques ici. L'un est que les hommes les plus sages & les plus habiles de tous les siecles ont été contre eux, & qu'ils ont toujours suivi le culte public reçu dans leur pays, lorsqu'il n'y avoit rien d'opposé à l'honneur de l'Etre infini ou de préjudiciable aux intérêts du Genre-humain. Les PLATONS & les CICERONS entre les Anciens, les BACONS, les BOYLES & les LOCKES entre nos Compatriotes modernes, nous fournissent tous de beaux exemples de ce que je viens d'avancer ; pour ne rien dire des célebres Théologiens, puisque nos Antagonistes les recusent, sous prétexte qu'ils ont trop d'intérêt dans la cause dont il s'agit, pour être admis à y servir de témoins.

L'autre fait que l'on a poussé contre eux, & qui paroît d'un plus grand poids, n'est pas la seule opinion des plus sages, mais le consentement universel de tous les hommes raisonnables, qui ne peuvent avoir reçu cette importante vérité que par l'un ou l'autre de ces trois moyens : soit par l'idée d'un Dieu que la Nature ait gravée dans leur esprit ; ou par le raisonne-

ment, qui a dû être facile & à la portée des moindres génies; ou enfin par une tradition descendue jusques à nous depuis le premier homme. Les Athées sont également confondus, à laquelle de ces trois causes que l'on attribue l'idée que nous avons d'un Dieu. Aussi, pour se tirer de cet embarras, ont-ils prétendu à la fin avoir découvert un peuple entier de ces habiles Philosophes qui n'admettent aucune divinité, je veux dire la nation polie des *Hottentots*.

Je craindrois de choquer mes Lecteurs si je m'avisois de les entretenir ici des coutumes & des mœurs de ces Barbares, qui sont à peine un degré au-dessus des Bêtes brutes, & qui n'ont entr'eux qu'un misérable jargon qu'ils n'entendent presque pas eux-mêmes.

On ne sauroit croire avec tout cela jusqu'où va le triomphe des Athées, lorsqu'ils s'applaudissent de ces bons amis & fideles Alliés. Si nous nous vantons d'un SOCRATE, ou d'un SENEQUE, ils leur peuvent d'abord opposer les illustres *Hottentots*.

Quoiqu'on soit fondé en quelque maniere à révoquer en doute la créance de ce peuple, je ne vois pas qu'il en pût revenir aucun mal à la Religion, si l'on abandonnoit aux Athées cette noble partie du Genre-humain.

Il me semble qu'il n'y a rien qui découvre mieux la foiblesse de leur cause que

de les voir réduits à se joindre avec une Société d'hommes qui, de leur propre aveu, ont presque éteint les lumieres de la Raison & qui ne se distinguent des Bêtes que par leur figure humaine.

Il est vrai qu'outre ces pauvres malheureux il y a eu de tems en tems chez différentes nations un petit nombre de cerveaux foibles, qui ont nié l'éxistence d'une Divinité. Mais Vanini, le plus célebre de tous leurs Champions, déclara devant ses Juges qu'il la croyoit: après avoir même levé une paille de terre il soutint qu'elle suffisoit pour l'en convaincre & il allegua diverses preuves pour montrer qu'il étoit impossible que la Nature seule pût créer aucune chose.

Je lisois l'autre jour une Rélation sur le chapitre de *Casimir* Liszynski, Gentilhomme *Polonois*, qui fut convaincu d'athéisme & éxécuté pour ce crime. La maniere dont on le punit a quelque chose de bien singulier. Aussi-tôt qu'on eut brulé son corps, les cendres en furent mises dans un canon, & tirées en l'air vers la *Tartarie*.

Je suis fort disposé à croire que si un pareil châtiment s'introduisoit dans la *Grande-Bretagne*, il y a tant de bon sens naturel parmi nous, que, soit qu'on mit un Athée tout entier dans une piece d'artillerie, ou qu'on le pulvérisât, comme on fait en *Pologne*, nous aurions très-peu de charges.

Avec tout cela, pendant que cette munition dureroit, je voudrois proposer qu'au lieu de branquer nos canons vers la *Tartarie*, nous en eussions toujours deux ou trois pointés vers le *Cap de Bonne Espérance*, afin d'envoyer nos Incrédules dans le pays des *Hottentots*.

Selon moi, une sentence de mort prononcée judiciairement fait trop d'honneur à un Athée, quoique l'usage de le tirer en l'air, comme on le pratique dans cette espece de martyre, ait quelque chose d'assez proportionné à la nature de son crime.

D'un autre côté, il faut avouer qu'il y a une grande objection contre une pareille méthode. Le zele pour la Religion est si plein d'ardeur, qu'il ne fait presque jamais où il doit se borner; c'est pour cela même qu'après avoir déchargé nos Athées je craindrois qu'on n'en vînt à charger nos sectaires, & qu'eu égard à la vicissitude des choses humaines, nous ne fussions un jour exposés à sortir de la bouche d'une demi coulevrine.

Si quelqu'un de mes Lecteurs croit que j'ai traité ces Messieurs d'un air trop badin & trop méprisant, qu'il me soit permis de lui dire que, selon mes idées, on fait trop d'honneur à ces Incrédules de vouloir raisonner avec eux sur un point qui choque le sens-commun de tous les hommes; que c'est leur donner du relief dans le monde, & insinuer qu'il

y a quelque probabilité dans leur Systême, quoiqu'il n'y ait rien de plus absurde.

Pour ce qui est des personnes qui admettent un culte religieux, & que je crois être dans l'erreur, je voudrois en user à leur égard avec une grande circonspection, & tâcher de les ramener de leur égarement avec tout le calme & toute la douceur possibles. Mais pour ces Infideles, qui ne cherchent qu'à détruire toute sorte de religions, qu'à dépouiller les hommes de ce qu'ils avouent eux-mêmes être d'un excellent usage dans toutes les grandes Sociétés, sans rien substituer à la place, je crois que le meilleur est de les battre de leurs propres armes; c'est-à-dire, de les traiter avec mépris & de les tourner en ridicule.

T.

XXVIII. DISCOURS.

Non pudendo, sed non faciendo id quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus.

Cic.

Si nous ne voulons pas qu'on nous taxe d'être impudens, il ne faut pas se borner à rougir de ce qui est contre les regles de la Bienséance, mais il faut l'éviter.

J'Ai reçu quantité de Lettres de plusieurs Dames, qui sont fort affligées de Sur les DAMES

coquettes & les médisantes.

ce qu'on les décrie mal-à-propos; elles se plaignent de quelques esprits malins, qui ne pensent qu'à noircir la réputation des autres, & qui donnent un mauvais tour aux actions les plus innocentes ou les plus indifférentes de leur nature. Elles ont même le malheur de se justifier d'une manière à insinuer que le soupçon est assez légitime. Il est vrai qu'il y a certaines personnes oisives qui passent des heures entieres à gloser en compagnie sur les défauts des autres, & qu'elles n'ont aucune autorité pour cela; mais puisqu'il leur plait d'en agir ainsi, celles qui font quelque cas de leur réputation devroient éviter les apparences qui peuvent y nuire. Le mal est que nos jeunes Filles, aussi-bien que nos Demoiselles d'un âge moyen, & celles qui ne respirent que la joie, quoique peu éloignées de la vieillesse sans former là-dessus aucune ligue positive, conviennent tacitement d'une méthode abrégée pour sauver leur réputation, & menent à bon compte une vie qui, tout au plus, n'est pas vicieuse. Lorsqu'une de ces jeunes Babillardes d'un esprit malin, qui n'est pas de leur petites cabales, a dit quelque chose au désavantage de l'une d'entr' elles, leur méthode est de la faire passer pour une des plus envenimées & des plus dangereuses langues qu'il y ait au monde. C'est ainsi qu'elles mettent à couvert leur réputation plûtot que leur modestie; & qu'elles sont moins

sensibles au crime qu'aux reproches qu'on leur en fait.

ORBICILLA est la plus obligeante créature qu'il y ait en ville, & qui rougit à tout bout de champ: elle n'a pas perdu tout sentiment de pudeur, mais elle a perdu son innocence. Si elle avoit plus de hardiesse, & qu'elle ne fît rien qui pût colorer ses joues, ne seroit-elle pas plus modeste sans cette rougeur ambiguë, qui est la livrée du crime & de la vertu? La Modestie consiste à n'avoir aucun crime à se reprocher, & non pas à rougir de celui qu'on a commis. Lorsqu'un homme veut régler ses actions sur un autre principe que sur la pureté du cœur, il est au pouvoir de méchantes langues de l'obliger à suivre de mauvais éxemples pour se garantir de la censure. D'un autre côté, il ne faut que s'acquitter éxactement de son devoir, si l'on veut imposer silence à la Calomnie, ou la rendre inutile. SPENCER, dans sa pièce intitulée * *La Reine des Fées*, donne un bon conseil aux jeunes Dames qui se plaignent de ce qu'on attaque leur réputation. Voici de quelle maniere il s'exprime: *le meilleur avis que je puisse vous donner est d'éviter l'occasion du mal; les effets cesseront dès que la cause sera ôtée. Fuyez les plaisirs criminels, domptez vos passions, soyez sinceres, & vous*

* Voyez le *Journal Littéraire de la Haye*, Tom. IX. pag. 188.

fermerez bien-tôt la bouche à la médisance.

Au lieu de cette vigilance à l'égard des paroles & des actions, qu'un de nos anciens Poëtes, du tems de la Reine Elizabet, recommande au beau Sexe, on veut aujourd'hui qu'une jeune Dame puisse dire & faire tout ce qui lui plait, sans discontinuer d'être *la plus jolie & la plus agréable femme du monde.* Si un pere ou un frere, veut défendre l'honneur équivoque d'une fille ou d'une sœur, il est aussi peu en danger que s'il étoit à l'abri de la plus grande innocence. Plusieurs de ces Affligées, qui sont en butte aux traits des méchantes langues, font elles-mêmes si peu de mal qu'elles dorment tous les jours de la vie jusques à midi; qu'elles ne se mêlent d'autre chose que de leurs personnes jusques à deux heures; qu'elles prennent ensuite leur repas jusques à quatre; qu'elles vont à la Comédie, & passent la nuit à jouer. Faut-il après cela que le monde soit assez malin pour tirer des conséquences énormes de quelques coups d'œil fort innocens en eux-mêmes, de quelques mots dits à l'oreille, ou de quelques fines railleries un peu libres avec des Gentilshommes polis, parce que ces Beautés ne sont pas aussi rigides que des *Vestales*? J'avoue que la vertu ne consiste pas en des airs gênés & de sottes grimaces; mais il y a une certaine bienséance dans le regard & les manie-

res des Dames fondée sur la vertu & la Modestie, qu'on peut mieux sentir que décrire. Une jeune Dame qui en est ornée a droit à l'estime & à l'amitié des autres, & n'est point sujette aux traits de la médisance; ou, si elle en souffre d'abord, elle n'a qu'à persévérer dans son innocence, qui en dissipe bientôt la malignité. Pour le dire franchement, il y a de si prodigieux Essaims de Coquettes dans cette grande Ville, que, si elles n'étoient pas retenues par quelques méchantes langues de leur propre Sexe, il n'y auroit jamais aucune paix entr' elles, & qu'il nous seroit impossible de les y engager nous-mêmes.

En qualité de SPECTATEUR, qui observe qu'une partie du Sexe Féminin sert à contrebalancer les fausses démarches de l'autre, quelque idée que j'aye des Rapporteuses & des Médisantes, je ne voudrois non plus les supprimer tout-à-fait, qu'un Général d'armée ne voudroit bannir les Espions. Ses Ennemis ne manqueroient pas de le surprendre, s'ils venoient à savoir qu'il ne reçoit aucun avis de leurs mouvemens. Je me trouve si éloigné de cette pensée, que je souffre volontiers qu'il y ait une ou deux Médisantes dans chaque quartier de la Ville, qu'elles vivent en bonne intelligence avec les Coquettes, qu'elles jouent le même rôle, & qu'elles se conforment à toutes leurs manières libres, mais innocentes, pourvu qu'elles ayent soin de

m'avertir de ce qui se passe dans leurs Sociétés respectives.

A l'égard de ce qu'on apelle être vertueux dans le monde, c'est si peu de chose, & il est si facile d'en obtenir le nom, qu'il ne faut pas une heure de réflexions tous les Mois pour en venir à bout. Il y a du plaisir d'entendre de jolies Dames parler de la vertu & du vice qui regnent dans leur Sexe. *Celle-ci*, dit l'une, *est la plus lâche & la plus indolente créature qu'il y ait au monde, mais il faut avouer qu'elle est d'une vertu rigide. Celle-là*, dit une autre, *est la plus chagrine & la plus bizarre petite Salope qu'on ait jamais vue, quoique d'une vertu sans tache.* Enfin la troisième *n'a pas la moindre charité pour aucune de ses Amies; elle est d'une vertu éxemplaire.* Si, parmi le gros des hommes, on donne le titre d'Homme-d'honneur à celui qui n'est pas un Poltron; de même, entre la Cohue du beau Sexe, on appelle une femme vertueuse celle qui n'est pas entierement plongée dans le désordre.

T.

XXIX. DISCOURS.

—— —— non tu prece poscis emaci.
Quæ nisi seductis nequeas committere Divis.
At bona pars procerum taci à libabit acerrâ.
Haud cuivis promptum est, murmurque humilesque susurros

Tol-

Tollere de Templis, & aperto vivere voto.
Mens bona, fama, fides, hæc clarè, & ut audiat hospes:
Illa sibi introrsum, & sub lingua immurmurat: O si
Ebullit patrui præclarum funus! & ô si
Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
Hercule; pupillumve utinam, quem proximus hæres
Impello, expungam! —— —— ——

PERS. Sat. II. 3-13.

*Vous ne prétendez pas acheter, si j'ose parler ainsi, par de somptueux sacrifices certaines graces qu'on ne demande aux Dieux qu'après avoir tâché de les corrompre. La plupart de nos grands Seigneurs ne vous ressemblent pas: ils viennent présenter de l'encens aux Dieux; mais leurs vœux & leurs prieres se font sans que personne sache ce qu'ils disent; ils ont leurs raisons pour cela. Hélas! il n'est pas facile de bannir des Temples ces sortes de prieres qui se font à voix basse & à petit bruit. Voici ce qu'ils demandent tout haut, & que tout le monde entend: Grands Dieux, donnez-nous de l'esprit, du crédit, de la réputation. Et que demandent-ils tout bas & en marmotant entre leurs dents? Ah! dit l'un, si mon Oncle mouroit subitement, que je plaindrois peu la dépense d'un superbe Convoi! Ah! dit l'autre, si je pouvois par la faveur d'*Hercule *trouver un trésor en labou-*

rant ma terre! Si je pouvois, dit celui-ci, *supplanter ce Pupille, substituer dans ce Testament mon nom à la place du sien!*

Allégories des Payens sur la PRIERE.

LORS qu'HOMERE introduit PHOENIX sur la Scene, pour engager ACHILLE à bannir son ressentiment & à se rendre aux instances de ses Compatriotes, il le fait parler d'une maniere conforme à son Caractere, & il lui prête un Discours plein de ces fables & de ces allégories que les Vieillards se plaisent à raconter & qui sont d'ailleurs fort instructives. „ * Les Dieux, *dit* PHOENIX *à son Eleve*, ne se laissent-ils pas „ fléchir, eux à qui appartiennent proprement la vertu, la force & la gloire? Tous les jours les hommes, après les avoir offensés par des transgressions criminelles, parviennent enfin à les appaiser par des vœux, par des présens, par des sacrifices, par des libations & par des prieres. Car vous devez savoir, mon Fils, que les PRIERES sont Filles de JUPITER: elles sont boiteuses, ridées, toujours les yeux baissés, toujours rampantes, & toujours humiliées; elles marchent toujours après l'INJURE; car l'INJURE altiére, pleine de confiance en ses propres for-

* Voyez l'*Illiade* traduite par Mad. *Dacier*, Tome II. Liv. IX. p. 1:4. *&c*, de l'Edition d'*Amsterdam* en 1712.

„ ces, & d'un pié leger, les dévance
„ toujours, & parcourt la terre pour offen-
„ ser les hommes, au lieu que les humbles
„ Prieres la suivent pour guérir les
„ maux qu'elle a faits. Celui qui les
„ respecte & qui les écoute en reçoit
„ de grands secours; elles l'écoutent à
„ leur tour dans ses besoins, & portent
„ ses vœux aux piés du trône du grand
„ Jupiter; mais celui qui les refuse
„ & qui les rejette éprouve à son tour
„ leur redoutable courroux; elles prient
„ leur Père d'ordonner à l'Injure de
„ punir ce cœur barbare & intraitable
„ & de venger le refus qu'elles en ont
„ reçu". Cette noble Allégorie n'a pas besoin d'explication; car, soit que la Déesse Até, qui est le mot de l'Original, signifie l'*Injure*, comme Madame Dacier l'a traduit; ou le *Crime* en général, comme d'autres l'entendent; ou la *Justice divine*, comme je le croirois plutôt; il est facile d'en pénétrer le sens.

Je vais insérer ici une autre Fable Payenne, qui regarde les Prieres, & qui est d'un tour plus divertissant. Si l'on en jugeoit par quelques endroits qu'il y a, on croiroit que Lucien en est l'Auteur, ou du moins qu'un autre a tâché d'imiter son stile; mais comme les recherches de cette nature sont plus curieuses qu'utiles je donnerai cette Fable sans m'embarrasser de son Auteur.

„ Lorsque Jupiter eut introduit,

„ pour la seconde fois, le Philosophe
„ MENIPPE dans le Ciel, il voulut
„ fournir de la matiere à ses spécula-
„ tions, & leva une trape qui étoit pla-
„ cée tout auprés de son marchepié. Il
„ sortit d'abord de cet endroit un si
„ grand bruit & tant de cris, que le
„ Philosophe en fut étonné. Sur ce
„ qu'il demande ce que c'étoit, JUPI-
„ TER lui dit que c'étoient les Prieres
„ que les hommes lui adressoient. Au
„ milieu de cette confusion de voix,
„ que la seule oreille de JUPITER pou-
„ voit distinguer, MENIPPE entendit
„ répéter, en différens tons de langa-
„ ge, les mots *Richesses*, *Honneurs* &
„ *une longue vie.* Lorsque le premier
„ charivari de ces voix qui montoient
„ en foule eut passé, on les entendit
„ d'une maniere plus distincte. La
„ premiere, qui venoit d'*Athènes*, fut
„ remarquable par sa grande singularité:
„ elle demandoit à JUPITER qu'il
„ voulût bien augmenter la Sagesse & la
„ Barbe de son très humble Suppliant.
„ MENIPPE connut au ton de la
„ voix que c'étoit la Priere de son
„ Ami LICANDRE le Philosophe. Cel-
„ le-ci fut suivie de la Requête d'un au-
„ tre qui venoit de charger un vaisseau,
„ & qui promettoit à JUPITER, que
„ s'il avoit soin de le ramener heureuse-
„ ment au Port avec de grandes riches-
„ ses il lui offriroit une coupe d'argent.
„ JUPITER n'en fit pas le moindre

„ cas ; mais il inclina son oreille avec „ plus d'attention qu'à l'ordinaire, pour „ entendre une voix qui se plaignit de „ la cruauté d'une Veuve *Ephésienne*, „ & qui le pria de vouloir exciter la „ compassion dans son cœur. Celui-„ ci, dit JUPITER, est un fort galant „ homme, j'ai reçu beaucoup d'en-„ cens de sa part, je ne veux pas avoir „ la cruauté d'éxaucer sa Priere. Il „ fut alors interrompu par une volée „ entiere de vœux qu'on lui adressoit „ pour la santé d'un Tyran & que ses „ Sujets faisoient en sa présence. ME-„ NIPPE, qui remarqua l'ardeur & le „ zele dont ces vœux étoient accom-„ pagnés, fut bien surpris d'entendre de „ petits murmures qui venoient de la „ même Assemblée, qui se plaignoient „ à JUPITER de ce qu'il laissoit vivre „ un pareil Tyran & qui lui deman-„ doient s'il n'avoit point de Foudres „ pour l'écraser? JUPITER fut si cho-„ qué de l'hypocrisie de ces Marauts, „ qu'il admit les premiers vœux, & qu'il „ n'eut aucun égard pour les autres. A „ la vue d'un gros nuage qui montoit „ vers le haut de la trappe le Philoso-„ phe lui demanda ce que c'étoit: Ceci, „ dit JUPITER, est la fumée d'une „ hécatombe qu'un Général vient de „ m'offrir; il me sollicite beaucoup „ pour que je l'aide à tailler en pièces „ une armée de cent mille hommes qui „ est rangée en bataille contre la sien-

„ ne. Qu'est-ce que ce misérable Impu-
„ dent croit que je trouve en lui, pour
„ s'être mis dans l'esprit que j'immolerai
„ à sa gloire la vie de tant de mortels
„ qui le valent bien lui-même ? Mais
„ prêtez l'oreille, ajoûta-t-il, il y a
„ une voix que je n'ai jamais entendue
„ que lorsqu'une personne se trouve en
„ danger. Oh! c'est un Maraut qui a
„ fait naufrage dans la Mer d'*Ionie*. Il
„ n'y a que trois jours que je le sauvai
„ sur une planche, sur ce qu'il me promit
„ de changer de train: le perfide qu'il
„ est ne vaut pas quatre deniers, & avec
„ tout cela il a l'impudence de m'offrir
„ un temple si je veux l'empêcher de
„ couler à fond. —— Qui est-ce donc
„ que je vois là-bas, continua-t-il? Oh!
„ c'est un jeune Gaillard, qui me sup-
„ plie de retirer son Père des calamités
„ de la vie humaine, pour jouir lui-
„ même d'un bien considérable. Mais
„ qu'il ne s'y attende pas; malgré lui &
„ ses dents le bon-homme vivra plu-
„ sieurs années pour le faire enrager.
„ Là-dessus on entendit la douce voix
„ d'une Dame pieuse, qui demandoit à
„ Jupiter la grace de paroître aima-
„ ble & charmante aux yeux de son Em-
„ pereur. Dans le tems que le Philoso-
„ phe ruminoit sur cette demande ex-
„ traordinaire, un petit vent s'éleva
„ du fond de la trape, qu'il prit d'a-
„ bord pour un zéphir, mais qu'il s'ap-
„ perçut bientôt n'être qu'une Brize de

„ soupirs. Ils avoient une odeur forte d'encens & de fleurs, & ils furent suivis des plaintes les plus tragiques sur des blessures & des tourmens, des feux & des flammes, la Cruauté, la Rage, le Désespoir & la Mort. MENIPPE s'imagina que tous ces cris lamentables venoient de quelque exécution générale, ou de quelques Malheureux qui souffroient la torture; mais JUPITER lui dit qu'ils venoient de l'Ile de *Paphos*, & qu'il recevoit tous les jours de pareilles plaintes de cette engeance de Visionnaires qu'on appelle des Amans. Je suis si distrait, continua-t-il, par la Génération présente de l'un & de l'autre Sexe, & il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de leur plaire, soit que j'accorde ou que je refuse leurs demandes, qu'à l'avenir j'ordonnerai à un vent d'ouest de les intercepter dans leur passage & de les répandre à tout hazard sur toute la surface de la terre. J'entendis en dernier lieu la Requête d'un vieillard qui a près de cent ans; il me demandoit encore une année de vie, & promettoit qu'alors il mourroit content. C'est le plus impertinent corps qu'il y ait au monde; il m'a fait la même Priere plus de vingt années de suite. Lorsqu'il n'avoit que cinquante ans il souhaita de pouvoir vivre jusqu'à ce que son Fils fût établi; j'y

„ donnai les mains. Alors il demanda
„ la même grace pour sa Fille, & en-
„ suite qu'il pût voir l'éducation d'un
„ petit-fils: il a obtenu tout cela, & il
„ voudroit à présent achever une mai-
„ son qu'il a commencée à bâtir. En un
„ mot, c'est un vieux Penard, qui n'est
„ pas raisonnable, & qui ne manque ja-
„ mais de prétextes; je ne veux plus
„ entendre parler de lui. Là-dessus JU-
„ PITER en colere ferma la trape
„ tout-d'un-coup, & résolut de ne don-
„ ner plus audience le reste de la jour-
„ née.

Malgré la singularité de cette Fable à certains égards, ou le ridicule, si l'on veut, la Morale en est très-bonne, & mérite bien notre attention. C'est la même qui a été inculquée par SOCRATE & par PLATON, pour ne rien dire de JUVENAL & de PERSE, qui ont fait là-dessus la plus belle de toutes leurs Satires. On y découvre la vanité des souhaits de l'esprit humain, qui sont une espece de Prieres naturelles; de même que le ridicule de plusieurs actes secrets de la dévotion que les hommes offrent à la Divinité. Entre les différentes raisons qu'on allegue pour avoir une Liturgie fixe dans le service public, j'ai toujours cru qu'une des meilleures étoit qu'on retient par-là dans de justes bornes la folie & l'extravagance de nos desirs, & qu'on les empêche de s'éva-

s'évaporer en demandes absurdes & impertinentes.

I.

XXX. DISCOURS.

Per ambages, Deorumque ministeria, præcipitandus est liber Spiritus.

PETR. Satyric. Cap. 118.

* *Un homme qui parle avec trop de franchise mérite d'être précipité par le ministere des Dieux.*

Mr. le SPECTATEUR,

Métamorphose de FIDELIO.

„ JE me trouvai en dernier lieu à boire du Thé avec de jeunes Dames, qui entretinrent la Compagnie d'une Coquette du voisinage, qu'on avoit surprise à faire toutes ses petites minauderies & à se composer devant son miroir. Pour rompre les chiens, & détourner un discours qui commençoit à dévenir malin de spirituel qu'il

* Cette traduction a plus de raport au sujet du DISCOURS, qu'au sens de l'Original, qui est tout autre, & qui regarde l'Enthousiasme Poëtique. On peut voir ce passage dans *Pétrone* p. 146. Edit *Paris. cum Notis Bourdelotti* &c. in 12. Ao. 1677. ou dans le II. Tome, p. 120. du *Pétrone* Latin & François, suivant le MS. trouvé à *Belgrade* en 1688. nouv. Edition in 8. 1709.

„ étoit d'abord, la maitresse du logis
„ en prit occasion de souhaiter qu'il y
„ eût entre les hommes d'aussi fide-
„ les Conseillers, pour diriger les Da-
„ mes à orner leur esprit, que le sont
„ les miroirs pour les aider à parer leur
„ corps. Elle ajoûta que si un ami
„ sincere venoit par quelque prodige
„ à être métamorphosé en miroir, elle
„ n'auroit pas honte de le consulter sou-
„ vent. Cette pensée grotesque opéra
„ si bien toute la soirée sur mon ima-
„ gination que la nuit suivante je
„ fis un rêve qui n'est pas moins étran-
„ ge, & dont voici le détail.

„ Il me sembla que, debout devant
„ mon miroir, j'y apperçus la figure
„ d'un jeune homme, qui avoit l'air
„ franc & ouvert, & qui d'un ton de
„ voix aigu me parla en ces termes.

„ Le miroir que vous voyez étoit
„ autrefois un homme, c'est-à-dire
„ moi-même, l'infortuné FIDELIO.
„ J'avois deux freres, dont la diffor-
„ mité du corps étoit réparée par la
„ beauté de leur esprit. Mais avec
„ tout cela chacun d'eux, comme
„ il est assez ordinaire, avoit un tra-
„ vers d'esprit qui répondoit à la bizar-
„ re fabrique de son corps. L'aîné,
„ dont le ventre s'enfonçoit en dedans
„ d'une maniere monstrueuse, étoit un
„ grand Poltron, & quoique son humeur
„ colérique lui fît prendre feu tout-
„ d'un-coup, elle servoit à lui grossir

„ les objets, qui venoient à le choquer
„ au-delà de leur naturel. Le second,
„ dont la poitrine s'élevoit en bosse,
„ prenoit au contraire à tâche de dimi-
„ nuer tout, & l'on peut dire qu'il étoit,
„ à tous égards, l'antipode de son Fre-
„ re. Ces étranges disparités plaisoient
„ une ou deux fois à la Compagnie où
„ ils se trouvoient; mais l'on s'en dé-
„ goûtoit à la fin, desorte qu'on les re-
„ tira de la Cour, & qu'ils furent en-
„ voyés à l'Université pour y étudier les
„ Mathématiques.

„ Il est inutile de vous dire que j'étois
„ bien fait de ma personne, & que j'a-
„ vois la réputation d'être un Gentil-
„ homme poli & de briller en Compa-
„ gnie. J'étois le Confident & le Mi-
„ gnon de toutes les Belles, & si les Vieil-
„ les ou les Laides parloient mal de
„ moi, tout le monde sait qu'elles é-
„ toient animées d'un esprit de ven-
„ geance, au désespoir de ce que je ne
„ voulois pas les flatter. Quoi qu'il en
„ soit, ni les unes, ni les autres n'al-
„ loient jamais au bal ou aux assemblées
„ qu'après avoir consulté mon goût.
„ FLAVIE coloroit ses cheveux en ma
„ présence, CELIE me montroit ses
„ dents, PANTHÉE enfloit sa gorge,
„ & CLÉANTHE faisoit briller son
„ Diamant à mes yeux; j'ai vu le pié
„ de CLOE; & j'ai attaché, avec beau-
„ coup d'adresse les jarretieres de
„ RHODOPE.

„ C'est une maxime générale, que les „ personnes qui s'aiment trop elles-mê- „ mes n'ont guere d'affection pour les „ autres: j'ai remarqué, avec tout cela, „ que plus les Dames étoient prévenues „ en leur faveur, plus elles avoient de „ tendresse pour moi. Cela parut dans „ mes amours avec PHILAUTIE, qui „ m'étoit si dévouée que l'on disoit fort „ plaisamment que si j'avois été assez „ petit, elle m'auroit toujours porté pen- „ du à sa ceinture. Mon plus dangereux „ rival fut un certain fou enjoué, qui, „ par une longue habitude avec elle & „ ses dons naturels, lui étoit dévenu „ semblable à tous égards. Elle n'auroit „ pas manqué de me bannir, si elle ne „ s'étoit apperçue qu'il me demandoit „ souvent mon avis sur des matieres de „ la derniere conséquence; & ce fut „ cela même qui me rendit plus cher à „ ses yeux.

„ Quoique je fusse toujours caressé des „ Dames, les hommes avoient si bonne „ opinion de ma vertu qu'ils ne me „ porterent jamais envie. Un amant, „ jaloux de PHILAUTIE, crut un jour „ l'avoir surprise dans un entretien amou- „ reux; &, malgré la distance où il étoit, „ qui l'empêchoit d'entendre, il se figura „ mille chimeres à la vue de ses airs & „ de ses gestes. Il est vrai que, retirée „ dans sa chambre, tantôt elle reculoit „ quelques pas en arriere avec un air „ serein & attentif, & qu'il lui échap-

„ poit ensuite un petit souris innocent.
„ Tantôt elle prenoit un air dédai-
„ gneux, quoique plein de majesté; elle
„ fermoit à demi les yeux d'une maniere
„ languissante; elle se couvroit le visage
„ d'une main, après avoir rougi. Tantôt
„ elle lâchoit un soupir, & l'on auroit
„ dit qu'elle étoit prête à rendre l'ame.
„ Frappé de ces attitudes, l'amant furi-
„ bond parut; mais dans quelle surprise
„ ne tomba-t-il pas de n'y voir que
„ l'innocent FIDELIO tout seul avec le
„ dos appuyé contre la muraille, & pla-
„ cé entre deux croisées!

„ Je ne finirois pas si je m'amusois à
„ vous parler de toutes mes avantures.
„ Souffrez donc que j'en vienne au-plu-
„ tôt à celle où je reçus le coup de mort,
„ & où PHILAUTIE trouva son bon-
„ heur.

„ Elle eut malheureusement la petite
„ vérole, & l'on me défendit d'une ma-
„ niere bien expresse de la voir, dans la
„ crainte que ma vue n'augmentât son
„ mal & que je ne l'attrapasse moi-même
„ du premier coup d'œil. Aussi-tôt qu'on
„ lui eut permis de rester levée dans sa
„ chambre, elle en sortit un jour en
„ cachette, pour se rendre à l'apparte-
„ ment voisin, où elle me trouva seul:
„ d'abord elle courut vers moi, avec
„ des transports de joie, sans craindre
„ le moins du monde aucun rebut de
„ ma part. Mais, hélas! de quelles fu-
„ reur ne la vis-je pas animée lors-

„ qu'elle entendit que j'étois effrayé à
„ la vue d'un ſpectacle ſi dégoutant?
„ Bouffie de rage, elle ſe recula, pour
„ voir ſi j'aurois l'inſolence de le répé-
„ ter de nouveau. Je n'y manquai point,
„ & je lui dis même de plus, que ſa
„ paſſion mal ordonnée augmentoit ſa
„ laideur. Incapable de ſe retenir, &
„ au déſeſpoir, elle ſaiſit une aiguille
„ de tête, & me l'enfonça dans le cœur
„ de toute ſa force. Il n'y eut pas moyen
„ de ſurvivre à ce trait; mais je gardai
„ ma ſincérité juſques au bout; j'expri-
„ mai toujours mes véritables ſentimens,
„ quoiqu'avec des paroles entrecoupées;
„ &, par des grimaces pleines de repro-
„ ches, j'annonçai juſques à mon der-
„ nier ſoupir la difformité de ma Meur-
„ triere.

„ CUPIDON, qui ſuit toujours les
„ Belles, & qui eut pitié du ſort d'un auſſi
„ fidele ſerviteur que moi, obtint de la
„ *Deſtinée* que mon corps ſeroit incor-
„ ruptible & qu'il retiendroit les qua-
„ lités de mon eſprit. Je perdis auſſitôt
„ la figure humaine, je devins poli &
„ brillant, & juſques à ce jour je fus le
„ premier favori des Dames.

T.

XXXI. DISCOURS.

Nescio quâ præter solitum dulcedine læti.

VIRG. Georg. I. 412.

Je ne sai, par quelle douce température de l'air, ils sont plus gais qu'à l'ordinaire.

OCcupé l'autre jour à éxaminer diverses Lettres que l'on m'a écrites, je tombai par hazard sur la suivante, que je reçus de *Danemarc* il y a environ deux années, & qui me venoit d'un Ami fort spirituel. La voici mot pour mot.

Sur la GAIETÉ que le PRINTEMS nous donne, & le bon usage que l'on en peut faire.

De *Copenhague* le 1. de *Mai* 1710.

MON CHER MONSIEUR,

„ Le Printems s'est déjà manifesté „ chez vous dans les prairies & les bois, „ tout y rit & invite à la promenade ou „ à la solitude, & à former des plaintes „ sur le moindre sujet; les amoureux „ commencent à gémir, & leurs blessures se renouvellent. De mon côté, „ quoiqu'éloigné de ces doux climats, „ je ne suis pas sans mes chagrins. Peut-être vous moquerez-vous de moi, & „ que vous me prendrez pour un franc „ visionnaire, lorsque je vous aura dit

„ la cause de mon inquiétude; avec tout
„ cela je ne saurois m'empêcher de me
„ croire malheureux aupié de la lettre,
„ lorsque je me vois dans une région
„ bien différente de l'ancien Paradis.
„ Toutes les saisons de l'Année y sont
„ désagréables, & la campagne y est
„ destituée de tous les plaisirs cham-
„ pêtres. Il y a deux ans que je n'ai pas
„ entendu le chant d'un Oisillon, ou le
„ murmure d'un ruisseau, ni senti le
„ souffle d'un zéphir, & que ma vue n'a
„ pas été régalée d'un seul pré émaillé
„ de fleurs. Chaque vent forme ici un
„ Orage, & tout amas d'eau y devient
„ une Mer. Lorsque vous réfléchirez
„ un peu là-dessus, je me flatte que vous
„ ne trouverez pas mes plaintes frivo-
„ les, ni indignes d'un homme capable
„ d'avoir des pensées sérieuses; puisque
„ l'amour des Bois, des Champs & des
„ Fleurs, des Rivieres & des Fontai-
„ nes semble être né dans le cœur
„ de l'homme, avant même que le beau
„ Sexe fût au Monde. Je suis &c.

Si par un acte de ma volonté je pouvois me transporter d'un Pays à l'autre, je voudrois passer l'Hiver en *Espagne*, le Printems en *Italie*, l'Eté en *Angleterre*, & l'Automne en *France*. De toutes les saisons il n'y en a point qui, pour la beauté & l'agrément, le puisse disputer au Printems. Il a le même éclat entre les saisons de l'année, que le matin à

l'égard des différentes parties du jour, ou la jeunesse entre les périodes de la vie. L'Eté est plus agréable en *Angleterre* que dans aucun autre pays de l'*Europe*, pour cela seul qu'on y voit un plus grand mêlange du Printems. La douceur de notre climat & les fréquentes pluies, ou les rosées, qui servent à y rafraîchir l'air, donnent une face riante à nos campagnes, & y entretiennent une verdure continuelle dans les mois les plus chauds de l'année.

A l'arrivée du Printems, lorsque toute la Nature commence à reprendre ses forces, le même plaisir animal qui fait chanter les oiseaux & qui réjouit toute l'engeance des bêtes brutes s'éleve d'une maniere très-sensible dans le cœur de l'homme. Je ne sache pas qu'il y aît aucun Poëte, qui ait si bien observé que MILTON ces secrets épanchemens de joie qui saisissent l'esprit de celui qui contemple les agréables scenes de la Nature; il y revient deux ou trois fois dans son *Paradis perdu*, & il en donne une très-belle description, sous le nom de *Plaisir Printanier*, dans cet endroit où il dit que le Diable lui-même y est presque sensible.

Divers Auteurs ont écrit sur la vanité de toutes les choses du monde, & fait voir l'incapacité où elles sont de nous procurer aucun plaisir réel ou solide. Ces Discours peuvent être fort utiles aux Sensuels & aux Voluptueux; mais les

tre nous enseigne à tirer avantage de la situation où nos esprits se trouvent & à pratiquer quelque éxercice religieux conforme à cet état, lorsqu'il exhorte *ceux qui souffrent à prier Dieu*, & *ceux qui ont l'esprit content à chanter des Pseaumes ou des cantiques.* La gaieté qui nous est inspirée à la vuë des ouvrages de la Nature ne peut que nous disposer à la gratitude. L'Esprit qui est rempli de cette joie secrette a fait un grand pas vers les louanges & les actions des graces qu'il doit à son Créateur: un sentiment de reconnoissance pour l'Etre Suprême qui la produit, la sanctifie dans l'ame, & lui donne son juste prix. Cette disposition d'esprit, formée en habitude, consacre tout ce qui s'offre à nos yeux, soit un champ ou un bois; elle tourne une promenade ordinaire en un sacrifice du matin ou du soir, & de ces rayons passagers de joie qui brillent dans l'Ame & la rafraîchissent en ces occasions, elle en fera un état permanent, un bonheur inaltérable & continuel.

XXXII. DISCOURS.

Benè colligitur hæc Pueris, & Mulierculis, & Servis, & Servorum simillimis Liberis esse grata. Gravi verò homini, & ea quæ fiunt judicio certo ponderanti probari posse nullo modo.

Cic.

On a sujet de conclure que ces choses peuvent être agréables à de petits Garçons, à des Femmelettes, à des Esclaves ou à des personnes libres qui leur ressemblent; mais un homme grave, qui juge sainement de tout, ne sauroit jamais les approuver.

Pour obtenir les bonnes graces des hommes, il n'y a qu'à les prendre par leur foible.

J'Ai réfléchi quelquefois en mon particulier sur les niaiseries & les bagatelles qui donnent du crédit aux hommes, non seulement dans les choses indifférentes & communes de la vie, mais aussi dans les affaires de la plus grande importance. Vous voyez, lorsqu'il s'agit de l'élection des membres qui doivent être députés au Parlement, jusqu'où le soin de saluer des colines entieres de vieilles femmes, de boire avec de gros paysans, & de se mettre à niveau de la lie du peuple dans les choses mêmes où il rampe le plus, je veux dire ses divertissemens; vous voyez, dis-je,

jusqu'où le soin de tout cela peut amener un homme qui aspire à être élu. Si l'on veut se prostituer & s'accommoder à l'humeur dominante du vulgaire, c'est peut-être le plus sûr moyen qu'il y ait pour s'élever dans le monde & y paroître avec éclat. Il ne faut qu'étudier le panchant de ceux que l'on fréquente, & les prendre par leur foible, pour en obtenir tout ce que l'on souhaite: on n'a besoin ni de beaux talens, ni d'une grande vertu, pour plaîre même aux personnes les plus distinguées, & qui ont le plus d'esprit. L'Orgueil, déguisé d'une maniere ou d'autre, & qui échappe souvent à celui qu'il anime, est le ressort le plus ordinaire qui fait agir les hommes. Vous n'avez qu'à découvrir l'endroit par lequel un homme croit surpasser les autres, lui prodiguer vos éloges à cette occasion, & n'entrer jamais en concurrence avec lui sur cet article, vous en ferez tout ce qui vous plaîra. * Il en prit mal à un Sé-

* Je ne sai si l'Auteur s'est bien ressouvenu de ce qu'il avoit lu, ou non; mais il y a un autre fait qui approche beaucoup de celui qu'il rapporte ici. Je veux dire qu'un Seigneur *Espagnol*, après avoir joué long-tems aux Echecs avec PHILIPPE II. & gagné toutes les parties, s'apperçut au sortir du Jeu que le Roi avoit un profond chagrin. C'est pourquoi, dès qu'il fut de retouren sa maison, il appella ses Enfans, & leur dit: *Mes Enfans, nous n'avons plus rien à prétendre à la Cour; il n'y sera jamais bon pour nous; car le Roi est offensé de ne m'avoir pu gagner aux Echecs.* Voyez *l'Homme de Cour* de GRACIAN, Max. VII. Note. 2.

cretaire d'Etat en *Espagne*, à ce que j'ai lu quelque part, de n'avoir pas suivi cette maxime. Il servoit un Prince qui se piquoit d'entendre à fond le *Latin*, & qui écrivoit souvent des Lettres en cette langue. Un jour ce Monarque lui en fit voir une qu'il venoit d'écrire à un Prince étranger, &, sous ombre de lui demander son avis, il recherchoit ses éloges. Ce fidele Conseiller ne se borna pas seulement à critiquer certaines expressions trop fortes qui emportoient plus que son maître ne croyoit, mais il y corrigea d'ailleurs quelques phrases peu *Latines*. Vous pouvez bien vous imaginer que les autres Dépêches ne les occuperent pas beaucoup le reste de la soirée. Quoiqu'il en soit, Mr. le Sécretaire, de retour chez lui, appella son Fils ainé, l'entretint de ce qui venoit de se passer, & lui déclara que sa Famille devoit se préparer à sortir au plutôt du Royaume; *car*, dit-il, *le Roi sait que j'entens le* Latin *mieux que lui.*

Cette lourde bévuë dans un Ministre d'Etat doit servir de leçon à tous ceux qui cherchent à faire fortune. D'ailleurs on doit bien prendre garde à l'humeur & au génie de ceux à qui l'on fait sa cour; du moins il n'y a nul doute qu'un homme de bon-sens, qui est élevé au-dessus des autres, ne soit indigné de voir tous ces vils Esclaves qui l'environnent prêts à lui applaudir de la mine & du

geste d'abord qu'il ouvre la bouche, & qu'il ne se moque d'eux dans le fond de son ame. C'est une assez plaisante comédie de voir un Supérieur ne parler qu'à bâtons rompus, & mettre ainsi à la torture le visage de ses humbles admirateurs, qui ne savent où ils en sont, ni ce qu'ils doivent approuver par un petit souris. Tous ces airs respectueux ne sont de mise qu'à la Cour; mais dans tout autre endroit, si l'on veut plaire à certaines personnes & obtenir leurs bonnes graces, il ne faut pas se borner au simple extérieur. Si vous demeurez à la campagne, & que vous ayez envie d'être Chef de parti, un bon estomac, une voix haute & un enjoûement rustique vous meneront fort loin, pourvu que vous sachiez bien boire, & boire tout ce que l'on vous offre.

Après avoir insinué que la plupart des hommes se laissent conduire par une sotte vanité qui les domine, j'en donnerai ici un éxemple. Il s'agit d'un vieillard, qui vivoit il y a environ quarante ans; il étoit d'une humeur si bizarre & si quinteuse que personne n'osoit l'aborder; mais il se rendoit à un certain petit caffé, où il défioit tout le monde au trictrac & à toutes tables. Le moyen de lui plaire étoit de le recevoir à ses heures de loisir & de lui donner occasion de triompher à l'un ou à l'autre de ces jeux; car, en qualité d'homme élevé dans les Emplois, il se piquoit d'ê-

tre

tre propre aux affaires & au divertissement. C'est ainsi que l'on fait sa cour; mais il y a une autre méthode plus efficace, que les gens polis nomment *faire une honnêteté*, & que le vulgaire appelle *corrompre par des présens*. Selon mes idées, je trouve qu'un *Billet doux* tiré sur la banque est, en ce cas, plus galant que les especes sonnantes. Il est vrai qu'il y a des bourrus qui ne veulent accepter ni billets ni especes. Tout ce que je puis dire à leur égard, en qualité d'homme qui s'est mêlé autrefois de Chimie, est qu'une partie de la matiere, pour devenir fluide, demande un certain ingrédient, qu'une autre partie en demande un autre, & qu'il n'y en a point qui ne puisse être dissoute par ceci ou par cela. Ainsi la vertu, qui est trop rigide pour céder au papier ou à l'or, se fondra tout doucement infusée dans une liqueur. Nos Insulaires de la *Barbade*, qui ne sont pas des niais, n'ont aucun procès à poursuivre dans la *Grande-Bretagne*, qu'ils n'y mêlent de l'eau de citron, qu'ils distribuent avec adresse entre les favoris de nos personnes en crédit. Des vins exquis envoyés à propos l'emportent tous les jours dans des affaires épineuses & de conséquence, où dix mille fois la valeur seroit rejettée avec indignation.

Mais, pour ne pas venir à un plus long détail des moyens qui servent à gagner les hommes, & qui font voir que la ver-

su la plus austere est corruptible, soit qu'on les attaque par des présens, ou par les passions qui les dominent; cherchons quelque expédient pour tourner celles-ci du côté de l'honneur & de la franchise. Lorsqu'un homme est persuadé que la moindre brêche faite à sa candeur lui porte coup & ruine en quelque maniere son éxistence, l'amour-propre devient une vertu. C'est par-là que le bien & le mal seront les seuls objets qu'il approuvera ou qu'il condamnera; & celui qui fait tort à un autre lui paroîtra aussi criminel que s'il en étoit insulté lui-même. Je ne vois que cet expédient pour se rendre équitable. En un mot, tout homme qui suit les lumieres de la raison & de sa conscience peut bien s'engager dans l'erreur par l'artifice des autres, mais il ne tombera jamais dans le crime.

T.

XXXIII. DISCOURS.

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

OVID. Rem. Amor. vs. 10.

Mon Amour, autrefois furieux, obéit à présent aux loix de la raison.

Nouvelles réflexions sur le PRIN-

TENEZ-*vous sur vos gardes aux Ides du mois de Mars*, dit autrefois un Auguste Romain à JULE CESAR. *Tenez-vous*

sur vos gardes au mois de Mai, dit le Spectateur *Anglois* aux Belles de son pays. L'avis du premier fut malheureusement négligé, & la confiance de Cesar lui couta la vie. Je me flatte que mes aimables Compatriotes ont eu plus d'égard à l'exhortation que je leur ai adressée ; du moins je n'ai entendu parler jusques-ici que d'un petit nombre de chutes survenues entr' elles dans le mois dernier. TEMS : l'Avis que l'Auteur a donné là-dessus aux Dames.

Avec tout cela je ne veux rien décider sur cet article, jusqu'à ce qu'il y ait neuf mois bien écoulés, parce que mon bon ami le chevalier de Coverley, à ce qu'il m'a dit souvent lui-même, a toujours plus affaire au bout de ce terme, en qualité de juge de paix, avec la jeunesse débauchée de sa campagne, qu'en toute autre saison de l'année.

Je ne dois pas oublier ici une lettre qui me fut écrite, il y a près de quinze jours, par une Dame, qui ne pouvoit plus se contenir, à ce qu'il semble, & qui prétend que le mois de *Mai* étoit alors expiré, parce qu'elle suit toujours le nouveau stile dans son calcul.

D'un autre côté diverses lettres, que des amans frustrés de leur attente m'ont écrites en colere, me persuadent que mon avis a été fort utile au beau Sexe, qui *averti* par-là, comme dit le vieux Proverbe, s'est aussi bien *muni*.

Un de ces Messieurs me dit qu'il voudroit m'avoir donné cent pistoles, & que je n'eusse pas écrit un tel Discours ;

puisque sa Maîtresse, qui lui avoit promis de s'expliquer au commencement de *Mai*, l'avoit renvoyé au mois de *Juin*, après la lecture de ce DISCOURS.

THIRSIS m'avertit que SYLVIE ne voulut pas se promener avec lui dans les prez, sous ombre que le SPECTATEUR le lui avoit défendu.

Un autre de mes correspondans, qui se signe *Math.* MAIGRET, se plaint de ce qu'accoutumé à déjeuner chez sa Maîtresse avec du chocolat, il n'y a bu depuis le premier de *Mai* que du thé verd, qui l'affame plutôt qu'il ne le nourrit.

Puisque je donnai mon avis aux Dames, dès que nous fûmes entrés dans cette saison de l'année, qui est un vrai tems de crise pour elles, il est juste qu'à la fin de cette même saison, je les félicite d'en être heureusement sorties, & que je leur en souhaite joie de tout mon cœur.

Elles peuvent à présent réfléchir sur les dangers qui les menaçoient, & dont elles ont eu le bonheur d'échapper, avec autant de satisfaction qu'en avoient autrefois leurs bisaieules, après avoir soutenu l'épreuve du feu, & marché nuds piés sur des socs ardens. Les influences du printems ont déjà perdu beaucoup de leur force: le Rossignol ne fait plus retentir nos bois de ses chansons amoureuses; les fleurs sont déjà tombées des arbres, & l'herbe émaillée des prez a été renversée par le faucheur.

Je vais donc permettre aux Belles de retourner à la lecture de leurs romans & à boire du chocolat; pourvu qu'elles en usent avec modération, jusques à la mi-*Juin*, lorsque le Soleil aura fait quelque progrès dans le Signe du *Cancer*. Il n'y a rien de plus dangereux qu'une trop grande sécurité. Les *Troyens*, qui s'étoient bien tenus sur leurs gardes tout le tems que les *Grecs* camperent devant leur ville, ne crurent pas plutôt le siege levé, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre, qu'ils se négligerent; mais dès la nuit suivante ils se virent bruler dans leurs lits. J'observerai d'ailleurs que si quelques climats jouissent d'un printems continuel, on voit certaines femmes qui se ressentent toute leur vie des influences du mois de *Mai*. Ce sont une espece de *Valétudinaires* à l'égard de la chasteté, auxquelles je voudrois prescrire un régime qui durât jusques à la fin de leurs jours. Je ne saurois croire que celles-ci soient tout-à-fait hors de danger qu'après avoir regardé notre Sexe, du moins cinq années de suite, à travers une paire de lunettes. Mr. HONEYCOMB m'a dit souvent qu'il est beaucoup plus aisé d'enlever une femme de cet ordre, après qu'elle a passé son année climactérique, qu'une jeune fille au-dessous de vingt-cinq ans; & qu'un Débauché de sa connoissance, qui avoit travaillé envain à gagner les bonnes graces d'un tendron

de quinze ans, avoit fait enfin sa fortune par l'enlevement de sa Grand-mere.

Mais puisque ce DISCOURS n'est pas destiné à celles du beau Sexe qu'on peut nommer *toujours vertes*, je m'adresserai à celles qui sont disposées à écouter les principes de la raison & de la vertu, & qui peuvent aujourd'hui me donner audience de sang-froid. S'il y en a quelques-unes qui aient perdu leur innocence, elles doivent se considérer comme étant dans le déplorable état où * CHAMONT trouve que sa sœur est tombée, lorsqu'il dit: Elle étoit à nos yeux comme une rose nouvelle; mais cet éclat qui nous charmoit s'est évanoui depuis qu'un destructeur cruel l'a cueillie.

Au contraire, celles qui ont observé les précautions que je leur ai données, & qui ont suivi les regles de la modestie, fleuriront à présent comme une rose au mois de *Juin*, environnées de nouveaux charmes, & de cette innocente pudeur qui éclate sur le visage. Avec tout cela, je les prie de vouloir penser à la honte qu'auroit un Général, qui, après avoir fait une heureuse campagne, se laisseroit surprendre dans ses quartiers d'hiver: il ne seroit pas moins deshonorable à une Dame de perdre, dans tout autre mois de l'année, ce qu'elle a eu soin de conserver dans le mois de *Mai*.

* C'est un des personnages d'une Tragédie de Mr. OTWAY, intitulée *L'Orpheline*, ou *le Mariage infortuné*.

Il n'y a point de charme dans le beau Sexe, qui puisse tenir la place de la vertu. Sans l'innocence, la beauté devient desagréable, & la qualité est digne de mépris; la bonne éducation dégénere en libertinage, & la vivacité de l'esprit se tourne en impudence. On observe que les peintres & les statuaires nous répréfentent toutes les vertus sous la figure de femmes; mais s'il y en a quelqu'une qui ait un droit plus immédiat à cette réprésentation, c'est à coup sûr la modestie. Je laisse aux théologiens à munir les Dames contre le vice opposé, en ce qu'elles peuvent être vaincues par les tentations: pour moi, il me suffit de leur avoir donné mes avis là-dessus, en ce à quoi l'instinct peut les entraîner.

X.

XXXIV. DISCOURS.

—— —— —— —— dolor ipse disertum Fecerat. —— —— —— —— ——

Ovid. Metam. L. XIII. 228.

La douleur, dont j'étois accablé, me rendoit éloquent.

Comme les *Stoïciens* bannissent toutes les passions en général, ils ne veulent pas que leur sage prenne aucune part aux afflictions des autres. * *Si vous*

Sur la COMPASSION, & l'éloquence naturelle à la Douleur.

* C'est la substance de la Sect. 23. de sa Philosophie.

voyez, dit EPICTETE, *votre ami dans le trouble, vous pouvez en paroître affligé, & lui témoigner même que vous y êtes sensible; mais gardez-vous bien d'en avoir une véritable douleur.* Les plus rigides de cette secte n'en vouloient pas même venir jusques à ce déhors affecté; & si l'on parloit à l'un d'eux de quelque calamité survenue au plus cher de ses amis, il répondoit d'abord. *Qu'est-ce que cela m'importe?* Si l'on aggravoit les circonstances de son malheur, en faisant voir qu'elles étoient terribles & en grand nombre, il répondoit de nouveau. *Tout cela peut être vrai; mais qu'est-ce que cela me fait?*

Pour moi, je crois que la compassion n'aide pas seulement à rafiner & à polir la nature humaine, mais qu'il y a quelque chose de plus doux & de plus agréable que tout ce qu'on peut trouver dans ce bonheur plein d'indolence ou cette insensibilité pour le genre-humain, en quoi les *Stoïciens* faisoient consister la sagesse. La pitié n'est autre chose que l'amour, la plus agréable de toutes les passions, adoucie par quelque mêlange de chagrin; c'est une espece de souci tendre, ou une généreuse sympathie, qui unit tous les hommes ensemble, & les confond dans le même sort.

Ceux qui ont donné des regles sur l'Art oratoire & le Poëtique conseillent à celui qui écrit, soit en prose ou en vers, d'exciter en lui-même le degré de douleur qu'il veut inspirer aux autres. De-là

vient

vient qu'il n'y a personne qui soit aussi en état d'émouvoir à la pitié que ceux qui racontent leurs propres souffrances. La douleur a une éloquence toute particulière, & fournit des traits plus pathétiques que la plus belle imagination n'en sauroit inventer. La Nature dicte en cette occasion mille sentimens passionnés, où l'Art ne peut jamais atteindre.

De-là vient aussi que les courtes harangues ou les belles sentences, qu'on trouve souvent dans les historiens, font plus d'impression sur l'esprit des lecteurs, que les endroits les plus étudiés d'une tragédie bien écrite. D'un côté le recit d'un fait, ou d'une grande vérité, met pour ainsi dire devant nos yeux la personne intéressée; au-lieu que de l'autre la fiction l'éloigne davantage de notre vue. Je ne sache pas avoir jamais lu une histoire, ancienne ou moderne, plus touchante qu'une lettre d'*Anne de* BOULEN, Epouse d'HENRI VIII, & Mere de la Reine ELIZABETH.* On la trouve écrite de sa propre main dans la Bibliotheque du Chevalier COTTON.† SHAKESPEAR lui-même n'auroit pu lui prêter un stile si conforme à son état & à son caractere. On y voit les plaintes d'une amante méprisée, les ressentimens d'une épouse maltraitée, & les

* *Otho.* C. 10.
† Voyez le *Journal Littéraire*, impr. à la *Haye*, Tom. IX. p. 202.

chagrins d'une Reine en priſon. Il eſt preſque inutile d'avertir mes lecteurs que cette Princeſſe étoit alors pourſuivie en juſtice pour avoir ſouillé la couche du Roi, & qu'elle fut enſuite décapitée en public à cette occaſion; quoique plusieurs aient cru qu'on lui fit plutôt ſon procès à cauſe que le Roi étoit devenu amoureux de *Jeanne* SEYMOUR, que pour aucun crime qu'elle eût commis. Voici de quelle maniere elle s'exprimoit dans cette lettre:

SIRE,

„ Le déplaiſir de votre Grandeur & „ mon empriſonnement me paroiſſent „ des choſes ſi étranges, que je ne ſai „ point du tout ni ce que je dois écrire „ ni ſur quoi je dois m'excuſer. Vous „ m'avez envoyé dire, par un homme „ que vous ſavez être mon ennemi dé„ claré depuis longtems, que, pour ob„ tenir votre faveur, je dois reconnoî„ tre une certaine vérité. Il n'eut pas „ plutôt fait ſon meſſage, que je m'ap„ perçus de votre deſſein; mais ſi, com„ me vous le dites, l'aveu d'une véri„ té peut me procurer ma délivrance, „ j'obéirai à vos ordres de tout mon „ cœur, & avec une entiere ſoumiſſion.

„ Que votre Grandeur ne s'imagine „ pas que votre pauvre femme puiſſe „ jamais être amenée à reconnoître une „ faute, dont la ſeule penſée ne lui eſt

» pas venuë dans l'esprit. Pour vous
» dire la vérité jamais Prince n'a eu
» une femme plus fidele à l'égard de
» tous ses devoirs, & dans toute sorte
» d'affection sincere, que celle que vous
» avez trouvée en la personne d'*Anne de*
» BOULEN, qui auroit pu se contenter
» de ce nom & de son état, s'il avoit
» plû à Dieu & à votre Grandeur de l'y
» laisser. Mais, au milieu de mon élé-
» vation & de la royauté où vous m'a-
» vez admise, je ne me suis jamais oubliée
» jusques à ce point, que je n'aye tou-
» jours appréhendé quelque revers pa-
» reil à celui qui m'arrive aujourd'hui.
» Comme elle n'avoit pas un fondement
» plus solide que la fantaisie de votre
» Grandeur, je croyois bien que la
» moindre altération seroit capable de
» vous tourner vers quelque autre ob-
» jet. Vous m'avez élevée, d'un bas
» étage, à la royauté, & à devenir
» votre compagne, fort au-delà de mon
» mérite, ou de mes desirs. Si donc
» vous m'avez cruë digne de cet hon-
» neur, ne souffrez pas, bon Prince,
» qu'aucune fantaisie volage, ou qu'au-
» cun mauvais conseil de mes ennemis,
» me prive de votre faveur royale; ne
» souffrez pas, bon Prince, qu'une tache
» si noire & si indigne, que celle d'avoir
» été infidele à votre Grandeur, ternisse
» la réputation de votre très-obéissante
» femme, & de la jeune Princesse vo-
» tre Fille. Ordonnez, bon Roi, que

„ l'on instruise mon procès; mais que
„ l'on y observe les loix de la Justice,
„ & ne permettez pas que mes ennemis
„ jurés soient mes accusateurs & mes
„ juges: ordonnez même qu'on me le
„ fasse en public, puisque ma fidélité ne
„ craint pas d'être exposée à la honte;
„ alors vous verrez mon innocence ju-
„ stifiée, vos soupçons levés, votre esprit
„ satisfait, & la calomnie réduite au
„ silence; ou mon crime paroîtra aux
„ yeux de tout le monde. Ainsi, quoi
„ qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordon-
„ ner de moi, votre Grandeur peut se
„ garantir de la censure publique, &
„ mon crime étant une fois prouvé en
„ justice, vous êtes en pleine liberté,
„ devant Dieu & devant les hommes,
„ non seulement de me punir comme une
„ épouse infidele, mais de suivre votre
„ inclination, que vous avez déja fixée
„ sur cette personne, pour l'amour de
„ laquelle je me vois réduite dans cet
„ état, & que j'aurois pu vous nommer
„ il y a longtems, puisque votre Gran-
„ deur n'ignore pas jusqu'où alloient mes
„ soupçons à cet égard.

„ Mais si vous avez résolu de me per-
„ dre, & que ma mort, fondée sur une
„ infame calomnie, vous doive mettre
„ en possession du bonheur que vous sou-
„ haitez, je prie Dieu qu'il veuille vous
„ pardonner ce grand crime, aussi bien
„ qu'à mes ennemis, qui en sont les in-
„ strumens; & qu'assis, au dernier jour,

„ sur son trône, devant lequel vous &
„ moi comparoîtrons bientôt, & où je
„ ne doute pas, quoi que le monde puisse
„ croire de moi, que mon innocence ne
„ soit ouvertement reconnuë, je le prie,
„ dis-je, qu'alors il ne vous fasse pas
„ rendre un compte rigoureux du traite-
„ ment cruel & indigne que vous m'au-
„ rez fait.

„ La derniere, & la seule chose que je
„ vous demanderai, est que je porte moi
„ seule tout le poids de votre indigna-
„ tion, & que ces pauvres & innocens
„ Gentilshommes, qui, à ce que j'ai ouï
„ dire, sont retenus à cause de moi dans
„ une étroite prison, n'en reçoivent au-
„ cun mal. Si jamais j'ai trouvé grace
„ auprès de vous; si jamais le nom d'*An-*
„ *ne de* Boulen a été agréable à vos
„ oreilles, souffrez que j'obtienne ma
„ demande, & je ne vous inquiéterai
„ plus sur quoi que ce soit; mais j'adres-
„ serai toujours mes ardentes prieres à
„ la Trinité, afin qu'il lui plaîse de vous
„ maintenir en sa bonne garde, & qu'elle
„ vous dirige dans toutes vos actions.
„ De ma triste prison à la *Tour*, le 6 de
„ *Mai*.

Votre très-fidèle & très-
obéissante femme

Anne de Boulen.

XXXV. DISCOURS.

Ut nemo in sese tentat descendere! nemo!

PERS. Sat. IV. 23.

Ah! qu'il est vrai que personne ne tâche de s'examiner, & de se connoître! Non, personne!

Différentes sortes d'HYPOCRISIE, & les moyens de s'en garantir, ou d'arriver à la connoissance de soi-même.

L'Hypocrisie, au quartier de la ville où se trouve la cour, est bien différente de celle qu'on voit dans la cité. L'Hypocrite à la mode tâche de paroître plus déréglé qu'il n'est, & l'Hypocrite citoyen voudroit passer pour avoir plus de vertu qu'il n'en a. Le premier semble craindre tout ce qui a quelque apparence de religion, & souhaiteroit qu'on le crût engagé dans plusieurs intrigues amoureuses & criminelles, dont il n'est pas coupable. Le dernier se revêt d'un extérieur dévot, & cache une infinité de vices sous les belles apparences de la vertu.

Mais il y a une autre sorte d'Hypocrisie, qui differe de ces deux-là, & qui doit servir de sujet à ce DISCOURS: je veux dire cette Hypocrisie, qui engage un homme non seulement à en imposer aux autres, mais aussi à se tromper lui-même; cette Hypocrisie, qui le rend la dupe de son propre cœur, qui le persuade qu'il a plus de vertu qu'il n'en a dans

le fond, qui l'empêche de faire attention à ses vices, ou qui oblige à les prendre pour des vertus. C'est de cette fatale Hypocrisie & de cet aveuglement de soi-même dont le Psalmiste parle, lorsqu'il dit: * *Qui est celui qui connoît ses fautes commises par erreur? Purge-moi de de mes fautes cachées.*

Si les impies de profession méritent que les écrivains de morale employent tous leurs efforts pour les ramener du vice & de l'égarement, quel soin & quelle compassion ne doivent pas attendre de leur part ceux qui marchent dans les sentiers de la mort, & qui s'imaginent être dans le chemin de la vertu? C'est pour cela même que je tâcherai de poser ici quelques regles qui puissent aider à découvrir ces vices qui se tiennent cachés sous les enveloppes & les replis du cœur, & de montrer les moyens par lesquels on peut atteindre à une véritable connoissance de soi-même. Ceux que l'on prescrit d'ordinaire sont de nous examiner sur les préceptes & les maximes de l'Evangile, qui doivent servir à régler toutes nos démarches, & de comparer notre vie à celle de Jesus-Christ, le modele de la perfection, aussi-bien que le guide & le Maître de ceux qui reçoivent sa doctrine. Quoiqu'on ne sauroit trop insister sur ces deux articles, il y a tant d'habiles écrivains qui les ont touchés, que je ne m'y arrêterai pas davantage.

* Pseaum. XIX. 13.

Ainsi je vai proposer les moyens suivans à ceux qui ont envie de connoître leurs défauts secrets; & de ne s'estimer que ce qu'ils valent.

I. Je les exhorte à bien réfléchir en premier lieu sur le caractere qu'ils soutiennent auprès de leurs ennemis. Il arrive souvent que nos amis nous flattent, & qu'ils nous déguisent tout, de même que l'Amour-propre. Ou bien ils ne voyent pas nos défauts, ou ils nous les cachent, ou ils les exténuent à nos yeux d'une telle maniere, que nous les croyons trop legers pour y prendre garde & y remédier. Nos ennemis, au contraire, épient toutes nos démarches, ils découvrent jusques aux moindres imperfections qui se trouvent en nous; & quoique leur malice les engage quelquefois à les agraver, elle est presque toujours fondée sur quelque chose de réel. Un ami grossit les vertus, & un ennemi éxagere les vices. Un homme sage & prudent doit faire attention à ce qu'ils disent tous deux, pour s'animer à la pratique des unes, & s'éloigner des autres. Plutarque a écrit un essai sur les bons offices qu'on peut recevoir de ses ennemis, & il nous dit qu'un de ces avantages consiste en ce que leurs reproches nous montrent par le côté le plus laid, & qu'ils nous découvrent plusieurs défauts, que nous n'aurions jamais pu observer sans le secours de ces malins censeurs.

II. En deuxieme lieu, pour arriver à

la connoissance de nous-mêmes, il faut éxaminer jusqu'à quel point nous méritons les éloges qu'on nous donne; si les actions qui nous les attirent partent d'un bon principe, & si nous possédons les vertus pour lesquelles on nous applaudit. Cet éxamen est d'une absoluë nécessité, puisque nous sommes fort disposés à nous estimer ou à nous condamner suivant l'opinion des autres, & à sacrifier le témoignage de notre cœur au jugement du public.

III. En troisieme lieu, afin de ne pas nous égarer sur un article de si grande importance, nous ne devons pas avoir une trop haute idée de certaines vertus que nous possédons, & qui sont un peu suspectes: puisqu'il y a une infinité de personnes, aussi sages & aussi éclairées que nous, qui en ont une tout autre idée. Nous devrions toujours agir avec beaucoup de retenue en certain cas, où il n'est pas impossible que nous errions. Un zèle ardent, la bigoterie & la persécution en faveur d'un parti ou d'une opinion, quelque louables que les croyent certains esprits foibles de tous les partis, exposent le Genre-humain à un nombre infini de calamités, & sont des principes très criminels en eux-mêmes; avec tout cela combien de personnes d'une piété éxemplaire n'y a-t-il pas qui nourrissent ces monstres dans leur sein, & qui les prennent pour des vertus? J'avouë de bonne foi que je n'ai jamais vu

aucun parti si juste & si raisonnable qu'un homme pût le suivre dans toute l'ardeur de son zele, & conserver en même tems son innocence.

IV. Nous devrions aussi nous défier de ces actions qui viennent du tempérament, de nos passions favorites, d'une éducation particuliere, ou de tout ce qui s'accorde avec nos intérêts mondains. A l'égard de tous ces cas & de leurs semblables, le jugement d'un homme est facile à pervertir, & il se trouve embarrassé d'un poids qui l'entraîne. Ce sont les avenues secrettes de l'esprit, à travers lesquelles un million d'erreurs & de préjugés se glissent, sans qu'on y prenne garde, ou qu'on les observe. Un homme sage tiendra pour suspectes ces démarches qui lui sont dictées par tout autre principe que celui de la raison, & il craindra toujours quelque mal caché dans tout dessein qui est d'une nature équivoque, lorsqu'il se trouve conforme à son tempérament, à son âge, ou à sa maniere de vivre, & qu'il favorise sa passion ou son intérêt.

Il n'y a rien qui nous soit plus important que de sonder ainsi nos pensées, & de fouiller dans tous les replis de nos cœurs, si nous voulons affermir nos ames & les orner d'une vertu solide, capable de nous être de quelque usage au dernier jour, lorsqu'elle devra soutenir l'épreuve d'une Sagesse & d'une Justice infinies.

Pour en venir à la conclusion de cet essai, j'observerai que les deux sortes d'Hypocrisie dont j'ai parlé d'abord, c'est-à-dire celle qui nous engage à tromper les autres, & celle qui nous réduit à nous en imposer à nous-mêmes, sont touchées d'une maniere très-belle & fort vive dans le Pseaume CXXXIX. La vanité de la premiere y est étalée par des réflexions sur la toute-science & la toute-présence de Dieu, que l'Auteur y célèbre en des termes aussi poëtiques & aussi nobles que j'en aye jamais vu dans aucune piece sacrée ou profane. L'autre sorte d'Hypocrisie y est insinuée dans les deux derniers versets, où le Psalmiste adresse cette demande emphathique à celui qui sonde les cœurs & les reins: *O Dieu; sonde-moi, & cherche le fond de mon cœur; éprouve-moi, & examine mes pensées. Regarde, s'il y a quelque malice en moi, & veuille me conduire dans le chemin éternel.*

L.

XXXVI. DISCOURS.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator. —— —— ——

Hor. A. P. 180.

Ce qui ne frappe que les oreilles fait moins d'impression sur les esprits que ce qui frappe les yeux, & qui laisse au spectateur le plaisir d'apprendre par lui même.

SI je publiois tous les Avertissemens, sur divers sujets qui me viennent de différentes personnes, aussi distinguées par leur qualité que par les circonstances où elles se trouvent, leur seule publication, sans les accompagner d'aucune remarque, suffiroit pour exciter toutes les passions dont l'esprit humain est capable. Les deux ou trois lettres suivantes serviront de preuve à cet égard. Il semble que les personnes de qui je les ai reçuës, hors d'état de pouvoir recourir à l'autorité des loix, les ont plutôt écrites pour se décharger le cœur, que dans l'espérance d'obtenir justice ou quelque consolation.

Mr. le Spectateur,

Lettre d'une jeu- „ Je suis une jeune femme, avec „ quelque beauté & de la naissance,

„ mariée à un Gentilhomme qui m'a- „ dore; mais j'ai le malheur d'être l'ob- „ jet de la passion criminelle d'un Sei- „ gneur intime ami de mon époux. „ Cette grande familiarité lui donne „ un accès libre auprès de moi, & de „ fréquentés occasions de m'entretenir „ en particulier. Mon cœur est dans „ une agonie extrême, & la honte me „ couvre le visage, lorsque je me vois „ réduite à vous annoncer que ma me- „ re, la plus intéressée de toutes les „ femmes & gagnée par ce faux ami, „ me sollicite en sa faveur. Mon hon- „ nête & crédule époux me gronde „ souvent de ce que je marque de l'im- „ patience à la vuë de son ami, & je „ ne suis jamais seule avec ma mere, „ qu'elle ne m'étourdisse de contes sur „ les femmes les plus distinguées de la „ ville, dont telle & telle sont aussi cou- „ pables que je pourrois l'être moi-même „ en suivant son avis. Elle rit de ma sur- „ prise, & cherche à m'insinuer que, „ malgré sa réputation de femme ver- „ tueuse, je ne suis pas la fille de son „ mari. Il feroit bien à souhaiter que la „ publication de cette lettre me délivrât „ de la cruelle importunité de ma me- „ re, & de la perfide galanterie de l'a- „ mi de mon époux. J'aime sincere- „ ment la vertu, & je suis résoluë à „ conserver mon innocence. Pour pré- „ venir les suites funestes d'une pareil- „ le découverte, & empêcher que mon

une femme, dont l'honneur est attaqué par sa mere & un ami de son époux.

„ mari ne ressente l'affront que son ami
„ lui fait, ou que ma mere ne soit
„ exposée à l'infamie, je ne vois pas
„ d'autre moyen que celui d'abandon-
„ ner le pays. Les personnes intéres-
„ sées verront bien-tôt que ces circon-
„ stances les regardent; & quoiqu'elles
„ ne soient plus sensibles aux principes
„ de l'honneur, je me flatte que la lec-
„ ture de cette lettre pourra leur cau-
„ ser de la honte & les ramener ainsi à
„ leur devoir. Je vous prie donc, mon
„ cher Monsieur, si vous avez quelque
„ compassion pour la vertu offensée, de
„ vouloir insérer ces lignes dans quel-
„ qu'une de vos feuilles volantes, & vous
„ obligerez infiniment &c.

Sylvie.

Mr. le Spectateur,

Lettre d'un Epoux amoureux d'une autre femme jusqu'à la fureur.

„ J'ai en partage une femme de mé-
„ rite; mais je suis devenu amoureux
„ d'une Demoiselle de sa connoissance,
„ qui doit se marier avec un Gentil-
„ homme qui n'est pas indigne de la pos-
„ séder. J'ai le bien de cette Demoi-
„ selle en dépôt, ce qui fait que mon
„ consentement est requis en quelque
„ maniere dans cette occasion; mais je
„ suis au désespoir lorsque je pense au
„ bonheur de cet honnête homme, &
„ j'en ai une si grande envie, que
„ contre toute sorte de raisons & d'é-

„ quité, il n'y a point de mauvais tour „ dont je ne m'avise pour retarder les „ nóces. Ce n'est pas que j'aye la „ moindre espérance ; EMILIE, c'est „ ainsi que j'appellerai cette Demoisel„ le, est d'une vertu rigide; & son a„ mant est celui de tous les hommes „ que je choisirois plutôt pour mon a„ mi ; cependant la jalousie, quoique „ si mal placée, me ronge & me dévo„ re; tourmenté & sensible comme un „ Démon, je maudis ce que je ne sau„ rois qu'approuver. Au moins si cet „ aveu de ma disposition diabolique é„ toit la marque de mon repentir ! mais „ à l'heure qu'il est j'aimerois mieux „ voir la ruine de ces deux excellentes „ personnes, que leur union. Je vous „ prie, Mr. le SPECTATEUR, de „ me donner un DISCOURS sur cette „ cruelle envie qui me tourmente, „ quoiqu'elle soit si mal fondée, & de „ vouloir mettre tout en œuvre pour „ éxorciser une foule de gens qui en „ sont presque aussi possédés que votre „ serviteur.

CANNIALE.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une Demoiselle outrée de ce que son amant

„ Je n'ai pas d'autre voie que celle-ci „ pour rendre mes actions de graces à „ un homme, & marquer mon ressen„ timent à un autre. Voici la situation „ où je me trouve. Il y a cinq ans pas-

cherchoit à la corrompre, & non pas à l'épouser.

„ sés qu'un Gentilhomme, qui a plus de
„ bien que je n'en devrois attendre,
„ sur le pié où les choses en sont à l'é-
„ gard de notre Sexe, me fait la cour.
„ Vous savez que deux personnes peu-
„ vent vivre d'une certaine maniere en-
„ semble, que tous leurs amis & leurs
„ proches comptent que ce sera un ma-
„ riage, & que tout le monde les croit
„ faites l'une pour l'autre. Depuis quel-
„ que tems on nous a regardés, lui &
„ moi, de cet œil, & il y a plus
„ de trois années que je l'aime avec
„ beaucoup de tendresse. Persuadée qu'il
„ est très-soigneux de sa fortune, j'a-
„ vois toujours cru qu'il vivoit d'une
„ grande œconomie pour remplacer ce
„ qui pouvoit manquer à la mienne, &
„ se dédommager ainsi de ce qu'une au-
„ tre auroit pu lui procurer. Mais je
„ m'apperçus, il y a quelques mois,
„ qu'il changeoit de conduite à mon é-
„ gard, qu'il tâchoit de me trouver
„ seule, & qu'il s'énonçoit en des ter-
„ mes plus passionnés qu'à l'ordinaire,
„ sous prétexte qu'il n'étoit plus le maî-
„ tre de sa passion, qu'il ne pouvoit
„ plus résister à mes charmes, & autres
„ belles choses de cette nature. Mal-
„ gré la longue fréquentation qu'il y a
„ eu entre nous, je n'ai pu jamais ob-
„ tenir sur moi de lui dire alors qu'il ne
„ dépendoit que de lui de me posséder.
„ Mais l'autre soir il eut la franchise &
„ l'impudence de s'expliquer; & de me
décla-

„ déclarer tout net qu'il ne vouloit de
„ moi que pour sa Maîtresse. Je répon-
„ dis à sa déclaration comme elle le mé-
„ ritoit; sur quoi il m'offrit le double
„ de ce qu'il venoit de me présenter,
„ pour m'engager à me rendre. Sans a-
„ voir même aucun égard à la colere qui
„ m'animoit, il me dit qu'il étoit fâché
„ d'avoir si mal profité de ces heureux
„ momens où nous nous étions trou-
„ vés seuls ensemble, éloignés de tout
„ le monde. *Il est vrai*, ajoûta-t-il,
„ *que nous le sommes à présent.* Là-dessus
„ je m'enfuis chez une Dame de mes
„ Voisines, & quoique son mari fût
„ dans la chambre, je me jettai sur un
„ lit de repos, où je versai d'abord un
„ torrent de larmes. Aussi-tôt mon
„ amie le pria de se retirer; mais il ne
„ voulut pas y consentir par un princi-
„ pe d'humanité. *Il y a*, dit-il, *quel-
„ que chose de si extraordinaire dans son é-
„ tat que je veux prendre part à son afflic-
„ tion ; &, que ce soit tout ce qui vous
„ plaira ; elle est assez de vos amies pour
„ être persuadée qu'elle peut éxiger de moi
„ tous les services dont je suis capable.* Il
„ s'assit alors auprès de moi, & il m'en-
„ tretint d'une maniere si fraternelle,
„ que je lui découvris tout le sujet de ma
„ douleur. Il parut si outré du procédé
„ indigne de mon amant, il eut tant
„ d'égard à ma foiblesse, & il m'allégua
„ de si bonnes raisons pour me détacher
„ de l'amitié que j'avois conçuë pour

„ ce perfide qui ne pensoit qu'à me cor-
„ rompre, que je me flatte de le bannir
„ entierement de mon esprit. Cet hon-
„ nête-homme & son épouse font au-
„ jourd'hui mon unique consolation, &
„ je ne suis pas plus gênée avec eux
„ que si j'étois seule. Ainsi j'espere qu'en
„ peu de temps le mépris & la haine
„ succederont aux restes de tendresse
„ que je pourrois avoir pour un infame
„ & un vilain. Je suis &c.

T.

DORINDE.

XXXVII. DISCOURS.

Qui mores hominum multorum vidit. ———.
HOR. A. P. vs. 142.

Qui s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples.

Raisonnemens des POLITIQUES dans les Caffés publics, à l'occasion de la fausse nouvelle qui avoit couru sur la mort de LOUIS XIV.

LORSQUE j'examine tous les quartiers & les différentes paroisses de cette grande ville, je la regarde comme un assemblage de différentes nations distinguées les unes des autres par leurs coutumes, leurs manieres & leurs intérêts. On ne voit pas tant de différence à tous ces égards entre les Cours de deux pays, qu'il y en a ici entre la Cour & la Ville. En un mot les habitans de St. *James*, quoiqu'ils vivent sous les mê-

mes Loix & qu'ils parlent la même langue, sont un peuple distinct de ceux qui demeurent à *Cheapside*; & ceux-ci à leur tour ne different pas moins, dans leurs idées & leurs conversations, de ceux du *Temple* d'un côté & de ceux de *Smithfield* de l'autre, que s'ils étoient à plusieurs degrés de longitude les uns des autres & qu'ils vécussent sous différens climats.

De-là vient que, lorsqu'il y a quelque affaire importante sur le tapis, je me plais à entendre les réfléxions qui se font là-dessus dans les divers quartiers de *Londres* & de *Westminster*, & à courir de tous côtés une journée entiere, pour savoir les différentes idées que mes ingénieux Compatriotes en ont. Ainsi je connois de visage nos plus célebres Politiques dans l'étenduë de l'une & l'autre ville; &, informé d'ailleurs que tout Caffé a son ministre d'état en particulier, qui est la bouche & l'Interprete de la ruë où il demeure; je m'assieds toujours auprès de lui, pour savoir ce qu'il pense de la situation des affaires. Durant le dernier circuit que j'ai fait dans ce dessein, * il y a environ trois mois, le bruit courut que le Roi de *France* étoit mort. Persuadé que cet évenement changeroit toute la face des affaires en *Europe*, & qu'il produiroit quantité de belles spéculations dans nos

* Entre les mois de *Mars* & d'*Avril* 1712.

Caffés publics, j'étois bien aise d'apprendre ce que nos plus grands Politiques croyoient.

Pour commencer aussi près de la source qu'il m'étoit possible, j'allai d'abord au Caffé de St. *James*, où je trouvai la premiere chambre, qui donne sur la ruë, pleine d'un essain de Politiques. Les raisonnemens qui se faisoient vers la porte étoient bien peu de chose; mais ils se rafinoient à mesure qu'on approchoit de l'autre bout; & ils s'élevoient à un si haut degré de perfection dans la seconde chambre, où il y avoit un petit Cercle de Spéculatifs, assis à la portée des vapeurs qui s'exhaloient de la caffetiere, qu'on y disposa de toute la Monarchie d'*Espagne*, & qu'on y expédia toute la race des *Bourbons*, en moins d'un quart-d'heure.

Je me rendis ensuite au Caffé de *Giles*, où je vis une troupe de *François* qui raisonnoient sur la vie & sur la mort de leur grand Monarque. Ceux qui avoient embrassé le parti des *Whigs* disoient positivement qu'il étoit mort depuis environ huit jours. Là-dessus ils prétendoient que leurs freres condamnés aux Galeres en sortiroient bientôt, & qu'eux-mêmes seroient aussi rétablis; mais sur ce qu'ils n'étoient pas d'accord je résolus de poursuivre ma tournée.

A mon arrivée au Caffé de *Jeannette* MAN j'apperçus un jeune Eveillé, qui, voyant entrer un de ses amis en même

tems que moi, retroussa son chapeau, & l'aborda en ces termes: *Eh bien, mon ami, le vieux pécheur est enfin mort. Alerte, camarade. C'est à présent, ou jamais, qu'il faut aller tout droit aux portes de* PARIS. Il lâcha plusieurs autres réfléxions de la même solidité; ce qui m'obligea de me retirer au plus vite.

Entre *Charing-Cross* & *Covent-Garden* je ne trouvai que peu de variations dans les raisonnemens politiques. Lorsque j'arrivai au Caffé de *Guillaume*, le discours y avoit déja passé de la mort de LOUIS XIV. à celle de Mrs. BOILEAU, RACINE, CORNEILLE, & de plusieurs autres Poëtes fameux, qu'on regrettoit à cette occasion, parce qu'ils auroient pu enrichir le public de belles élégies sur la mort d'un si grand Prince, le Protecteur & le *Mécene* des Savans.

Dans un Caffé tout auprès du *Temple*, je vis deux jeunes Messieurs qui disputoient avec beaucoup de feu sur la succession à la Monarchie d'*Espagne*. Ils sembloient être gagés tous deux, l'un pour servir d'Avocat au Duc d'*Anjou*, & l'autre à *Sa Majesté Impériale*. Ils vouloient décider du droit à ce Royaume par les Loix Parlementaires du nôtre; mais, incapable de les suivre dans tous ces Labyrinthes, je me rendis à un Caffé proche de l'Eglise de S. *Paul*, où un Savant raisonnoit à perte de vuë, & entretenoit la Compagnie du déplorable

état de la *France* sous la Minorité du Roi défunt.

De-là je tournai à la droite pour enfiler la *Ruë des Poissonniers*, & j'entrai dans un Caffé, où le grand Politique du quartier n'eut pas plutôt fumé sa pipe & ruminé un peu sur la nouvelle qui couroit qu'il s'énonça en ces termes: *Si le Roi de* France, dit-il, *est mort, nous allons avoir quantité de Maquereaux; parce que ses Capres, qui désolent notre pêche depuis une dixaine d'années, ne la troubleront plus.* Ensuite il examina quelle influence la mort de ce grand Monarque auroit sur nos Sardines; il en discourut si juste, & il égaya si bien la matiere, qu'il remplit de joie tous ses Auditeurs.

Peu sensible moi-même à ces réflexions, je partis de la main, & j'allai donner dans un Caffé borgne, situé au bout d'une ruëtte, où je trouvai un *Non-Jureur* aux prises avec un Passementier *Non-Conformiste*, Protecteur & l'Appui d'un Conventicule du voisinage. L'un soutenoit que le feu Roi de *France* pouvoit être mis en parallele avec Auguste, & l'autre qu'il avoit plutôt ressemblé à Neron. La dispute s'échauffa beaucoup; mais sur ce que je m'apperçus qu'ils tournoient souvent les yeux vers moi, dans la crainte qu'ils n'en appelassent à ma décision, je payai la valeur d'une tasse de caffé, & je pris ma route vers *Cheapside*,

Alors il me falut éxaminer plusieurs enseignes, avant que d'en trouver une qui répondît à mon but. Enfin j'entrai dans un Caffé, où la premiere personne que je vis témoignoit une grande sensibilité pour la mort du Roi de *France*; mais sa douleur ne venoit pas tant de la perte de ce Monarque, comme il s'en expliqua lui-même, que de la vente de ses actions à la Banque, depuis environ trois jours. Là-dessus un chapelier, qui étoit l'oracle de ce Caffé, & qui n'y étoit jamais sans avoir un cercle d'admirateurs, en prit bon nombre d'entre eux à témoin qu'il leur avoit déclaré, il y avoit plus d'une semaine, que le Roi de *France* étoit mort. Il ajoûta qu'en égard aux derniers avis qui étoient venus de ce Royaume, il étoit impossible que la nouvelle ne fût vraie. Dans le tems qu'il raisonnoit de cette maniere, & qu'il parloit d'un ton de Maître à ses Auditeurs, il entra un Monsieur, qui venoit du Caffé de * *Garraway*, & qui nous dit que la poste de *France* étoit arrivée. Il assura même qu'il y avoit plusieurs lettres qui marquoient que le jour de leur départ le Roi se portoit si bien qu'il étoit allé ce matin à la chasse. Dès que Mr. le chapelier eut entendu cette nouvelle, il escamota son chapeau qui étoit pendu à une cheville, & il se retira tout confus à sa boutique. Pour moi,

* C'est un Caffé où se rendent les Actionistes, & qui n'est pas loin du Bureau de la Poste.

je finis-là mes courses de cette journée, ravi d'avoir observé les différentes opinions qu'il y avoit sur un si grand évenement, & combien chacun est porté à envisager tout ce qui arrive par rapport à son état & à son intérêt particulier.

L.

XXXVIII. DISCOURS.

—— —— Non omnia possumus omnes.
VIRG. Ecl. VIII. 63.

Nous ne sommes pas tous capables des mêmes choses.

L'AFFECTATION d'un Caractere opposé au naturel ne réussit jamais, & ne sert qu'à rendre les hommes ridicules.

LA Nature ne fait rien envain; le Créateur de l'Univers a destiné chaque être à un certain usage, & il a si bien déterminé la sphere de leur activité, ou la route qu'ils doivent suivre, que, s'ils viennent à s'en détourner le moins du monde, ils se rendent incapables de répondre au but de leur création. Dans l'économie civile, qui regarde les Sociétés, il en est à peu près de même que dans la naturelle: l'une & l'autre forment une espece de chaîne, où le désordre se met dès qu'un seul chaînon y manque. Il est aussi clair que la plupart du ridicule qu'on voit entre les hommes vient par-tout de ce qu'ils affectent des carac-

teres auxquels ils ne sont pas propres, & que la Nature ne leur avoit pas destinés.

Chaque homme a une ou plusieurs qualités, qui le peuvent rendre utile à lui-même & aux autres: la Nature ne manque jamais de les indiquer; &, pendant que l'enfant est sous sa direction, elle a soin de le conduire dans ses premieres démarches; elle s'offre même ensuite à le guider jusques à la fin de sa course. S'il l'accepte, il ne sauroit presque s'égarer: la Nature est toujours éxacte à s'acquitter de ses engagemens; comme elle ne promet jamais ce qu'elle n'est pas en état de tenir, aussi ne manque-t-elle jamais d'éxécuter ce qu'elle promet. Le malheur est que les hommes dédaignent ce en quoi ils pourroient se rendre habiles, & qu'ils affectent des choses pour lesquelles ils ne sont pas nés; ils se croyent déjà les maîtres de ce à quoi leur génie les dispose, & ils tournent toute leur ambition à exceller dans ce qui n'est pas à leur portée: ils deviennent les ennemis de leurs talens, à peu près comme les avares le sont de leur repos; ils ne goûtent aucun plaisir dans la jouissance de ce qu'ils ont, par la sotte envie de vouloir obtenir ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils n'obtiendront peut-être jamais.

CLEANTHE a du bon sens, la mémoire heureuse, & un esprit qui joint à la vigueur de son corps le rend capable de la plus grande application; en

un mot, il n'y a pas une seule Profession honnête où il n'eût pu réussir, & paroître même avec quelque éclat. Mais il ne veut pas s'y borner; il est follement entêté du caractere d'un gentilhomme poli; toutes ses pensées tournent de ce côté-là, au-lieu de s'appliquer à l'Anatomie, de fréquenter les cours de justice, ou d'étudier les peres. CLEANTHE lit des comédies, il danse, il s'ajuste & il perd son tems à des visites inutiles; au-lieu d'être un fameux Avocat, un habile Ministre, ou un bon Médecin. CLEANTHE est un vrai fat, & il sera l'objet du mépris de tous ceux qui le connoissent pour avoir mal appliqué ses talens. C'est à cette affectation que le monde est redevable de toute la race des fats qu'on y voit: la Nature, dans toutes ses différentes scenes, n'a jamais donné un tel rôle à jouer; elle a quelquefois produit un Innocent; mais un fat est de la fabrique des hommes qui employent leurs talens d'une tout autre maniere qu'elle ne l'éxige. Aussi ne manque-t-elle pas de s'en ressentir, & de se venger tôt ou tard de ceux qui la croisent. On n'a gueres plus de succès à la contrequarrer sur cet article que dans la production des végétaux; avec le secours de l'Art & une bonne couche l'on peut en extorquer une plante, ou une salade précoce; mais quelle fadeur & quelle insipidité n'y trouve-t-on pas? C'est l'emblême de VALERIEN & de sa Poësie; VALERIEN a

du savoir, il pense juste, il parle correctement, il est civil & poli; en un mot, on le croyoit un génie universel; & cela étoit si vrai, qu'il n'y avoit qu'une seule chose à laquelle il ne fût pas propre: il n'avoit point de talent pour la poësie; malgré tout cela, il veut être poëte, il fait des vers, & il met son esprit à la torture pour convaincre la ville qu'il n'est pas un génie aussi extraordinaire qu'on l'avoit d'abord cru.

Si les hommes se bornoient à greffer sur la Nature, & à vouloir aider ses opérations, quel succès n'en devroit-on pas attendre? CICERON ne seroit pas le seul Orateur, ni VIRGILE le seul Poëte, ni CESAR le seul Général d'Armée. Bâtir sur la Nature, c'est poser le fondement sur une roche: tout s'y place, pour ainsi dire, de soi-même, & l'ouvrage n'est pas plutôt commencé qu'il est à moitié fait. Le génie de CICERON le portoit à l'éloquence, & celui de VIRGILE à cultiver les muses; ils obéirent l'un & l'autre à leur instinct, & ils en furent dignement recompensés. Si VIRGILE eût suivi le Barreau sa vertu franche & modeste n'y auroit pas trop brillé, & si l'Orateur Romain se fût adonné à la Poësie son talent pour la déclamation ne lui auroit presque de rien servi. La Nature laissée à elle-même nous montre le meilleur chemin; elle ne veut pas qu'on la force, ni qu'on la contraigne; & si nous négligeons de

la fuivre nous en fouffrons toujours les premiers.

Par-tout où la Nature a deffein de produire quelque chofe, elle ne manque jamais d'en fournir les femences, qui ne font pas moins néceffaires à la production des qualités morales ou intellectuelles, qu'à la formation des plantes; & je ne fai comment il arrive qu'un homme qui veut verfifier en dépit de la Nature n'eft pas trouvé auffi ridicule que le feroit un jardinier qui prétendroit avoir des jonquilles ou des tulipes fans le fecours de leurs oignons.

Puifqu'il n'y a point de bonne ou de mauvaife qualité qui ne regarde les deux fexes, il n'y a nul doute que les Dames ne fouffrent, pour le moins autant que les hommes, d'une affectation de cet ordre. On n'en fauroit mieux voir le ridicule que dans les deux caracteres opposés de CELIE & de RUSTICANE. La premiere eft environnée de charmes & d'un naturel fort doux; mais elle n'a point d'efprit, & fa voix eft très défagréable; l'autre eft laide & incivile, mais elle a de l'efprit & du bon-fens. Si CELIE vouloit garder le filence, fes Spectateurs l'adoreroient; fi RUSTICANE vouloit parler, fes Auditeurs l'admireroient; mais CELIE eft une caufeufe infatigable, & RUSTICANE fe donne des airs mornes & languiffans: deforte qu'on a de la peine à croire que l'une foit belle & que l'autre ait de l'efprit.

Chacune d'elles néglige ses bonnes qualités & affecte celles de l'autre; CELIE voudroit qu'on la crût spirituelle, & RUSTICANE voudroit passer pour une beauté.

Le pis est que par cette affectation les hommes perdent non seulement une bonne qualité, mais qu'ils en contractent une mauvaise; non seulement ils deviennent incapables de ce à quoi ils étoient propres, mais ils se destinent à ce pourquoi ils n'ont aucun talent; desorte qu'au-lieu de se distinguer par un endroit, ils se rendent fort ridicules par un autre. Il en est de même à l'égard des Dames. Si NEGRILLE n'eût pas cherché à donner de l'éclat à son teint, elle seroit encore prônée sous le nom de *la Beauté olivâtre*; mais elle a voulu y mêler du blanc & du rouge, & on la distingue aujourd'hui par *la Dame qui sait bien peindre*. En un mot, si l'on pouvoit engager le monde à pratiquer cet Avis: *Suivez la Nature*, que l'Oracle de *Delphes* prononça lorsque CICERON lui demandoit à quoi il devoit se destiner, nous verrions presque tous les hommes aussi habiles dans leur vocation que cet illustre Romain l'étoit dans la sienne; les Femmes banniroient bientôt l'impertinence & l'affectation, & l'on ne verroit plus entre nous des fats ni de caracteres empruntés. Pour moi, je n'ai jamais pu regarder cette opposition à la Nature que comme la plus haute de toutes les folies & un des

crimes les plus atroces, puisqu'elle combat les ordres de la Providence, & qu'elle imite, pour m'exprimer avec CICERON, la revolte des géans qui faisoient la guerre au Ciel.

Z.

XXXIX. DISCOURS.

—— —— abest facundis gratia dictis.
OVID. Metam. L. XIII. 127.

Leurs Discours sont éloquens, mais ils les prononcent sans aucune grace.

Sur l'ACTION des Orateurs *Anglois*.

LA plupart des Ecrivains étrangers qui ont donné le caractere de la Nation *Angloise*, quelques défauts qu'ils lui attribuënt, conviennent en général que les *Anglois* sont modestes. Peut-être aussi que leur modestie est la cause que nos orateurs ont moins d'action & qu'ils gesticulent moins que ceux des autres pays. Nos Prédicateurs sont presque immobiles en chaire, & ils ne veulent pas remuër un seul doigt pour donner quelque grace aux meilleurs sermons qu'il y ait au monde. On voit les mêmes statuës parlantes au barreau, & dans tous les lieux publics où la Dispute est admise. Nous prononçons nos discours tout d'une venuë, sans ces éclats de la voix,

ces mouvemens du corps, & ces nobles gestes de la main, qu'on a tant loués dans les anciens orateurs de la *Grece* & de *Rome*. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang-froid, & conserver notre calme dans un discours qui roule sur ce que nous avons de plus cher au monde. Quoique notre zèle nous excite à employer les plus belles figures de la rhétorique, il est incapable de remuër aucun de nos membres. J'ai souvent ouï dire à ceux qui ont vu l'*Italie*, qu'un *Anglois* qui n'a pas voyagé ne sauroit admirer toutes les beautés des Pieces *Italiennes*, parce que diverses attitudes qu'on voit répréfentées font particulieres à cette nation. Celui qui n'a pas vu un *Italien* en chaire ne découvrira jamais la noblesse du geste que Raphael donne à S. Paul dans un tableau, où il le répréfente au milieu d'une Assemblée de Philosophes payens à *Athènes*, auxquels il annonce l'Evangile, avec les deux bras levés en haut, & qu'il semble foudroyer par les traits de son éloquence.

Il est certain qu'un orateur public ne sauroit trop étudier les gestes & les tons de voix propres aux sujets qu'il manie. Les uns & les autres sont une espece de commentaire sur tout ce qu'il dit, & ils font plus d'impression sur le gros de ses Auditeurs que les argumens les plus solides. Ils les tiennent éveillés ; ils fixent leur attention, & leur insinuent que

l'orateur lui-même est pénétré des vérités qu'il leur annonce avec tant de zèle. L'impétuosité du geste & de la voix émeut les Ignorans, & les remplit d'une sainte horreur, ou de ce qui en approche. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des femmes gémir & trembler à la vuë d'un Ministre qui éclate & qui s'agite beaucoup, quoiqu'elles ne puissent pas l'entendre. D'un autre côté, il n'arrive que trop souvent que les Auditeurs s'endorment à l'ouïe de nos sermons les plus solides & les plus travaillés; au-lieu qu'ils seroient embrasés, & ravis, pour ainsi dire, en extase par les contorsions & les hurlemens d'un enthousiaste.

Si le galimatias, accompagné de ces agitations du corps & de ces éclats de la voix, a une si grande influence sur l'esprit des hommes, que ne devroit-on pas attendre de ces admirables sermons qui sont publiés en notre langue, s'ils étoient prononcés avec une ferveur convenable, & tous les agrémens de la voix & du geste?

L'Histoire nous dit que l'Orateur Romain s'altéra beaucoup la santé par l'action & la véhémence avec laquelle il déclamoit. * L'Orateur Grec étoit si fameux à cet égard qu'un de ses antagonistes, qu'il avoit fait chasser d'*Athenes*, à la lecture de cette oraison qui avoit obtenu son bannissement, &

* DEMOSTHENE.

à la vuë de l'admiration qu'elle caufoit à fes amis, ne put s'empêcher de leur dire que s'ils étoient si émus à l'ouïe de cette fimple lecture ils auroient été bien plus allarmés s'ils l'avoient entendu tonner lui-même, & joindre l'action au torrent de fon éloquence.

Si l'on compare un Orateur *Anglois* avec ces deux grands hommes, quelle trifte figure ne fait-il pas au barreau, lorsqu'on l'y voit d'un air grave & infipide paffer la main fur les côtés d'une longue perruque qui lui va jusqu'à la ceinture? Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ridicule que les geftes d'un Orateur *Anglois*. Quelques-uns, embarraffés de leurs mains, les fourrent dans leurs poches auffi avant qu'ils peuvent; d'autres regardent avec beaucoup d'attention un morceau de papier, fur lequel il n'y a pas un feul mot écrit. Vous voyez plus d'un habile rhétoricien tenir fon chapeau à la main, le tourner de tous côtés, le retrouffer de différentes manieres, en éxaminer tantôt la coiffe & tantôt le bouton, pendant qu'il récite fa harangue. Un Sourd croiroit, à le voir, qu'il marchande un Caftor, quoiqu'il raifonne peut-être fur les intérêts les plus effentiels de la Nation *Britannique*. Il me fouvient que, dans ma jeuneffe, lorsque je fréquentois la falle de *Weftminfter*, il y avoit un fameux Avocat qui ne plaidoit jamais fans avoir un

bout de ficelle à la main, qu'il devidoit autour du pouce, ou de quelque autre de ses doigts, tout le tems que son plaidoyer duroit: les goguenards disoient à cette occasion que c'étoit le fil de son discours, parce qu'il ne pouvoit lâcher un mot, si ce morceau de ficelle venoit à lui manquer. Une de ses Parties, plus badine que sensée, s'avisa un jour de lui escamoter sa ficelle au milieu de son plaidoyer; mais il auroit mieux fait de n'y pas toucher, puisque ce badinage lui fit perdre sa cause.

Je me suis toujours reconnu pour un vrai taciturne; ainsi l'on peut bien me soupçonner de n'être pas fort propre à donner des regles sur l'Art Oratoire. Malgré tout cela, je me flatte qu'on tombera d'accord avec moi que nous devrions bannir absolument tous les gestes, ce qui me paroît plus conforme au génie de notre nation, ou n'employer du moins que ceux qui sont agréables & naturels.

O.

XL. DISCOURS.

Decet affectus animi neque se nimium erigere, nec subjacere serviliter.

Cic. de Finibus &c.

Il ne faut pas donner trop de liberté aux passions, ni les tenir trop dans l'esclavage.

Mr. le Spectateur,

L'étude de la NATURE HUMAINE & de ses PASSIONS est préférable à toute autre.

„ J'Ai toujours fort aimé vos spéculations, tant à cause de la variété des sujets, que pour la maniere dont vous les traitez. J'ai toujours cru que la Nature humaine étoit l'objet le plus utile que la raison humaine pût envisager, & que l'esprit humain ne sauroit mieux s'occuper qu'à se rendre cette contemplation agréable. Peut-être deviendrions-nous plus habiles si nous cultivions quelque autre partie de la Philosophie; mais celle-ci se propose le même but, & nous rend avec tout cela meilleurs. De-là vient que l'Oracle nomma Socrate le plus sage de tous les hommes, parce qu'il choisit habilement la Nature humaine pour l'objet de ses réflexions; étude qu'on doit préférer d'autant plutôt à toutes les autres, qu'il nous importe plus de savoir ce qui est juste ou in-

„ juste, que de fixer la distance des pla-
„ netes, & de supputer le tems qu'elles
„ employent à faire leurs révolutions.

„ Un bon effet que cette recherche
„ produira d'abord est que nous ne
„ serons plus surpris de certaines ac-
„ tions, dont la plupart des hommes
„ ne peuvent rendre compte. Puisqu'il
„ n'y a rien dans le monde qui n'ait une
„ cause, si nous observons de près la
„ nature & le train des passions, nous
„ développerons chaque action qui en
„ résulte, & nous la suivrons d'un bout
„ à l'autre. Les démarches de Cati-
„ lina ou de Tibere n'auront plus
„ rien qui nous surprenne, lorsque nous
„ saurons que l'un étoit animé d'une
„ cruelle jalousie, & l'autre d'une fu-
„ rieuse ambition. Du moins il est aussi
„ naturel aux hommes d'agir suivant
„ leurs passions, qu'à la chaleur d'ac-
„ compagner le feu, ou qu'à tout autre
„ effet de naître de sa cause. La raison
„ doit servir à régler nos passions, mais
„ elles seront toujours les principes de
„ nos actions.

„ La grande variété qui paroît dans les
„ actions les plus bizarres & les plus
„ étranges des hommes, est une preuve
„ manifeste qu'elles ne viennent pas im-
„ médiatement de la raison; puisque des
„ eaux si troubles & si bourbeuses ne sau-
„ roient découler d'une source si pure.
„ Il faut de toute nécessité qu'elles vien-
„ nent des passions, qui sont à l'égard

„ de l'esprit ce que les vents sont pour
„ un gros vaisseau; ils peuvent seuls le
„ faire voguer, & devenir aussi la cause
„ de sa perte: si leur souffle est doux &
„ favorable, ils le conduisent heureu-
„ sement au port; mais s'il est orageux
„ & contraire ils le renversent & le
„ coulent à fond. Tout de même les
„ passions peuvent être utiles ou dange-
„ reuses à l'esprit. Il faut donc que la
„ raison lui serve de pilote, qui ne man-
„ quera jamais de le bien gouverner,
„ pourvu qu'elle n'abuse pas de ses lu-
„ mieres. Les passions lui doivent être
„ assujetties, & leur violence ne sera
„ jamais reçue comme une excuse légi-
„ time, lorsqu'on s'y laisse entraîner;
„ tout homme qui souffre qu'elles pren-
„ nent le dessus, renonce à la liberté de
„ son ame.

„ Il semble que la Nature ait formé
„ de tous les êtres une espece de chaî-
„ ne, & que l'homme, placé entre les
„ anges & les bêtes brutes, en soit le
„ chaînon du milieu: il tient ainsi de la
„ chair & de l'esprit; ce qui l'expose à
„ une guerre continuelle avec ses pas-
„ sions; &, suivant qu'il se tourne vers
„ sa partie angélique ou animale, il est
„ réputé bon ou méchant, sage ou vi-
„ cieux; si la charité, la compassion &
„ le bon naturel prévalent en lui, ces
„ qualités l'approchent de la nature des
„ Anges; si la haine, la cruauté & l'en-
„ vie le dominent, ces défauts le rédui-
„ sent au rang des bêtes brutes. De-là

„ vient que certains Philosophes de l'antiquité s'imaginoient que les hommes, après leur mort, seroient transformés en anges ou en bêtes, selon qu'ils auroient imité les uns ou les autres durant cette vie. Quel plaisir n'y auroit-il pas alors à considérer les différentes métamorphoses qui arriveroient aux tyrans, aux avares, aux orgueilleux & aux esprits malins?

„ En conséquence de cette origine, toutes les passions se trouvent dans tous les hommes; mais elles n'éclatent pas également en tous; le tempérament, l'éducation, la coutume, la raison, & les autres causes de cette nature en peuvent augmenter ou diminuer la force, quoique les semences en restent toujours, & qu'elles soient toujours en état de produire leurs fruits, pour peu qu'on les encourage. J'ai ouï dire d'un très honnête homme, qui avoit de la piété, qu'ayant été nourri avec du lait de chevre, il étoit fort modeste en public par le soin qu'il prenoit de veiller sur ses actions; mais qu'en particulier il employoit souvent une heure à gambader & à faire des cabrioles. Je ne doute pas même que si l'on pouvoit examiner en secret les Philosophes les plus rigides, on ne les vit exposés à la tyrannie de ces passions qu'ils cachent avec tant d'art aux yeux du public. Machiavel observe que cha-

„ que état doit être toujours en garde
„ contre ses voisins, afin qu'il ne soit
„ jamais pris au dépourvu dans un cas
„ extraordinaire: de même la raison doit
„ toujours se tenir en garde contre les
„ passions, & ne souffrir jamais qu'elles
„ ayent aucun dessein qui puisse tourner
„ à son préjudice; quoique d'un autre
„ côté elle doive être fort soigneuse de
„ ne pas les affoiblir jusqu'à les rendre
„ utiles, & à se dépouiller ainsi de leurs
„ secours.

„ L'Entendement est d'une si grande
„ lenteur quand il faut agir, qu'il a be-
„ soin d'être mis en mouvement par le
„ doux souffle des passions, qui le peu-
„ vent empêcher de se corrompre; du
„ moins elles sont aussi nécessaires au
„ bon état de l'ame, que la circulation
„ des esprits animaux le peut être à la
„ santé du corps; elles lui donnent de
„ la force & de la vigueur; & sans elles
„ il lui seroit impossible de s'acquitter
„ de ses fonctions: elles naissent & meu-
„ rent avec nous; dans les uns, elles
„ sont douces, modestes & retenues;
„ dans les autres, elles sont violentes,
„ farouches & déréglées; mais il est tou-
„ jours au pouvoir de la raison de les
„ gouverner.

„ On peut remarquer en général qu'il
„ y a une proportion assez exacte entre
„ la force de la raison & celle des pas-
„ sions: les grands génies ont d'ordinaire
„ les passions violentes; au-lieu que les

„ petits Esprits les ont foibles; & il est
„ bien juste que la fougue des coursiers
„ ne surmonte pas la force du conduc-
„ teur. Les jeunes gens, dont les pas-
„ sions ne sont pas un peu vives, ne
„ donnent pas grande espérance de leur
„ avancement; le feu de la jeunesse s'é-
„ teint à la longue, & c'est un défaut,
„ si même c'en est un, qui diminue tous
„ les jours; ainsi à moins qu'un homme
„ n'ait du feu dans sa jeunesse, à peine
„ lui reste-t-il quelque chaleur dans un
„ âge avancé. Il faut donc bien pren-
„ dre garde à ne pas anéantir les pas-
„ sions, lorsqu'on cherche à les régler;
„ puisqu'elles sont la lumiere de l'ame,
„ & qu'un homme qui n'en a point du
„ tout, ou qui s'y laisse entraîner, est
„ toujours également aveugle. La trop
„ rude sévérité qu'on éxerce dans la
„ plupart de nos Ecoles a ce malheu-
„ reux effet qu'elle ruine à coup sûr
„ plus de bons génies, qu'elle n'en peut
„ mettre en état de pousser. C'est sans
„ doute une lourde bévue de s'imaginer
„ qu'on doit éteindre les passions & les
„ retenir dans l'esclavage; tout au con-
„ traire, on doit non seulement suppor-
„ ter quelquefois de petites irrégulari-
„ tés, mais aussi les cultiver, puisqu'el-
„ les sont presque toujours accompa-
„ gnées des plus beaux talens. Tous
„ les génies ont quelques défauts mêlés
„ avec leurs vertus, & ressemblent au
„ buisson

„ buiſſon ardent que Moïse vit, où la
„ flâme laiſſoit les épines.

„ Puis donc que les paſſions ſont les
„ principes des actions humaines, nous
„ devons les ménager d'une telle maniere
„ qu'elles conſervent leur vigueur, &
„ qu'elles ſoient avec tout cela fort ſou-
„ miſes; nous devons plutôt les gouver-
„ ner comme des ſujets libres que com-
„ me des Eſclaves, de peur qu'au-lieu
„ de les rendre obéiſſantes elles ne
„ deviennent incapables d'éxécuter les
„ grands deſſeins auxquels Dieu les a de-
„ ſtinées. J'avouë même de bonne foi
„ que je n'ai pu jamais avoir aucune
„ eſtime pour cette ſecte de Philoſophes
„ qui vouloient que leur Sage tendît à une
„ indifférence abſoluë, & qu'il n'eût au-
„ cune paſſion; du moins il me ſemble
„ que c'eſt une choſe contradictoire de
„ vouloir qu'un homme ſe dépouille de
„ l'humanité, pour acquerir le calme de
„ l'eſprit, & qu'il déracine juſques aux
„ principes de ſes actions, parce qu'ils
„ peuvent produire de mauvais effets.
„ Je ſuis &c.

Z. T. B.

XLI. DISCOURS.

—— Museo contingens cuncta lepore.
LUCR. L. I. 933.

Je manie tout ce que je traite avec la délicatesse des Muses.

De la délicatesse du GOUT, & des moyens de l'acquerir, ou plutôt de la cultiver.

GRACIAN recommande en divers endroits *la délicatesse du goût*, comme la plus haute perfection d'un homme accompli. D'ailleurs il est si ordinaire à ceux qui se piquent d'être polis d'en parler en conversation, que je tâcherai d'en donner ici quelque idée, & de poser certaines regles qui nous serviront à connoître si nous la possedons & à trouver les moyens de l'acquerir.

La plupart des langues employent cette Métaphore pour exprimer cette faculté de l'Ame qui sert à découvrir les défauts les plus cachés & les beautés les plus délicates dans les ouvrages d'esprit. Nous pouvons bien être sûrs que cette Métaphore ne seroit pas si générale s'il n'y avoit une grande conformité entre le goût intellectuel, qui doit faire le sujet de ce DISCOURS, & celui qui nous donne une sensation de toutes les différentes saveurs qui affectent le paleis. On voit aussi qu'il y a les mêmes degrés de finesse dans l'un que dans l'autre.

J'ai connu une personne qui avoit le

palais si délicat, qu'après avoir éprouvé dix sortes de Thé, il pouvoit distinguer celle qu'on lui offroit, sans qu'il en vît la couleur; bien plus, si on lui en faisoit boire de deux sortes mêlées ensemble dans une égale proportion il les discernoit toutes deux; il a même poussé l'expérience si loin, qu'après avoir bu d'un mélange de trois sortes, il les a d'abord reconnuës. C'est ainsi qu'un homme, qui a le goût fin & délicat pour les ouvrages d'esprit, ne découvre pas seulement en général les beautés & les imperfections d'un Auteur, mais ses différentes manieres de penser & de s'exprimer, qui le distinguent de tous les autres écrivains, avec toutes celles qui ne sont pas de son crû, & les sources où il les a puisées.

Il me semble donc qu'on pourroit définir ce goût par *la faculté de l'Ame qui discerne les beautés d'un Auteur avec plaisir, & ses imperfections avec quelque espece de chagrin.* Celui qui veut examiner s'il le possede n'a qu'à lire les ouvrages les plus célebres des Anciens, qui ont soutenu l'épreuve de tant de siecles & de tant de Nations, ou ceux des Modernes, que les plus polis de nos Contemporains estiment. Si, au lieu de goûter un plaisir extraordinaire à la lecture de ces écrits, il se trouve glacé & n'a que de l'indifférence pour les passages les plus admirés de ces Auteurs, il en doit conclure, non pas que ces beautés leur sont attribuées mal-à propos, ce qui n'arrive que trop

à ceux qui manquent de goût, mais qu'il est privé lui-même de la faculté requise pour les découvrir.

En deuxieme lieu, il devroit bien observer s'il goûte les perfections qui sont particulieres à l'Auteur qu'il lit, ou ses qualités spécifiques, s'il m'est permis de les nommer ainsi. Par éxemple, s'il est charmé de la narration de TITE LIVE, de la pénétration de SALLUSTE, lorsqu'il développe les principes qui font agir les personnes qu'il caractérise, ou de l'éxactitude de TACITE à déployer ces motifs extérieurs de la sureté & de l'intérêt qui font naître cette longue enchaînure d'évenemens qu'il raporte.

Il doit aussi prendre garde à la différente maniere dont il est touché de la même pensée, lorsqu'il la trouve dans un Auteur fameux, ou dans un écrivain d'un médiocre génie. Car il n'y pas moins de différence à la contempler revêtue du langage de CICERON, ou de celui d'un Auteur vulgaire, qu'à voir un objet à la clarté d'un flambeau, ou à la lumiere du Soleil.

Il est très-difficile de donner des regles pour acquerir cette délicatesse du goût dont je parle. Il faut qu'elle naisse en quelque maniere avec nous; & il arrive souvent que ceux qui possedent d'autres qualités en perfection n'ont pas la moindre teinture de celle-ci. Un des plus célebres Mathématiciens du siecle m'a dit que le plus grand plaisir qu'il eût, en

lisant Virgile, consistoit à examiner sur la carte le voyage d'Enée; & je ne doute pas qu'il n'y ait bien de nos Compilateurs d'Histoire moderne qui n'admireroient presque autre chose, dans ce divin Auteur, que les simples faits.

Mais quoique cette faculté doive être naturelle en quelque sorte, il y a plusieurs moyens de la cultiver & de l'étendre, sans lesquels elle seroit fort incertaine & de peu d'usage à celui qui la possede. Le plus efficace de tous est de lire souvent les Auteurs les plus polis. Un homme qui a quelque goût y découvre tous les jours de nouvelles beautés, & reçoit une plus vive impression des coups de maître qu'il y trouve: c'est par-là qu'il contracte insensiblement leur maniere de penser & de s'exprimer.

La conversation avec les gens polis & spirituels est un autre moyen de cultiver notre bon goût. Il est impossible qu'un homme, quelques beaux talens qu'il ait, envisage chaque objet dans toute son étenduë, & dans la diversité des jours qu'il peut recevoir. Outre les observations générales qu'on peut faire sur un Auteur, chacun y remarque certaines choses conformes à ses idées & à sa maniere de penser: ainsi la conversation nous fournit de nouvelles vuës, & nous fait jouir des lumieres & des réfléxions des autres comme si elles nous appartenoient. De-là vient qu'on a toujours observé que les beaux Esprits, qui ont ex-

cellé dans le même genre, ne sont pas venus les uns après les autres, mais tous à la fois, pour ainsi dire, & en corps. C'est ce que l'on vit à *Rome* sous le regne d'Auguste, & dans la *Grece* vers le tems de Socrate. Je n'en trouve pas du moins de meilleure raison, & je ne saurois m'imaginer que Corneille, Racine, Moliere, Boileau, La Fontaine, La Bruiere, le P. le Bossu, ou les Daciers eussent écrit aussi bien qu'ils ont fait s'ils n'avoient été amis & Contemporains.

Il est d'ailleurs nécessaire pour un homme qui veut se perfectionner le goût dans l'Art de bien écrire qu'il soit fort versé dans les ouvrages des meilleurs Critiques, anciens & modernes. Je souhaiterois même qu'il y eût de ces Auteurs qui, en nous donnant les regles de l'Art sur lesquelles un homme d'un goût assez médiocre peut discourir, voulussent pénétrer jusques à l'ame & à l'essence des ouvrages d'esprit, & nous indiquer les différentes sources du plaisir que l'on goûte à la lecture d'un ouvrage exquis. De même, quoiqu'il soit d'une absoluë nécessité dans l'Art Poëtique d'expliquer & d'entendre à fond les unités du tems, du lieu & de l'action, avec d'autres points de cette nature; il y a quelque chose de plus essentiel à cet Art, quelque chose qui frappe l'Imagination, qui donne des sentimens nobles à l'esprit

au Lecteur, & dont peu de Critiques ont parlé, à la reserve de LONGIN.

Le goût qui regne aujourd'hui en *Angleterre*, pour l'Epigramme, les pointes d'esprit, & les imaginations forcées, est incapable de rendre l'esprit de ceux qui les lisent plus solide ou plus étendu, & que les plus célebres Auteurs, entre les anciens & les modernes, ont évitées avec soin. J'ai tâché, dans plusieurs de mes DISCOURS, de bannir de notre Ile ce mauvais goût, qui s'y est enraciné, & qu'on peut nommer *Gothique*. * J'ai entretenu la Ville une semaine entiere sur l'esprit de bon & de mauvais aloi; j'ai parcouru les différentes especes du dernier qui ont eu la vogue dans le monde, & j'ai fait voir en même tems en quoi consiste la nature de l'esprit solide & de bon aloi. Je donnai ensuite un éxemple pour montrer que ce qui frappe l'esprit du Lecteur est la simplicité naturelle de la pensée, & je le tirai de ces pieces vulgaires qui n'ont presque autre chose que cela seul qui les rende recommandables. J'ai d'ailleurs éxaminé † un des ouvrages du plus grand Poëte que notre Nation, ou peut-être qu'aucune autre, ait jamais eu; j'ai spécifié les beautés mâles & judicieuses qui relevent le

* Voyez le I. Tome depuis le XLV. DISC. jusqu'au L. inclusivement.

† C'est le *Paradis perdu* de MILTON. Voyez ce que j'en ai dit dans la Preface du III. Tome, page 1. & 2.

prix de ce divin Poëme. J'entamerai au premier jour un Essai sur *les plaisirs de l'Imagination*, &, quoique je n'en doive parler qu'en gros, peut-être que mes Lecteurs y verront ce qui fait la beauté de certains endroits qu'on trouve dans les meilleurs écrivains, tant en prose qu'en vers. Comme l'entreprise est nouvelle, je me flatte que le Public la regardera de bon œil, & même avec quelque support.

O.

XLII. DISCOURS.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo: juvat integros accedere fonteis,
Atque haurire: ——— ——— ———

LUCR. L. I. 925.

Je parcours les lieux inaccessibles, où habitent les Muses, & où aucun homme n'avoit pénétré jusques-ici; je me plais à voir les eaux pures de leurs Fontaines, & à puiser moi-même à la source.

En quoi consistent les PLAISIRS innocens de l'Imagination, & quels sont les motifs qui nous

LA vuë est le plus parfait & le plus agréable de tous nos sens. Il nous procure infiniment plus d'idées, il converse avec ses objets à une plus grande distance, & il agit plus long-tems que les autres, sans que cette action le rebute ou le fatigue. Il est vrai que le toucher

peut nous donner une idée de l'étenduë, de la figure, & toutes les autres idées qui nous viennent par les yeux, si vous en exceptez celles des couleurs; mais il est aussi fort borné, dans ses opérations, au nombre, à la grosseur & à la distance de ses objets. La vuë semble être destinée à remédier à tous ces défauts, & peut être considérée comme une espece de toucher plus délicat & plus étendu, qui se répand sur une infinité de corps, embrasse les plus vastes figures, & qui atteint à quelques-unes des parties les plus éloignées de l'Univers.

doivent porter à leur recherche.

C'est la vuë qui fournit des idées à l'Imagination, ou à la fantaisie, comme je l'appellerai indifféremment; desorte que, par les plaisirs de l'Imagination, j'entens ceux qui viennent des objets visibles, soit qu'ils nous frappent actuellement les yeux, ou que nous en rappellions les idées par des Tableaux, des Statuës, des Descriptions, ou toute autre chose de cette nature. Il est vrai que nous ne saurions avoir aucune image dans la fantaisie, qui n'y soit entrée d'abord par la vuë; mais, dès que ces images y sont une fois admises, nous avons le pouvoir de les retenir, de les changer, & de leur donner toutes les variétés de la peinture & de la perspective qui sont les plus agréables à l'Imagination. C'est aussi par le moyen de cette faculté qu'un homme plongé dans une basse fosse peut s'en-

tretenir des scenes les plus magnifiques, & de paysages plus beaux qu'aucun qui se puisse trouver dans toute l'enceinte de la Nature.

Il y a peu de mots dans l'*Anglois* qui ayent un sens plus vague & plus indéterminé que ceux de *Fantaisie* & d'*Imagination.* C'est pour cela même que résolu de m'en servir j'ai cru qu'il étoit à propos d'en fixer l'idée, afin que mes Lecteurs puissent bien concevoir quel est le sujet que j'y traite. Je les prie donc de se souvenir que par les plaisirs de l'Imagination j'entens ceux qui naissent originairement de la vuë, & que je distingue en deux sortes; c'est à-dire en *primitifs*, ou ceux qui viennent des objets immédiats que nous avons devant les yeux; & en *dérivés*, ou ceux qui naissent des idées de ces objets visibles, quoiqu'ils soient absens, mais que nous rappellons dans notre mémoire, ou sur lesquels nous en forgeons de nouveaux.

Les plaisirs de l'Imagination pris dans toute leur étenduë ne sont pas si grossiers que ceux des sens, ni si raffinés que ceux de l'Entendement. Il n'y a nul doute que les derniers ne soient préférables, parce qu'ils sont fondés sur quelque nouvelle connoissance arrivée à l'esprit; mais il faut avouër d'ailleurs que ceux de l'Imagination sont aussi vifs & aussi ravissans que les autres. Une belle perspective réjouit l'Ame autant qu'une démonstration; & une Description dans HOMERE

a charmé plus de Lecteurs qu'un Chapitre d'ARISTOTE. Les plaisirs de l'Imagination ont même cet avantage sur ceux de l'Entendement qu'ils se trouvent plutôt, & qu'ils sont plus faciles à obtenir. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & la Scene paroit. Les couleurs se peignent dans l'Imagination, sans que l'esprit de celui qui regarde y fasse presque aucune attention. Nous sommes frappés tout d'un coup de la symetrie & de la beauté d'un objet, sans que nous sachions de quelle maniere cela s'éxécute, ou que nous en pénétrions les causes.

Un homme poli & bien élevé reçoit une infinité de plaisirs, que le vulgaire ne sauroit goûter. Il peut s'entretenir avec un tableau, & se faire d'une statuë une agréable compagnie. Une description le charme, & il est souvent plus satisfait de voir les champs & les prés, que ne l'est peut-être celui qui les possede. Il acquiert par-là une espece de proprieté dans tout ce qu'il voit, & il oblige les déserts, les rochers & les endroits les plus incultes de la Nature à fournir à ses plaisirs; desorte qu'il voit le monde, pour ainsi dire, dans un autre jour, & qu'il y découvre une infinité de charmes, qui se cachent à la plupart des hommes.

Il est vrai qu'il y en a bien peu qui sachent être oisifs & innocens, ou qui ayent du goût pour les plaisirs qui ne sont pas criminels; ils ne prennent aucun diver-

tissement qu'il n'en coûte cher à quelque vertu, & le premier pas qu'ils font, au sortir de leurs affaires, les plonge dans le vice ou dans la folie. On devroit donc travailler à donner toute l'étenduë possible à ses plaisirs innocens, pour s'y pouvoir renfermer en sûreté, & y trouver une satisfaction dont un honnête-homme ne rougiroit pas. Les plaisirs de l'Imagination sont de cet ordre; ils ne demandent pas une si grande contention que nos affaires plus sérieuses, & ne souffrent pas d'ailleurs que l'esprit tombe dans cette négligence & ce relâchement qui accompagnent nos plaisirs grossiers ou plus sensuels; mais ils tiennent les facultés en éxercice, & les empêchent de s'abandonner à la paresse ou à l'oisiveté, sans qu'elles en reçoivent aucun embarras ou la moindre fatigue.

Je pourrois ajoûter ici que les plaisirs de l'Imagination contribuënt plus á la santé que ceux de l'Entendement, qu'on n'obtient que par une longue méditation & par des efforts redoublés du cerveau. Les agréables Scenes que l'Univers, la Peinture, ou la Poësie nous fournissent ont une douce influence sur le corps, aussi bien que sur l'esprit; elles ne servent pas seulement à épurer l'Imagination, mais à bannir le chagrin & la mélancholie, & à donner aux esprits un mouvement régulier & salutaire. C'est pour cela même que le Chevalier *François* Bacon, dans l'Essai qu'il a publié sur la

fanté, n'a pas trouvé mauvais de prefcrire à ceux qui veulent écouter fes avis la lecture d'un Poëme ou la vuë d'une perfpective, de les diffuader de toute recherche épineufe & fubtile, & de les exhorter à fuivre des études qui rempliffent l'efprit de grands & de beaux objets, tels qu'il s'en trouve dans l'Hiftoire, les fables & les ouvrages de la Nature.

Ce Discours préliminaire m'a fervi à fixer l'idée des plaifirs de l'Imagination, que j'ai réfolu d'approfondir, & à étaler quelques motifs qui doivent engager mes Lecteurs à les pourfuivre. J'éxaminerai dans le Difcours fuivant les différentes fources d'où ils découlent.

O.

XLIII. DISCOURS.

——— ——— Divifum fic breve fiet Opus.
Mart. L. IV. Ep. 83.

L'Ouvrage ainfi partagé en deviendra plus court.

Dans tous les objets qui nous environnent, il y a quelque chofe de GRAND, de BEAU,

J'Examinerai d'abord ces plaifirs de l'Imagination qui naiffent de la vuë actuelle des objets extérieurs; & il me femble que ces premiers doivent leur origine à ce que l'on apperçoit de *grand*, d'*extraordinaire* ou de *beau* dans les autres. Il eft vrai qu'il peut y avoir quelque cho-

ou d'EXTRAORDINAIRE, qui plait à l'Imagination.

se de si terrible ou de si choquant, que l'horreur ou l'aversion qu'on a pour un objet l'emporte sur le plaisir qui résulte de sa *grandeur*, de sa *nouveauté* ou de sa *beauté*; mais dans cette aversion même il y aura toujours un mélange de plaisir proportionné à ces qualités, selon que l'une ou l'autre y domine le plus.

Par la *grandeur*, je ne veux pas dire la masse d'un objet simple, mais l'étenduë de tout ce que l'on voit presque en même tems, & qu'on peut envisager comme une espece de tout. Tel est l'aspect d'une campagne découverte, d'un vaste désert inculte, d'un amas confus de montagnes entassées les unes sur les autres, de rochers & de précipices affreux, ou d'une prodigieuse étenduë d'eau, dont ce qui nous frappe n'est ni la nouveauté de l'objet, mais cette rude & grossière magnificence qui paroit dans ces étonnans ouvrages de la Nature. Notre Imagination aime à être engloutie par un objet, ou à s'accrocher à ce qu'elle ne sauroit enfermer dans ses bornes. Nous sentons une agréable surprise à la vuë de ces objets immenses, qui plongent l'Ame dans une espece de tranquillité, ou d'extase. L'esprit de l'homme hait naturellement tout ce qui semble le gêner, & il croit être enclavé dans une sorte de prison lorsque la vuë est confinée dans un petit cercle, & qu'elle est bornée de tous côtés par des murs ou des montagnes. Mais il est mis en quelque maniere en liberté à la

vuë d'un vaste horizon, où l'oeil se promene à son aise & se perd au milieu de la varieté des objets qui l'environnent de toutes parts. Ces aspects qui n'admettent point de bornes sont aussi agréables à l'Imagination que les réflexions sur l'éternité ou l'infini le peuvent être à l'Entendement. Mais si le beau ou l'extraordinaire accompagne cette grandeur, comme dans une mer agitée, dans un Ciel orné d'Etoiles & de Météores, ou dans un vaste Paysage, où l'on voit des rivieres, des bois, des rochers & des prairies, le plaisir augmente, à proportion des causes qui le font naitre.

Tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* excite un plaisir dans l'Imagination, parce qu'il remplit l'Ame d'une agréable surprise, qu'il satisfait sa curiosité, & qu'il l'enrichit d'une idée qu'elle n'avoit pas. Nous sommes si accoutumés à certains objets, & les mêmes Scenes reviennent si souvent, qu'elles nous fatiguent, & que tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* contribuë un peu à diversifier la vue, & à réjouir nos esprits tout le tems que la nouveauté dure. C'est ce qui nous fournit une espece de rafraichissement, & qui diminuë le dégoût que nous trouvons dans tout ce qui sert tous les jours à nous entretenir. C'est ce qui donne des charmes à un monstre, & de-là vient que les imperfections même de la Nature nous plaisent. De-là vient aussi qu'on recherche la varieté, qui est

ſre à tout moment quelque choſe de nouveau à l'eſprit ; & qui ne permet pas que ſon attention s'épuiſe à contempler toujours le même objet. C'eſt ce qui donne du relief à la grandeur ou à la beauté, & qui fait que l'une ou l'autre plait d'avantage à l'eſprit. Les bois, les champs & les prairies ſont agréables à voir dans toutes les ſaiſons de l'année, mais beaucoup plus à l'arrivée du printems, lorſque tout y paroit frais & nouveau, avec ſon premier luſtre, & lorſque l'oeil n'y eſt pas encore trop accoutumé. C'eſt pour cela même qu'il n'y a rien qui égaye davantage une perſpective que les rivieres, les jetsd'eau, ou les caſcades, où la Scene change à tout moment, & offre ſans ceſſe à la vuë quelque nouvel objet. Nous ſommes bientôt las de regarder les montagnes & les vallées, où tout eſt immobile & demeure fixe dans la même ſituation ; mais l'eſprit eſt animé à la vuë de ces objets qui ſe meuvent toujours, & qui échappent inſenſiblement aux yeux du Spectateur.

Mais il n'y a rien qui aille ſi droit à l'Ame que la *beauté*, qui répand d'abord un plaiſir ſecret dans l'Imagination, & qui acheve de perfectionner tout ce qui eſt grand ou extraordinaire. Dès qu'on la découvre l'eſprit en reſſent de la joie, & toutes ſes facultés y prennent part. Il ſe peut bien qu'il n'y ait pas plus de beauté ou de laideur réelle dans une portion de matiere que dans une autre, parce que

nous aurions pu être faits enſorte que tout ce qui nous déplaît aujourd'hui nous auroit paru agréable; mais l'expérience nous enſeigne qu'il y a diverſes modifications de la matiere, que l'eſprit trouve tout d'un coup, ſans y avoir même réfléchi, belles ou difformes. Ainſi nous voyons que les différentes eſpeces des créatures ſenſibles ont des idées différentes de la beauté, & que chacune d'elles eſt plus touchée des beautés qui ſervent à l'ornement de ſon eſpece. Il n'y en a point en qui cela ſoit plus remarquable que dans les oiſeaux de la même groſſeur & du même plumage, où nous voyons ſouvent que le mâle ſe détermine dans ſes amours par une ſeule tache ou la ſimple couleur d'une plume, & qu'il ne trouve jamais aucun charme que dans le plumage des femmelles de ſon eſpece. Voici de quelle maniere un Poëte moderne a exprimé cet Inſtinct en vers Latins:

Scit thalamo ſervare fidem, ſanctaſque veretur
Connubii leges: non illum in pectore candor
Sollicitat niveus; neque pravum accendit amorem
Splendida lanugo, vel honeſta in vertice criſta,
Purpureuſve nitor pennarum; aſt agmina latè
Fœminea explorat cautus, maculaſque requirit
Cognatas, paribuſque interlita corpora guttis.
Ni faceret, pictis ſylvam circum undique monſtris
Confuſam aſpiceres vulgò, partuſque biformes,
Et genus ambiguum, & Veneris monumenta nefandæ.

Hinc Merula in nigro se oblectat nigra marito;
Hinc socium lasciva petit Philomela canorum,
Agnoscitque pares sonitus; hinc Noctua tetram
Canitiem alarum, & glaucos miratur ocellos.
Nempe sibi semper constat, crescitque quotannis.
Lucida progenies, castos confessa parentes;
Dum virides inter saltus lucosque sonoros
Vere novo exsultat, plumasque decora Juventus
Explicat ad Solem, patriisque coloribus ardet.

C'est-à-dire: *Le mâle est fidele à sa couche, & observe religieusement les saintes loix du mariage. Cette blancheur de neige qu'il voit à la gorge d'une femelle d'une autre espece ne le tente point; le duvet éclatant, la hupe magnifique, ou le beau plumage d'une autre ne l'embrase point d'un amour illicite; mais il a la précaution d'examiner les troupes des femelles qui l'environnent de toutes parts, jusqu'à ce qu'il y trouve les taches, dont il est marqueté lui-même, disposées dans la même symétrie. Sans une pareille conduite, nous verrions les forêts pleines de monstres hideux, des animaux d'une double espece, une engeance incertaine, & de bizarres monumens d'un amour vague & déréglé. De-là vient que la Merlesse, qui est noire, ne se plaît qu'avec un Merle noir; que la femelle amoureuse du Rossignol cherche un mâle de la même espece, qu'elle reconnoit aux accens mélodieux de sa voix; & que la Chouette admire la couleur cendrée & obscure des ailes, aussi-bien que les yeux verdâtres du Hibou. C'est ainsi que les oiseaux sont toujours fide-*

les à l'amour conjugal, & qu'ils font tous les ans des petits, qui reconnoissent & imitent la chasteté de ceux qui leur ont donné la vie. C'est ainsi que leurs petits s'égayent dans les bois à l'arrivée du printems, qu'ils y font resonner leurs voix harmonieuses, qu'ils y étalent leur beau plumage aux rayons du Soleil, & qu'ils ne brulent d'amour que pour les femelles de la même espece.

Il y a une autre sorte de *beauté*, dans les ouvrages de l'Art & de la Nature, qui ne produit pas sur l'Imagination le même feu & la même ardeur que la beauté qu'on voit dans notre espece ; mais qui avec tout cela y excite un plaisir secret & un panchant pour les endroits ou les objets où nous la découvrons. Cette beauté consiste dans la gayeté ou la variété des couleurs, dans la symétrie & la proportion des parties, dans l'arrangement & la proportion des corps, ou dans un juste mélange & le concours de toutes ces choses ensemble. Entre ces différentes beautés, l'oeil se plait davantage à celle qui resulte des couleurs. Il n'y a point de spectacle dans la Nature qui soit plus beau ou plus agréable que celui qui paroît dans le Ciel au coucher du Soleil, & qui est composé de ces différentes nuances de lumiere qu'on voit sur les Nuées. C'est pour cela même que les Poëtes, qui s'adressent toujours à l'Imagination, empruntent plus leurs Ephithétes des couleurs que de tout autre lieu-commun.

Puisque l'Imagination se plait dans tout ce qui est grand, extraordinaire, ou beau, & que son plaisir augmente à mesure qu'elle trouve plus de ces perfections dans le même objet, elle est aussi capable de recevoir un surcroit de plaisir par le secours d'un autre sens. C'est ainsi qu'un son continué, tel que la musique des oiseaux, ou que la chute d'une cascade, excite à tout moment l'esprit du Spectateur, & le rend plus attentif à considérer les différentes beautés du lieu où il se trouve. C'est ainsi que les bonnes odeurs ou les parfums relevent les plaisirs de l'Imagination, & rendent même les couleurs & la verdure d'un paysage plus agréables; car les idées de la vuë & de l'odorat s'entr'aident les unes les autres, & donnent bien plus de satisfaction unies ensemble, que séparées; de même que les différentes couleurs d'un tableau se donnent mutuellement du relief & reçoivent un surcroit de beauté par l'avantage de leur situation.



XLIV. DISCOURS.

——— Causa latet, vis est notissima.
Ovid. Metam. L. IV. 287.

La cause en est cachée, mais l'effet en est très connu.

Quelles sont les causes finales du plaisir que l'Imagination reçoit de tous les objets qui nous environnent.

Nous venons de voir que tout ce qui est *grand*, *extraordinaire* ou *beau*, donne du plaisir à l'Imagination; mais il faut avouer qu'il nous est impossible d'assigner la véritable cause de ce plaisir, parce que nous ne connoissons ni la nature d'une idée, ni la substance de l'Ame. Si l'une & l'autre nous étoient connues, cela pourroit nous aider à découvrir la conformité ou l'opposition qu'elles ont ensemble. Mais puisque cette lumiere nous manque, tout ce que nous pouvons faire dans les recherches de cette nature, c'est de réfléchir sur les opérations de l'Ame qui sont les plus agréables, & de ranger sous certains chefs généraux ce qui plaît ou déplaît à l'esprit, sans être en état de remonter jusques aux causes efficientes qui produisent le plaisir ou le dégoût.

Pour les causes finales, il y en a tant qui appartiennent au même effet, qu'il nous est plus aisé de les découvrir; &, quoiqu'elles ne soient pas aussi satisfaisantes que les autres, elles nous sont

d'ordinaire plus utiles, en ce qu'elles nous donnent plus d'occasion d'admirer la Bonté & la Sagesse du Créateur de l'Univers.

Une des causes finales du plaisir que nous trouvons dans tout ce qui est *grand*, peut être celle-ci. Le Souverain Monarque du Monde a formé l'esprit de l'homme d'une telle maniere qu'il n'y a que lui seul & la contemplation de son être qui puisse faire son véritable bonheur. Afin donc que nos Ames eussent du goût pour cette contemplation, il les a faites en sorte qu'elles se plaisent naturellement à réfléchir sur ce qui est grand & sans bornes. Notre admiration, qui est un sentiment fort agréable de l'esprit, ne manque jamais d'être excitée lorsqu'il vient à considérer un objet qui occupe beaucoup de place dans l'Imagination; & ne peut ainsi que se changer en une profonde vénération lorsque nous contemplons la Nature Divine, qui n'est bornée ni par le tems, ni par le lieu, & que la plus vaste capacité de tous les êtres créés ne sauroit bien concevoir.

Dieu a joint un plaisir secret à l'idée de tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire*, pour nous engager à étendre nos connoissances, & nous animer à la recherche des merveilles de la Création; car chaque nouvelle idée est suivie de tant de plaisir, qu'il nous dédommage bien de la peine que nous avons euë pour y arriver; &

qu'il nous sert de motifs à pousser plus loin nos découvertes.

D'ailleurs il a rendu agréable aux Créatures animées tout ce qu'il y a de *beau* dans chacune de leurs especes, afin qu'elles fussent portées à se multiplier & à remplir le monde d'habitans. Aussi est-ce une chose digne de remarque que, par-tout où la Nature est forcée à produire un monstre, qui resulte d'un mélange opposé à son train ordinaire, la race est incapable de se perpétuer & de fonder un nouvel ordre de créatures; desorte que, si tous les animaux n'étoient amorcés chacun par la beauté de son espece, la multiplication finiroit, & la terre seroit dépeuplée.

Enfin il nous a rendu agréable tout ce qu'il y a de beau dans les autres objets, ou plutôt il les fait paroître beaux, afin que toute la Création en soit plus gaie & plus divertissante. Il a donné le pouvoir à presque tout ce qui nous environne d'exciter une idée agréable dans l'esprit; ensorte qu'il nous est impossible de regarder ses ouvrages avec froideur ou indifférence, & de voir tant de beautés sans un plaisir secret. Les objets ne plairoient guere à l'œil si nous appercevions la véritable figure de leurs moindres parties & leurs mouvemens. Quelle raison pourroit-on alléguer de toutes ces idées qu'ils excitent en nous, si différentes de tout ce qui se trouve en eux-mêmes, comme sont la lumiere & les couleurs, si Dieu

ne les avoit destinés à servir d'ornemens à l'Univers, & à les rendre plus agréables à l'Imagination? Nous voyons partout des scenes & des apparences qui nous plaîsent; nous découvrons des beautés imaginaires dans le Ciel & sur la Terre, & il y en a quelques traits répandus sur toute la Création; mais quel spectacle affreux & grossier ne donneroit pas la Nature, si toutes ses couleurs venoient à disparoître & que les différens mélanges de la lumiere & de l'ombre s'évanouïssoient? En un mot, nos Ames s'égarent & se perdent aujourd'hui dans une agréable illusion, & nous avons à peu près le sort d'un Héros de Roman, qui voit des châteaux, des bois & des prairies d'une beauté ravissante; mais à la fin de quelque enchantement secret toute cette belle décoration s'éclipse, & l'infortuné chevalier se trouve dans une plaine stérile, ou dans un désert solitaire. Il n'est pas hors de la vraisemblance que l'Ame, après être sortie du Corps, se verra en quelque sorte dans le même état, eu égard aux idées qui lui pourront venir de la matiere, quoique celles des couleurs soient si agréables à l'Imagination, qu'elle pourroit bien n'en être pas privée, ou les recevoir à l'occasion de quelque autre cause, de même qu'elles y sont excitées aujourd'hui par les différentes impressions de la matiere subtile sur l'organe de la vuë.

Il est aisé de voir que je suppose ici mes

Lecteurs instruits d'une découverte moderne & reconnuë pour vraie de tous les Physiciens: je veux dire, que la Lumiere & les Couleurs, telles que l'Imagination les conçoit, ne sont que des idées de l'esprit, & non pas des qualités inhérentes ou qui éxistent dans la matiere. C'est une vérité, que plusieurs Philosophes modernes ont prouvée invinciblement, & une des plus belles spéculations de la Physique; mais s'il prenoit envie à quelqu'un de mes Lecteurs de la voir expliquée au long, qu'il me permette de le renvoyer à Mr. LOCKE, ou au Chapitre VIII. du Livre II. de son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain.*

O.

XLV. DISCOURS.

—— —— —— —— alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
HOR. A. P. vs. 410.

Ils ont tous deux besoin du secours l'un de l'autre, & doivent toujours être étroitement unis.

SI nous comparons les Ouvrages de la *Nature* avec ceux de l'*Art*, en ce qu'ils servent à divertir l'Imagination, nous trouverons que les derniers sont fort au-dessous des autres à cet égard; Comparaison entre les Ouvrages de la NATURE &

ceux de l'Art, & la Beauté qui résulte de leur mélange.

du moins, quoiqu'ils puissent paroître quel-quefois aussi beaux ou aussi surprenans, ils ne sauroient jamais rien avoir de cette vaste étenduë ou de cette immensité qui fournit un si agréable entretien à l'esprit du Spectateur. L'un peut être aussi poli & aussi délicat que l'autre, mais il ne sera jamais ni si auguste ni si magnifique dans le dessin. Il y a quelque chose de plus hardi & qui sent plus la main de Maître dans les traits grossiers & négligés de la Nature, que dans les coups de pinceau les plus délicats & les embellissemens de l'Art. Les beautés du jardin ou du palais le plus superbe se trouvent renfermées dans un petit cercle, l'Imagination les a bientôt parcouruës & demande quelque chose de plus pour se satisfaire; mais dans les vastes champs de la Nature, l'œil se promene de tous côtés à son aise & se repaît d'une infinie variété d'images, sans être borné à un certain nombre. C'est pour cela que les Poëtes ont toujours aimé la vie champêtre, où la Nature paroît dans sa plus grande perfection, & offre à leur esprit les plus agréables Scenes. HORACE le témoigne lui-même, lorsqu'il dit: *Les Poëtes ne se plaisent point à la Ville, ils aiment la solitude des Forêts.* *

* Scriptorum chorus omnis amat Nemus, & fugit Urbes.

Hor. II. Epist. II. 77.

D'un autre côté VIRGILE a décrit les plaisirs de la Campagne en ces termes: *C'est-là*, dit-il, *où l'on goûte un repos assuré, où l'on mene une vie innocente, & où l'on jouit d'une infinité de biens. C'est-là où l'on voit à loisir de vastes Campagnes, de profondes Cavernes, des Lacs & des Fontaines d'eau vive. C'est-là où l'on trouve mille endroits agréables par la fraîcheur, où l'on se plait à entendre les mugissemens des Bœufs, & où l'on s'abandonne à un doux sommeil à l'ombre des Arbres.*

> * At secura quies, & nescia fallere vita,
> Dives opum variarum; at latis otia fundis,
> Speluncæ vivique Lacus; at frigida Tempe,
> Mugitusque Boum, mollesque sub arbore somni.

Mais quoique les Scenes, que la Nature nous offre, soient en général plus divertissantes qu'aucune Réprésentation de l'Art, avec tout cela plus les Ouvrages de l'une ressemblent à ceux de l'autre, plus nous les trouvons agréables; parce qu'alors notre plaisir naît d'un double principe; c'est-à-dire, de la beauté même des objets qui frappent l'œil, & de leur ressemblance avec d'autres: nous nous plaisons à comparer leurs beautés réciproques, de même qu'à les envisager séparément; & nous pouvons les réprésenter à nos esprits ou en qualité de Copies, ou en qualité d'Origi-

* Georg. Lib. II. 466.

naux. De-là vient qu'on prend plaisir à voir une Perspective bien disposée, où il y a un mélange de Champs & de Prairies, de Bois & de Rivieres; ou ces Paysages casuels d'Arbres, de Nuées & de Villes, qu'on trouve quelquefois dans les veines du marbre; ou cette merveilleuse giselure qui paroît dans quelques Grottes & Rochers; en un mot, tout ce qui a une certaine régularité qui semble être l'effet du dessin, dans ce que nous appellons les ouvrages du hazard.

Si les productions de la Nature sont plus estimées à mesure qu'elles ont plus de ressemblance avec celles de l'Art, on peut compter aussi que ce qui est artificiel augmente de prix à mesure qu'il ressemble davantage au naturel; parce qu'outre cette conformité, qui est toujours agréable, le modele en est plus parfait. Le plus joli paysage que j'aye vu de ma vie étoit tracé sur les murailles d'une Chambre obscure, opposée d'un côté à une Riviere navigable, & de l'autre à un Parc. C'est d'ailleurs une expérience fort commune en Optique. Vous auriez pu remarquer ici le mouvement des vagues exprimées par des couleurs assez naturelles, avec la figure d'un vaisseau qui entroit par un bout, & faisoit voile au travers de toute la Piece. De l'autre côté l'on voyoit les ombres vertes des Arbres, dont les branches étoient secouées par le Vent, & des Troupeaux de daims en mignature

qui couroient ça & là. J'avouë que la nouveauté de ce spectacle peut être une des causes qui le rendent agréable à l'Imagination; mais il n'y a nul doute que la principale cause ne vienne de ce qu'il approche fort du naturel, & de ce que non seulement, à l'éxemple des autres tableaux, il réprésente la figure & la couleur des Objets, mais aussi leur mouvement.

Nous avons observé déja qu'il y a dans la Nature quelque chose de plus grand & de plus auguste que tout ce qui se voit dans les curiosités de l'Art. Ainsi toutes les fois que nous la voyons imitée en quelque maniere, cela nous donne un plaisir plus noble & plus relevé que celui que nous pouvons recevoir des ouvrages de l'Art les plus fins & les plus éxacts. De-là vient que nos jardins en *Angleterre* ne plaîsent pas tant à l'Imagination que ceux de *France* & d'*Italie*, où l'on voit une vaste étenduë de terrein cultivé, & d'autre qui ne l'est pas; un agréable mélange de Bois & de Cascades, qui réprésentent par-tout une simplicité artificielle, beaucoup plus charmante que la propreté des nôtres. Il est vrai que le Public & les Particuliers en pourroient souffrir, si, dans plusieurs endroits d'un pays aussi peuplé que le nôtre & qu'on peut cultiver d'une maniere fort avantageuse, on retranchoit une grande partie de nos prés & de nos champs labourables, pour la convertir

en jardins. Mais pourquoi ne feroit-on pas d'un domaine entier une espece de jardin par de fréquentes plantations, qui tourneroient aussi bien au profit qu'au divertissement du propriétaire? Un marais couvert de saules, où une montagne remplie de chênes, font un objet non-seulement plus agréable à la vuë; mais plus utile que si on les abandonnoit à leur stérilité naturelle. Les champs couronnés d'épis forment une jolie perspective; desorte que, si les allées qu'on voit entre deux étoient un peu cultivées, si l'émail naturel des prairies étoit aidé par quelques petites additions de l'Art, & si les haies étoient ornées des arbres & des fleurs qui seroient propres au terroir, un homme pourroit faire un joli paysage de son domaine.

Les Auteurs qui ont écrit de la *Chine* nous disent que les *Chinois* se moquent de notre maniere de planter en *Europe*, où les arbres sont placés à la ligne & à la regle; parce, disent-ils, que tout homme peut ranger des arbres à la ligne, en échiquier, ou en toute autre figure uniforme. C'est pour cela même qu'ils cherchent à se distinguer dans les Ouvrages de cette nature, & à cacher l'art qu'ils y emploient. Ils ont un mot dans leur langue, qui exprime la beauté particuliere d'un plantage qui frappe d'abord l'imagination, sans qu'on puisse découvrir ce qui produit un si agréable effet. Mais nos jardiniers *Anglois*, au lieu d'in-

miter la Nature, aiment à s'en éloigner le plus qu'il leur est possible. Nos arbres s'élevent en cones, en globes, ou en pyramides. Nous voyons la marque des ciseaux sur chaque plante & le moindre buisson. Je ne sai si c'est un goût singulier; mais j'aimerois mieux voir un arbre avec tout le superflu & toute l'étendue de ses branches, que lorsqu'il est taillé en une figure mathématique; & il me semble qu'un verger, dont les arbres sont en fleur, paroît infiniment plus agréable, que tous les petits labyrinthes du parterre le plus exact. Mais comme nos célebres architectes de jardins négocient en plantes, & que leurs boutiques en sont pleines, il ne faut pas s'étonner qu'ils pensent à leur profit, & qu'ils arrachent nos plus beaux arbres fruitiers, pour mettre à leur place des houx, des myrtes & autres plantes toujours vertes & portatives.

XLVI. DISCOURS.

Adde tot egregias Urbes, operúmque laborem.
VIRG. Georg. L. II. 155.

Ajoutez à cela tant de villes magnifiques, & d'autres Ouvrages faits par l'industrie des hommes.

APRES avoir montré comment l'Imagination est affectée par les Ouvrages De ce qui plait à l'Imagina-

tion dans les Ouvrages d'ARCHITECTURE.

de la Nature & par ceux de l'Art, & comment les uns & les autres se prêtent un secours mutuel pour former les Scenes & les perspectives les plus agréables, je hazarderai ici quelques réfléxions sur cet Art en particulier, qui a un rapport plus immédiat qu'aucun autre avec l'Imagination, & qui y excite ces plaisirs primitifs dont j'ai entretenu mes Lecteurs. Cet Art est l'Architecture, que j'envisagerai dans le même jour où mes Discours précédens l'ont placée, sans toucher aux regles & aux maximes que les habiles maîtres en donnent & qu'ils ont expliquées au long dans une infinité de Traités.

La *Grandeur*, dans les Ouvrages d'architecture, peut se rapporter à la masse & au corps de l'Edifice, ou à la *maniere* dont il est bâti. A l'égard de la premiere les Anciens, surtout ceux des pays orientaux, l'emportoient de beaucoup sur les Modernes.

Pour ne rien dire de la Tour de *Babel*, dont les fondemens, si nous en croyons un Auteur fort ancien, ressembloient à une vaste montagne; que pouvoit-on voir de plus superbe que les murailles de *Babylone*, que ses jardins élevés sur des voûtes, & que son Temple dédié à JUPITER BELUS, qui s'élevoit à la hauteur d'un mille, où il y avoit huit différens étages, chacun haut d'un * Stade, &

* Mesure des Anciens, qui contenoit 125 pas géométriques.

au sommet l'Observatoire *Babylonien*? Que dirons-nous de cet immense Rocher, qu'on avoit taillé ensorte qu'il répréfentoit la Reine Semiramis, & de ces moindres Rochers qui l'environnoient, auxquels on avoit donné la figure des Rois devenus ses Tributaires? Que dirons-nous de ce prodigieux bassin, ou de ce réservoir artificiel, qui contint l'*Euphrate* entier, jusqu'à ce qu'on lui eut creusé un nouveau canal, & de tous les fossés à travers lesquels on le fit couler? Je sai bien qu'il y a des Personnes qui traitent de fables quelques-unes de ces Merveilles de l'Art; mais je ne vois aucun fondement pour un tel soupçon, à moins qu'il ne vienne de ce que nous n'avons plus aujourd'hui de pareils Ouvrages. Il est certain qu'alors, & dans ces climats du monde, on avoit plus de commodités pour bâtir qu'il n'y en a jamais eu depuis. La terre étoit extrêmement fertile, on ne se nourrissoit presque alors que de fruits ou de laitage; ce qui ne demandoit qu'un petit nombre de mains, eu égard à celles qu'il faut pour l'Agriculture. Il y avoit peu de métiers capables d'occuper le gros des hommes destinés au travail, & beaucoup moins d'Arts & de Sciences pour entretenir les Spéculatifs; d'ailleurs, ce qui est plus que tout le reste, les Princes étoient absolus; desorte qu'un Roi qui alloit à la Guerre se pouvoit mettre à la tête d'un Peuple entier: c'est

ainsi que la Reine Semiramis se mit en campagne avec trois millions d'hommes; & que, malgré tout cela, elle fut accablée par le nombre supérieur de ses ennemis. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en tems de paix, lorsqu'elle entreprit de bâtir, elle put éxécuter de si grands desseins avec une multitude si prodigieuse d'ouvriers. Ajoutez à cela que, dans son climat, les gelées & les hivers, qui détournent les hommes la moitié de l'année dans les pays septentrionaux, y causoient peu d'interruption. Je pourrois mettre au rang des avantages de ce climat ce que les Historiens nous disent, que la terre y produisoit une espece de Bitume, ou de mortier naturel, qui est sans doute le même que celui dont l'Ecriture sainte nous parle* & qui servit à la Tour de *Babel*.

On voit encore en *Egypte* leurs Pyramides, qui répondent aux descriptions que les Anciens en ont faites; & je ne doute pas qu'un Voyageur éxact ne pût découvrir quelques traces du Labyrinthe qui occupoit une Province entiére, & qui renfermoit une centaine de Temples.

La muraille de la *Chine* est un de ces superbes Ouvrages des Orientaux, qui figure dans la Mappe-Monde, & dont la description paroîtroit fabuleuse, si la muraille même ne subsistoit aujourd'hui.

Nous sommes obligés à la dévotion,

* Gen. xi. 3.

des Bâtimens les plus magnifiques qui ont orné les différens pays de la terre. C'est elle qui a porté les hommes à élever des Temples & des Lieux destinés à servir au culte public, non seulement afin que la noblesse de la structure engageât la Divinité à y résider, mais aussi afin que ces superbes Ouvrages de l'Art excitassent de vastes idées dans l'esprit de ses Adorateurs, & qu'ils les rendissent propres à converser avec la Divinité du lieu. En effet tout ce qui est majestueux imprime du respect & de la crainte, & sympathise avec la grandeur naturelle de l'Ame.

Pour venir à la *grandeur de la maniere* dans les Ouvrages d'Architecture, elle a tant de force sur l'Imagination, qu'un petit Bâtiment, où elle paroît, donnera de plus nobles idées à l'esprit qu'un autre vingt fois plus étendu à l'égard de sa masse, où cette maniere est commune ou négligée. C'est ainsi peut-être qu'on auroit été plus surpris de l'air majestueux qui paroissoit dans une Statue d'ALEXANDRE, faite par la main de LYSIPPE, quoiqu'elle ne fût pas plus grande que le naturel, qu'on ne l'auroit été à la vuë du mont *Athos*, si, comme Dinocrate le proposoit, on l'eût taillé pour représenter ce Conquérant, avec une Riviere sur l'une de ses mains, & une Ville sur l'autre.

Ceux qui ont été à *Rome* & y ont vû le *Panthéon*, n'ont qu'à réfléchir sur l'é-

tat où leur esprit s'est trouvé la premiere fois qu'ils y sont entrés, & ils se souviendront qu'il a été frappé de quelque chose de grand & de majestueux; au-lieu que la vuë d'une Eglise *Gothique* ne les touche presque pas en comparaison, quoiqu'elle soit cinq ou six fois plus grande que l'autre; ce qui ne peut venir que de la grandeur de la maniere observée dans l'une, & de la médiocrité ou de la petitesse de cette maniere qu'il y a dans l'autre.

Mr. ERRARD, dans son *Parallele de l'Architecture antique avec la moderne*, a remarqué là-dessus une chose qui m'a fait beaucoup de plaisir, & que je vais rapporter dans les propres termes de l'Art, dont il s'est servi lui-même. * *Je vais remarquer sur ce propos*, dit-il, *une chose à mon avis assez curieuse, touchant le principe de la différence des manieres; & d'où vient qu'en une pareille quantité de superficie l'une semble grande & magnifique, & l'autre paroît petite & mesquine: la raison en est fort belle & n'est pas commune. Je dis donc que, pour introduire dans l'Architecture cette grandeur de maniere dont nous parlons, il faut faire que la division des principaux membres des Ordres ait peu de parties, & qu'elles soient toutes grandes & de grand relief, afin que l'œil n'y voyant rien de petit l'Imagination en soit fortement touchée. Dans une Corniche, par*

* Page. 11. & 12. Edition de *Paris* in fol. 1702.

exemple, si la doucine du couronnement, le larmier, les modillons ou les denticules viennent à faire une belle montre avec de grandes saillies, & qu'on n'y remarque point cette confusion ordinaire de petits cavets, de quarts de ronds, d'astragales, & je ne sai quelles autres particules entre-mêlées, qui n'ont aucun bon effet dans les grands Ouvrages, & qui occupent du lieu inutilement & aux dépens des principaux membres, il est très-certain que la maniere en paroîtra fiere & grande; & tout au contraire elle deviendra petite & chetive par la quantité de ces menus ornemens qui partagent l'angle de la vuë en tant de rayons & si pressés que tout lui semble confus.

Entre toutes les figures qui paroissent dans les Ouvrages d'Architecture il n'y en a point qui ait un plus grand air que la concave & la convexe; & nous voyons dans toute l'Architecture ancienne & moderne, aussi-bien dans les Quartiers reculés de la *Chine* que dans les pays plus voisins du nôtre, que les colomnes rondes & les voûtes font une grande partie de ces Bâtimens qui servent à la pompe & à la magnificence. Quelle raison en peut-on alleguer, si ce n'est que ces figures présentent plus du corps du Bâtiment à la vuë que toutes les autres? Il est vrai qu'il y a certains Corps, dont l'oeil peut recevoir les deux tiers de la surface; mais comme la vuë doit alors se partager en plusieurs angles, elle n'en reçoit pas une

nommés, pour les distinguer. Lorsque je dis que les idées qui nous viennent dans l'esprit à l'occasion, par exemple, d'une description, ou de quelque autre objet extérieur, sont les mêmes que nous y avions eues autrefois; cela ne veut pas dire que nous ayons actuellement vu l'endroit où une chose est arrivée, l'action, ou la personne qui est gravée ou décrite. Il suffit que nous ayons vu en général des lieux, des personnes ou des actions qui ressemblent à ce que nous voyons répréfenté, ou qui du moins y ont quelque rapport éloigné; puisqu'il est au pouvoir de l'Imagination, lorsqu'elle est une fois munie d'idées particulieres, de les étendre, de les composer, & de les diversifier, comme il lui plaît.

Entre les différens Arts qui servent à répréfenter les objets, il n'y en a point qui le fasse d'une maniere si naturelle & si ressemblante que la *Sculpture*. Pour en donner un éxemple familier: qu'un homme né aveugle prenne une statue, qu'il en parcoure avec les doigts tous les membres, tous les enfoncemens & les reliefs, tous les coups du ciseau; il est certain qu'il concevra d'abord qu'on peut répréfenter ainsi la figure d'un homme & d'une bête; mais s'il venoit à passer la main sur un *Tableau*, où tout est égal & uni, il ne pourroit jamais s'imaginer qu'on pût répréfenter sur du canevas les différentes parties de nos corps. La

Description est bien plus éloignée que la Peinture des choses qu'elle répréſente; du moins celle-ci a quelque reſſemblance avec ſon Original, au-lieu que des lettres & des ſyllabes n'y ont aucun rapport. Les couleurs parlent toute ſorte de langues, mais chaque langue n'eſt entendue que par une certaine nation. De-là vient ſans doute que l'Ecriture, quoique les néceſſités des hommes les obligerent bientôt à chercher une langue pour ſe communiquer leurs penſées, a été inventée plus tard que la Peinture. En effet, on nous dit que dans l'*Amérique*, lorſque les *Eſpagnols* y arriverent, on envoyoit des exprès à l'Empereur du *Mexique* ſur une toile peinte, & que les nouvelles du pays y étoient marquées par les traits du pinceau; ce qui étoit un moyen plus naturel de les exprimer que celui de l'Ecriture, quoiqu'en même tems beaucoup plus imparfait, en ce qu'il eſt impoſſible de tracer les petites connexions du Diſcours, ou de donner la figure d'une conjonction ou d'un adverbe. Mais il ſeroit bien plus étrange de répréſenter des objets viſibles par des ſons auxquels on n'attache aucune idée, & de faire en *Muſique* quelque choſe de ſemblable à une Deſcription. Avec tout cela il eſt certain qu'on peut exciter des idées confuſes de cette nature par une Compoſition artificielle de Notes; & nous voyons que les grands Maîtres de l'Art peuvent quelquefois engager leurs Audi-

teurs dans le feu & le tumulte d'une bataille, tremplir leur esprit de scenes tragiques & de frayeurs mortelles, ou leur inspirer d'agréables Rêves, qui ne leur offrent que des Bôcages & des Champs Elisées.

Dans tous ces éxemples le plaisir de l'Imagination, que j'appelle *dérivé*, vient de cet acte de l'esprit qui compare les idées que les objets originaux excitent en nous, avec celles que nous recevons de la Statuë, du Tableau, de la Description, ou du Son qui les répresente. Il nous est impossible d'alléguer la cause physique & immédiate qui fait que cette opération de l'esprit est accompagnée de tant de plaisir; mais il est certain que cet unique principe nous fournit une grande variété de divertissemens: il ne se borne pas à nous donner du goût pour la Sculpture, la Peinture & la Description; il fait aussi que nous nous plaissons à voir toutes les souplesses & les grimaces des Mines. C'est le même principe qui nous rend agréables les différentes sortes d'esprit de bon aloi, qui consiste dans le rapport éloigné que diverses idées ont ensemble, * comme je l'ai remarqué depuis long-tems. Je pourrois ajoûter encore que c'est cela même qui excite la petite satisfaction que nous trouvons quelquefois dans les différentes sortes d'esprit de mauvais aloi, soit qu'il con-

* Voyez Tome I. page [illegible] & [illegible].

siste dans la ressemblance de quelques lettres, comme dans les échos & les rimes de notre méchante Poësie, ou dans celle de mots entiers, comme dans les Equivoques & les Quolibets. Il semble d'ailleurs que la *Cause finale* du plaisir attaché à cette opération de l'esprit soit de nous animer à la recherche de la vérité ; puisque, pour distinguer une chose d'une autre & faire un discernement éxact entre nos idées, il faut les comparer les unes avec les autres, & observer le rapport ou l'opposition qu'il y a entre les differens ouvrages de la Nature.

Mais je me bornerai ici aux seuls plaisirs de l'Imagination qui viennent des idées que les *Mots* excitent dans l'esprit, parce que la plupart des remarques qui conviennent aux Descriptions se peuvent appliquer aussi à la Peinture & à la Sculpture.

Lorsque les mots sont bien choisis, ils ont tant de force, qu'une Description nous donne souvent des idées plus vives que la vuë même des choses. On trouve qu'une Scene est réprésentée à l'Imagination avec des couleurs plus fortes & plus au naturel, par le secours des mots, que par l'inspection actuelle de la Scene qu'ils décrivent. Il semble qu'en ce cas le Poëte enchérit sur la Nature ; il est vrai qu'il imite son plan, ou son paysage ; mais il en donne des traits plus marqués, il en releve la beauté, & il anime si bien toute la piece, que les images qui vien-

nent, des objets mêmes paroissent foibles, lorsqu'on les compare avec celles qui viennent des expressions. La cause en est peut-être de ce qu'à la vuë de quelque objet, il ne s'en peint dans l'Imagination que ce qui entre par les yeux; au-lieu que dans sa Description le Poëte nous en donne une vue aussi distincte qu'il lui plait, & qu'il nous en découvre diverses parties, auxquelles nous n'avions pas d'abord pris garde, ou qui nous étoient cachées lorsque nous l'avons éxaminé. Toutes les fois que nous voyons un objet, il ne s'en forme peut-être dans l'esprit qu'une idée composée de deux ou trois autres; mais lorsque le Poëte nous le dépeint, il peut nous en donner une idée plus composée, ou n'exciter en nous que les idées les plus propres à frapper l'imagination.

Il ne sera peut-être pas inutile d'éxaminer ici d'où vient que plusieurs Lecteurs, qui entendent tous la même langue & le sens des mots qu'ils lisent, ont avec tout cela différentes idées de la même description. L'un est charmé d'un passage, que l'autre lit avec froideur; ou bien l'un trouve un portrait fort naturel, où l'autre ne voit aucune ressemblance. Un goût si opposé ne peut venir que de ce que l'Imagination de l'un est plus juste que celle de l'autre, ou de ce qu'ils attachent différentes idées aux mêmes mots. Pour avoir le bon goût, & former un jugement éxact d'une Descrip-

tion, il faut être doué d'une Imagination heureuse, & avoir si bien pesé la force & l'énergie des termes d'une langue, que l'on puisse distinguer ceux qui sont les plus expressifs, & quel nouveau degré de force ou de beauté ils peuvent recevoir en les associant avec d'autres. L'Imagination doit être vive pour retenir l'empreinte des images qu'elle reçoit des objets extérieurs; & il faut du discernement pour connoître les termes qui sont les plus propres à les exprimer & à leur donner le plus de relief. Un homme qui manque à l'un ou à l'autre de ces égards, quoiqu'il puisse recevoir les idées générales d'une description, ne sauroit jamais en découvrir toutes les beautés particulières. C'est ainsi qu'une personne qui a la vue foible peut bien se former une idée confuse d'un excellent tableau qu'elle a devant les yeux; mais elle n'en observera pas les différens traits, & n'y discernera ni la beauté du coloris, ni la délicatesse du pinceau.

O.

XLVIII. DISCOURS.

Quem tu, Melpomene, ſemel
Naſcentem placido lumine videris,
Illum non labor Iſthmius
Clarabit pugilem, &c.
Sed quæ Tibur aquæ fertile perfluunt
Et ſpiſſæ nemorum comæ
Fingent Æolio carmine nobilem.
HOR. L. IV. Ode III.

Melpomene, *un mortel, aſſez heureux pour attirer vos regards au moment de ſa naiſſance, n'ira pas ſe ſignaler dans les combats du Ceſte &c. mais attiré par la fraicheur des ſombres bocages de* Tivoli *& par le doux murmure des eaux qui en arroſent les vergers, il s'élevera à la ſublimité de la Poëſie Lyrique.*

De la liaiſon qu'il y a entre pluſieurs idées. Moyens de perfectionner l'Imagination. Anciens Poëtes qui ont excellé à cet égard.

NOus pouvons obſerver qu'une ſeule circonſtance de ce que nous avons vu autrefois excite ſouvent une ſcene divertiſſante, & réveille une infinité d'idées qui paroiſſoient endormies dans l'Imagination; une telle odeur particuliere, ou une telle couleur, peut tout d'un coup offrir à l'eſprit ces champs ou ces jardins où nous l'avions d'abord trouvée, & nous remettre devant les yeux toute la variété des images qui l'accompagnoient alors. Notre Imagination en eſt

si frappée qu'elle nous conduit à l'improviste dans des Villes, des Théatres, des Plaines ou des Prairies. On peut remarquer d'ailleurs que si elle vient à se rappeller les scenes qu'elle a eües autrefois, celles qui lui avoient été agréables le deviennent encore davantage, & que la mémoire augmente le plaisir qu'elle avoit reçu à la vûe de l'Original. Un *Cartesien* expliqueroit ces deux phénomenes de la maniere suivante.

„ Lorsque nous avons contemplé un „ paysage ou un jardin, il nous est en„ tré dans l'esprit un amas d'idées, qui „ ont formé sur le cerveau différentes „ traces voisines les unes des autres. Lors „ donc qu'une de ces idées vient à s'é„ lever dans l'Imagination, les esprits „ animaux ne courent pas seulement vers „ la trace qui lui appartient, mais aussi „ vers la plupart de celles qui l'environ„ nent. Celles-ci poussent à leur tour „ de nouveaux esprits de tous côtés, „ jusqu'à ce qu'enfin tout cet amas d'i„ dées soit excité, & que tout le paysage „ ou le jardin fleurisse dans l'Imagination. „ Mais parce que le plaisir que nous avons „ reçu à la vue de ces objets surpassoit „ de beaucoup quelque désagrément que „ nous y trouvions d'un autre côté, de„ là vient que les traces du premier „ étoient plus larges & plus profondes; „ au-lieu que celles de l'autre étoient „ si petites & si légeres qu'elles sont „ devenues incapables de recevoir les

„ esprits animaux, & par conséquent „ de nous rappeller aucune idée fâ„ cheuse.

Il seroit inutile de rechercher si le pouvoir qu'on a de se former une idée vive des objets vient de ce que l'Ame de l'un est plus parfaite que celle d'un autre, ou de ce qu'il a le cerveau d'une contexture plus délicate. Mais il est sûr qu'un habile Ecrivain doit posséder ce talent naturel dans toute sa force & sa vigueur; ensorte qu'il soit en état de recevoir de vives impressions de la part des objets, de les garder long tems, & de les ranger, dans le besoin, d'une telle maniere qu'elles puissent frapper l'Imagination du Lecteur. Un Poete doit prendre autant de soin de se former l'Imagination qu'un Philosophe de cultiver son esprit. Il doit acquerir un juste goût des Ouvrages de la Nature, & se familiariser avec les différentes scenes de la vie champêtre.

Lorsqu'il est bien muni de toutes ces images de la campagne, s'il ne veut pas se borner aux simples pastorales, & aux genres les plus bas de la Poésie, il doit s'instruire de la pompe & de la magnificence des Cours. Il doit connoître à fond tout ce qu'il y a de noble & d'exquis dans les productions de l'Art, soit dans la Peinture ou la Sculpture, dans les superbes Edifices qui conservent leur premier éclat, ou dans les ruines de ceux qui ne subsistent plus aujourd'hui.

De

De tels avantages aident à ouvrir l'esprit, donnent de l'étenduë à l'Imagination, & ne peuvent qu'avoir une grande influence sur toute sorte d'écrits, du moins si l'Auteur en sait faire un bon usage. Entre les Poëtes des langues savantes qui excellent dans ce talent peut-être que les plus parfaits, dans leurs différens genres, sont Homere, Virgile & Ovide. Le premier frappe l'Imagination de ce qu'il y a de beau, & le dernier de ce qui est extraordinaire. Lorsqu'on s'attache à la lecture de *l'Illiade* il semble qu'on voyage à travers un pays inhabité, où l'Imagination apperçoit mille déserts affreux, de vastes marais incultes, des forêts énormes, des rochers & des précipices horribles. Tout au contraire, l'*Enéide* ressemble à un jardin bien ordonné, où l'on ne sauroit trouver aucun endroit sans quelque ornement, ni jetter les yeux sur aucun morceau de terre qui ne produise quelque belle plante ou quelque fleur. Mais lorsque nous venons aux *Métamorphoses*, nous marchons dans un pays enchanté, où nous sommes environnés de scenes magiques.

Homere est dans son élément lorsqu'il décrit une bataille & une mêlée, & qu'il caractérise un Dieu ou un Héros. Virgile ne se trouve jamais si bien que dans ses *Champs Elisées*, ou lorsqu'il copie une agréable peinture. Les Epithetes d'Homere marquent en général ce qui est grand, & celles de Virgile

ce qui plaît. Il n'y a rien de plus auguste que le personnage de JUPITER dans le premier livre de l'*Illiade*, ni de plus charmant que celui de VENUS dans le premier de l'*Enéide*. Voici un seul trait d'HOMERE à l'égard de ce Roi des Dieux: * *En même tems*, dit-il, *il fit un signe de ses noirs sourcils; les sacrés cheveux furent agités sur la tête immortelle de Dieu, & il ébranla tout l'Olympe.* Le Grec est encore plus expressif:

† Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέλιξεν
Ὄλυμπον.

VIRGILE s'est exprimé de cette maniere: *Lorsqu'elle eut achevé de parler, & qu'elle s'en retournoit, on vit éclater la blancheur de son cou; ses cheveux exhaloient une divine odeur d'Ambrosie; les plis de sa robe lui tomberent sur les piés, & il parut à sa démarche que c'étoit une véritable Déesse.* L'original l'emporte de beaucoup sur une si foible traduction:

§ Dix, & avertens rosea cervice refulsit:
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem.
Spiravere: pedes vestis defluxit ad imos:
Et vera incessu patuit Dea.

* Voyez la Traduction de Madame *Dacier*, p. 48. de l'Edition imprimée à *Amsterdam* en 1712.
† 528, 530. § 400-405.

Presque tous les personnages d'Homere ont quelque chose de divin & de terrible. A peine Virgile en a-t-il admis dans son poëme un seul qui ne soit beau, & il a pris un soin tout particulier de rendre tel son Héros. Venus, dit-il, *lui avoit imprimé les traits éclatans d'une belle Jeunesse, & répandu dans ses yeux de la grace & de la gaieté.*

—— —— —— * lumenque juventæ
Purpureum, & lætos oculis adflarat honores.

En un mot, le Poëte *Grec* remplit les lecteurs d'idées sublimes, & je crois qu'il a formé l'Imagination de tous les bons Poëtes qui sont venus après lui. Je n'en donnerai pour exemple qu'Horace, qui prend d'abord feu dès qu'il lui vient dans l'esprit quelque passage de l'*Illiade*, ou de *l'Odyssée*, & qui s'éleve toujours au-dessus de lui-même, lorsqu'il cherche à imiter Homere. Virgile a rassemblé, dans son *Enéide*, toutes les agréables Scenes que son sujet pouvoit admettre; & il a donné, dans ses *Géorgiques*, un recueil de paysages les plus charmans que l'on puisse former de bois & de prairies, de troupeaux, de bétail & d'essains d'abeilles.

Ovide nous a fait voir, dans ses *Métamorphoses*, comment l'Imagination peut être affectée par ce qui est extraordinaire. Il décrit un miracle dans cha-

* *Ibid.* vs. 594.

cune de ses Fables, & à la fin il expose toujours à nos yeux quelque nouvelle Créature. Son art consiste surtout à insérer sa description à propos, avant que la premiere forme soit tout-à-fait anéantie, & que la nouvelle soit achevée; desorte qu'il nous entretient partout de quelque chose que nous n'avions jamais vu, & qu'un monstre succede à l'autre jusques à la fin des *Métamorphoses*.

S'il me faloit nommer un Poëte qui réunît tous ces talens, & qui eût l'art d'opérer sur l'Imagination, je dirois d'abord que c'est MILTON. Si son *Paradis perdu* n'approche pas à cet égard de la beauté de l'*Enéide* & de l'*Illiade*, cela vient plutôt du défaut de sa langue, que de son manque de génie. Un poëme si divin écrit en *Anglois* ressemble à un superbe palais bâti de briques, où l'on peut voir une aussi belle architecture que dans un palais de marbre, quoique les matériaux en soient plus grossiers. Mais, pour n'en rien dire que par rapport à notre sujet, que peut-on concevoir de plus grand que le combat des Anges, que la majesté du Messie, que la taille & la conduite du Démon & de ses Collegues? Que peut-on se répréSenter de plus beau que le * *Pandæmonium*, le Paradis, le Ciel, les Anges, ADAM & EVE? Qu'y a-t-il de plus extraordinaire que la Créa-

* Mot formé du *Grec*, & qui désigne le Lieu où le Poëte suppose que *tous les Démons* étoient assemblés,

tion du Monde, les différentes Métamorphoses des Anges apôstats, & les avantures qui arrivent à leur Chef, pendant qu'il cherche le Paradis? Aucun autre sujet ne pouvoit fournir à un Poëte des Scenes si propres à frapper l'Imagination, ni aucun autre Poëte ne pouvoit les dépeindre avec des couleurs plus vives & plus fortes.

O.

XLIX. DISCOURS.

—— —— ferat & rubus asper amomum.
VIRG. Eclog. III. 89.

Puissiez-vous cueillir l'Amome odoriférant des Ronces couvertes d'épines.

Sur les DESCRIPTIONS qui plaisent à l'Imagination.

LEs plaisirs *dérivés* de l'Imagination sont plus étendus & plus généraux que les *primitifs*; car non seulement ce qui est grand, extraordinaire ou beau, mais tout ce qui est désagréable à voir, nous plaît lorsqu'il est décrit d'une maniere éxacte. Le principe de ce plaisir n'est autre chose que l'action de l'esprit, qui compare les idées, que les mots y font naître, avec celles qui lui viennent de la présence même des Objets; & nous avons déjà vu pour quelle raison cet acte de l'esprit est accompagné de tant de plaisir. De là vient que la description

d'un fumier, faite en termes propres & significatifs, plaît à l'Imagination, ou plutôt à l'Entendement; puisque ce n'est pas la chose même décrite qui nous plaît, mais l'éxactitude & la propriété des mots qui servent à la dépeindre.

Mais si la description de ce qui est petit, commun ou difforme est agréable à l'Imagination, la description de ce qui est grand, extraordinaire ou beau l'est infiniment davantage; parce qu'alors ce n'est pas la seule comparaison de la peinture avec l'original qui nous plaît, mais que nous sommes aussi ravis de l'original même. Je crois que la plupart de mes Lecteurs sont plus charmés de la description que MILTON fait du Paradis, que de celle qu'il donne de l'Enfer; peut-être qu'elles sont toutes deux également parfaites dans leur genre; mais dans l'une le feu & le souphre ne plaisent pas tant à l'Imagination que les parterres de fleurs & les bôcages odoriférans dans l'autre.

Il y a une circonstance qui releve une Description plus que tout le reste, je veux dire lorsqu'elle nous répresente des objets capables d'exciter une secrette émotion dans notre esprit, & de mettre en jeu nos passions. Alors nous sommes animés & instruits tout-à-la-fois; desorte que le plaisir devient plus universel, que nous pouvons y être sensibles à divers égards. C'est ainsi que, dans la Peinture, on se plaît à regarder un visa-

ge qui ressemble bien à l'original; mais le plaisir augmente si le visage répréfenté est beau; & il redouble encore si la beauté en est accompagnée d'un air triste & mélancholique. Les deux passions dominantes, que les ouvrages les plus sérieux de la Poësie tâchent d'exciter en nous, sont la terreur & la pitié. Ce qu'il y a de singulier en ceci est que les mêmes passions, qui nous sont très-désagréables en tout autre têms, viennent à nous plaîre lorsque de belles & vives descriptions les élevent dans nos cœurs. Il n'est pas surprenant que nous trouvions du plaisir à certains endroits capables d'exciter en nous l'espérance, la joie, l'admiration, l'amour ou de telles autres passions, parce qu'elles sont toujours accompagnées d'un plaisir secret. Mais d'où vient que nous nous plaîsons à être épouvantés ou affligés par une description, lorsque nous sentons une si grande inquiétude, dans la crainte & la douleur qui nous viennent de quelque autre cause?

Si nous considérons bien la nature de ce plaisir nous trouverons qu'il ne naît pas tant de la description de ce qui est terrible, que de la réfléxion que nous faisons sur nous mêmes en la lisant. Lorsque nous envisageons des objets si hideux, nous sommes ravis de nous voir à l'abri de tout le danger qu'il y auroit à craindre de leur part. Si d'un côté ils nous paroissent terribles nous savons

de l'autre qu'ils sont hors d'état de nous nuire: desorte que plus leur aspect est effrayant, plus nous goûtons de plaisir à n'avoir rien à craindre de leurs insultes. En un mot nous regardons les terreurs qu'une description nous imprime, avec la même curiosité & le même plaisir que nous trouvons à contempler un monstre mort. C'est ainsi que VIRGILE décrit la vuë de CACUS qu'HERCULE venoit de tuër. *Son énorme cadavre*, dit-il, *est traîné par les piés. Les spectateurs ne peuvent se lasser de regarder ses yeux qui étoient si terribles, son visage affreux, son corps velu comme celui d'une Bête, & sa gueule éteinte, qui ne vomit plus ni flamme ni fumée.*

——— * pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.

C'est pour cela même que nous nous plaisons à réfléchir sur les dangers passés, ou à regarder un précipice de loin, qui nous rempliroit d'une toute autre espece d'horreur si nous le voyions sous nos piés.

Ainsi lorsque nous lisons quelque histoire où il s'agit de tourmens, de blessures, de morts, & de pareils désastres, le plaisir que nous y trouvons ne vient pas tant de la douleur qu'un si triste récit

* Æneid. Lib. VIII. 264.

nous cause, que d'une secrette comparaison que nous faisons entre nous-mêmes & la personne qui souffre. De telles réprésentations nous enseignent à nous former une juste idée de notre état, & à nous estimer bien-heureux d'être exemts de pareilles calamités. Avec tout cela c'est une sorte de plaisirs que nous sommes incapables de recevoir, lorsque nous voyons une personne actuellement sous la torture; parce que l'objet frappe alors nos sens de trop près, & qu'il nous cause une telle émotion qu'il ne nous donne pas le loisir de réfléchir sur nous-mêmes. Notre esprit est si occupé des souffrances du patient, qu'il ne sauroit penser à notre propre bonheur. Tout au contraire nous envisageons les malheurs, dont nous lisons le récit dans les historiens ou les poëtes, comme déjà passés, ou comme feints; desorte que la réflexion sur nous mêmes s'éléve insensiblement, & surmonte la douleur que nous causent les souffrances des affligés.

Mais parce que l'esprit de l'homme demande quelque chose de plus parfait dans la matiere qu'il n'y trouve, & qu'il ne peut jamais trouver dans la nature aucun objet qui réponde bien aux plus hautes idées qu'il a de l'agrément; ou, pour me servir d'autres termes, parce que l'Imagination peut se réprésenter à elle-même des choses plus grandes, plus extraordinaires & plus belles qu'aucunes que l'œil ait jamais vuës, & qu'elle ap-

perçoit toujours quelque défaut dans tout ce qu'il a vu; c'est à cause de cela même qu'un poëte doit donner l'essor à son Imagination dans les idées qu'elle se forme: je veux dire qu'il doit corriger & perfectionner la nature lorsqu'il décrit une réalité, & qu'il doit accumuler de plus grandes beautés qu'il ne s'en trouve ensemble dans la Nature, lorsqu'il décrit une fiction.

Il n'est pas obligé de suivre la Nature dans les progressions lentes qui la font passer d'une saison à l'autre, ni d'observer sa conduite dans la production successive des plantes & des fleurs. Il peut renfermer dans sa description toutes les beautés du printems & de l'automne, & engager l'année entiere à contribuër quelque chose pour la rendre plus agréable. Ses rosiers, ses chevre-feuilles & ses jasmins peuvent fleurir tous ensemble, & ses couches peuvent être ornées en même tems de lis, de violettes & d'amaranthes. Son terroir n'est pas borné à un certain ordre particulier de plantes; mais il est propre à nourrir ou des chênes ou des myrtes, & il favorise le produit de tous les climats. Les oranges y peuvent croître dans les Bois; on y peut trouver de la myrrhe sur toutes les haies, & s'il lui plaît d'y avoir un bôcage d'aromates, il lui est permis d'engager le Soleil à l'y exciter par sa chaleur. Si tout cela n'est pas capable de fournir une agréable Scene, il peut élev-

-ver plusieurs nouvelles especes de fleurs, enrichies d'odeurs plus exquises & de couleurs plus vives qu'aucune de celles qui croissent dans les jardins de la Nature. Les concerts de ses oiseaux peuvent être aussi pleins & harmonieux, & ses forêts peuvent être aussi épaisses & aussi sombres qu'il lui plaît. Il ne lui en coute pas davantage pour une perspective d'une longue étendue que pour une fort bornée; & il peut aussi aisément faire tomber ses cascades d'un précipice d'un demi-mille, que de la hauteur de trente piés. Il a les vents à ses ordres, & il peut tourner le cours des rivieres dans tous les méandres qui peuvent être les plus agréables à l'Imagination des lecteurs. En un mot, il a toute l'économie de la Nature entre ses mains, & il peut lui donner les charmes qu'il lui plaît, pourvu qu'il ne la reforme pas trop, & que pour vouloir exceller il ne s'engage pas dans des absurdités.

O.

L. DISCOURS.

— — — mentis gratissimus error.
HOR. L. II. Epist. II. 140.

Mon erreur me faisoit goûter les plaisirs les plus doux.

IL y a une sorte de Composition, où le Poëte perd la Nature tout à fait de

tion enchantée, & du plaisir qui en revient à l'Imagination.

vuë, & où il entretient ses lecteurs des caracteres & des actions de certaines personnes, dont la plupart n'ont d'autre éxistence que celle qu'il veut bien leur donner. Telles sont les Fées, les Sorciers, les Magiciens, les Démons, & les Esprits séparés de leurs Corps. C'est ce que Mr. DRYDEN appelle *la Composition enchantée*, qui est sans contredit la plus difficile de toutes celles qui dépendent de l'Imagination du poëte, parce qu'il n'a point de modele à suivre, & qu'il doit tirer tout de son propre fonds.

Cette sorte de Composition demande un tour d'esprit fort singulier, & il est impossible qu'un poëte y réussisse, s'il n'a pas une Imagination naturellement féconde & superstitieuse. D'ailleurs il doit être bien versé dans les légendes & les fables, les romans surannés & les contes de nourrices & de vieilles, pour s'accommoder avec nos préjugés & entretenir ces idées que nous avons reçuës dans notre enfance. A moins de cela il court risque de faire parler ses fées comme des individus de notre espece, & non pas comme des êtres d'une autre nature, qui conversent avec de tout autres objets, & qui pensent d'une maniere différente de celle du Genre-humain. De-là vient qu'HORACE a dit : *Je ne saurois souffrir que des Satires, tirés de leurs fôrets, viennent nous débiter des vers tendres & galans d'un stile aussi poli que pourroient faire nos jeunes gens nés au milieu de* Rome, &

élevés pour le Barreau, ni qu'ils salissent nos oreilles par des injures grossieres & par des termes licencieux & infames.

* Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne, velut innati triviis, ac penè forenses,
Aut nimium teneris juventur versibus unquam,
Aut immunda crepent, ignominiosaque dicta.

Je ne dis pas, avec †, Mr. BAYS dans la *Répétition*, que les esprits ne doivent pas être confinés à parler sensément; mais il est certain que leur bon-sens doit être un peu déguisé, afin qu'il paroisse plus singulier, & propre au caractere & à l'état de celui qui parle.

Ces Descriptions excitent, dans l'esprit du Lecteur, une espece d'horreur agréable, & amusent son imagination par la singularité & la nouveauté des personnes qu'on y voit réprésentées. Elles rappellent à notre mémoire les contes qu'on nous a faits dans notre enfance, & servent d'appui à ces terreurs secrettes auxquelles l'esprit de l'homme est naturellement sujet. Nous nous plaisons à voir la diversité des habits & des mœurs dans les pays étrangers; mais la surprise ne doit-elle pas être plus agréable lorsqu'on nous conduit, pour ainsi dire, dans un

* HOR. A. P. vs. 244.
† C'est le nom qui est donné à Mr. DRYDEN dans cette piece satirique. Voyez la Note qui est dans le I. Tome, p. 22.

nouveau monde, & que nous y voyons des personnes & des manieres toutes différentes de celles de notre espece? Il y a des hommes d'un cerveau froid, ou d'un esprit philosophique, qui objectent contre cette sorte de Poësie qu'il n'y a pas assez de probabilité pour toucher l'Imagination. Mais on peut leur répondre que nous sommes assurés en général qu'il y a dans le monde une infinité d'êtres intellectuels & divers ordres d'esprits sujets à d'autres loix que celles qui ont été données aux hommes, & qui vivent sous différentes économies; ainsi, lorsqu'on nous en réprésente quelques-uns au naturel nous ne saurions concevoir que la chose est tout-à-fait impossible. Que dis-je? il y a des personnes prévenuës de certaines erreurs, qui les disposent à croire ces illusions; du moins nous en avons tous entendu faire de si plaisans contes que nous ne nous soucions pas d'en pénétrer le mensonge, & que nous nous prêtons volontiers à une si agréable imposture.

Les anciens Poëtes Chrétiens n'ont pas beaucoup écrit dans ce goût-là, & il faut avouër que presque toute la substance de cette Composition doit son originè aux ténebres superstitieuses des siecles postérieurs, lorsque des fraudes pieuses étoient employées pour amuser les hommes, les effrayer, & les rendre par-là sensibles à leur devoir. Nos Ancêtres regardoient la Nature avec plus de res

pect & d'horreur, avant que les Sciences & la Philosophie eussent éclairé le monde, & ils aimoient à s'intimider par la crainte des sortileges, des prodiges, des charmes & des enchantemens. Il n'y avoit pas un seul village en *Angleterre* qui n'eût un esprit-folet, tous les cimetieres étoient remplis d'ames des trépassés, chaque Commune de quelque étendue avoit un cercle de fées qui lui appartenoit, & l'on trouvoit à peine un seul berger qui n'eût vu quelque phantôme.

Entre tous les Poëtes de cet ordre, nos *Anglois* sont de beaucoup les meilleurs, par tout ce que j'ai vu du moins jusques-ici; soit que nous ayons plus de contes de cette nature, ou que le génie de notre pays soit plus propre à cette sorte de Composition. En effet les *Anglois* sont naturellement fantasques & visionnaires, d'une humeur sombre & mélancholique, & par-là très-disposés à se former quantité d'idées extravagantes & de chimeres auxquelles les autres ne sont pas si sujets.

Entre les *Anglois* * SHAKESPEAR l'emporte infiniment sur tous les autres. Cette noble extravagance de l'esprit, qu'il possédoit au suprême degré, le rendoit capable de toucher ce foible superstitieux de l'Imagination de ses Lecteurs, & de réussir en certains endroits, où il n'étoit soutenu que par la seule force de son pro-

* Voyez le Caractere de cet Auteur dans le *Journal Littéraire* de la *Haye*, Tom. IX. p. 202. &c.

pre génie. Il y a quelque chose de si bizarre, & avec tout cela de si grave, dans les discours de ses Phantômes, de ses Fées, de ses Sorciers & de ses autres personnages chimériques, qu'on ne sauroit s'empêcher de les croire naturels, quoique nous n'ayons aucune regle fixe pour en bien juger; & qu'on est contraint d'avouër que s'il y a de tels êtres au monde, il est fort probable qu'ils parleroient & agiroient de la maniere dont il les a représentés.

Il y a une autre espèce d'êtres imaginaires, que nous trouvons quelquefois chez les Poëtes, lorsqu'ils réprésentent les passions, les appetits, les vertus ou les vices sous une figure visible, & qu'ils en font des personnes ou des acteurs: Telles sont, par exemple, la faim & l'envie, dans OVIDE; la renommée, dans VIRGILE; le péché & la mort, dans MILTON. Nous voyons un monde entier de ces personnages faits à plaisir, dans * SPECER, qui avoit un talent merveilleux à cet égard. C'est ainsi que les Poetes s'adressent à l'Imagination par divers endroits, & qu'ils n'ont pas seulement toute la Nature à leurs ordres, mais qu'ils forment de nouveaux mondes, qu'ils donnent la vie à des êtres inconnus, & qu'ils personnalisent tout jusques aux facultés de l'Ame.

Dans les deux DISCOURS qui vont

* Voyez ce qui en est dit dans le *Journal Littéraire de la Haye*, Tom. IX. p. 188.

suivre j'examinerai en général quelle est la nature des autres écrits capables de plaire à l'Imagination, & c'est par là que je mettrai fin à mon Essai.

O.

LI. DISCOURS.

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

HOR. A. P. vs. 100.

Il faut que le Poëte sache tourner à son gré l'esprit de l'Auditeur.

AUTEURS, dont les écrits plaisent à l'Imagination.

COMME les Poëtes & les Ecrivains de fables empruntent les divers matériaux dont ils se servent, des objets extérieurs, & qu'ils les joignent ensemble à leur fantaisie; il y en a d'autres qui sont obligés de suivre la Nature de plus près, & d'en tirer des Scenes entieres. Tels sont les Historiens, les Physiciens, les Voyageurs, les Géographes &, en un mot, tous ceux qui décrivent des objets visibles qui ont une éxistence réelle.

Le plus agréable talent d'un Historien est de pouvoir ranger ses armées en bataille & les mettre aux prises, en termes de l'Art; d'exposer à nos yeux les divisions, les cabales & les jalousies des grands, & de nous conduire pas à pas dans les différentes actions & tous les

évenemens de son Histoire. Nous aimons à voir le sujet se développer peu à peu, nous tenir l'esprit dans une agréable incertitude, animer nos espérances, & nous donner le tems d'embrasser un des partis intéressés dans son recit. J'avouë que tout cela marque plutôt l'adresse que la bonne-foi de l'Historien ; mais je n'en parle ici qu'en ce qu'il a des qualités qui le mettent en état de plaîre à l'Imagination. Peut-être qu'à cet égard TITE-LIVE a surpassé tous ceux qui l'ont précédé, ou qui l'ont suivi. Il décrit tout ce qu'il manie avec des couleurs si vives, que toute son Histoire ressemble à une belle Peinture, & il releve si bien les circonstances qu'il faut dans chaque évenement, que ses Lecteurs en deviennent une espece de témoins oculaires, & qu'ils sentent toutes les passions qui répondent aux différentes parties de son recit.

Mais, entre les écrivains de cette classe, il n'y en a point qui contribuënt davantage à plaîre & à donner de l'étenduë à l'Imagination, que les Auteurs de la nouvelle Philosophie ; soit que nous ayons égard à leurs théories de la Terre ou du Ciel, aux découvertes qu'ils ont faites par le moyen des lunettes & des microscopes, ou à toute autre de leurs spéculations sur la Nature. Ce n'est pas un petit plaisir pour nous de trouver que chaque feuille verte est broutée par des millions d'animaux qui échappent à no-

tre vuë, lors même qu'ils sont parvenus à leur entiere grosseur. Il y a quelque chose de fort engageant pour l'Imagination, aussi-bien que pour la raison, dans les Traités des métaux, des minéraux, des plantes & des météores. Lorsque nous contemplons toute la Terre, & les différentes Planetes qui roulent dans son voisinage, nous sommes remplis d'admiration de voir tant de Mondes suspendus les uns au dessus des autres, & tourner sur leurs axes, avec tant de pompe & de régularité. Si nous venons ensuite à réfléchir sur ces vastes Campagnes d'*Ether*, qui s'étendent depuis *Saturne* jusques aux Etoiles fixes, & qui parcourent des espaces presque infinis, notre Imagination se trouve engloutie de cet objet immense, & redouble ses efforts pour le concevoir. Mais si nous nous élevons encore plus haut, & que nous envisagions les Etoiles fixes comme autant de vastes Océans de lumiere, dont chacune est accompagnée de ses Satellites, ou de ses Planetes ; si nous poussons plus loin, & que nous découvrions toujours de nouveaux Firmamens & d'autres luminaires, engagés plus avant dans ces abîmes impénétrables de l'*Ether*, où nos meilleurs télescopes ne sauroient atteindre, nous nous perdons dans ce labyrinthe de Soleils & de Mondes, & nous sommes confondus par l'immensité & la magnificence de la Nature.

Il n'y a rien de plus agréable à l'Ima-

gination que de s'étendre elle-même, & de remarquer les différentes proportions qu'il y a entre ses divers objets, lorsqu'elle compare le corps de l'homme à toute la masse de la Terre, celle-ci au cercle qu'elle décrit autour du Soleil, ce cercle à la sphere des Etoiles fixes, cette sphere à la circonférence de tout l'Univers, & cette circonférence à l'espace infini qui l'environne de toutes parts; ou bien lorsqu'elle descend du corps humain à un animal cent fois plus petit qu'une mite, qu'elle en épluche tous les membres, les différens ressorts qui les font remuër, les esprits animaux qui mettent ces ressorts en mouvement, & la petitesse inconcevable de toutes ces parties, avant qu'elles soient arrivées à leur perfection. Mais si, après tout cela, nous prenons la moindre particule de ces esprits animaux, & que nous venions à penser qu'elle est capable de servir de matiere à un monde qui renfermera, dans ses bornes étroites, un Ciel & une Terre, des Etoiles & des Planetes, & toutes les différentes especes de Créatures vivantes, qui auront la même analogie entr' elles qu'elles ont les unes avec les autres dans cet Univers; cette spéculation devient si fine & si déliée, qu'elle paroit tout-à-fait ridicule à ceux qui n'ont pas tourné leurs pensées de ce côté-là, quoiqu'elle soit de la derniere évidence & qu'on la puisse démontrer. Que dis-je? dans la plus petite particule

de ce petit Monde nous pourrions découvrir un fonds inépuisable de matiere, qui serviroit à former un autre Univers.

J'ai insisté d'autant plus sur ce sujet, qu'il peut nous faire voir, à ce que je crois, les justes bornes, aussi bien que le défaut de notre Imagination; qu'elle est confinée à un très-petit espace, & arrêtée dans ses opérations, d'abord qu'elle tâche d'embrasser tout ce qui est d'une grandeur, ou d'une petitesse excessive. Qu'un homme essaye de concevoir la différente grosseur de deux animaux, l'un vingt fois, & l'autre cent fois plus petit qu'une mite; ou de comparer, dans son esprit, une longueur de mille diametres de la Terre avec un autre d'un million de ces diametres, & il verra bien-tôt qu'il n'a pas une idée éxacte de ces proportions, pour les ajuster à une petitesse ou à une grandeur si extraordinaire. Il est vrai que l'Entendement nous ouvre un espace infini de tous côtés; mais l'Imagination, après quelques foibles efforts, se trouve engloutie dans le vuide immense qui l'environne; notre raison peut suivre une particule de matiere à travers une infinité de divisions, mais l'Imagination la perd bien-tôt de vuë, & sent en elle-même une espece de vuide qu'il faudroit remplir d'une matiere plus sensible. Nous ne saurions étendre ni resserrer cette faculté d'une maniere proportionnée aux dimensions de ces deux extrêmes: l'objet est trop vaste pour no-

tre capacité, lorsque nous voulons concevoir la circonférence du Monde; mais il nous échappe & se réduit à rien lorsque nous voulons nous former l'idée d'un Atome.

Peut-être que ce défaut de l'Imagination n'est dans l'Ame que parce qu'elle est unie au corps & qu'elle agit avec lui. Peut-être qu'il n'y a pas de place dans le cerveau pour une si grande variété d'impressions, ou que les esprits animaux sont incapables de les y tracer comme il faudroit, pour y exciter des idées si vastes & si déliées. Quoi qu'il en soit, nous pouvons bien supposer qu'il y a des êtres d'une nature plus excellente, qui nous surpassent de beaucoup à cet égard; de même qu'il est fort probable que l'Ame sera infiniment plus parfaite à tous égards dans la vie à venir; ensorte que l'Imagination sera peut-être en état d'aller de pair avec l'Entendement, & de se former des idées distinctes de toutes les différentes modifications & quantités de l'espace.

LII. DISCOURS.

Ignotis errare locis, ignota videre
Flumina gaudebat; studio minuente laborem.
Ovid. Metam. L. IV. 294.

Il se plaisoit à parcourir mille endroits & à voir des fleuves qui lui étoient inconnus, & il avoit une si grande passion pour cela qu'elle servoit à diminuër sa fatigue,

Des Allusions les plus agréables à l'Imagination, qui n'est pas moins sensible à la douleur qu'au plaisir.

Les Auteurs, dont les écrits roulent en particulier sur les objets matériels, ne sont pas les seuls qui plaisent à l'Imagination ; les habiles écrivains de Morale, de Critique, & d'autres spéculations détachées de la matiere, qui, sans traiter directement des parties visibles de la Nature, en tirent souvent leurs Comparaisons, leurs Métaphores & leurs Allégories, lui procurent de même beaucoup de plaisir. A la faveur de ces Allusions, une vérité qui est dans l'Entendement est réfléchie, pour ainsi dire, par l'Imagination ; elles nous disposent à voir dans une idée quelque sorte de couleurs & de figure, & à découvrir un tissu de pensée tracé sur la matiere. C'est ici que deux facultés de l'esprit s'éxercent avec un plaisir incroyable, lorsque l'Imagination copie d'après l'Entendement, & qu'elle transporte des idées du monde intellectuel dans le monde matériel.

L'habileté d'un écrivain paroit dans le choix de ses Allusions, qui doivent être agréables & tirées presque toujours des *grands* ou des *beaux* ouvrages de l'Art ou de la Nature; car, quoique tout ce qui est nouveau ou extraordinaire plaise à l'Imagination, puisque le but principal d'une Allusion est d'illustrer & d'éclaircir les passages d'un Auteur, elle devroit toujours être empruntée de ce qui est plus connu que les passages mêmes qu'elle sert à expliquer.

Les Allégories bien choisies sont autant de traits de lumiere dans un Discours, qui donnent de l'éclat & de la beauté à tout ce qui les environne. Une belle Métaphore placée à propos darde aussi une sorte de rayons dans tout son voisinage, & répand quelque lustre sur un paragraphe entier. Ces différentes sortes d'Allusions ne sont qu'une espece de similitude; mais, afin qu'elles plaisent à l'Imagination, il faut que la ressemblance soit fort éxacte, ou fort agréable, comme nous aimons à voir un portrait où la ressemblance est juste, où l'air & les attitudes ont quelque chose de gracieux. Il y a de célebres écrivains qui manquent beaucoup à cet égard, & des Savans du premier ordre qui tirent leurs Comparaisons & leurs Allusions des Sciences qui leur sont les plus familieres; ensorte qu'on peut voir toute l'étendue de leur érudition dans un Traité sur le moindre sujet. J'ai lu moi-même un discours sur

l'A-

l'Amour, qu'il étoit impossible d'entendre à moins qu'on ne fût très habile Chimiste; & j'ai entendu bien des Sermons qui ne devoient jamais être prononcés que devant une Assemblée de *Cartésiens*. Tout au contraire les gens occupés des affaires du monde ont recours à des éxemples trop bas & trop familiers. Ils engagent un lecteur à voir jouër aux échecs ou à la paume, ils le conduisent de boutique en boutique, & l'entretiennent d'un stile particulier à chaque metier ou à chaque profession. Il est certain qu'on peut trouver une infinité d'Allusions fort agréables dans l'une & l'autre de ces deux sources; mais on puise d'ordinaire les plus divertissantes dans les Ouvrages de la Nature, qui sont à la portée de tous les esprits, & plus agréables que tout ce qu'on voit dans les Arts & les Sciences.

Le talent d'affecter ainsi l'Imagination est ce qui donne du relief au Bon-sens même, & qui rend les Ouvrages d'un homme plus agréables que ceux d'un autre. Il sert de lustre à tous les écrits en général, mais il est l'ame & le tout de la Poësie. Il a soutenu, durant bien des siecles, divers Poëmes, où il brille au plus haut degré, & qui n'ont que cela seul qui les recommande au goût du public; mais toute piece où il manque paroît seche & insipide, quoiqu'on y voye d'ailleurs toutes les autres beautés. Il a, pour ainsi dire, l'art de créer; il donne une espece d'éxistence, & il met devant

les yeux du lecteur divers objets qu'on ne trouve pas dans le monde. Il ajoûte à la Nature, & imprime une plus grande variété à tous ses Ouvrages. En un mot il peut embellir & orner les plus illustres Scenes de l'Univers, ou remplir l'esprit des plus beaux spectacles qu'on puisse voir.

Nous avons découvert à présent les différentes sources d'où découlent les plaisirs de l'Imagination; & peut-être qu'il ne seroit pas bien difficile de ranger sous certains chefs généraux les objets contraires, qui lui causent de l'aversion & de la terreur; puisqu'elle n'y est pas moins sensible qu'au plaisir. Lorsque le cerveau est blessé par quelque accident, ou que l'esprit est fatigué par des rêves ou par la maladie, l'Imagination est pleine de tristes idées, & d'un million de monstres affreux qu'elle se forme & qui l'épouvantent. C'est ainsi que VIRGILE nous dit, que PENTHEE *hors du sens croyoit voir des armées de furies qui le poursuivoient, le Soleil double, & deux Villes de Thebes; qu'ORESTE, fils d'AGAMEMNON, célebre dans les Tragédies, prit la fuite dès qu'il eut tué sa mere; qu'il crut la voir courir après lui armée de flambeaux & de serpens, & que les furies vengeresses le poursuivoient partout, jusques dans les Temples.*

* Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,

&c. Æneid. Lib. IV. 469.

Et Solem geminum, & duplices se ostendere
Thebas:
Aut Agamemnonius Scenis agitatus Orestes,
Armatam facibus matrem, & serpentibus
atris,
Cùm fugit, ultricesque sedent in limine Diræ.

Il n'y a point d'objet plus mortifiant dans la Nature que celui d'un homme dont l'Imagination est troublée, & qui a l'esprit en désordre. *Babylone*, avec toutes ses ruines, ne forme pas un si triste spectacle. Mais, pour en détourner la vuë, je remarquerai ici, par voie de Conclusion, que cette faculté donne un avantage infini sur nos Ames à un Etre tout-puissant, & qu'elle nous rend capables de recevoir un haut degré de bonheur ou de misere.

Nous avons déjà vu l'influence qu'un homme a sur l'Imagination d'un autre, & avec quelle facilité il y peut introduire diverses idées; quel ne sera donc pas le pouvoir de celui qui connoit toutes les manieres d'affecter l'Imagination, qui peut la remplir des idées qu'il veut, & accompagner ces idées de tel degré de terreur ou de plaisir qu'il juge à propos? Il peut exciter des images dans l'esprit sans le secours des paroles, & nous mettre différentes Scenes devant les yeux sans l'entremise d'aucun objet extérieur. Il peut charmer l'Imagination par des idées si belles & si ravissantes, qu'il nous est impossible aujourd'hui de les

concevoir; ou l'obséder par des spectres si hideux qu'ils nous feroient souhaiter l'anéantissement, & regarder l'existence comme une malédiction. En un mot avec cette seule faculté il peut ravir ou affliger l'Ame jusques à un tel point que cela seroit capable de constituer le Paradis ou l'Enfer de tout être fini.

O.

LIII. DISCOURS.

Hæc scripsi non otii abundantia, sed amoris erga te.

Cic. Epist. ad Fam. Lib. VII. Ep. 1.

Ce n'est point le trop de loisir qui m'a engagé à vous écrire, mais la seule amitié que j'ai pour vous.

De la bonne & de la mauvaise RAILLERIE.

JE ne sache rien qui trouble tant la conversation que la fausse idée que certaines gens ont de la Raillerie. Il n'y a nul doute que le but principal qu'on doit avoir dans la Société ne soit de gagner la bienveillance de ceux avec qui l'on converse. Le moyen d'y parvenir est de leur montrer que vous êtes bien disposé à leur égard. Que peut-il donc y avoir de plus absurde que de vous ériger en homme qui sait piquer & mordre vivement, ainsi que l'on s'exprime d'ordinaire, vos meilleurs amis? Celui qui n'a

pour toute bonne qualité que du courage n'est pas trop en état de faire une agréable figure dans le monde ; parce qu'il ne sauroit exercer le talent qui le met au dessus des autres sans s'attirer un ennemi. L'Homme d'un esprit satirique est dans la même situation. Lâcher quelques mots qui percent le cœur de celui à qui vous parlez, ou qui le font rougir, est une espece de meurtre ; & il me semble que c'est une injure impardonnable que de témoigner à un homme que vous ne vous souciez pas de lui plaire ou de lui déplaire. Mais ne voulez-vous donc pas, me direz-vous peut-être, souffrir qu'on vous raille ? Vous me pardonnerez, j'y consens ; mais je veux, s'il vous plaît, que ce soit une Raillerie. Pour moi, qui ai le malheur de n'aimer pas à m'entretenir avec plus d'une personne à la fois, ce n'est pas un badinage que de me réduire à la nécessité de m'expliquer en présence d'une grande compagnie, & de m'exposer à la honte & à la risée, à moins que je ne m'acquitte d'un devoir dont mon humeur taciturne me rend incapable.

* CALISTE a beaucoup d'esprit & un jugement solide, qui en est la principale marque. Il raille mieux qu'aucun homme que je connoisse, parce qu'il vous tourne en ridicule par un endroit que vous n'êtes pas fâché de lui accorder, &

* C'est un mot Grec, qui signifie très bon.

qu'il vous blâme d'un excès dans une qualité qui est digne de louange en elle-même. Il connoit la sagesse de votre but ; & il ne doit pas craindre de vous chagriner lorsqu'il vous dit que vous le poussez un peu trop loin. Les personnes libérales peuvent souffrir qu'on les taxe d'être prodigues, & les courageux d'être des téméraires, sans en marquer aucun ressentiment à celui qui les releve. Ce qui caractérise un habile Ecrivain fait l'éloge d'un agréable Railleur. Le premier donne occasion à ses lecteurs de s'estimer davantage ; & l'autre divertit ses amis, plutôt qu'il ne se divertit lui-même, pendant qu'il est avec eux. Caliste joue ce rôle d'une maniere inimitable. Il souffla l'autre jour à l'oreille d'un ami, ensorte qu'il put être entendu par un jeune officier qui donnoit des symptomes de vouloir insulter la compagnie, que ce Gentilhomme avoit la mine d'un Général. Là-dessus le jeune-homme prit un air sérieux, & des manieres conformes à l'idée qu'il croyoit avoir donnée de lui. Il faut avouer d'ailleurs que Caliste engage quelquefois un sot à étaler son prétendu mérite, & à paroître si content de sa chere personne, qu'il en devient très ridicule ; mais, en ce cas, le dernier seul est coupable, puisqu'il s'expose à la risée des autres de son bon gré. Afin donc que la Raillerie soit plaisante il faut que celui qui en est l'objet ne s'en apperçoive presque pas, ou qu'il

n'en ait pas moins bonne opinion de lui-même.

* OXUSTE, d'un caractère tout opposé, est généralement plus admiré que CALISTE, quoiqu'à tort. Il ne sauroit avoir aucun égard ni à la modestie, ni à la foiblesse de la personne qu'il raille; mais s'il a quelque supériorité sur celui qu'il attaque, il le pousse à bout sans miséricorde. Il se plaît à déconcerter son meilleur ami, pendant qu'il éclate lui-même de rire & qu'il s'applaudit. Sa Raillerie met toujours la division dans la société où il se trouve, au-lieu que celle de CALISTE en réunit tous les membres, & qu'elle fait non seulement que chacun d'eux est plus content de sa personne, mais aussi de toutes les autres qui forment l'Assemblée.

Pour railler d'une maniere agréable il faut que la bienveillance regne dans tout ce que vous dites, & que vous souteniez toujours le caractere d'ami. OXUSTE devroit être banni de la société civile, parce qu'il fonde sa joie sur la douleur qu'il cause à son prochain. Il n'y a que l'envie, qui n'est que trop générale contre les personnes d'un mérite distingué, qui le puisse rendre supportable; mais ceux qui le fréquentent peuvent compter de lui voir toujours immoler quelqu'un à son humeur satirique, &

* Mot tiré du Grec, qui signifie *aigre*, *piquant*, *aigu*.

il ne doit sa réputation d'homme d'esprit qu'à l'indigne talent qu'il s'attribue de plaîre à la malice des autres.

Felix a l'esprit fait de maniere à se concilier l'amitié de tout le monde, lors même qu'il l'emploie à blamer. Il a le secret de prévenir la honte de la personne qu'il raille, & d'insinuer qu'il est lui-même sujet au foible qu'il lui reproche. Il se conduit à cet égard avec tant d'adresse qu'on diroit qu'il s'attaque plutôt lui-même qu'il n'en veut à son ami.

Il est monstrueux de voir avec quelle licence effrénée on se choque les uns les autres. On croiroit quelquefois qu'on se dispute à qui se rendra le plus désagréable. Il y a des gens qui mettent en œuvre, en présence même de personnes d'un rang ou d'un mérite distingué, des allusions malignes à des fautes passées qu'un homme voudroit oublier, & dont tout le monde devroit avoir perdu le souvenir. Ils ne poussent pas leurs bottes avec l'adresse d'un maître-d'armes ; mais ils coupent & taillent avec la grossiéreté d'un boucher. Il me semble qu'il est indigne d'un homme civil & poli de se divertir aux dépens de qui que ce soit. Ceux qui ont le véritable goût de la conversation aiment à se communiquer leurs bonnes qualités, & non pas à tirer avantage de leurs défauts, ou à les tourner en ridicule. Magni passeroit pour avoir de l'esprit, quand il n'y auroit pas un sot dans le monde ; il n'a pas besoin d'orne-

mens pour relever son mérite, & le plaisir qu'il goûte à observer les perfections des autres engage tous ses amis à excuser ses fautes par un principe de gratitude.

Après avoir donné ces différens caracteres d'hommes qui réussissent ou qui échouent dans la raillerie, il ne sera pas inutile de dire un mot sur la plus agréable de toutes, qui consiste, selon moi, à critiquer directement le vice, à le traiter avec mépris, & à épargner le vicieux ou le criminel. La DORIS de * Mr. CONGREVE est un chef-d'œuvre en ce genre. C'est le portrait d'une femme débauchée, mais dont l'impudence nous est dépeinte par une raillerie des plus fines, comme une simple générosité. Voici la traduction:

Son humeur (qui pourroit bien être un effet de l'Art) la fait paroître tantôt d'une extrême fierté, & tantôt d'une douceur sans égale; & tel qu'elle a reçu la nuit entre ses bras, est traité le lendemain comme un inconnu qu'elle n'a vu de sa vie. Elle joue si bien ce rôle que le pauvre amant tombe des nuës, & n'ose pas en croire ses propres yeux. Ceux qui ne savent ce que c'est que générosité traitent cette conduite d'inconstance & de lasciveté. Mais il n'appartient qu'aux personnes du premier mérite d'oublier facilement les faveurs qu'elles accordent.

T.

* Poëte *Anglois* encore en vie, qui a fait plusieurs piéces Dramatiques fort estimées.

LIV. DISCOURS.

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.
HOR. L. I. Epist. XI. 50.

Vous seriez heureux, même à Ulubre, *si votre esprit étoit dans une assiette égale & tranquille.*

Sur la BONNE HUMEUR, qu'on doit avoir à la Campagne, aussi bien qu'en Ville.

„ UN homme qui peut choisir sa com-
„ pagnie feroit sans doute fort
„ blâmable s'il ne mettoit pas en usage
„ toutes les lumieres de son esprit, pour
„ se joindre à des personnes dont l'hu-
„ meur sympathise le mieux avec la
„ sienne; mais lorsqu'il n'a pas fait ce
„ choix, ou qu'il s'y est trompé, & qu'il
„ est obligé de voir la même societé,
„ il est certainement de son intérêt de
„ s'y rendre le plus commode qu'il est
„ possible.

„ Je sai bien que je répete ce qui a été
„ dit un million de fois; mais il n'y a per-
„ sonne qui ait aucun droit de s'en scan-
„ daliser, à moins qu'il ne l'ait toujours
„ mis en pratique. Sans un plus long
„ préambule, puisque c'est * la saison
„ de l'année où une infinité de gens
„ de tous les ordres abandonnent cette
„ Ville accablée sous le poids des affai-
„ res & des plaisirs, pour se retirer à la

* Dans le mois de *Juin*.

„ Campagne, il me semble qu'il n'est
„ pas mal-à-propos de les avertir qu'ils
„ se munissent d'autant de bonne humeur
„ qu'il leur sera possible. En effet
„ quoique la vie de la Campagne nous
„ soit décrite comme la plus agréable
„ de toutes, & qu'elle puisse bien mé-
„ riter ce titre, avec tout cela il est
„ certain qu'elle n'a de l'agrément que
„ pour ceux qui savent profiter de leur
„ loisir & de la retraite.

„ Pour ceux qui ne sauroient vivre
„ sans l'embarras continuel des affaires,
„ ou sans avoir compagnie, qu'ils se
„ souviennent qu'à la Campagne il n'y a
„ ni Bourse, ni Comédies, ni Caffés
„ publics, ni plusieurs de ces autres amu-
„ semens qui les désennuyent ici de la
„ fatigue qu'ils trouvent à voir tous les
„ jours les mêmes choses dans leurs fa-
„ milles; mais que la plus grande par-
„ tie de leur tems y doit être employée
„ dans leur domestique, & qu'il est ainsi
„ de leur intérêt d'examiner l'agrément
„ qu'ils y auront, avant que d'abandon-
„ ner cette chere Ville.

„ Je me souviens, Mr. le SPECTA-
„ TEUR, que l'année derniére *, nous
„ reçumes de très bons avis de votre
„ plume, lorsque vous étiez à la mai-
„ son de Campagne de Mr. le Chevalier
„ de COVERLY; ce que je rapelle d'au-

* Voyez dans le II. Tome, le XIV. DISCOURS jusques au XXVIII. inclusivement, & sur-tout le XV.

„ tant plutôt qu'il est presque impossi-
„ ble de ne pas mener une vie agréable
„ dans une famille dont le maître est
„ tel que vous avez dépeint votre ami,
„ & qu'on ne sauroit, à cause de cela
„ même, je veux dire de ses vertus do-
„ mestiques, trop recommander à l'i-
„ mitation des autres. Que cette affa-
„ bilité, & cette bienveillance qu'il a
„ pour ses Voisins & pour tous ses Do-
„ mestiques, sans en excepter le moin-
„ dre, sont aimables! Avec tout cela,
„ qu'elles sont peu imitées! Au contrai-
„ re nous entendons presque par-tout
„ des reproches, du bruit, des invecti-
„ ves & des criailleries. J'ai allégué cet
„ exemple, parce que l'humeur & la
„ disposition du chef est ce qui a le plus
„ d'influence sur tous les membres d'u-
„ ne famille.

„ L'union & la concorde entre les pa-
„ rens & les amis font le plus grand
„ plaisir de la vie. Quoique ce soit une
„ vérité indubitable, si l'on en vouloit
„ juger par ce qui se passe dans le mon-
„ de, on croiroit presque tout le con-
„ traire; puisque les hommes sont in-
„ dustrieux à se tourmenter eux-mê-
„ mes. Qu'est-ce qui les engageroit,
„ si cela n'étoit pas, à former & à nour-
„ rir des jalousies les uns contre les au-
„ tres sur la moindre bagatelle? On le
„ voit tous les jours, & il y a des gens
„ qui se plaisent, à ce qu'il paroit, à
„ être incommodes & hargneux, &

„ * *qui sont alertes*, pour m'exprimer avec Ciceron, *lorsqu'il s'agit de disputer*. De là vient qu'il y a très-peu de „ familles où il n'y ait des querelles „ & des animosités, quoique l'intérêt „ dût engager tous leurs membres à les „ bannir, parce qu'aucun d'eux ne sauroit, si je ne me trompe, donner du „ chagrin à un autre sans en avoir lui-même sa part. —— Mais je suis allé „ plus loin que je ne croyois, & j'avois „ presque oublié mon but capital, qui „ étoit de vous dire simplement que „ nous, qui sommes accoutumés à passer la plupart du tems en Ville, avons „ de la peine à faire un long séjour à „ la Campagne; que nous devenons „ incommodes à nous-mêmes & les uns „ aux autres lorsque notre conversation „ est si bornée; ensorte que ce seroit un „ miracle si à la St. *Michel* nous n'en „ venions pas à une guerre ouverte, à „ nous chicaner les uns les autres, & à „ nous traiter en face de la même maniere que nous traitons les absens. Après cet aveu, je vous prierai de nous „ donner de tems en tems quelques leçons sur la bonne humeur qu'on doit „ avoir dans le Domestique, & je me „ flatte qu'elles nous feront de quelque „ usage, puisque nous avons tous beaucoup d'estime pour votre personne „ & pour vos salutaires conseils.

* Mira sunt alacritate ad disputandum.

„ Souffrez d'ailleurs que je vous entre-
„ tienne du reglement qu'une troupe
„ de mes Amis a fait pour prévenir
„ tous les désordres dont je viens de
„ vous parler. Ils ont l'usage de la mai-
„ son de Campagne d'un Seigneur ab-
„ sent, où ils sont allés au nombre de
„ dix ou douze, tous bien intentionnés
„ les uns pour les autres, quoiqu'ils dif-
„ ferent à l'égard de l'humeur & des ta-
„ lens naturels ou acquis; mais ils se
„ flattent que cette diversité ne servira
„ qu'à varier le plaisir. D'un autre cô-
„ té, persuadés qu'entre plusieurs Amis
„ qui demeurent ensemble, soit qu'ils
„ manquent de nouveaux objets, ou
„ qu'il y en ait quelque autre cause, il
„ s'éleve toujours un certain dégoût,
„ qui peut se changer en méconte-
„ ment ou en mauvaise humeur, ils ont
„ destiné une aile de la maison à une
„ espece d'Infirmerie. Si l'un d'eux
„ vient à prononcer quelques mots cho-
„ quans, ou à faire une action qui mar-
„ que de l'aigreur ou de l'aversion pour
„ la compagnie, il est d'abord séques-
„ tré dans une chambre de cette aile,
„ jusqu'à ce qu'il présente aux autres un
„ placet en termes soumis, & qu'il leur
„ paroisse, à la pluralité des voix, en
„ état de les rejoindre. Vous saurez
„ d'ailleurs que toutes les insinuations
„ malignes & les postures inquietes suf-
„ fisent pour attirer ce bannissement;
„ parler en colere aux Domestiques,

„ obliger un homme à répéter ce qu'il
„ a dit, & marquer de l'inattention ou
„ du chagrin sont aussi des actes crimi-
„ nels qui n'admettent point d'excuse.
„ Mais lorsqu'un homme se voit attaqué
„ d'un accès de mauvaise humeur, &
„ qu'il se bannit de lui-même, à son re-
„ tour de l'Infirmerie il est reçu à bras
„ ouverts, & tous les autres lui témoi-
„ gnent beaucoup d'estime. Ils se flat-
„ tent que, par l'usage de ces bons or-
„ dres, s'ils ne peuvent pas se guérir
„ tout-à-fait, ils empêcheront du moins
„ que la mauvaise humeur d'un seul ne
„ trouble toute la Société. Il y a divers
„ autres reglemens qui vont à maintenir
„ le repos & la tranquillité parmi eux;
„ j'aurai soin de vous en communiquer
„ les effets dans la suite, avec tout ce
„ qui leur arrivera, s'il me paroît utile
„ au public. Je suis &c.

T. R. O.

LV. DISCOURS.

——— Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames! ——— ——— ——— ———

VIRG. Æneid. III. 56.

A quels funestes excès l'avidité du Bien n'engage-t-elle pas les hommes!

UN de mes Amis, qui est d'une con-
versation fort agréable, me pria

l'autre jour dans son carrosse pour aller dîner avec lui à la Campagne. Il m'entretint sur la route du soin que les peres & les meres doivent prendre pour bien élever leurs enfans, & de la tendresse, pleine de reconnoissance, que les enfans doivent à ceux qui les ont mis au monde. Il ajoûta que, si ces devoirs étoient religieusement observés de part & d'autre, les vertus & les bonnes qualités se perpétuëroient dans une famille de génération en génération. Mais il est de si bonne humeur, qu'il la mêle toujours avec ce qu'il dit de plus solide, & qu'il me fit le discours suivant.

Histoire de VALENTIN, fameux Chimiste *Allemand*, & du secret qu'il avoit trouvé pour redonner la vie aux morts.

„ Je ne sai pas en quel siecle, ni sous „ quel Empereur, il arriva que ce de„ faut d'amitié reciproque & de bonne „ intelligence entre le pere & le fils „ devint funeste à la famille des VA„ LENTINS en *Allemagne*. *Basile* VA„ LENTIN, qui étoit parvenu au plus „ haut degré de perfection dans l'Art „ Hermétique, initia son fils *Alexan*„ *drin* dans les mêmes mysteres ; mais, „ comme vous savez qu'il n'y a que les „ gens laborieux, chastes, craignant „ Dieu & dont le cœur est pur, qui „ soient en état d'y pénétrer, *Basile* ne „ lui découvrit pas, à cause de sa jeu„ nesse, & des égaremens où elle n'est que „ trop encline, les plus grands secrets „ qu'il possédoit, convaincu que l'opéra„ tion manqueroit entre les mains d'un „ jeune homme aussi débauché que l'étoit

„ *Alexandrin.* Assuré d'ailleurs, par
„ quelques symptômes arrivés à son esprit
„ & à son corps, que sa dissolution ap-
„ prochoit, il fit venir son fils dans sa
„ chambre, où il étoit couché sur un
„ lit de repos. Après en avoir fait sor-
„ tir tous ses Domestiques, & recom-
„ mandé à son fils, qui s'assit vis-à-vis
„ de lui, de prendre bien garde que per-
„ sonne ne les entendît, il lui révéla le
„ plus important de ses admirables se-
„ crets, avec toutes les cérémonies &
„ le langage d'un Adepte. *Mon fils*, lui
„ dit-il, *votre Père a employé de longues*
„ *veilles, des soins & des travaux conti-*
„ *nuels, non seulement pour laisser de gran-*
„ *des richesses à sa Postérité, mais aussi*
„ *pour n'en avoir aucune. Que cela ne vous*
„ *surprenne point, mon fils; je ne veux pas*
„ *dire que vous me serez enlevé; mais que*
„ *je ne vous abandonnerai jamais, & qu'ain-*
„ *si l'on ne sauroit m'attribuer une Postéri-*
„ *té. Voici, mon cher* Alexandrin, *l'ef-*
„ *fet de ce qui a été produit dans l'espace de*
„ *neuf mois; nous ne devons pas nous op-*
„ *poser à la Nature, mais l'aider & la sui-*
„ *vre; le fétus est aussi longtems à se for-*
„ *mer dans le sein de sa mere que j'en ai*
„ *mis à préparer ces remedes qui servent*
„ *à la Révivification. Voyez cette petite*
„ *phiole où il y a un élixir, & un petit*
„ *pot de fayence rempli d'un onguent. Ils*
„ *sont l'un & l'autre d'une telle vertu qu'ils*
„ *peuvent rétablir les ressorts de la vie lors-*
„ *qu'ils ne viennent que de se démonter, don-*

„ rer de nouvelles forces, ranimer les es-
„ prits, & , en un mot, rendre tous les or-
„ ganes, & les sens du corps humain capa-
„ bles d'une aussi longue durée que celle
„ dont il a joui depuis sa naissance jusques
„ au jour de l'application de ces remedes.
„ Mais, mon cher fils, il faut avoir soin
„ de les appliquer dix heures après qu'on a ren-
„ du le dernier soupir, pendant qu'il reste à
„ l'argile quelque chaleur de la vie qui l'ani-
„ moit, & qu'elle est en état de se renou-
„ veller. Je trouve ma pauvre machine
„ fort délabrée par mes travaux continuels
„ & mes longues méditations; aussi-tôt donc
„ que je serai mort ne manquez pas, je
„ vous en supplie, de m'ointre avec cet on-
„ guent, & lorsque mes levres commence-
„ ront à se remuër, versez-moi dans la bouche
„ cet inestimable élixir, sans lequel la vertu
„ de l'onguent seroit inutile. Par ce moyen
„ vous me donnerez la vie que vous tenez
„ de moi, & dès ce jour là nous n'aurons
„ point d'autorité l'un sur l'autre à l'occa-
„ sion de ce bon office mutuel, mais nous
„ vivrons en freres, & nous préparerons
„ de nouveaux remedes pour servir au bout
„ d'un autre période, qui demandera l'u-
„ sage des mêmes Restaurans. Peu de jours
„ après que Basile eut donné ces admi-
„ rables drogues à son fils Alexandrin,
„ il mourut. Le fils, pénétré d'une vi-
„ ve douleur d'avoir perdu un si excel-
„ lent pere, négligea tout, & ne pensa
„ plus au remede, jusqu'à ce que le ter-
„ me prescrit pour son application fut

„ écoulé. En qualité néanmoins d'hom-
„ me d'esprit & qui aimoit le plaisir, il
„ se consola bientôt ; il crut que son pe-
„ re devoit être rassasié d'une vie lon-
„ gue, uniforme & réguliere, mais que
„ pour lui, misérable pécheur, il avoit
„ besoin d'une nouvelle vie pour se re-
„ pentir de la précédente qu'il avoit
„ passée dans la débauche, résolu d'y
„ continuer jusques au bout, & de me-
„ ner une vie sainte & religieuse, lors-
„ qu'il viendroit à la recouvrer par le
„ moyen de ces merveilleux spécifi-
„ ques.

„ On a remarqué depuis long-tems
„ que Dieu punit d'ordinaire l'amour-
„ propre des hommes qui veulent trop
„ faire pour leur postérité, & qu'il leur
„ donne des enfans d'un caractere tout
„ opposé au leur ; ensorte qu'ils trans-
„ mettent uniquement leurs noms à
„ ceux qui donnent tous les jours des
„ preuves de la vanité du travail & de
„ l'ambition de leurs Ancêtres.

„ C'est ce qui arriva dans la famille
„ de *Basile*. A l'occasion de ses grandes
„ richesses *Alexandrin* fit une dépense
„ excessive en bonne chere, en meu-
„ bles & en équipages, & il continua de
„ même jusqu'à ce qu'il sentît appro-
„ cher son dernier moment. Si Dieu
„ punit *Basile*, en lui donnant un fils si
„ éloigné de son caractere, *Alexandrin*
„ eut le malheur d'en avoir un de même
„ trempe que lui. Il est d'ailleurs si na-

„ turel aux méchans d'être soupçon-
„ neux qu'*Alexandrin* se défioit beau-
„ coup de son fils *Réné*; outre qu'il n'ig-
„ noroit pas ses inclinations vicieuses.

„ Persuadé qu'il étoit de la prudence
„ de ne confier à qui que ce soit au
„ monde le véritable secret de sa phiole
„ & de son pot de fayence, *Alexandrin*
„ s'imagina de réussir & de ne pouvoir
„ manquer son coup, fondé plutôt sur
„ l'avarice que sur la bonté de son bien-
„ faicteur.

„ Plein de cette idée il appella son
„ fils *Réné* à côté de son lit, & lui par-
„ la de la maniere la plus touchante &
„ la plus pathétique, en ces termes:
„ *Quelque débauché que vous ayez été, mon*
„ *fils, & que je l'aye été moi-même avant*
„ *vous, nous avons eu bonne part à la grande*
„ *réputation & aux heureux effets de la pro-*
„ *fonde connoissance que votre Aieul, le fa-*
„ *meux* Basile, *s'étoit acquise. Son symbole*
„ *est très connu dans le monde philosophi-*
„ *que, & je n'oublierai jamais son air véné-*
„ *rable lorsqu'il m'initia aux profonds my-*
„ *steres de la Table smaragdine d'*Hermès.
„ *C'est*, me dit-il, *l'unique, la vraie, &*
„ *il n'y a pas la moindre fraude; ce qui est*
„ *inférieur, ressemble à ce qui est supérieur;*
„ *c'est par-là que s'acquierent & se font tous*
„ *les miracles d'un certain grand oeuvre. Le*
„ *Pere est le Soleil, la Mere est la Lune,*
„ *le vent est dans le sein, la Terre en est la*
„ *Nourrice & la mere de toute perfection.*
„ *Tout ceci doit être reçu avec modestie &*

„ *prudence.* On observe que, dans tout le
„ jargon des chimistes, il y a une sorte
„ de piété fantastique & bourruë, qui
„ est assez ordinaire à ceux qui aiment
„ beaucoup l'argent; c'est-à-dire, qu'ils
„ sont eux-mêmes les dupes de cette
„ régularité de mœurs qu'ils affectent
„ pour des vuës mondaines ou intéres-
„ sées, & qui a quelque rapport avec
„ la sainteté qu'ils devroient avoir pour
„ être heureux dans le siecle à venir.
„ Quoiqu'il en soit, *Réné*, surpris d'en-
„ tendre causer son pere en habile
„ adepte, & d'un air si dévot, redoubla
„ son attention. Ce fut alors qu'*Alexan-*
„ *drin* continua de cette maniere: *Mon*
„ *fils*, lui dit-il, *cet élixir & cet onguent*
„ *vous peuvent rendre l'homme le plus riche* de
„ toute l'Allemagne. *Je m'en vais finir mes*
„ *jours; mais je ne retournerai pas dans la*
„ *poussiere de laquelle nous sommes tous sortis.*
„ Il reprit ensuite un air gai, & ajoûta
„ que, si une heure après sa mort, il
„ oignoit tout son corps avec cet on-
„ guent, & s'il lui versoit dans le gosier
„ cet élixir qu'il avoit eu de *Basile*,
„ son cadavre seroit converti en or
„ pur. Je ne m'engagerai pas à vous
„ étaler ici toutes les marques d'une ten-
„ dresse mutuelle qu'ils se donnerent à
„ cette occasion; mais si le pere eut soin
„ de lui recommander, avec toute l'ar-
„ deur possible, qu'il exécutât ses or-
„ dres, le fils lui promit solennellement
„ qu'il ne couperoit jamais un seul petit

„ morceau de son corps qu'à la derniere
„ extrémité, & à moins que ce ne fût
„ pour établir ses freres & ses sœurs.
„ Bien-tôt après *Alexandrin* mourut,
„ & son légitime héritier, dans les
„ transports de sa joie, ne put s'empê-
„ cher de mesurer la longueur & la lar-
„ geur de son cher pere, & d'en suppu-
„ ter la juste valeur avant que de procé-
„ der à l'opération. Dès qu'il eut fait le
„ calcul des richesses immenses qui lui
„ en reviendroient, il se mit à l'ouvra-
„ ge; mais, ô merveille étonnante! à
„ peine eut-il oint tout le corps, &
„ commencé à verser la liqueur, que
„ le corps donna des signes de vie, &
„ que *Réné* saisi de frayeur laissa tomber
„ sa phiole.

T.

LVI. DISCOURS.

Quantùm à rerum turpitudine abes, tantùm te à verborum libertate sejungas.

Cic.

Plus vous êtes éloigné du vice, plus vous devez être retenu dans vos paroles.

Portrait de la ME'DISANCE & de Madame

C'Est une marque certaine d'un mauvais cœur d'avoir du panchant à la médisance. Elle ne sauroit plaire à ceux qui ont le cœur bon & honnête;

aussi vient-elle toujours de ce qu'on né- BLEU-MAN-TEAU.
glige ce qui est digne de notre estime,
& qu'on a du chagrin de le voir dans un
autre. Si cela n'étoit pas, pourquoi est-
ce que la vertu & la beauté irriteroient
un médisant à un tel point, qu'il ne peut
jamais souffrir qu'on en parle, sans lan-
cer quelques traits qui vont à les noircir,
ou à les exténuer? L'autre jour une Da-
me qui étoit en visite, attaquée fort ru-
dement par une autre dont le caractère
n'est pas en trop bonne odeur, soutint
ses injures avec beaucoup de calme, &
lui répondit en ces termes: *Ma bonne Da-
me, épargnez moi, s'il vous plaît; je ne suis
pas de votre force; je ne dis mal de personne,
& je ne suis pas accoutumée à m'en entendre
dire.* Les petits esprits croyent que la
renommée consiste dans le nombre de
voix qu'ils ont pour eux dans la fou-
le, au-lieu qu'elle est inséparable des ac-
tions vertueuses. Elle suit le mérite aus-
si naturellement que l'ombre suit le
corps. Il est vrai que si vous êtes envi-
ronné d'une foule de gens, cette ombre
ne se voit pas; mais lorsqu'ils s'éloi-
gnent de vous elle paroît de nouveau.
Les paresseux, les fainéans & les gens
sottement vains sont ceux qui aiment le
plus ces petits contes qui se font par la
ville au désavantage du tiers & du quart.
D'ailleurs il y a une infinité de person-
nes trop indolentes pour sortir de leurs
maisons, & d'un trop mauvais naturel
pour ouvrir la bouche en compagnie, si

le plaisir de médire ne les animoit. Je vis l'autre jour une Dame qui me divertit bien. Occupée à lire une Lettre, qu'elle venoit de recevoir, & où il y avoit ces mots: *Après tous les airs qu'elle se donnoit, on a fait quelques contes au monsieur, qui l'ont porté à rompre le mariage*; elle s'arrêta ici tout court, & ordonna qu'on mît les chevaux à son carosse. Qu'une jeune Demoiselle de mérite eût manqué un bon établissement c'étoit une nouvelle de trop grande conséquence, pour souffrir qu'une autre eût le plaisir malin de l'annoncer la premiere à sa rivale ou à ses envieuses. L'aversion à recevoir des rapports avantageux n'est pas moins inséparable d'un médisant, que la promtitude à divulguer les mauvais. Mais peut on rien voir de plus indigne & de plus bas que de se plaire à ce qui devroit causer de la douleur? Un naturel de cette trempe a toujours été fort odieux aux Ames nobles & bien nées. Le Soldat *Persan*, qui s'amusoit à injurier ALEXANDRE *le Grand*, fut repris avec justice par son Officier, qui lui dit: *Mon Ami, vous êtes payé pour combattre* ALEXANDRE, *& non pas pour vous moquer de lui.*

CICERON, dans un de ses Plaidoyers, où il releve ceux qui calomnioient sa Partie, dit fort joliment & avec beaucoup de raison: *Entre ceux qui ont aidé à répandre ces faux bruits il y en a plusieurs qui ont embrassé les intérêts de la Partie adverse; il y en a plusieurs qui sont les enne-*

mis déclarés de celui que je défends; il y en a plusieurs qui ont un panchant naturel à la calomnie, & qui ne peuvent souffrir qu'on dise aucun bien de personne; car il n'y a rien de plus leger que la médisance, rien qu'on hazarde plutôt, rien qui se répande plus universellement. Si quelqu'un de ces bruits désavantageux est fondé, je ne souhaite pas que vous en détourniez la vuë, ni que vous l'exténuyiez; mais si l'on avance quelque chose de cette nature, sans que personne puisse dire de qui il la tient, ou si celui qui l'atteste l'a reçue d'un autre dont il ait oublié le nom, & qu'il ait cru si peu digne de foi qu'il n'a pas jugé à propos de s'en souvenir, je ne doute pas que tous ces Témoignages ne vous paroissent trop frivoles pour les recevoir au préjudice de l'honneur & de l'innocence de votre Compatriote. Lorsqu'un mauvais bruit est suivi à la trace, il se perd souvent au milieu de cette espece de gens que l'Orateur vient de nous dépeindre. Ne faut il donc pas avoir une bassesse lâche & indigne pour se mettre en peine de ce qui se dit parmi des personnes de ce caractere?

Il y a, dans la Province de *Warwick*, une Ville assez considérable, qui étoit célebre autrefois par les animosités & les divisions qui regnoient entre ses habitans; mais les principales familles ont renoncé à toute la médisance, à l'envie, à la malice & à tous les faux rapports qui les déchiroient, & vivent aujourd'hui en si bonne intelligence qu'elles ne pen-

sent qu'à se divertir, à l'occasion d'une vieille Dame chagrine, qu'on appelle Madame *de* Bleumanteau. Depuis bien des années cette héroïne a surpassé tout ce qu'il y a de plus habiles Causeuses, soit pour l'invention, la facilité de s'exprimer, ou la malice noire. Elle est d'un tempérament robuste & vigoureux, quoique la vûë commence à lui manquer, & qu'elle soit impotente de ses piés. A cause de cela même, plus attentive d'un côté, & obligée de l'autre à garder la maison, sa chambre est devenuë le receptacle de tout ce qui se passe dans la Ville, bon ou mauvais; avec cette différence que sa mémoire est plus fidele à retenir le dernier. Elle a d'ailleurs le défaut de la plupart des vieilles gens, c'est-à-dire qu'elle se souvient mieux de ce qu'elle avoit appris dans sa jeunesse, que de ce qui est arrivé depuis quelques années. Ajoûtez à ceci que non seulement elle n'aime personne, mais qu'elle hait tout le monde. Pasquin ne sert pas la moitié si bien à éventer la malice des Particuliers à *Rome*, que cette vieille Dame contribuë ici à la faire échouër. Elle ne connoit pas un seul auteur de tout ce qui lui est dit, quoiqu'elle puisse le répéter mot pour mot, & mettre ainsi en jeu toute la Ville, sans choquer ses habitans. Elle est d'une humeur si inquiete & si bourruë qu'elle gronde tous ceux qui l'environnent, & que saisie quelquefois d'une boutade elle veut changer tout

d'un coup de Logis. Pour la satisfaire, on la promene autour de la maison où elle demeure, & les personnes, chez qui elle doit aller, d'intelligence avec les autres, se trouvent prêtes à la recevoir dans sa même chambre. En certains tems réglés, l'hôtesse, chez qui elle se croit alors, est mandée pour venir se quereller avec elle, suivant son ancienne coutume. Lorsqu'on veut pousser la raillerie jusques au bout on l'anime à un tel point qu'elle est résoluë d'aller vivre sur l'heure dans une famille où elle n'a jamais été, & de leur dire tous les rapports que les autres en font. C'est ainsi qu'elle a demeuré dans toutes les maisons de la Ville, sans presque sortir de sa chambre, & que tous les contes que chacun lui fait, pour la tromper à cet égard, la rendent un bureau d'adresse général & la Nouvelliste bannale de toutes les médisances dont une femme peut noircir la réputation d'une autre. Mais c'est par là que les contes en l'air s'évanouïssent, & qu'on étouffe aussi quelquefois des vérités : lorsqu'on veut décréditer un bruit on n'a qu'à dire : *Oh! cela se trouve dans les Mémoires de Madame* De BLEUMANTEAU.

Quiconque reçoit des impressions désavantageuses d'un autre sans examen, ne mérite pas plus de créance que cette bonne Dame, qui ne peut juger de ce qu'on lui dit que par les oreilles, dont elle est souvent la dupe. Ajoûtez à ceci

que d'autres personnes médisantes suspendent l'usage des facultés qu'elle a perduës, plutôt que de les employer à rendre justice à leur prochain; & je me crois obligé d'avertir le Beau-Sexe que, dans toutes les maisons de la Ville, il y a une Dame DE BLEPMANTEAU volontaire.

T.

LVII. DISCOURS.

Occupet extremum scabies. ——— ——

HOR. A. P. vs. 417.

Malheur à ceux qui demeurent dans les derniers rangs.

L'Auteur se propose de donner plus d'étenduë à son Plan.

IL est impertinent & déraisonnable de vouloir toujours entretenir la compagnie, & de ne souffrir pas que chacun y parle à son tour. Peut-être qu'on m'accusera moi-même de ce défaut, sous ombre que j'entretiens tous les jours la Ville, & que je ne donne pas occasion à tant d'habiles Ecrivains, qui s'en acquitteroient mieux que moi, d'instruire le Public. En effet j'entendis l'autre jour un homme qui se plaignoit de mes Spéculations à peu près en ces termes: » Pourquoi ne roulent elles jamais que » sur les Sciences & la Morale? Pour» quoi n'y voit-on que des traits d'es» prit, de l'enjouëment, & autres cho-

„ ses qui ne peuvent servir qu'aux
„ gens de lettres & d'une éducation
„ polie? Je voudrois du moins qu'on y
„ parlât de tout ce qui peut être utile ou
„ nécessaire à tous les membres de la
„ Société, & que les Arts méchaniques
„ y eussent leur place aussi bien que les
„ Arts libéraux. Des maximes sur le
„ Négoce, l'Economie, ou l'Epargne
„ serviroient à un plus grand nombre de
„ personnes que des Discours sur ce
„ qui a été dit ou fait par un tel Philo-
„ sophe, un tel Héros, un tel Géné-
„ ral ou un tel Poëte.

Je n'eus pas plutôt entendu raisonner cet homme sur mes petits Exercices, que je pris une minute de sa Critique, & que je résolus d'abord de donner plus d'étenduë à mon dessein. Pour en venir à bout j'avertirai ici toute sorte de gens, de tout ordre & de tout Sexe, que s'ils veulent bien m'envoyer quelques DISCOURS, avec leurs Noms & celui des Lieux où ils demeurent, afin que je puisse être sûr de l'authenticité de ces écrits, je ne manquerai pas de les insérer dans mes Feuilles volantes. Il sera de plus grande conséquence pour un jeune apprenti de savoir par quels moyens & par quelle industrie un tel est devenu * *Sherif* de *Londres*, que de voir un homme

* Il y en a deux à *Londres*. C'est un Magistrat, qu'on crée tous les ans, & dont les fonctions répondent à peu près à celles du Prévôt de l'Ile en *France*.

de sa profession réprésenté dans une enseigne avec un cœur de lion à chaque main. Il est vrai que les exploits romanesques & incroyables frappent tout le monde, & qu'on néglige le chemin battu qui conduit à l'abondance & à la prospérité dans les affaires ordinaires de la vie. Un jeune-homme pourroit-il mieux employer son tems aujourd'hui qu'à étudier l'histoire de nos Fonds publics, & à découvrir par quels secrets ressorts ils montent et baissent tout d'un coup du soir au lendemain? Pour devenir riche, qui est l'article essentiel de la vie, pourroit-il avoir un meilleur guide qu'un Traité de quelque habile maître en cet Art, logé dans l'*Allée de la Bourse*? Il n'y auroit sans doute rien de plus utile que d'être bien instruit à espérer ou à craindre avec raison; à se défier lorsque les autres chantent victoire, & à pouvoir acheter gaiement lorsque les autres s'empressent à vendre. J'invite donc tous ceux qui sont en état de donner quelque information avantageuse au Public à venir occuper tour à tour ma Feuille volante; ils y seront les trés-bien venus, depuis le célebre & dernier Inventeur des Longitudes jusques à l'humble Aprêteur des cuirs propres à passer les rasoirs. Si donner les moyens de conduire les vaisseaux à bon port; si venir au secours de ceux qui se trouvent battus de la tempête, sans connoître le parage où ils sont; si leur indiquer les rochers qu'ils

doivent éviter, & la côte où ils doivent se rendre dans un péril extrême; si tout cela, dis-je, est un service des plus signalés, & une Invention qui mérite une Statue, il faut avouër en même tems que celui qui a trouvé le moyen d'affiler ou d'adoucir l'instrument qui sert à polir notre visage, à le rendre moins hideux, & à donner ainsi bon air à toute la personne est digne de quelque espece de bonne reception. Si les choses de la derniere conséquence sont fort applaudies, celles qui n'importent pas beaucoup, puisqu'elles importent toujours un peu, ne doivent pas être méprisées. Afin donc qu'aucun mérite ne demeure enseveli, & qu'aucun Art ne soit négligé, je le repete de nouveau, j'appelle tous les Artistes, aussi bien que les Philosophes, à mon assistance, pour servir le Public. Il seroit d'une grande utilité, si nous avions une histoire exacte du succès qu'ont eu toutes les bonnes boutiques qui se trouvent dans l'enceinte de la Ville, & un plan des terres qu'un fermier, ou qu'un jardinier a acquises par le soin continuel qu'il a pris d'une Allée de trente piés. Si l'on y joignoit l'histoire de ceux qui paroissent aujourd'hui en bel équipage, & qui doivent leur éclat à l'économie & à l'habileté de leurs Ancêtres dans le Commerce, de telles rélations exciteroient les autres à la poursuite des mêmes biens, & les détourneroient du luxe & de la débauche.

Pour diversifier ces Avis salutaires on n'y doit pas oublier la conduite des femmes: celle dont les vertus domestiques font que tout le monde respecte son mari doit recevoir les éloges qu'elle mérite; & celle qui a dissipé tout le fruit des travaux du sien doit être regardée avec indignation. Lorsqu'on en seroit venu de cette maniere à la vie domestique, pour exciter les hommes à veiller au point essentiel & à ne le perdre jamais de vue, il ne seroit pas mal à propos de leur faire envisager une catastrophe, la plus triste & le plus déplorable de tous les états, je veux dire une Banqueroute, qui change, en un clin d'œil, l'abondance, le crédit, la gaieté & les plus belles espérances en pauvreté, en défiance, en chagrin & en misere, & qui réduit un homme, qui pouvoit, le jour précédent, fournir aux nécessités des autres, à se voir abandonné le lendemain par le meilleur de ses amis. Quelle justice n'y auroit-il pas à blâmer le prodigue & le négligent qui s'est attiré cette disgrace, & à plaindre le bon ménager & l'industrieux? Un écrit dressé par un marchand pourroit donner à cette Isle une juste idée du mérite & de l'importance de son caractere; on verroit bien par là qu'un Soldat qui monte à la brêche ne hazarde pas davantage pour l'honneur de sa Patrie qu'un Négociant pour y attirer des richesses. Dans l'un & l'autre de ces deux cas les avanturiers y trouvent leur profit; mais

je n'en connois point où tous les autres membres de la Société ayent quelque part au fruit qui peut venir de la réussite.

Ceux qui lisent l'histoire se plaignent de ce que la description des batailles y est presque inintelligible. Ce défaut vient sans doute de l'ignorance des historiens, qui ne savent pas de quelle maniere on doit ranger une Armée, faire les évolutions, se battre en retraite, ou venir à la charge, & qui n'entendent point l'art militaire. Mais il est à craindre que mes nouveaux Correspondans ne tombent dans un autre excès, & qu'ils n'employent trop de termes de l'art qui leur sont familiers, & que la plupart des lecteurs ignorent; ainsi je les prie de vouloir bien s'en abstenir, & d'user d'un langage connu de tout le monde. Je me promets d'ailleurs une abondante moisson de ce nouveau plan, & d'enrichir le Public d'une infinité de nouvelles découvertes dans les choses les plus ordinaires de la vie. Ce sera le moyen de se former une vive image de l'enchaînure & de la dépendance mutuelle où sont tous les membres de la Société, de bannir mille préjugés ridicules, de donner de l'étendue à l'esprit de ceux qui le bornent à leur unique situation, & de produire, en un mot, de nouvelles Scenes, plus instructives & plus agréables que tout ce qui a paru jusques ici; supposé du moins que les experts dans les arts, les professions & les metiers y veuillent employer tout leur génie.

LVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— populumque falsis
Dedocet uti Vocibus. ——— ——— ——— ———

HOR. L. II. Ode. II. 20.

C'est la vertu qui doit apprendre au peuple à réformer son langage.

CARACTERES de diverses personnes qui méritent d'être logées dans l'INFIRMERIE, dont il est parlé dans le LIV. DISCOURS.

„ APRE'S vous avoir rendu compte „ d'une troupe de bons amis, qui „ étoient allés à la Campagne, il est jus„ te de vous dire que j'en ai eu des nou„ velles. On m'écrit que l'établissement „ de l'Infirmerie pour ceux qui seroient „ de mauvaise humeur y avoit produit „ un très-bon effet. Il y a quatre ou cinq „ personnes qui ont eu la prudence de „ s'y retirer d'elles-mêmes, & qui ont „ envoyé leurs Mémoires à la compa„ gnie pour l'en avertir, & lui en mar„ quer leurs raisons. Les voici les uns & „ les autres, tels que je les ai reçus.

„ LE 1. de ces Mémoires est de Made„ moiselle *Jeanne de Pourbry*, qui n'est „ point mariée. Elle y représente, en „ toute humilité, ce qui suit :

„ Que convaincuë de son manque de „ mérite, & de la vanité qu'elle a de „ vouloir être admirée de tout le mon„ de, elle s'étoit renduë, de son pro„ pre mouvement, à l'Infirmerie.

,, Qu'elle sent bien qu'une personne
,, vaine est la plus insupportable créa-
,, ture qu'il y puisse avoir dans une So-
,, ciété de gens polis & bien élevés.

,, Qu'avant qu'elle paroisse de nou-
,, veau en public elle voudroit bien
,, être assurée qu'on ne lui feroit pas plus
,, la cour qu'à toute autre de la compa-
,, gnie, quoiqu'on pût lui trouver quel-
,, que beauté.

,, Qu'une personne qui entreprenoit
,, d'en louer une autre lui sembloit se
,, donner par là une espece de supério-
,, rité.

,, Qu'enfin elle s'étoit mise dans l'In-
,, firmerie, pour éviter un certain gen-
,, tilhomme qui s'étoit déclaré son ad-
,, mirateur.

,, Qu'ainsi elle supplioit très-humble-
,, ment la compagnie de vouloir décla-
,, rer que tout éloge hors de saison se-
,, roit tenu pour une injure & puni avec
,, la même rigueur que la médisance ;
,, puisque celle-ci ne faisoit que taxer
,, les gens d'être vicieux, au-lieu que
,, l'autre les rendoit tels.

,, Malgré la délicatesse & la bonne-foi
,, qui paroissent dans ce Mémoire on m'é-
,, crit que les allégations en furent trou-
,, vées sans fondement, que la prétenduë
,, aversion de cette Demoiselle pour les
,, éloges fut regardée comme une verita-
,, ble ruse, afin de se les mieux attirer ;
,, & que c'est à cause de cela même qu'on
,, ne répondit pas à son Mémoire, qui a
,, resté sur la table.

„ Le II. est de Madame *Lydie de St.*
„ LEGER, qui répréſente à tous les
„ membres de la compagnie:

„ Qu'elle eſt une femme de qualité,
„ mariée à un ſimple Gentilhomme.

„ Qu'elle ne ſe trouve ni bien ni mal.

„ Que ſon mari eſt un vrai payſan.

„ Qu'elle ne ſauroit voir compagnie.

„ Qu'elle ſouhaite une place dans
„ l'Infirmerie, pendant ſon ſéjour à la
„ Campagne.

„ Qu'il plaîſe aux vénérables mem-
„ bres de ſe divertir & badiner avec
„ leurs égaux.

„ Que Mr. *de St.* LEGER peut reſter
„ avec eux, s'il le trouve bon.

„ Il fut auſſitôt conclu que la Dame
„ *Lydie* reſtât encore à *Londres.*

„ Le III. eſt de Mr. *Thomas* SUBTIL,
„ Ecuyer, & membre de la Société des
„ Avocats du * *Temple intérieur.* Il y
„ répréſente fort humblement:

„ Qu'il eſt trop adonné à l'argumen-
„ tation.

„ Qu'il parle fort haut en compa-
„ gnie.

„ Qu'il a un panchant inſurmontable
„ à croire que tout doit être ſujet à la
„ diſpute.

„ Qu'il reſta le dernier dans la Salle
„ de *Weſtminſter* lorſque le toit en
„ fut ébranlé, parce qu'il y avoit des

* Voyez dans le I. Tome, la premiere Note qui eſt au bas de la p. 10.

„ gens qui soutenoient qu'il alloit s'abbatre.

„ Qu'il lui est impossible de convenir „ jamais de quoi que ce soit.

„ Qu'il s'est logé dans l'Infirmerie pour „ s'oublier lui-même.

„ Qu'aussi-tôt qu'il en sera venu à bout, „ il se rendra auprès des membres de la „ Société.

„ On jugea là dessus que son indisposition le devoit séquestrer de la compagnie.

Le IV. Mémoire est de Mr. *François* Jolly, qui avouë de bonne foi:

„ Qu'il s'est mis dans l'Infirmerie, „ parce qu'il se trouve sujet à une certai„ne joie rustique, qui le rend incapa„ble de la conversation de gens polis „ & bien élevés.

„ Qu'il a dessein de se préparer, par „ l'abstinence & une bonne diette, à de„venir un de leurs membres.

„ Qu'il entre souvent dans une Assem„blée comme un messager qui vient „ d'arriver & qui porte de grandes „ nouvelles.

„ Qu'il a pris un appartement avec „ une anti-chambre natée, pour s'y „ exercer à marcher & à se mouvoir sans „ que personne l'entende.

„ Qu'il fait la révérence, parle, boit, „ mange, & se sert à table devant un „ miroir, pour s'accoutumer à prendre „ un air modeste & retenu.

„ Qu'il a tant de feu & de vivacité,

„ qu'il devient incommode aux person-
„ nes d'un tempérament calme & tran-
„ quille.
„ Qu'il tâche d'oublier l'interjection
„ Ft, Ft.
„ Qu'il met tout en œuvre pour n'a-
„ voir plus besoin de sa canne.
„ Qu'il n'en sera pas plutôt sevré qu'il
„ ira voir la compagnie, &c. "
„ Le V. Mémoire est de Mr. Jean
„ Furgon, Ecuyer, qui s'y énonce en
„ ces termes : "
„ Qu'il s'est retiré dans l'Infirmerie,
„ quoiqu'il soit en parfaite santé ; mais
„ que, par un long usage & le manque
„ d'entretien, il avoit pris l'habitude de
„ se plaindre toujours, & de dire qu'il
„ est malade. "
„ Qu'il n'a besoin d'autre chose au
„ monde que de avoir dequoi parler ; &
„ que cet unique défaut lui a causé cet-
„ te malheureuse indisposition.
„ Que, de son propre aveu, il n'est
„ bon qu'à rester dans l'Infirmerie, &
„ que c'est pour cela même qu'il n'avoit
„ pas attendu qu'on l'y condamnât. "
„ Qu'il n'y a rien de plus impertinent
„ qu'une plainte de cette nature en bon-
„ ne compagnie, puisqu'on est obligé
„ de le plaindre, soit qu'on le croye ma-
„ lade ou non ; & que le Plaintif ne peut
„ faire qu'une triste figure, soit qu'on le
„ plaigne ou qu'on se moque de lui. "
„ Qu'il vous plaise enfin lui donner du
„ tems pour savoir comment il se porte,

„ & il tâchera de se disposer bientôt à
„ vous aller joindre, &c.

„ On excusa d'abord ce valétudinai-
„ re. D'un autre côté les Associés, réso-
„ lus non seulement de jouir en paix de
„ cette agréable saison de l'année, mais
„ aussi de se former des habitudes qui
„ leur puissent être utiles dans la suite,
„ se rendent quelquefois incapables d'ob-
„ server leurs regles, pour se donner
„ de l'exercice, & n'avoir parmi eux
„ ni bourru, ni homme vain, ni imper-
„ tinent, ni fat qui vienne troubler
„ leur bonheur. Les grandes calami-
„ tés sont si rares qu'elles n'interrom-
„ pent guere la bonne compagnie; mais
„ l'indulgence qu'on a pour certaines
„ fantaisies musquées nous enleve la
„ moitié de notre tems, & nous cause
„ des maux réels.

„ Entre les divers reglemens de cette
„ Société on y a pris un soin tout ex-
„ traordinaire d'en bannir les fami-
„ liarités désagréables. Il est défendu à
„ toute personne de paroître en desha-
„ billé dans les chambres communes
„ & de se glisser tout d'un coup dans
„ l'apartement d'un autre sans l'en avoir
„ fait avertir. Jusques-ici tout le mon-
„ de en a si bien usé qu'en dix jours
„ de tems on n'a condamné qu'un seul
„ homme à l'Infirmerie, & cela pour
„ avoir jetté ses cartes en jouant au
„ *Whisk*. Il s'appelle *Geofroi de* Bourn-

„ LON, & il a présenté une requête fort
„ soumise conçue en ces termes:
„ Quoique le suppliant ait juré, frap-
„ pé des piés, & jetté ses cartes, il a
„ tout le respect imaginable pour les
„ Dames & pour toute la compagnie.
„ Il la prie très-humblement de vou-
„ loir considérer que dans le jeu il y a
„ divers motifs qui peuvent irriter l'hom-
„ me le plus flegmatique.
„ Que le desir du gain & celui de la
„ victoire sont tous deux croisés par la
„ perte.
„ Que toutes les Sociétés du monde
„ ont de l'indulgence dans ce cas pour
„ l'infirmité humaine.
„ Il demande ainsi, en toute humili-
„ té, qu'il lui soit permis de rejoindre
„ la compagnie, dans l'espérance qu'à
„ l'avenir il soutiendra mieux la bonne
„ & la mauvaise fortune; ou que du
„ moins s'il gagne, il n'aura que de la
„ gaieté, & s'il perd, qu'il n'ira pas
„ au-delà du sérieux.

T.

LIX. DISCOURS.

Quære peregrinum, vicinia rauca reclamat.
Hor. L. I. Epist. XVII. 62.

A d'autres, à d'autres, diront les voisins; nous te connoissons.

MONSIEUR,

LETTRE sur les MENDIANS qui méritent la charité, & ceux qui en sont indignes.

„ EN qualité de Spectateur, ou d'In-
„ specteur général, vous avez droit
„ de censurer tout ce qui n'a pas bonne
„ grace, ou qui choque la vuë; & il me
„ semble qu'entre les objets de cet or-
„ dre, il n'y en a point de si dégoutant
„ que l'abord scandaleux d'une infinité
„ de pauvres dans tous les quartiers de
„ cette puissante Ville. De si tristes ob-
„ jets ne peuvent que toucher de com-
„ passion celui qui les voit, le remplir de
„ funestes idées, altérer sa bonne hu-
„ meur, & diminuër le plaisir qu'il au-
„ roit à observer la magnificence de
„ cette Métropole. Qui peut voir, sans
„ quelque chagrin, un matelot réduit à
„ manquer du nécessaire, quoiqu'il ait
„ pourvu lui-même à notre luxe? Qui
„ peut voir un brave soldat, qui s'est
„ courageusement opposé à l'ennemi,
„ se traîner dans les ruës, & y mendier
„ son pain? Si l'on vouloit supputer les
„ différentes sortes de misere qui s'of-

„ frent tous les jours à nos yeux, & le
„ nombre infini de pauvres qui vous
„ demandent la charité, ou seul ou en
„ compagnie, on ne sauroit presque en
„ venir à bout. On trouve des specta-
„ cles de cette nature à chaque pas que
„ l'on fait, & il me paroît bien étrange,
„ qu'au milieu de tous les cris effroya-
„ bles qui resonnent dans cette Ville,
„ votre controlleur général n'ait pas
„ pris garde aux plus choquans, je veux
„ dire aux lamentations des nécessiteux
„ & des affligés. Peut-être que, sensible
„ aux regles de la bienséance & de la
„ politesse, il a mieux aimé étouffer son
„ ressentiment qu'accuser ses Compa-
„ triotes d'inhumanité, quoiqu'on ne
„ doive jamais sacrifier la charité à l'en-
„ vie de se rendre populaire; & s'il a
„ fait le sourd aux plaintes de ces misé-
„ rables, vous ne devez pas négliger
„ leurs personnes. Il est vrai qu'il y a
„ souvent des imposteurs parmi eux,
„ qui font les boiteux & les aveugles;
„ mais les passans, qui ont l'usage de la
„ vûë & de tous leurs membres, peu-
„ vent-ils mieux les employer qu'à dé-
„ couvrir la fourbe? Je ne sai point
„ d'ailleurs lequel des deux est le plus
„ criminel, ou celui qui se dit aveugle
„ pour exciter la compassion, ou celui
„ qui voit la misere d'un autre sans en
„ avoir pitié. Pour remédier à tout ce-
„ la je souhaiterois, Mr. le SPECTA-
„ TEUR, que vous nous donnassiez un

„ DISCOURS sur les mendians, afin que
„ nous puissions faire l'aumône à ceux
„ qui la méritent, & nous délivrer des
„ piéges que les autres nous tendent. Il
„ y a quelques jours que, debout plus
„ matin qu'à l'ordinaire, je vis de ma fe-
„ nêtre un mendiant qui se dit aveugle
„ occupé à raccommoder ses bas avec
„ une aiguille & du fil, une heure avant
„ que le monde fût dans les rües; ma
„ surprise augmenta lorsque j'en vis un
„ autre qui fait l'estropié, & dont les
„ jambes, une heure après, étoient si
„ enflées qu'il avoit de la peine à se
„ soutenir, marcher d'un pas fort déga-
„ gé & lui apporter une chopine de bie-
„ re. Je ne parlerai pas des tremble-
„ mens & des contorsions qu'ils se don-
„ nent pour s'attirer l'aumône; mais il
„ est certain que les Sergens ou les Ma-
„ gistrats devroient avoir l'œil sur eux.
„ D'un autre côté l'on diroit qu'ils
„ choisissent les postes où ils peuvent
„ le mieux exercer leurs talens: il y a
„ une vieille femme qui ne commence
„ jamais sa ronde qu'à neuf heures du
„ soir; alors vous l'entendez crier, d'un
„ ton lamentable, qu'elle n'a point de
„ gîte, qu'on l'a mise à la rue, parce
„ qu'elle n'avoit pas dequoi payer, &
„ c'est toujours la même chanson d'un
„ bout de l'année à l'autre. Vous de-
„ vriez ainsi employer un officier à exa-
„ miner les griefs de chaque mendiant
„ qui se fixe à un certain poste, qui fait

„ toujours la même plainte, & qui réussit,
„ parce que son auditoire change à tout
„ moment. S'il faut que nous soyons trom-
„ pés, que ce soit du moins avec plus
„ d'adresse & de subtilité. Vous y avise-
„ rez, s'il vous plait, & je m'en remets de
„ bon cœur à tout ce que votre vigilance
„ universelle en ordonnera. Je suis &c.

Monsieur,

Lettre sur le même sujet.

„ Dimanche dernier je fus ravi d'en-
„ tendre prononcer au Miniſtre de no-
„ tre paroiſſe un sermon pathétique en
„ faveur des pauvres enfans qu'on y
„ entretient, & je fus encore plus ému
„ à l'ouïe d'un hymne que ceux-ci
„ chanterent d'une voix qui sembloit
„ animer tout le monde à la charité. J'ai
„ eu le bonheur de contribuer à cette
„ fondation, & je ne crois pas avoir ja-
„ mais employé mon argent d'une ma-
„ niere plus satisfaisante pour moi, ni
„ plus utile au Public. La joie qui m'en
„ revient, & la bienveillance que j'ai
„ pour tous les Individus de mon espe-
„ ce, me font souhaiter avec ardeur que
„ ces oeuvres pies soient encouragées;
„ que ceux qui en donnent aujourd'hui
„ l'exemple y trouvent le plus charmant
„ de tous les plaisirs, & que la postérité
„ en recueille un jour le fruit. Mais
„ pendant que nous élevons cet agréa-
„ ble édifice ne souffrons pas que les
„ vieilles masures paroissent, & qu'el-

„ les en gâtent la symétrie; je veux di-
„ dire qu'attachés à cultiver ces jeunes
„ plantes, ces pauvres innocens, nous
„ ne devons pas négliger les vieillards
„ & les infirmes, qui n'ont aucune res-
„ source. Les pauvres, véritables ou
„ prétendus, qui fourmillent dans nos
„ rues, nous devroient couvrir de hon-
„ te, & ne peuvent que ternir l'éclat de
„ toutes nos autres charités. Laisser un
„ pauvre & honnête homme sans lui don-
„ ner le moindre secours, & un coquin
„ impuni, c'est la plus grande infamie
„ qui puisse tomber sur une Société de
„ Chrétiens. Je me flatte d'ailleurs que
„ tout ce qui a quelque rapport à la
„ vie humaine est digne de votre atten-
„ tion, & que vous nous donnerez, à
„ votre loisir, une histoire exacte de
„ l'abondance & de la disette, aussi bien
„ que de tous les degrés par lesquels on
„ arrive à l'une ou à l'autre; le tout à
„ l'usage des Villes de *Londres* & de
„ *Westminster*. Je suis &c.

T. D.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je vous prie de vouloir relever une fort grande indécence, qui est très-commune, & à laquelle je ne crois pas que vous ayez touché jusques ici. Il s'agit de certaines libertés mal-honnêtes que des gens mariés & d'une mauvaise éducation se donnent en compagnie; ou de la tendresse hors

LETTRE sur les grandes libertés que certaines personnes mariées se donnent en compagnie.

„ de saison que les maris & les femmes se
„ témoignent. Ils parlent & agissent,
„ comme si la modestie n'étoit que pour
„ les filles & les garçons, & cela, s'il
„ vous plaît, en présence des uns & des
„ autres. Je me trouvai une fois dans
„ un endroit, où il y avoit bien des jeu-
„ nes Demoiselles, & où cette liberté
„ fut poussée si loin, que, d'un naturel
„ fort timide, je perdis toute contenan-
„ ce. Lucine, qui étoit enceinte,
„ ne parla que de la difficulté qu'il y
„ avoit à calculer juste, & à savoir le jour
„ précis de l'accouchement; elle nous dit
„ qu'elle connoissoit des femmes qui en
„ pouvoient marquer l'heure; ensuite
„ elle se mit à turlupiner une jeune créa-
„ ture sans expérience, qui s'étoit mé-
„ comptée d'un mois. A l'arrivée de son
„ mari, elle s'avisa de lui faire diverses
„ questions un peu gaillardes, qu'il ne
„ voulut pas décider: *Bon, bon*, dit-elle
„ alors, *je l'obligerai bien à me les résoudre
„ cette nuit.* —— Mais de peur qu'on ne
„ m'accuse de tomber moi-même dans
„ le défaut que je reproche aux autres,
„ je m'arrête ici tout-court, & je prierai
„ de nouveau Mr. le Spectateur d'y
„ chercher au plutôt quelque remede; car
„ le mariage est à mes yeux une chose
„ sacrée, & l'on ne doit parler de ses
„ mysteres qu'avec respect. Je suis &c.

T. Le Sincere.

LX. DISCOURS.

Quid dulcius hominum generi à Naturâ datum est quàm sui cuique liberi?

Cic.

Qu'est-ce que les hommes ont de plus cher au monde que leurs propres enfans?

Aprè's avoir réfléchi en dernier lieu sur tous les malheurs auxquels la vie des hommes est sujette, & avoir comparé ceux de la vieillesse avec ceux de l'enfance, je trouve que les calamités des enfans viennent presque toujours de la négligence ou de la mauvaise conduite de leurs peres ou de leurs proches, & que celles des vieillards tirent leur source de la vie qu'ils ont menée. J'ai ici l'histoire d'un jeune garçon & d'une jeune fille depuis leur enfance jusqu'à leur mariage, & je ne saurois donner à mes Lecteurs un portrait plus naïf d'un tems mal employé, ou du dégoût qui accompagne une mauvaise éducation, que celui qu'on voit dans les deux Lettres authentiques que j'ai reçuës de leur part. D'un autre côté je renvoie les peres & les meres qui élevent mal leurs enfans à la Sentence qui est à la tête de ce Discours, & cela doit suffire pour les ramener à leur devoir.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'un jeune Gentilhomme élevé trop sévérement.

„ J'entre dans ma vingt & unieme an„ née, & je ne sache pas avoir eu de ma „ vie un jour agréable, depuis que j'ai „ commencé à raisonner jusques à ce„ lui de mon mariage, qui est le tems „ auquel les autres hommes perdent „ leur liberté, à ce qu'on dit. Je suis „ fils d'un gentilhomme qui a de grands „ biens, & qui, pour me garantir des „ vices de la jeunesse, résolut de ne „ me laisser voir aucun objet qui pût „ me donner le moindre plaisir. A l'âge „ de dix ans je fus envoyé à une école „ *Latine*, dont le maître avoit des or„ dres formels, qu'on renouvelloit à „ chaque poste, de me traiter sévere„ ment, & de n'avoir aucun égard aux „ richesses, dont je devois être l'héritier. „ A quinze ans on me conduisit à l'uni„ versité, où je vécus, graces à la bonne „ politique de mon pere, dans le plus „ triste état du monde & dans une misere „ affreuse; jusqu'à ce qu'on me crut di„ gne du mariage, & qu'on me rappella „ pour m'unir avec la Dame qui vous „ écrit la lettre suivante. Dès notre pre„ miere entrevuë nous conclûmes tous „ deux que nous ne pouvions pas être „ plus mal ensemble que nous l'étions „ séparés; desorte que nous entrâmes „ dans les sacrés liens, pour nous mettre „ en liberté. Mon pere dit à présent que „ je suis un homme, & que je puis lui

„ par-

„ parler tout comme un autre. Je suis „ &c.

RICHARD L'AFFRANCHI.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je devins grande & volage auprès de „ ma mere, qui est une veuve de bonne humeur, & qui ne se mettoit pas en „ peine de me façonner pour le monde, „ ni de me produire en compagnie. „ Mais il y a environ deux ans & demi „ qu'un de mes oncles, qui est mon tu„ teur, m'envoya dans une école, où „ l'on éleve de jeunes demoiselles, a„ vec ordre à la maîtresse qu'on ne me „ croisât en rien, sous prétexte qu'on „ ne m'avoit déjà que trop chagrinée. „ Il n'y avoit guére plus d'un mois que „ j'y étois en pension, lorsque je vis du „ gruau d'avoine sur le dressoir de la „ cuisine; j'en mis deux ou trois grains „ dans la bouche, que je trouvai à mon „ goût; là-dessus j'en volai une poignée, „ je me retirai dans ma chambre, où je „ le mâchai; &, durant deux mois de „ suite, je ne manquai jamais de pren„ dre la dîme sur chaque sou de ce „ gruau qui entroit dans la maison. U„ ne autre fois que je badinois avec une „ pipe entre les dents, le bout vint à se „ casser, & les morceaux, que j'en re„ jettai d'abord, laisserent une âpreté si „ agréable sur ma langue, que je ne pus „ me retenir d'en mâcher tout le reste. „ Ainsi j'abandonnai le gruau d'avoine,

LETTRE d'une jeune Dame élevée avec trop de complaisance.

„ & je me fixai aux pipes trois mois de
„ suite; dans cet espace de tems j'en
„ consumai 37, jusques à l'embouchure,
„ quoiqu'elles fussent sales. Un bon
„ vieillard, pere de la maîtresse, à qui
„ elles étoient, ne s'en fut pas plutôt
„ apperçu qu'il enferma les blanches;
„ ce qui me réduisit à renoncer aux pi-
„ pes, & à lecher de la craie. Dégoû-
„ tée bientôt de celle-ci, je m'avisai de
„ ronger toute la cire rouge dont les
„ billets de notre dernier bal étoient
„ cachetés; &, trois semaines après,
„ toute la cire noire qui étoit sur les
„ billets d'enterrement qu'on avoit en-
„ voyés à notre bon homme. Deux
„ mois ensuite je vécus de pierres de
„ foudre, dont les unes sont longues,
„ les autres rondes & bleuâtres, que je
„ trouvai dans le gravier de notre jar-
„ din. Elles me paroissoient d'un goût
„ exquis; mais lorsqu'elles vinrent à me
„ manquer, j'accrochai les dents & les
„ griffes, presque une année entiere, à
„ la muraille du jardin, dont je décrou-
„ tai & dévorai un demi-pié en profon-
„ deur vers la cour de la maison voisi-
„ ne. Il me sembloit alors que j'étois la
„ plus heureuse créature du monde, &
„ je ne doute pas, à vous dire le vrai,
„ que je ne l'eusse percée d'un bout à
„ l'autre si je l'avois euë dans ma
„ chambre; mais je devins si lente à me
„ remuër & d'une si grande paresse, qu'il
„ me falut chercher de quoi me satisfai-

„ re plus près de mon gîte. Pleine d'une „ envie démesurée pour les charbons, „ je croquois tout ce qui m'en tomboit „ sous la main, & j'en avois déjà consu- „ mé plus qu'il n'en auroit fallu, à coup „ sûr, pour dresser mon repas de nô- „ ces, lorsque mon oncle arriva pour „ me ramener au logis. Il étoit en bas „ dans la salle, avec la maîtresse, lors- „ qu'on me fit descendre. Accoutumée „ à l'appeller mon pere, je me jettai „ d'abord à ses piés, pour recevoir sa „ bénédiction; mais le bon Gentilhom- „ me, surpris de me voir, au-lieu de „ me la donner, tourna les yeux vers la „ maîtresse, & lui demanda si c'étoit „ bien-là sa fille, en me montrant avec „ le doigt. *Celle ci*, ajoûta-t-il, *est l'i-* „ *mage de la mort. Ma fille avoit de l'em-* „ *bonpoint, la couleur fraîche & vermeille,* „ *& crevoit de santé; mais celle-ci paroît de-* „ *mi-morte de faim; c'est une véritable sque-* „ *lette.* La maîtresse, qui est certaine- „ ment une bonne & brave femme, as- „ sura mon oncle que je n'avois man- „ qué de rien; & lui dit aussi que je m'é- „ tois toujours amusée à gruger quelque „ vilenie, & que les pâles-couleurs m'a- „ voient réduite dans l'état où il me vo- „ yoit; mais qu'il lui avoit ordonné lui- „ même de ne me point contrequarrer „ en quoi que ce fût. Tout cela ne servit „ qu'à irriter mon oncle, sans lui dessi- „ ler les yeux sur mon chapitre; desorte „ qu'il paya d'abord ma pension, & me „ prit avec lui.

„ Peu de tems après mon arrivée à la „ maison maternelle, je vis un dimanche a l'église (je ne l'oublierai de ma „ vie) un jeune Gentilhomme du voisinage, qui me plut beaucoup; il me „ revenoit mieux qu'aucun autre que „ j'eusse encore vu, & je souhaitai dès-lors de lui être aussi agréable. Dès le „ lendemain son pere l'amena chez „ nous pour nous rendre visite; on nous „ laissa même tout seuls, avec des instructions de part & d'autre de nous „ aimer; nous obéîmes tous deux de si „ bon cœur qu'au bout de trois semaines nous fûmes mariés ensemble. Je „ ne tardai pas à recouvrer ma santé, avec la fraîcheur de mon teint, & je „ me trouve à présent heureuse tout le „ long du jour. Ainsi je vous prie, Mr. „ le SPECTATEUR, de vouloir inventer quelque nom qui caractérise bien „ ces demoiselles à fantaisies musquées, „ soit qu'on les distingue en *Mangeuses de vilenies*, en *Mâcheuses de gruau d'avoine*, en *Croqueuses de pipes*, en *Lécheuses de craie*, en *Rongeuses de cire*, „ en *Avaleuses de charbon*, en *Décrouteuses de murailles*, ou en *Racleuses de gravier*. Ayez la bonté, mon cher „ Monsieur, de mettre tout en œuvre „ pour décourager & tourner en ridicule cette démangeaison inconcevable, „ qui a tant d'empire sur les jeunes „ filles; & de les avertir qu'elles pourroient bien ne pas trouver si-tôt une

„ aussi bonne fortune que celle de vo-
„ tre &c.

SABINE VERDUN,
à présent SABINE L'AFFRANCHIE.

LXI. DISCOURS.

Inter * strepit Anser Olores.
VIRG Ecl. IX. 36.

L'Oie se mêle de barboter entre les Cygnes.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur les PRÉJUGÉS où tombent les différens partis.

„ POur répondre à l'invitation que
„ vous avez faite, dans un de vos
„ derniers DISCOURS, à tous ceux
„ qui voudroient vous écrire sur quel-
„ que sujet digne de la curiosité du pu-
„ blic, je vous envoie ce petit essai con-
„ tre les préjugés qui regnent dans le
„ monde.

„ L'Homme est un animal sociable &
„ qui aime la gloire: ainsi, d'abord qu'il
„ y en a quelques-uns qui forment un
„ corps entre eux, ils cherchent à éle-
„ ver leur réputation sur les ruines de
„ celle des autres. Les bons politiques
„ se bornent à conduire les ressorts en ca-
„ chette, & à se réjouir en secret du pro-

* Il y a dans VIRGILE *strepere*, que l'Auteur *Anglois* a changé en *strepit*.

„ grès qu'ils font: l'éclat & le triomphe
„ sont pour les esprits badins & superfi-
„ ciels: les oies sauverent par hazard le
„ *Capitole*. De là vient que les mar-
„ ques & les dévises qui servent à di-
„ stinguer les partis, doivent leur origi-
„ ne aux petits-maîtres & aux belles
„ de cette Ile. Les différens retroussis
„ des chapeaux se sont défiés long tems
„ les uns les autres; les mouches diver-
„ sement placées sur les visages ont été
„ sur le point de se livrer bataille; les
„ fonds publics ont haussé ou baissé a-
„ vec les coiffures de nos Dames; &
„ l'on attendoit la paix ou la guerre,
„ suivant que la coiffe blanche ou la
„ rouge prévaloit. Ce sont les porte-
„ étendards de nos armées ennemies,
„ les nains & les écuyers qui portent
„ les dévises des géans ou des cheva-
„ liers, & qui ne sont pas nés pour se
„ battre eux-mêmes, mais pour dispo-
„ ser toutes choses au combat.

„ On ne peut que s'étonner de voir
„ quelle est la force des préjugés sur u-
„ ne infinité d'esprits médiocres & d'u-
„ ne Imagination vive, qui croyent que
„ tous ceux d'un autre parti sont des
„ voleurs & des brigands. Les étran-
„ gers se plaignent qu'il n'y a pas de na-
„ tion au monde plus enflée d'orgueil
„ que les *Anglois*. Peut-être que les au-
„ tres en ont aussi leur part; mais, qu'il
„ en soit tout ce que l'on voudra, un tel
„ reproche, qui tombe sur un peuple

„ entier, ou sur les différentes sociétés „ d'hommes unis ensemble, est le dé„ faut contre lequel j'écris. On doit a„ vouer, à notre honte, que nos gens „ du commun, & la plupart de ceux qui „ n'ont pas voyagé, méprisent injuste„ ment la langue, la façon des habits, „ les coutumes, la taille même & l'es„ prit des autres nations. Quelques-uns, „ qui ne manquent pas d'ailleurs de bon„ sens, s'étonnent qu'un grand génie „ puisse venir d'*Irlande*; & ils vous „ prendront pour un fou si vous leur „ soutenez qu'en *Laponie* on a écrit de „ belles odes.

„ Cet esprit de jalousie qui regnoit „ autrefois entre nos deux universités „ est absolument éteint, & nos colleges „ n'y sont presque plus sensibles. Le de„ sir de la gloire domine toujours dans „ les paroisses & les écoles : ces petites „ républiques ne manquent pas de re„ nouveller leurs animosités naturelles, „ d'abord que la saison de jouër au ba„ lon & de faire battre les coqs arri„ ve. Mon fermier à la campagne est „ très persuadé qu'il n'y a pas un seul „ honnête-homme dans la paroisse op„ posée à la sienne.

„ J'ai toujours haï les satires contre „ les femmes & les hommes en géné„ ral; un étranger qui se moque de la „ religion des médecins m'est suspect; „ ma bile s'échauffe lorsque je vois un „ sot & un fripon turlupiner les maîtres

„ & les échevins; & je n'ai jamais été
„ plus aise que de voir donner la baston-
„ nade à un avocat du *Temple*, qui dra-
„ poit souvent les ministres.

„ Les nécessités des hommes deman-
„ dent la diversité des emplois, & qui-
„ conque excelle dans le sien mérite des
„ éloges. Tous les hommes ne sont pas
„ élevés de la même maniere, & ne pos-
„ sedent pas les mêmes talens. Ceux qui
„ en manquent sont dignes de compas-
„ sion, & ont droit à notre assistance. Il
„ est impossible qu'ils soient tous ins-
„ truits dans le même lieu; mais par-
„ tout il s'éleve, en divers tems, des
„ personnes qui font honneur à leur so-
„ ciété, & qui peuvent exciter l'envie
„ des petits esprits, mais qui sont admi-
„ rées & chéries des ames nobles & gé-
„ néreuses.

„ C'est sans doute un grand bonheur
„ d'être élevé dans des sociétés où il y
„ a des professeurs illustres & habiles.
„ Leurs instructions & leurs exemples
„ sont d'un avantage tout extraordinai-
„ re. Cela sert à inspirer tant de respect
„ pour ceux qui gouvernent ces com-
„ munautés, & à s'intéresser si bien à
„ l'honneur du Lieu, que les jeunes
„ membres, animés d'une honnête é-
„ mulation, ne pensent qu'à des entre-
„ prises dignes de leur recherche. Mais
„ remplir le cerveau de la jeunesse du
„ prétendu mérite de leur société, aux
„ dépens & à l'exclusion de toutes les au-

„ tres, c'est lui faire un tort irréparable.
„ De-là vient que leurs efforts sont presque toujours languissans, & qu'ils se rendent incommodes par leur babil; persuadés que, pour acquerir de l'estime, il leur suffit d'être les éleves de quelque illustre corps. Pour moi je croirois la méthode plus sûre & plus généreuse : si on leur mettoit devant les yeux l'exemple de personnes qui ont brillé avec éclat dans des sociétés moins renommées; ce qui formeroit un reproche tacite contre l'indolence de ceux qui s'endorment & se reposent sur le mérite de leurs confreres. C'est ainsi que les bons esprits se donneroient de l'étenduë; au-lieu que, par l'imitation servile d'un seul, ou peut-être de deux hommes admirés dans leur société, ils ne peuvent acquerir qu'une réputation empruntée & de la seconde main. Ces nouveaux hommes copiés, pour ainsi dire, d'après d'autres, de même que les copistes des auteurs & des peintres, tombent dans des affectations d'un tour un peu singulier, qui n'étoit peut-être pas désagréable dans l'original, mais qui sied fort mal à l'esprit borné de l'imitateur.
„ Si l'on corrigeoit ainsi de bonne heure le sot orgueil de la jeunesse, à mesure qu'elle avanceroit en âge elle apprendroit peu à peu à ne pas critiquer les autres en l'air; mais à se remplir le cœur de bienveillance & d'hu-

„ manité pour tout le monde: ce qui
„ leur rendroit la vie plus douce à eux-
„ mêmes, & les feroit aimer des autres.
„ De pareilles réfléxions m'ont si
„ bien délivré de toute sorte de préju-
„ gés, que je pourrois voir le pape & les
„ cardinaux, sans m'en tremousser beau-
„ coup, quoique bon Protestant; &
„ que je me flatte de trouver bonne com-
„ pagnie à *Paris*, quoique d'un naturel
„ fort sérieux. Je suis &c.

T.

LXII. DISCOURS.

Perlege Maeonio cantatas carmine Ranas,
Et frontem nugis solvere disce meis.
MART. L. XIV. Epigr. 183.

*Lisez le combat des grenouilles, qu'*Homere *a si joliment décrit en vers héroïques; parcourez aussi mes petits badinages, & apprenez à vous dérider le front.*

Des avantages mutuels que les HOMMES & les FEMMES retirent de leur société. Des AMAZONES, &

LE monde moral, entant que composé d'hommes & de femmes, est d'une nature mixte, & rempli de diverses coutumes, façons & cérémonies, que l'on n'y trouveroit pas, s'il n'y avoit qu'un sexe. Si notre espece manquoit de femelles, on peut dire que les hommes seroient de tout autres créatures

qu'ils ne sont aujourd'hui. La peine qu'ils se donnent pour obtenir les bonnes graces de l'autre sexe, polit & rafine ces manieres brusques & impérieuses qui leur sont naturelles, & les engage souvent à se regler, non pas sur les modeles qui leur paroissent les plus exacts, mais sur ceux qu'ils croyent être les plus agréables au sexe féminin. En un mot l'homme ne seroit pas seulement une créature malheureuse, mais grossiere & imparfaite, s'il ne conversoit qu'avec d'autres hommes.

D'un Peuple d'hommes qui étoient leurs voisins.

D'un autre côté les femmes jouënt toute sorte de personnages pour se rendre aimables aux hommes ; c'est un dessein qui leur roule toujours dans l'esprit, soit qu'elles parlent, se meuvent, ou nous sourient ; tous les traits de leurs visages & tous leurs ajustemens sont remplis de charmes pour nous, & de pieges qu'elles nous tendent. Il n'y auroit pas de telles créatures dans le monde que des prudes ou des coquettes s'il n'y avoit pas une telle créature que l'homme. En un mot ce sont les hommes qui donnent des charmes aux femmes, qui produisent l'agrément de leurs visages, la bonne grace de leur démarche, la douceur de leur voix, & la délicatesse de leur teint.

Il n'y a nul doute que ces égards mutuels entre les deux sexes ne tendent à les perfectionner l'un & l'autre. On peut remarquer aussi que les hommes qui vi-

vent dans le monde comme s'il n'y avoit point de femmes deviennent grossiers & brutaux; tout de même que les femmes qui ont de l'indifférence ou de l'aversion pour les hommes sont presque toujours d'un naturel aigre & bourru, des salopes & des médisantes.

Je me suis engagé dans cette enchaînure de pensées à l'occasion d'un petit manuscrit qui m'est tombé en dernier lieu entre les mains, & que je communiquerai à mes Lecteurs, ainsi que je leur ai fait part de quelques autres pieces curieuses du même ordre, sans les embarrasser d'aucune recherche à l'égard de son auteur. On y trouve une rélation abrégée de deux pays, dont les limites se touchoient. * L'un étoit une république d'*Amazones*, ou de femmes qui vivoient sans hommes; & l'autre une république d'hommes, sans aucune femme avec eux. Les unes & les autres, à ce qu'il paroît, avoient accoutumé de se rendre sur leurs frontieres dans une certaine saison de l'année: alors ceux d'entre les hommes qui n'avoient pas fait encore leur choix s'associoient avec certaines femmes, qu'ils étoient obligés, dans la suite de ces rendez-vous annuels, de regarder comme leurs épou-

* Voyez ce qui en est dit page 183. d'une *Rélation de la grande Riviere des* AMAZONES, qui se trouve à la fin du *Voyage autour du Monde du Capit.* ROGERS, impr. à *Amsterdam* chez la Veuve de PAUL MARRET en 1716.

ses. Si les enfans qui naissoient de cette alliance étoient des garçons, on les envoyoit à leurs peres ; & si c'étoient des filles, elles restoient avec leurs meres. De sorte qu'à la faveur de ce carnaval, qui se renouvelloit tous les ans, & qui duroit environ une semaine, ces deux Etats se repeuploient & acqueroient de nouveaux sujets.

Si l'un de ces deux Etats, engagés dans une ligue perpétuelle, offensive & défensive, venoit à être attaqué par une puissance étrangere, les deux sexes ne manquoient jamais de lui tomber sur le dos, & de la mettre bientôt à la raison. Ce qui pourroit causer quelque étonnement, c'est qu'un si merveilleux accord entre les femmes & les maris fût inviolable durant plusieurs siecles ; mais la surprise diminuera si l'on considere qu'ils ne vivoient ensemble qu'environ huit jours toutes les années.

* Pour ce qui est de la république des hommes, il y avoit diverses coutumes fort remarquables. Ils ne se rasoient jamais la barbe, & ne se rognoient les ongles qu'une fois par an, lors sans doute qu'ils alloient à leur rendez-vous sur les frontieres. Mon auteur parle aussi d'un

* Il semble que l'Auteur *Anglois* veut dépeindre sous cette enveloppe le sort qu'eurent le comte de *Godolphin*, & S. A. le Duc de *Marlborough*, quelques années avant la mort de la Reine ANNE ; aussi bien que la conduite de ses nouveaux Ministres, lorsqu'on les eut engagés, à tout prix, à faire la Paix avec la *France*.

ministre d'état, qui fut condamné à une amende, parce qu'il changeoit trop souvent de linge; & d'un fameux Général, qui, convaincu, sur la déposition de plusieurs personnes dignes de foi, de se laver le visage tous les matins, fut taxé de mollesse & privé de son emploi. S'il y avoit quelqu'un des membres de la societé qui eût la voix douce, le teint beau, ou des manieres aisées, il en étoit banni & envoyé dans la république des femmes, qui le traitoient en esclave, l'habilloient à leur mode, & l'occupoient à filer. Ils n'avoient aucun titre d'honneur qui ne marquât la force ou la taille du corps, ou quelque autre don de cette nature; ils disoient ainsi: un tel *le Gigantesque*, un tel *le Nerveux*, un tel *le Rechigné*. Ils ne parloient jamais des affaires d'état dans leurs assemblées qu'à coups de piés & de poings; ensorte qu'ils se retiroient souvent du conseil avec les jambes meurtries, les yeux pochés, & le nez ensanglanté. Ils ne pouvoient rien dire de plus injurieux à un homme que de l'accuser d'avoir les dents blanches, la peau fine & la main douce. L'homme le plus illustre dont il soit parlé dans toute leur histoire levoit un poids de 500 ℔, & avoit la plus belle moustache qu'on eût jamais vuë. Ces talens le rendirent si cher au peuple que, si la mort ne l'eût enlevé fort à propos, il étoit à craindre qu'il ne devînt le maître & le tyran de la république.

Après avoir donné ce petit abrégé de ce qui regarde cette nation d'hommes, j'examinerai ce que mon historien dit de celle des femmes; &, s'il y a quelque chose qui soit digne de la curiosité du public, je ne manquerai pas de lui en faire part.

C.

LXIII. DISCOURS.

Quales Threiciæ cùm flumina Thermodoontis
Pulsant, & pictis bellantur Amazones armis,
Seu circum Hippolyten, seu cum se Martia curru
Penthesilea refert, magnoque ululante tumultu
Fœminea exsultant lunatis agmina peltis.

VIRG. Æneid. XI. 659.

C'est ainsi que les Amazones frappent des piés sur les bords du Thermodoon, *fleuve de la* Thrace, *& qu'elles se battent avec leurs armes peintes de diverses couleurs. C'est ainsi qu'elles se rendent en foule, avec de grands cris, & leurs boucliers faits en croissant, autour de leur Reine* Hippolyte, *ou de la belliqueuse* Phenthésilée, *lorsque, montée sur son char, elle poursuit les ennemis.*

APrès avoir examiné le manuscrit dont j'ai parlé dans mon dernier Autres particular-

rités à l'égard des AMAZONES, & du Peuple d'Hommes, qui étoient leurs voisins.

DISCOURS, & vu ce qu'il y a sur la république des femmes, j'y ai trouvé diverses particularités qui méritent bien l'attention de mes Lecteurs.

* Les filles de qualité, depuis l'âge de six ans jusques à douze, y étoient mises dans des écoles, où elles apprenoient à se battre à coups de poing & de tricot, avec plusieurs autres éxercices de la même nature; ensorte qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire que de voir une jeune fille retourner le soir chez elle avec la tête fracassée, ou deux ou trois dents de moins. On leur apprenoit ensuite à monter à cheval, à tirer de l'arc, à darder un javelot, ou à fronder, & l'on en formoit diverses compagnies pour les perfectionner dans les éxercices militaires. Au-

* Il n'y a nul doute que ce Discours ne soit une espece d'Allégorie, mais je n'oserois décider quel en est le but. Il semble qu'on pourroit l'appliquer aux *Torrys* & aux *Whigs*, qui se croiserent toujours sous le Roi GUILLAUME; aux tristes effets de leur désunion, pendant la guerre qu'on eut alors avec la *France*, & aux suites heureuses de l'union de ces deux Partis, du moins de ceux qui étoient modérés de l'un & de l'autre côté, sous la Reine ANNE. Peut-être aussi que l'Auteur a en vue l'union des *Anglois* avec les *Hollandois*, ou celle des Royaumes d'*Angleterre* & d'*Ecosse* en un seul, ou quelque autre chose de cette nature; mais, dans ces trois cas, la Conclusion est plutôt une espece de prédiction de ce qu'on avoit sujet d'attendre, que le récit d'un évenement déjà passé. Peut être même que l'Auteur n'en veut ici qu'aux Dames *Angloises*, qui marquoient trop de zèle pour les *Wighs* ou les *Torrys*. D'ailleurs peu de gens ignorent qu'on ne doit jamais trop presser les termes d'une Allégorie, & qu'il suffit que les choses y quadrent en gros.

cune fille ne pouvoit être mariée, qu'elle n'eût tué son homme. Les Dames de qualité, au lieu de badiner avec de petits chiens, jouoient avec des lionceaux; & lorsqu'elles faisoient quelque partie de plaisir, au lieu de se divertir au jeu de l'hombre ou au piquet, elles s'éxerçoient, tout un après-midi, à la lutte ou à qui jetteroit plus loin une barre avec le pié. On n'a jamais vu monter la rougeur au visage, ni entendu pousser le moindre soupir à qui que ce soit dans la république. Les femmes ne s'habilloient jamais que pour se rendre terribles; c'est à cause de cela même qu'après une bataille elles se peignoient quelquefois les jouës avec le sang de leurs ennemis. De-là vient aussi que le visage le plus balafré passoit pour le plus beau. Si elles trouvoient de la dentelle, des joyaux, des rubans, ou autres parures d'or ou d'argent, parmi le butin qu'elles faisoient, le harnois de leurs chevaux en étoit enrichi, sans qu'il leur vînt dans l'esprit de s'en ajuster elles-mêmes. On accordoit certains droits & privileges à toute mere qui avoit trois filles. Le sénat étoit composé de vieilles femmes, &, par les loix du pays, il étoit défendu d'y en admettre aucune, à moins qu'elle ne fût plus en âge d'avoir des enfans. Elles prétendoient que leur république avoit subsisté quatre mille ans; mais cela n'est point du tout probable, si l'on

ne suppose qu'elles mesuroient le tems par des années lunaires ; ce qui pourroit bien être vrai.

Il y eut, dans cette république de femmes, une grande révolution, causée par un roi du voisinage, qui, après leur avoir fait la guerre plusieurs années de suite avec différens succès, les battit enfin à platte couture dans une sanglante bataille. On attribue leur défaite à diverses causes : les uns prétendent que Madame la secretaire d'état, sujette aux vapeurs de rate, dont elle venoit de ressentir les effets, commit quelques lourdes bévuës dans les ordres qu'elle avoit expédiés vers ce tems-là. D'autres disent que la gouvernante en chef étoit alors enceinte, & que ce fut ce qui l'empêcha de veiller aux affaires publiques, & d'en avoir tout le soin que l'exigence du cas le requéroit ; mais je ne saurois y ajoûter foi, puisque cela ne s'accorde pas avec une des maximes fondamentales de leur état, dont j'ai parlé à la fin de l'article précédent. Mon auteur allegue une raison beaucoup plus probable de ce désastre ; il soutient que Madame la Générale mit un enfant au monde, ou que du moins elle eut une fausse couche, la veille même du combat. Quoiqu'il en soit cette insigne déroute les obligea d'appeller à leur secours les hommes de la nation voisine, leurs bons amis & alliés ; mais, malgré tous leurs efforts réunis, la guer-

re dura plusieurs années, avant qu'on pût l'amener à une heureuse fin.

Les campagnes, que les deux sexes firent ensemble, les familiariserent si bien l'un avec l'autre qu'à la fin de la guerre ils n'eurent pas envie de se désunir. Lorsqu'ils l'entreprirent de concert chacun d'eux avoit son camp à part; mais dans la suite, devenus plus familiers, ils dresserent leurs tentes pêle-mêle, sans aucune distinction.

Depuis cet heureux moment les deux sexes se polirent de jour en jour. Les hommes invitoient les femmes ou les filles dans leurs quartiers, & ils ornoient leurs tentes de fleurs & de branches d'arbres pour les recevoir. S'ils en trouvoient une plus à leur gré qu'une autre, ils gravoient son nom sur la table, ou ils traçoient sa figure avec de la craie sur une muraille, ou ils parloient d'elle en des termes pleins d'une espece d'enthousiasme, qu'ils convertirent peu à peu en vers & en sonnets. Ce fut ainsi la premiere ébauche de l'architecture, de la peinture & de la poësie au milieu de ce peuple grossier. Lorsque les deux sexes avoient remporté quelque avantage sur l'ennemi, pour en marquer leur joie, ils gambadoient ensemble, & faisoient un grand cliquetis de leurs épées & de leurs boucliers; ce qui, au bout de quelques années, produisit de jolies chansons & des danses régulieres.

Les femmes, accoutumées dans ces

occasions à folâtrer avec les hommes, se plaignirent de l'épaisseur exhorbitante de leurs barbes, & de la furieuse longueur de leurs ongles; desorte qu'animés par cet avis, ils eurent soin de se délivrer de toutes ces superfluités, & de se rendre aussi agréables qu'ils purent à leurs bonnes amies & alliées.

Si les deux sexes avoient fait quelque butin sur l'ennemi, les hommes donnoient aux femmes qu'ils admiroient le plus tout ce qu'il y avoit de beau ou de riche; & ils ornoient souvent le cou, la tête ou les bras de leurs maîtresses de tout ce qui leur paroissoit joli ou galant. Les femmes, convaincuës que les hommes se plaisoient à les regarder lorsqu'elles étoient embellies de tous ces colifichets, mirent tout en œuvre pour inventer de nouvelles modes, & briller les unes au dessus des autres dans les conseils de guerre & dans toutes les assemblées publiques. D'un autre côté les hommes n'eurent pas plutôt observé que les femmes recherchoient la parure avec ardeur, qu'ils travaillerent à s'ajuster eux-mêmes, & à gagner leurs bonnes graces autant qu'il leur fut possible. En un mot après quelques années de conversation entre les deux sexes, les femmes se hazarderent à sourire, & les hommes à lorgner; les femmes sentirent de la tendresse, & les hommes de la vivacité.

Lorsqu'ils furent polis insensiblement l'un & l'autre, à la fin de la guerre, qui

se termina par la ruine totale de leur ennemi; les colonels d'une armée épouserent les colonelles de l'autre, les capitaines en userent de-même, & tous les soldats suivirent l'éxemple de leurs officiers. Ainsi les deux républiques ne formerent qu'un seul corps, & devinrent l'état le plus florissant & le mieux policé qu'il y eût dans toute cette partie du monde habitable.

C.

LXIV. DISCOURS.

Nec duo sunt, sed forma duplex, nec fœmina dici,
Nec puer ut possint, neutrumque, & utrumque, videntur.

OVID. Metam. L. IV. 378.

Ils ne sont plus deux corps, quoiqu'il y ait une double figure; on ne sauroit les appeller ni hommes ni femmes, quoiqu'ils paroissent l'un & l'autre.

LA plupart de mes DISCOURS roulent sur des sujets, qui ne varient jamais; & qui sont d'une nature fixe & immuable; tels sont mes Discours les plus sérieux, qui traitent de quelque point de morale. Mais il y en a d'autres, que j'écris par occasion, & qui doivent leur origine à la folie, à l'extravagance & aux caprices de

Des ABUS, que l'Auteur critique dans ses Discours, & sur les DAMES qui vont à cheval équip-

[…]ées en [h]ommes.

notre siecle. Je suis même disposé à croire qu'on m'a établi pour veiller sur les mœurs & la conduite de mes compatriotes ou de mes contemporains, & pour bannir toutes les modes absurdes, les coutumes ridicules, & les affetteries de langage qui paroissent durant le cours de mes Spéculations. * Dès que la juppe vint à s'enfler j'observai tous ses changemens. † Les mouches, qui devoient servir à distinguer les partis de nos Dames, ne furent pas plutôt sur le point de passer en revuë que je les découvris. On ne manqua pas de m'avertir de la coiffe colorée, dès la premiere fois qu'elle parut dans une assemblée publique. Je pourrois citer divers autres sujets casuëls, qui ont fait la matiere de plusieurs de mes DISCOURS. J'ai même si bien remédié à tous les abus qu'ils combattent, qu'il est à craindre que la postérité n'en aura pas une idée assez distincte, pour trouver du goût à ces Spéculations, quelque vogue qu'elles ayent aujourdhui: on s'imaginera peut-être que les modes & les coutumes que j'y fronde sont des chimeres de mon cerveau, & que leurs bisayeules ou trisayeules ne pouvoient jamais avoir les fantaisies que je leur attribue. Lors donc que je pense au sort qu'auront un jour tous les volumes de mes Spéculations, je les regarde comme autant de pieces de vieil-

* Voyez le Tome II. p. 159-164.
† Voyez Tom. I. Disc. LXIV.

le argenterie qu'on évaluera au poids, mais dont la façon sera perdue.

Entre toutes les extravagances du sexe féminin que j'ai relevées il y en a une qui a tenu bon jusques ici; je veux dire celle de certaines Dames qui s'ornent d'un chapeau & d'un plumet, du surtout & d'une perruque; ou qui du moins nouent leurs cheveux avec un ruban, ou les mettent dans une bourse, à l'exemple de nos cavaliers en bel air. Au-lieu que j'ai parlé, dans mon dernier Discours, de l'union des deux sexes en une république, je traiterai dans celui-ci du mélange des deux sexes en une seule personne. J'ai déjà marqué plus d'une fois mon aversion pour cette coutume si éloignée de la modestie; mais, en dépit de tout ce que j'ai pu dire là-dessus, j'apprens que nos grand-chemins fourmillent de ces cavalieres.

Lorsque j'étois à la campagne de Mr. le chevalier de Coverly, il y a environ une année, je me souviens qu'une Dame de cet ordre parut dans la plaine, qui est à quelque distance de cette maison. Je me promenois alors avec mon vieux Ami, qui, surpris de voir ses fermiers courir de tous côtés, demanda à l'un d'eux, qui passa près de nous, ce que c'étoit? A quoi le paysan répondit: *C'est une Dame, avec tout le respect qui vous est dû, montée à cheval en juste-au-corps, & qui a un chapeau sur la tête.* De retour au logis, où tous les domestiques se divertissoient à

l'ouïe d'un si étrange spectacle, nous apprîmes qu'un autre de ses fermiers avoit rencontré Madame la cavaliere sur le grand chemin, & qu'interrogé par elle *si c'étoit la maison de* Coverly, le bon homme, qui ne vit d'abord que la partie masculine de son ajustement, lui avoit répondu: *Oui, Monsieur*; mais qu'à la seconde question, *si Mr. le chevalier de* Coverly *étoit marié*, il apperçut la juppe, & qu'alors il avoit repliqué: *Non, Madame.*

Si une de ces hermaphrodites avoit paru du tems de Juvenal, avec quelle indignation cet habile Poëte satirique ne l'auroit-il pas reprimandée? il nous l'auroit dépeinte, avec son habit de cavalier, comme un plus grand monstre que le centaure. Il auroit demandé qu'on immolât des victimes, & qu'on répandît des eaux lustrales, pour expier l'apparition d'un tel prodige. Il auroit évoqué les manes de Porcie ou de Lucrece, pour voir la métamorphose survenuë aux Dames *Romaines.*

Pour moi j'aime qu'on traite le sexe avec plus de retenuë, & j'ai toujours employé les voies les plus douces pour le corriger des petites extravagances où il tombe quelquefois par mégarde; quoiqu'il me paroisse absolument nécessaire de maintenir ce qui distingue les deux sexes, & de relever la moindre usurpation que l'un fait sur l'autre. Ainsi je me flatte qu'on ne se plaindra plus d'un tel excès.

J'avouë d'ailleurs que mes disciples femelles, qui lisent mes leçons journalieres, en ont bien peu profité si elles sont capables de suivre une mode qui les rend une espece d'amphibies. Je ne me servirois pas de ces termes si je n'avois rencontré en dernier lieu, dans *Hide-Park*, une de ces Dames à cheval, qui m'envisagea d'un air fort mâle, & qui retroussa d'abord son chapeau.

D'un autre côté j'ai une maxime pour juger de la conduite des Dames. Lorsque je les vois se singulariser dans quelque partie de leur ajustement j'en conclus qu'elles ont quelque mauvais dessein; & je ne doute pas que celui de nos cavalieres ne soit de frapper les hommes avec plus de succès. Mais, pour leur donner de justes idées à cet égard, je voudrois qu'elles éxaminassent s'il n'y a pas grande apparence que nous serons plus touchés de leur figure naturelle que d'une figure empruntée, & que nous pouvons contempler tous les jours dans nos miroirs; ou bien, qu'elles réfléchissent, s'il leur plaît, sur leurs propres cœurs, & qu'elles se demandent ce qu'elles sentiroient pour un homme qu'elles rencontreroient à cheval, avec des culottes & des bottines, une commode sur la tête & un peignoir sur le dos.

J'ai observé déjà que nous avons pris

cette belle coutume des *François*, qui ont infecté toutes les nations de l'*Europe* de leurs airs badins. Mais je n'entends pas que ce reproche tombe sur tous les individus en particulier, puisque j'ai trouvé moi même à redire plus d'une fois à cet usage qui attaque un Peuple, ou une Société en gros: cruauté qu'un de nos auteurs fort spirituel compare à celle de CALIGULA, qui souhaitoit que le Peuple *Romain* n'eût qu'une tête, pour la pouvoir abattre d'un seul coup. J'avancerai d'ailleurs que la vivacité & la hardiesse sont si naturelles aux *François*, que les mêmes airs qui nous choquent leur paroissent galans. Si la vivacité fait leur caractere distinctif, la modestie fait le nôtre; & lorsque celle ci se trouve unie à la beauté, qui a rendu nos Dames célebres par tout le monde, elles forment l'objet le plus aimable que l'on puisse jamais voir.

C.

LXV. DISCOURS.

——— ——— ——— & verso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter. ———
Juv. Sat. III. 36.

Ils font périr sur l'arene le premier Gladiateur, au moindre signal que le Peuple leur en fait.

PLEIN d'une curiosité insatiable, je ne pus m'empêcher d'aller mécredi dernier dans un endroit fort renommé pour la bravoure qu'y témoignent nos *Anglois* du plus bas étage & de la lie du peuple; je veux dire au * lieu où l'on fait battre des ours, des chiens & des taureaux. Suivant un billet imprimé, qu'on me donna dans la ruë, il devoit y avoir ce jour-là, à deux heures précises, un combat entre deux célebres gladiateurs, ou maîtres d'escrime. Le défi me plut beaucoup; il étoit conçu en ces termes:

Relation d'un Combat entre deux GLADIATEURS.

Moi Jaques MILLER, *Sergeant, de retour depuis peu des frontieres de* Portugal, *& Maître de la noble Science qui apprend à manier les armes, ayant ouï dire, dans la plupart des endroits où j'ai été, que* Timothée Buck, *de* Londres, *Maître de la mê-*

* On l'appelle en Anglois *Bear-Garden*; c'est-à-dire *le Jardin aux Ours.*

me Science, s'y est acquis une grande réputation, je l'invite à me venir trouver, & à me combattre, avec les unes ou les autres de ces armes, à son choix, soit avec le sabre, l'épée & le poignard, l'épée & le bouclier, le simple coutelas recourbé, le coutelas à deux tranchans, ou avec le bâton à deux bouts.

Si la généreuse ardeur de *Jaques* MILLER de l'emporter sur l'adresse & la réputation de *Timothée* BUCK avoit quelque chose qui tînt de la bravoure des héros de nos vieux romans, *Timothée* BUCK lui repliquoit, dans le même chifon de papier gris, avec une égale intrépidité; il marquoit même un peu d'indignation de se voir défié, & il sembloit ne donner les mains à se battre avec *Jaques* MILLER que sur le bruit qui couroit que celui-ci s'étoit battu avec PARKS de *Coventry*. Quoi qu'il en soit voici de quelle maniere il acceptoit le défi de son Antagoniste:

Moi Timothée BUCK, *de* CLARE-Market, *Maître de la noble Science qui apprend à manier les armes, informé que ce brave Agresseur s'est battu avec Mr.* PARKS *de* Coventry, *ne manquerai pas, Dieu aidant, de l'aller joindre au tems & à l'endroit marqués ci-dessus. Je ne demande qu'un théatre libre, & point de faveur.* Vive la REINE.

* C'est-à-dire *Marché de* CLARE, Boucherie dans la Ville de *Westminster*, qui donne son nom à un Quartier, ou à une Paroisse.

Je ne rappellerai pas ici les spectacles de cette nature qui étoient en usage parmi les *Grecs* & les *Romains*; mais il me semble que cette coutume nous est venuë des chevaliers errans; de ceux qui étoient si amoureux d'une femme qu'ils haïssoient tout le reste de l'univers; de ceux qui vouloient se battre avec vous soit que vous fussiez ou que vous ne fussiez pas de leur avis; de ceux, en un mot, qui envoyoient un cartel à leurs contemporains, parce qu'ils admiroient ou qu'ils dédaignoient leurs Maîtresses. Je ne puis donc que déplorer notre malheur de voir qu'on a retenu ce qu'il y avoit de cruel dans cette ancienne bravoure, & qu'on a laissé l'amour à quartier. Cela devroit nous couvrir de honte, & si nos deux gladiateurs m'avoient consulté sur leur défi il me semble que je l'aurois dressé d'une toute autre maniere. La jeune & jolie *Elizabet* Preston, fille de l'hôte du *Jardin aux Ours*, qui me régala d'un verre d'eau, m'en fit venir la pensée dans l'esprit. Supposé donc qu'elle eût été l'Amarillis de l'agresseur, son défi auroit eu bien meilleure grace s'il l'avoit conçu en ces termes: *Moi* Jaques Miller, *Sergeant, qui ai voyagé en divers Pays d'outre mer, & qui depuis peu suis revenu des frontieres de* Portugal, *pour l'amour d'*Elizabet Preston, *que je soutiens devant tous les hommes du monde n'avoir pas son égale en beauté.* A l'égard de la réponse, on au-

roit pu l'exprimer ainsi: *Moi* TIMOTHÉE BUCK, *qui ai demeuré dans l'enceinte de la* Grande-Bretagne, *pour l'amour de* SUSON LE PAGE, *nie qu'*ELIZABET PRESTON *soit aussi jolie qu'elle. Que* SUSON LE PAGE *daigne seulement juger des coups, & je ne demande aucun quartier de* JAQUES MILLER.

Cela donneroit un tout autre tour au combat, & une place distinguée pour les Dames, dont la beauté feroit le sujet de la dispute qu'on décideroit à la pointe de l'epée, animeroit les combattans d'un plus noble motif que ne peut être celui de l'argent qu'ils attendent des spectateurs, quoique je ne voudrois pas qu'on oubliât le dernier; mais je voudrois que chacun en jettât à la belle, dont il approuveroit l'amant.

Malgré le défaut de quelques reglemens de cette nature, tout s'y passa avec beaucoup d'ordre. *Jaques* MILLER vint le premier sur le théatre, devancé par deux tambours estropiés, pour faire voir sans doute que la vuë de tel objets étoit incapable de l'intimider. Il fut suivi d'un homme dont je ne pus apprendre le nom, mais qui avoit un air refrogné, & qui paroissoit chagrin de n'être pas un des acteurs. On auroit dit que ce Fier-à-bras vouloit morguer toute l'Assemblée: il fit le tour du théatre, & se balançoit en marchant, avec le jarret tendu & le cou roide, pour insinuer, je m'imagine, le dessein qui lui rouloit

dans l'esprit, & qu'il étouffa jusqu'à ce qu'il eut vu l'issuë de ce combat. D'ailleurs MILLER avoit un ruban bleu autour de son bras droit, ce qui pourroit bien être un reste de l'ancienne coutume qu'on avoit de porter dans ces occasions les couleurs de sa Maîtresse. J'ajoûterai que c'est un homme de six piés huit pouces de haut, d'un air gracieux, mais hardi, bien taillé, dispos de tous ses membres, & qui se meut avec une facilité qu'il doit avoir acquise par une longue habitude à faire l'exercice militaire.

Dans le tems que les spectateurs s'attendoient à voir bientôt commencer le combat, & que le monde venoit en foule, plusieurs personnes d'un esprit inquiet & turbulent, qui se croyoient mal placées, par un effet plutôt du hazard que suivant leur mérite, voulurent passer de la cour, ou du parterre, où elles étoient, aux galeries. Cette contestation, qui en fit monter & descendre tour à tour un bon nombre, dura l'espace de dix minutes, jusqu'à ce que *Timothée* BUCK parut, & que toute l'assemblée se calma, pour fixer la vuë sur les deux champions. Alors chacun se prévint en faveur de l'un ou de l'autre, sans pouvoir l'éviter. *Il me semble*, me dit un gentilhomme qui étoit assis auprès de moi, *que je me hazarderois à être le Second de* MILLER, *& que j'aimerois mieux avoir* BUCK *pour le mien*. MILLER avoit un air audacieux, qui prévenoit; BUCK un air calme, qui décidoit en

sa faveur. Celui-ci, vêtu d'une maniere fort simple, ne se donna presque aucun mouvement jusqu'à ce qu'il en falut découdre; alors il mit bas son Juste-au-corps, & il parut avec la chemise & un ruban rouge autour du bras droit.

On ne sauroit exprimer le sérieux qui s'empara en un instant de tous les esprits; l'assemblée du monde la plus tumultueuse devint aussi tranquille & aussi attentive que si chacun eût risqué sa vie dès le premier coup qui se frapperoit. Les deux gladiateurs s'avancerent de part & d'autre jusques au milieu du théatre, où ils se toucherent la main en signe qu'ils bannissoient toute rancune; & retournerent ensuite, de fort bonne grace, à l'endroit d'où ils étoient partis: ils firent aussi-tôt volte face, & se rapprocherent de nouveau, pour en venir au combat. MILLER, d'un air plein de résolution, ne sembloit attentif qu'à porter quelque rude coup à son ennemi; au-lieu que BUCK, d'un air calme & circonspect, ne sembloit chercher qu'à se défendre. Il est impossible de marquer la promtitude & l'adresse avec lesquelles l'un & l'autre évitoient les coups qu'ils se portoient; mais l'ardeur de MILLER l'exposa enfin à recevoir un grand coup de sabre sur le front. Le sang lui couvrit d'abord les yeux, & l'on entendit des cris de joie, qui ne purent qu'augmenter sa honte & sa douleur. Malgré tout cela les voix se trouverent partagées sur leur différen-

te maniere de se battre; pendant qu'une pauvre nymphe, placée dans une des galeries, & qui sans doute prenoit quelque part à l'infortune de MILLER, versoit un torrent de larmes. La plaie de celui-ci ne fût pas plutôt bandée qu'il revint à la charge avec un peu de fureur & d'animosité, qui le mit encore plus hors d'état de veiller à sa défense. Mais où est l'homme courageux, qu'une blessure puisse calmer & rendre plus circonspect? Cette nouvelle attaque, plus chaude & plus vigoureuse que la premiere, se termina par un coup décisif que MILLER reçut à la jambe gauche. Durant ce deuxiéme assaut, la nymphe, dont j'ai parlé, fut toujours voilée; & je ne pus que réfléchir sur la triste situation où elle se trouvoit, à l'ouïe du cliquetis des sabres, & dans la crainte que chaque coup ne ravît la vie ou la victoire à son amant. Du reste la blessure fut exposée aux yeux de tout le monde, & cousuë sur le théatre. Alors le refrogné Second de MILLER dit à haute voix, que, de ce jour en quinze, il défioit Mr. BUCK avec les mêmes armes, & se déclara pour le maître du fameux GORMAN; mais BUCK s'attribua cet honneur à lui-même, & accepta son défi.

Il y a quelque chose de fort étrange & qu'on ne sauroit expliquer, dans le naturel des hommes qui prennent à ces spectacles un plaisir mêlé d'amertume. Est-ce la cruauté qui le donne? ou faut-il

l'attribuer à la compassion? Quoique la dispute roulât sur l'adresse & la bravoure, BUCK ne fut pas si applaudi qu'on auroit dû l'attendre; ce qui me parut assez remarquable. Seroit-ce que, par un principe d'amour-propre, & malgré tout le courage dont on se croit animé d'ordinaire, chacun s'imaginoit pouvoir être sujet à l'infortune de MILLER, sans oser prétendre aux qualités de BUCK?

CICERON parle de cette coutume avec moins d'horreur qu'elle ne mérite, quoiqu'il condamne les abus qui s'y étoient glissés de son tems; il semble même l'approuver, lorsqu'on y observoit les regles de son institution, & que les seuls criminels se battoient en présence du Peuple. * *Quelques-uns, dit-il, trouvent le spectacle des gladiateurs cruel & inhumain; & peut-être ont ils raison, de la maniere dont il se pratique aujourd'hui; mais lorsqu'on n'admettoit à ce combat que des criminels, quoiqu'on pût donner quantité de bonnes leçons dans une Ecole pour munir l'esprit des auditeurs contre le sentiment de la douleur & la crainte de la mort, on ne pouvoit jamais en offrir une meilleure ni plus efficace que celle-ci aux yeux des spectateurs.*

T.

* Crudele Gladiatorum spectaculum & inhumanum nonnullis videri solet; & haud scio an non ita sit, ut nunc fit: cum verò sontes ferro depugnabant, auribus fortasse multa, oculis quidem nulla, poterat esse fortior contra dolorem & mortem disciplina.

LXVI. DISCOURS.

—— —— Animum rege: qui, nisi paret
Imperat. —— —— —— —— —— ——

HOR. L. 1. Epist. II. 62.

La Colere est ou votre Esclave ou votre Tyran.

C'Est une expression assez commune de dire, qu'un tel homme est d'un fort bon naturel, quoiqu'il soit fort passionné. J'avouë que l'expression est bien radoucie pour un homme de cette trempe, qui, selon mes idées, mérite moins d'indulgence qu'aucun autre. Il est vrai que sa colere passe vite, c'est-à-dire qu'il expédie bientôt le mal qu'il fait; ce qui ne me paroît pas un éloge fort grand. J'ai connu un de ces hommes emportés & d'un bon naturel, qui dans une compagnie mélée disoit à sa femme, ou à ses enfans, des choses que le plus cruel de ses ennemis n'auroit osé dire, ni même penser. Il est certain que la sensibilité est inséparable d'un esprit vif; mais d'où vient que cet esprit doué d'une si grande activité ne réunit pas toutes ses forces pour réprimer sa colére? Un des plus grands génies qu'il y ait en *Europe*, & des plus sujets naturellement à s'emporter, s'est si bien vaincu à cet égard, qu'on le

Portrait de l'HOMME colere, du chagrin & du hargneux.

cite aujourd'hui comme un exemple de retenue & de modération. S'occuper à domter ce monstre, je veux dire un esprit colérique, c'est le plus noble de tous les exercices. Lorsqu'on y a fait quelque progrès, on a un souverain mépris pour ceux qui négligent cette étude. Chacun devroit s'y appliquer, s'il aime le repos & la douceur de la vie. Celui qui prend feu à la moindre étincelle qui le touche se rend la vie incommode à lui-même, & à tous ceux qui l'environnent.

HOURAGUE se conduit de la maniere du monde la plus ridicule & la plus impertinente; il passe la vie à choquer ses amis & à leur en demander pardon. S'il arrive que son valet retourne dans la chambre sans apporter ce qu'il lui avoit dit, *Ce gros Butor*, s'écrie-t-il! — *Messieurs, je vous demande pardon, mais aujourd'hui les domestiques.* On a mis sur la table des assiettes qui ne lui plaisent pas; il les jette au milieu de la chambre; sa femme, qui le voit, est en peine pour lui; il le remarque dans ses yeux, & il répond à ce qu'elle pense: *Que diable*, ajoûte-t-il, *veut dire tout cela? Pourquoi n'avez-vous pas soin de donner les ordres qu'il faut?* Les conviés se rangent autour de la table, sans avoir presque aucun appétit, malgré les bons mets dont elle est couverte, de peur qu'il ne lui échappe à tout moment quelque nouvelle incartade. En un mot, ceux qui rendent visite à HOURAGUE, ou qui vont manger avec

lui, doivent s'attendre à voir exhaler sa colere, démonter sa famille, & mettre leur patience à l'épreuve.

N'est-ce pas quelque chose qui tient du prodige que la honte & la confusion, que cet homme voit sur le visage de tous ses amis, ne soit pas capable de le faire un peu rentrer en lui-même, & de le ramener de son égarement? N'est-ce pas abandonner la raison de la maniere du monde la plus indigne? Tout le bon naturel qu'on lui attribuë, se réduit à celui d'un gros mâtin, qui est tranquille pendant qu'on ne l'agace pas. Un de ces furieux assemblera dans un moment une foule de traits satiriques & d'allusions directes à des circonstances cachées, qui peuvent semer la discorde dans toutes les familles qu'il connoit; & avec tout cela un quart-d'heure après c'est le meilleur homme du monde. Si vous voulez voir la rage dépeinte au naturel, sans aucune étincelle de raison, vous n'avez qu'à parcourir ce qu'un de nos poëtes écervelés fait dire à un héros furibond, je veux dire *Nath.* Lee à son Alexandre. Le voici mot pour mot: *Loin d'ici, fuyez un tourbillon prêt à vous emporter comme un atome de poussiere. Quelle fureur me saisit & m'entraîne. La discorde & la rage logent dans mon sein. Elles le déchirent, mais malheur à celui qui osera s'exposer à la tempête qui gronde. Jouët des ondes, elles le porteront jusqu'au firmament.*

Il n'y a point d'homme passionné dans

sa ville qui n'employe la moitié du jour à discourir d'une maniere aussi ridicule, & qui ne s'échappe en menaces qu'il n'est guere plus en état d'éxécuter.

Celui qui tient le second rang après l'homme colere, & qui n'est pas moins désagréable en compagnie, est celui qu'on appelle chagrin & bourru. Il peut avoir quelque raison pour être de mauvaise humeur où il hait naturellement toute sorte de plaisir; c'est à cause de cela qu'il reçoit d'un air dédaigneux tout ce qui se dit, ou qui se fait en sa présence, qu'il le condamne d'abord, & qu'il ne veut pas que les autres soient plus heureux que lui-même. On devroit mêler de l'absinthe dans tout ce qu'un tel homme boit ou mange en bonne compagnie. Ce qu'il y a de singulier c'est que cette humeur chagrine passe quelquefois pour une délicatesse de goût, difficile à contenter; mais il n'y a que ceux qui portent la livrée d'un tel homme, ou qui mangent son pain, qui soient obligés de souffrir ses brusqueries. Entre les personnes de bon sens & qui savent vivre, tout doit céder aux lumieres de la raison, & aux regles de la bienséance.

Le troisieme caractere de cette espece est celui du hargneux, qui se plait à l'Ironie, & qui se découvre sur-tout lorsqu'il parle à ses inférieurs ou à ses domestiques. *Cela vous sied bien, mon fils Jean, vous êtes un fort joli Garçon; tu as la tête la mieux timbrée du monde;* & autres expres-

sions de cette nature. Qui ne croiroit que ces différens esprits travailleroient à se corriger au plutôt, convaincus qu'ils ont besoin d'une grande tolérance & d'être souvent pardonnés? J'en étois ici lorsque j'entendis quelque bruit chez un libraire *François* de mon voisinage, où il y eut la plus plaisante scene qu'on ait jamais vuë, & qui quadre à merveille avec mon sujet. Un de nos savans du premier ordre, d'un air grave & empesé, qui, malgré tous ses beaux talens, a la conception fort dure lorsqu'on en veut à sa bourse, y étoit aux prises avec le libraire. Le flegme de l'un qui avoit tort, & l'agitation de l'autre, qui avoit le droit de son côté, formoient le contraste le plus singulier du monde. Après que le savant eut feuilleté plusieurs volumes, le libraire lui dit: *Monsieur, vous n'ignorez pas que je vous ai prêté depuis long-tems un volume de Sermons* François, *& que vous ne me l'avez pas rendu jusques ici.* „ Cela est „ vrai, *repliqua l'Homme de Lettres*; „ je „ l'ai même cherché bien des fois, sans „ l'avoir pu trouver; il faut que je l'aye „ prêté à quelqu'un, qui n'a pas eu soin „ de me le rendre; mais il y a tant d'an„ nées que je ne sai plus à qui je l'ai don„ né.

LE LIBR. *Vous n'avez donc, Monsieur, qu'à prendre l'autre volume, ou je l'envoyerai chez vous, & vous aurez la bonté de me les payer tous deux.*

LE SAV. „ Quoi! mon ami, croyez-

„ vous que ce livre ne sera pas aussi im-
„ parfait dans ma bibliotheque qu'il le
„ peut être dans votre boutique?

LE LIBR. *Sans doute, Mr. je le crois; mais c'est vous qui avez perdu le premier volume, & il faut que vous me payiez l'un & l'autre.*

LE SAV. „ Vous êtes encore jeune,
„ mon ami; votre livre est perdu, & ce-
„ la vous doit apprendre à soutenir de
„ plus grandes pertes, qui pourroient
„ bien vous arriver quelque jour.

LE LIBR. *Monsieur, je les supporterai, quand il le faudra; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit à présent: je vous ai donné mon livre, & c'est vous qui devez me le payer.*

LE SAV. „ Vous vous échauffez, mon
„ ami; je vous dis que votre livre est
„ perdu; &, si cette bagatelle est capable
„ de vous mettre hors des gonds, je pré-
„ vois qu'il vous arrivera des malheurs
„ qui vous feront enrager, puisque la
„ vie la plus heureuse est toujours ac-
„ compagnée de quelque revers.

LE LIBR. *Il ne s'agit ici, Monsieur, ni de revers ni de patience; vous avez mon livre, & vous êtes mon débiteur.*

LE SAV. „ Je vous dis, Mr. que je
„ n'ai pas votre livre, mais la colere
„ vous aveugle à un tel point que vous
„ ne faites aucune attention à ce que
„ l'on vous dit. Apprenez à soutenir les
„ disgraces de cette vie sans murmure &
„ sans chagrin; vous êtes d'un esprit im-
„ patient; il est de mon devoir de vous

„ en avertir, & de vous dire que l'im-
„ patience expose toujours à quelque
„ calamité.

LE LIBR. *A-t-on jamais rien vu de pareil?*

LE SAV. „ Oui, Monsieur, il est ar-
„ rivé bien des choses de cette nature.
„ Votre perte ne vaut pas la peine d'être
„ mise en ligne de compte; mais vous
„ êtes d'un esprit violent & emporté,
„ incapable de souffrir la moindre dis-
„ grace; ne trouvez donc pas mauvais
„ que je vous exhorte à la patience;
„ quoique le livre soit perdu, cela ne
„ vous oblige pas à vous perdre vous-
„ même.

T.

LXVII. DISCOURS.

Hi narrata ferunt aliis: mensuraque ficti
Crescit, & auditis aliquid novus adjicit auctor.
OVID. Metam. L. XII. 57.

Ceux-ci rapportent à d'autres ce qu'ils ont entendu dire: c'est ainsi que la fiction augmente, & que celui qui la repete y ajoûte quelque chose du sien.

Des ESPIONS, des DELATEURS & de ceux

OVIDE feint que le Palais de la RENOMMÉE étoit situé au centre de l'Univers, & qu'il y avoit quantité de fé-

Qui ont la curiosité de savoir ce qui se dit sur leur chapitre.

nêtres & d'avenuës, qui lui donnoient le moyen de voir tout ce qui se passoit dans le ciel, sur la terre & sur la mer. La structure en étoit si admirable, qu'il s'y formoit un écho de chaque mot qui se prononçoit dans la vaste étenduë de l'Univers; ensorte que ce Palais étoit le rendez-vous général de tous les discours & de tous les murmures, & qu'il étoit toujours rempli d'un bruit confus de sons prêts à expirer, ou de voix mourantes, à cause de la distance infinie qu'il y avoit de cet endroit aux lieux d'où ils venoient.

Il me semble que les cours des princes sont, à l'égard des états qu'ils gouvernent, ce qu'est le palais de la Renommée, tel qu'OVIDE nous le décrit, à l'égard de l'Univers. Un ministre actif & vigilant voit tout ce qui se passe dans un royaume entier. A peine y a-t-il un murmure ou une plainte, qui ne parvienne à ses oreilles. Il a des nouvellistes à gages dans tous les coins du pays, qui l'avertissent de tout ce qui se dit en public & en particulier. Le plus sage de tous les rois fait allusion à ces espions invisibles & secrets, que les princes & les républiques entretiennent de tous côtés, aussi bien qu'à ces délateurs volontaires, qui rompent toujours les oreilles des ministres d'état, & qui font leur cour aux dépens de leur prochain. SALOMON, dis-je, les a en vuë, lorsqu'il nous donne cet avis digne de sa pru-

dence: * *Ne dites point de mal du roi, non pas même en votre pensée; n'en dites pas non plus du riche dans la chambre où vous couchez; car les oiseaux de l'air en porteroient la voix, & ce qui vole en porteroit les nouvelles.*

Puisqu'il est d'une absolue nécessité que nos gouvernemens voyent & entendent par les yeux & les oreilles des autres, ils devroient avoir un soin tout particulier de n'ajoûter pas foi légérement aux rapports, & d'être fort équitables, ou même débonnaires, envers ceux dont on épluche les discours & les actions. Un homme qui embrasse un metier aussi infame que celui de délateur ne mérite pas trop de créance. Il ne sauroit avoir des principes d'honneur & de vertu capables de le retenir dans de justes bornes, lorsqu'il accuse en secret des personnes qui ne sont pas en état de se défendre. Il est souvent plus attentif à donner des nouvelles qui plaisent, qu'à dire la vérité. On n'auroit pas besoin de lui, s'il n'entendoit & ne voyoit des choses dignes d'être découvertes; desorte qu'il envenime chaque mot & la moindre circonstance, qu'il aggrave le mal, qu'il déguise le bien, & qu'il donne un mauvais tour à ce qui est indifferent de sa nature. Il ne faut pas même douter que ces malheureux, ces ames vénales & de boue, ne se laissent quelquefois entraîner à leurs passions, qu'ils n'ayent quelque animosité contre

* *Ecclésiaste*, X. 20.

la personne qu'ils observent, & qu'ils ne cherchent à s'en venger. Un auteur *Italien* nous décrit une plaisante scene qu'il y eut entre un espion & un cardinal qui l'employoit. Il dépeint celui-ci occupé à écrire tout ce que l'autre lui disoit. L'espion entame à voix basse: *Un tel, l'Avocat, a soufflé à l'oreille d'un de ses Amis, quoiqu'assez haut pour me le faire entendre, que votre éminence est un insigne poltron*; &, après lui avoir donné le tems de coucher ces mots par écrit, il ajoûte qu'un autre l'avoit appellé en public *un mercenaire & un mal-honnête homme*. Le cardinal lui replique: *Fort-bien*, & lui ordonne de continuer. L'espion lui fait divers autres rapports de la même nature, jusqu'à ce qu'enfin la patience échappe au cardinal, qui se leve tout en colere, le traite de maraut & d'impudent, & le met à coups de piés hors de sa chambre.

On observe que les grands hommes ont non seulement méprisé les faux bruits qu'on a répandus contre eux; mais qu'ils n'ont jamais eu la sotte curiosité de les vouloir approfondir, ni la triste consolation de s'en venger. Les histoires d'Alexandre & de César sont pleines de pareils éxemples. Denys, le tyran de *Sicile*, avoit un donjon d'une architecture merveilleuse, & il y en a même encore aujourd'hui quelques restes, à ce que l'on m'a dit. On l'appelloit l'*Oreille de Denys*, & il étoit bâti avec divers pe-

tits contours ou labyrinthes en forme d'une véritable oreille. Quoiqu'on y parlât à voix basse, il étoit construit d'une telle maniere qu'il rassembloit la voix dans une espéce d'entonnoir qu'il y avoit au sommet. Le tyran y faisoit mettre tous les criminels d'état, & ceux qu'il soupçonnoit d'avoir quelque mauvais dessein contre sa personne. Il avoit lui-même un appartement au haut, où il appliquoit l'oreille à l'entonnoir, & c'est ainsi qu'il entendoit tout ce qui se disoit au bas du donjon. Il me semble qu'on peut avancer à coup sûr qu'un Alexandre, ou qu'un Ce'sar auroit mieux aimé périr mille fois par une trahison, que d'employer de tels moyens pour la découvrir.

Un homme qui est fort curieux de savoir tout le mal qui se dit de lui ne passe pas trop agréablement sa vie. Toutes les flèches qu'on lui décoche le blessent, & le moindre de ses ennemis peut troubler son repos. Bien plus il souffre de ce qu'on a divulgué contre lui, lors même que tous les autres l'ont oublié. C'est à cause de cela que je ne pourrois jamais endurer un de ces amis officieux, qui voudroit m'entretenir de tous les malins rapports & de toutes les critiques en l'air qu'on débiteroit contre moi. Les hommes parlent si légérement, & leurs idées varient d'une telle maniere, qu'on ne doit pas trop compter sur ce qu'ils disent, ni sur ce qu'ils pensent. Les élo-

ges & les censures partent souvent de la même bouche à l'égard de la même personne, & dans la même occasion. Un ennemi généreux louera quelquefois, & le plus cher de tous les amis ne pourra quelquefois s'abstenir de blâmer. Celui qui n'est ni l'un ni l'autre donne son avis à tort & à travers, il approuve ou il condamne, suivant l'humeur dont il se trouve.

Je finirai ce petit Discours par quelques traits du caractere d'un grand génie, qui étoit industrieux à se tourmenter par une curiosité mal entenduë, & que Mylord CLARENDON nous a dépeint ainsi au naturel, dans le premier livre de son histoire.

„ Il n'avoit pas, *dit-il*, ces égards, ce „ respect, ni cette soumission pour la „ reine, qu'on auroit pu attendre de sa „ prudence & de sa politesse; il croisoit „ souvent ses desirs & ses prétentions a- „ vec une brusquerie qui ne lui étoit pas „ naturelle. D'ailleurs il étoit d'une in- „ quiétude impertinente, pour savoir, „ ce que sa majesté disoit de lui en par- „ ticulier, & de quelle maniere elle en „ témoignoit son ressentiment. Lors- „ qu'à la faveur de quelques-unes de ses „ créatures, qui avoient des vuës inté- „ ressées dans ces rapports officieux, il „ apprenoit que la reine s'étoit servie à „ son égard de certaines expressions „ choquantes, il en avoit une si vive „ douleur, qu'il s'en plaignoit quelque-

„ fois au roi en des termes assez forts;
„ qu'il déploroit ensuite son malheur
„ auprès de la reine de la maniere du
„ monde la plus humiliée; que par-là
„ il s'exposoit souvent lui-même, qu'il
„ rendoit sa condition pire qu'elle n'é-
„ toit d'abord, & que ces éclaircisse-
„ mens se terminoient presque toujours
„ par la découverte de ceux qui lui a-
„ voient donné ces avis les plus secrets.

C.

LXVIII. DISCOURS.

Vivere si rectè nescis, discede peritis.
HOR. L. II. Epist. II. 214.

Ne saurois-tu allier les plaisirs de la vie avec les bienséances? Cede la place à d'autres qui savent le faire.

J'Ai déjà rendu compte à mes Lecteurs d'une troupe de bons vivans, qui passent cet été à la campagne dans une grande maison, où il y a un appartement fort commode pour chacun d'eux, & outre cela une vaste Infirmerie capable de loger tous ceux qui sont en quelque maniere indisposés, ou de mauvaise humeur. Le sécretaire de cette bande joyeuse vient de m'écrire, par ordre de tous les associés, une lettre, où il me détaille tout ce qui s'y est passé durant la

Nouveaux CARACTERES de quelques uns des Membres de la Société, dont il est parlé dans les DISCOURS LIV. & LVIII.

semaine derniere, & que je vais communiquer au public.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Nous sommes charmés de voir que
„ vous approuvez l'établissement que
„ nous avons fait ici pour ramener la
„ politesse & les agrémens de la con-
„ versation; résolus de travailler, du-
„ rant notre séjour à la campagne, à
„ nous si bien perfectionner à cet égard,
„ que nous puissions, l'hiver prochain,
„ servir de modeles à toute la Ville.
„ Mais, afin que notre établissement ne
„ soit pas moins avantageux au public
„ qu'à nous-mêmes, nous vous commu-
„ niquerons une semaine de nos procé-
„ dures, & nous vous demandons en
„ même tems la grace de nous vouloir
„ honorer de vos bons avis, si vous y
„ trouvez quelque défaut. Car vous de-
„ vez savoir, Monsieur, qu'il a été pro-
„ posé dans notre bureau de vous choi-
„ sir pour notre visiteur, & qu'un de nos
„ membres, qui s'avisa la semaine
„ derniere de critiquer votre DIS-
„ COURS du jour, sans qu'il en pût al-
„ léguer aucune raison valable, fut
„ condamné sur le champ à l'Infirme-
„ rie.

„ Le *Lundi*, toute l'assemblée fut de
„ belle humeur, sur ce qu'on avoit reçu
„ le matin bonne provision d'excellent
„ vin de *France*; mais, vers le milieu du
„ dîner, il arriva, par malheur, qu'un
„ de

„ de la troupe s'emporta d'une maniere
„ fort rude contre son valet, parce qu'il
„ avoit mis trop d'eau dans son vin. Là-
„ dessus le président du jour, qui est
„ aussi l'Orateur de la Compagnie, après
„ l'avoir convaincu de l'indécence de sa
„ colere, & de l'insulte faite à tous les
„ membres de la Société, ordonna qu'on
„ le tirât de sa place, & qu'on l'envoyât
„ à l'Infirmerie. Il n'y en eut, ce jour-
„ là, qu'un autre de relégué, & c'est
„ un homme qui passe pour un des plus
„ beaux Esprits & des plus lourds qu'il
„ ait en Ville. Vous me direz sans doute
„ que c'est un étrange caractere; je
„ l'avouë, mais il n'en est pas moins
„ véritable, toujours en opposition avec
„ lui même, tantôt d'une gaiété & tantôt
„ d'une pesanteur excessive. Nous le
„ primes avec nous pour nous divertir,
„ & il s'en acquita si bien sur la route,
„ qu'il dépensa plus d'esprit à turlupiner
„ notre cocher qu'il ne lui en faloit
„ pendant tout notre séjour à la campagne
„ s'il avoit su le ménager. Il ne se disoit
„ mot depuis deux ou trois jours; &,
„ dans l'espérance qu'il reviendroit de
„ cette humeur sombre, on eut tant
„ d'égard pour lui, qu'un des plus enjoués
„ de tous nos membres fut envoyé à
„ l'Infirmerie, pour lui avoit dit à table
„ qu'il n'étoit pas gai. Mais lorsque Mr.
„ le Président s'apperçut que cet accès
„ de stupidité duroit trop long tems, &
„ que cela marquoit du mépris pour

„ l'Assemblée, il lui ordonna de se reti„ rer dans le lieu destiné à de pareils „ malades. Il n'y fut pas plutôt que „ son esprit & sa gaieté lui revinrent avec „ tant de violence, qu'il ébranla toute „ l'Infirmerie par les éclats de sa joie, „ & que les valétudinaires en sentirent „ un si bon effet que le lendemain il „ les amena tous au diner public.

„ A peine étions-nous assis à table, *le* „ *mardi*, qu'un de la troupe se plaignit „ d'un grand mal de tête. Là dessus un „ autre lui demanda, d'une maniere in„ solente, ce qu'il y venoit donc faire; „ d'une parole à l'autre ils alloient s'é„ chauffer, lorsque le Président, pour „ maintenir la paix, ordonna qu'on les „ mit en séquestre. Ensuite il y en eut „ un qui nous dit que nous aurions bien„ tôt de la pluie, à cause d'une douleur „ qu'il sentoit à l'épaule; desorte que Mr. „ le Président le condamna à se retirer „ au plus vîte à l'Infirmerie, pour y „ servir de thermometre.

„ Le *mécredi*, un de nos confreres „ changea deux ou trois fois de couleur „ à la lecture d'une lettre qu'il reçut, „ écrite d'une main de femme, & il de„ manda la permission de se loger à l'In„ firmerie. Le Président y consentit, „ pourvu qu'on ne lui donnât ni plume, „ ni encre, ni papier, jusqu'à ce qu'il „ eût dormi là-dessus. Un autre, qui „ étoit assis à diner au bas bout de la ta„ ble, parut un peu chagrin, en ce qu'il

„ trouva quelque défaut à tous les mets
„ qu'on servit, & qu'il ne voulut jamais
„ rire, quelque occasion qu'il y en eût;
„ desorte que Mr. le Président lui dit
„ qu'il n'étoit pas sans doute à son aise,
„ & qu'il seroit beaucoup mieux à l'In-
„ firmerie, où il lui ordonna de se ren-
„ dre. Après le dîner, un fort honnê-
„ te homme de la troupe laissa échap-
„ per une pointe, ou un petit jeu de
„ mots; sur quoi son voisin cria d'abord:
„ *à l'infirmerie*; sous prétexte que ce ba-
„ dinage lui faisoit mal au cœur, & qu'il
„ avoit la même antiphatie pour les jeux
„ de mots, que certaines gens ont pour
„ un chat. Cet incident causa une longue
„ dispute, On conclut enfin que le criti-
„ que seroit envoyé au lieu qu'il desti-
„ noit à son camarade, & que celui-ci
„ seroit absous.

„ Le *Jeudi*, nos regles ne furent vio-
„ lées que par un seul homme, dont la
„ voix est aussi forte qu'il a l'entende-
„ ment foible. Il se mit par malheur à
„ disputer avec un de nos confreres de
„ très bon sens, mais d'une grande mo-
„ destie. Le brailleur échauffé repli-
„ quoit à toutes les réponses de son An-
„ tagoniste d'un ton plus haut qu'à l'or-
„ dinaire, & il ne faisoit qu'élever sa
„ voix au-lieu de renforcer ses preuves.
„ Poussé l'épée dans les reins, & réduit
„ à l'absurde, il n'en devint que plus
„ bruyant, & ne savoit plus où il en
„ étoit; lorsque, pour faire plus d'im-

„ pression sur l'esprit de ses auditeurs,
„ il conclut par un grand coup de poing
„ sur la table. Le Président ordonna
„ là-dessus qu'on le renfermât, & qu'on
„ ne le nourrit que de gruau d'avoine,
„ jusqu'à ce qu'il eût tout le flegme
„ requis pour la conversation.

„ Le *Vendredi*, il ne se passa rien di-
„ gne de remarque, à cela près qu'on
„ lut diverses requêtes de nos prison-
„ niers, qui supplioient d'être mis en
„ liberté, & qui répondoient, les uns
„ pour les autres, de leur bonne con-
„ duite à l'avenir.

„ Le *Samedi*, nous reçumes les excuses
„ de plusieurs de nos confreres, qui
„ ne se trouvoient pas d'une humeur so-
„ ciable, & qui s'étoient bannis volon-
„ tairement eux-mêmes. Il est vrai que
„ l'Infirmerie n'avoit jamais été si plei-
„ ne que ce jour, & que je ne pus en de-
„ viner la cause, jusqu'à ce qu'à ma sor-
„ tie de la maison je pris garde que le
„ vent étoit à l'est. La retraite de la
„ plupart de mes amis m'a donné le loi-
„ sir de vous écrire cette lettre, que je
„ ne dois pas finir sans vous assurer que
„ tous les membres de notre corps, tant
„ les prisonniers que ceux qui jouissent
„ de la liberté, sont bien vos très-hum-
„ bles serviteurs, quoiqu'il n'y en ait
„ aucun qui le soit davantage que &c.

LXIX. DISCOURS.

Si fractus illabatur Orbis;
Impavidum ferient ruinæ
HOR. L. III. Ode III. 7.

Le monde entier s'écrouleroit, qu'il en seroit frappé, mais non pas ému.

De la CONFIANCE qu'on doit avoir en DIEU.

L'HOMME, considéré en lui-même, est une fort chétive & misérable créature. Il est sujet à tout moment aux plus grandes calamités, & aux plus tristes revers. Mille dangers l'environnent de toutes parts, un nombre infini d'accidens, qu'il ne sauroit prévoir ni prévenir, peuvent le rendre malheureux.

Ce qui nous console, au milieu de tant de maux & de périls, c'est d'être sous la protection de celui qui les dirige tous, qui connoit nos besoins, & qui est toujours prêt à donner son assistance à ceux qui la lui demandent.

L'Hommage naturel, qu'une telle créature doit à cet Etre d'une sagesse & d'une bonté infinies, est d'avoir une entiere confiance en lui, & d'attendre de sa part, non seulement les biens & les commodités de la vie, mais aussi la délivrance de tous les dangers & de tous les embarras auxquels nous pouvons être exposés.

Celui qui vit dans cette ferme attente

n'a pas les mêmes idées tristes & mélancholiques de la nature humaine, que celui qui se considere sans aucun rapport à l'Etre suprême. Lorsqu'il tourne les yeux sur sa foiblesse & ses imperfections, il se console par l'idée qu'il a de ses divins attributs, qui veillent à sa conservation & à sa prospérité. S'il manque de prévoyance, il s'en trouve bien dédommagé par la toute-science de son Créateur. S'il manque de force, il se voit à l'ombre du Tout-puissant. En un mot celui qui s'appuye sur le souverain Maître de l'Univers devient sage, puissant & heureux, par la sagesse, le pouvoir & le bonheur de cet Etre infini. Il recueille quelque avantage de tous les attributs de la Divinité, & il perd son insuffisance dans la plénitude de celui qui possede toutes sortes de perfections.

Pour nous rendre la vie plus douce, il nous est ordonné de nous confier en celui qui peut nous aider & nous protéger de cette maniere; & la bonté divine a bien voulu que cette confiance fût un de nos devoirs, quoique nous eussions été malheureux, s'il nous l'eût défenduë.

Entre les divers motifs qui peuvent nous engager à la pratique de ce devoir, je ne m'arrêterai qu'aux suivans.

Le premier & le plus fort naît de la promesse que Dieu nous a faite de ne manquer jamais à ceux qui mettront leur confiance en lui.

Mais sans avoir égard à la bénédic-

tion surnaturelle qui accompagne la pratique de ce devoir, nous pouvons observer qu'il tend de lui-même à sa recompense; ou, pour me servir d'autres termes, qu'il nous aide à nous délivrer de la plupart des maux, ou à les supporter avec courage. Celui qui est assuré de trouver du secours au besoin, & qui agit sous les yeux de son ami, ou de son protecteur, se surpasse souvent lui-même, & fait des actions étonnantes, auxquelles tout autre, qui n'est pas animé de ce principe, ne sauroit jamais atteindre. Je pourrois citer des exemples tirés de l'Histoire, & montrer que des généraux, persuadés qu'ils étoient sous la protection de quelque puissance invisible, ont non seulement engagé leurs soldats à se battre comme des lions, mais qu'ils ont fait eux-mêmes des choses qu'ils n'auroient jamais tentées sans cette croyance. Je pourrois faire voir de même qu'une telle confiance en l'appui du souverain Arbitre de l'Univers produit naturellement la patience, l'espérance, la bonne humeur, & toutes les autres dispositions de l'esprit capables de diminuer le poids de ces calamités, dont il nous est impossible de nous affranchir.

La pratique de cette vertu est d'une grande efficace pour nous consoler au milieu de la pauvreté, & des embarras de la vie, mais sur-tout à l'heure de la mort. Quand l'ame est prête à sortir de

ce monde, à entrer dans un nouvel état, à voir des ſcenes & des objets d'une tout autre nature: de quelles craintes, de quelles frayeurs, de quels ſaiſiſſemens n'eſt-elle pas environnée? Qu'eſt-ce qui peut la ſoutenir dans cette agonie, qu'une entiere confiance en ſon Créateur, qui l'a conduite au travers de cette vallée de larmes, & qui ſera ſon guide dans toute l'étenduë de l'Eternité?

On ne peut rien voir de plus beau que la deſcription que DAVID nous a laiſſée de cette ferme confiance en Dieu, dans le Pſeaume XXIII, qui eſt une eſpece de ſainte *Paſtorale*, pleine de ces alluſions ſi ordinaires dans ces ſortes de pieces. D'ailleurs la poëſie en eſt exquiſe, & j'en donnerai ici une traduction, qui a paru depuis quelques années:

* Mon Dieu me paît; ſur lui je me repoſe:
Je ne ſaurois manquer d'aucune choſe;
Il m'a choiſi les meilleurs pâturages;
Il me conduit aux paiſibles rivages;
Soutient ma vie, & ſurement me mene
Par des ſentiers, où je marche ſans peine.

Je deſcendrois dans les lieux les plus ſombres,
Sans m'étonner ſous leurs mortelles ombres.
Je ſens par-tout ta divine préſence,
Et ta houlette eſt ma ſure défenſe.

* Voyez un *Eſſai d'une nouvelle traduction des Pſeaumes, en Vers, par Mr.* TERTOND, publié à *Amſterdam*, en 1715.

Et ta houlette est ma sure défense.
J'ai par tes soins, même aux yeux de l'envie,
Avec les biens, les douceurs de la vie.

Ta main, Seigneur, comme en un jour de fête,
Remplit ma coupe & parfume ma tête;
Et cependant, quoique pour moi tu fasses,
J'attens encor le comble de tes graces:
J'ai tout, mon Dieu, si, dans ta maison sainte,
Je puis passer tous mes jours en ta crainte.

C

LXX. DISCOURS.

Scribimus Indocti Doctique —— ——
HOR L. II. Epist. I. 117.

Tout le monde se mêle d'écrire, Savans & Ignorans.

JE ne sai si je me suis expliqué d'une maniere assez claire, * lorsque j'ai prié toutes sortes de gens de m'aider dans cet ouvrage, & de me fournir de la matiere pour mes *Spéculations*; mais, outre diverses lettres & quelques bonnes ouvertures que j'ai reçuës de mes correspondans, on m'a envoyé quantité de pieces curieuses & d'un goût exquis, afin que je les publiasse telles qu'elles sont d'un bout à

Nouveau Plan de l'Auteur.

* Voyez le VII. DISCOURS.

l'autre, dans la même forme que celle de mes petits DISCOURS, & sans y changer la moindre chose, comme l'on s'en appercevra bientôt lorsqu'elles verront le jour. En qualité de principal Auteur de ces feuilles volantes, je croyois avoir droit de m'approprier les écrits de cette nature qu'on m'addresseroit, c'est-à-dire de les tourner à ma mode, d'en retrancher ce qui ne m'accommoderoit pas, & d'y ajoûter ce qui feroit à mon but, avec lequel il étoit presque impossible qu'ils pussent quadrer, puisqu'on voit à peine deux hommes qui ayent les mêmes idées, & qu'ainsi diverses plumes produiroient autant de *Spéculations* différentes à tous égards. J'avouë d'ailleurs que mon foible pour la gloire va si loin que, si je m'y étois abandonné, peut-être aurois-je souhaité qu'il n'y eût pas d'autre écrivain de cet ordre que moi seul. Je ne nie pas même qu'à la premiere lecture de ces pieces, dont on m'a fait part, je n'aye senti quelques sourdes atteintes de jalousie contre les personnes qui les ont écrites. Mais lorsque je suis venu à les relire dans une toute autre vuë, plutôt pour me divertir que pour les adopter, puisqu'après les avoir tournées à mon usage le mieux qu'il m'étoit possible, je les croyois hors d'état de me choquer jamais en qualité de *Spéculations*, la plus douce & la plus généreuse de toutes les passions s'est élevée dans mon cœur; j'ai eu pitié de ceux qui m'ont envoyé ces

jolies pieces, & je me suis trouvé sensible au chagrin mortel qu'ils ont eu de les voir négligées, quoiqu'ils s'attendissent à les voir renduës publiques, & qu'ils se flattassent sans doute d'avoir part aux applaudissemens du public ; ce qui cause un si grand plaisir qu'il n'y a que ceux qui l'ont goûté qui s'en puissent former quelque idée. A les envisager de ce côté-là, j'ai trouvé de bonne foi que je ne leur avois pas rendu justice. En effet il y a quelque chose de si naturel & de si beau dans quelques-unes de ces pieces, que j'en appellerai au jugement de tout le monde, afin qu'on décide s'il étoit possible d'y altérer un seul mot sans leur faire tort, & si elles pouvoient jamais paroître avec plus d'avantage que dans leur beauté naturelle. C'est pour cela même que je ne croirois pas seulement leur faire tort, mais aussi priver le public d'une grande satisfaction, si je tardois plus longtems à les publier.

Après qu'on aura vu quelques-unes de ces *Spéculations*, je ne doute pas que leur succès n'égale, ou peut-être même ne surpasse celui qu'ont eu les meilleures des miennes. Du moins un Auteur devroit prendre toutes sortes de voies pour affoiblir la bonne opinion qu'il a de ses ouvrages. D'un autre côté je me flatte que ces nouveaux Discours m'en attireront plusieurs autres de la même espece, & je n'en serois pas fâché, quand il ne me resteroit que peu de jours pour

paroître moi-même en public. Plus sensible au bien général qu'à mon intérêt particulier, j'ai résolu de publier toute *Spéculation* qui en vaudra la peine, sans y faire aucun changement ; ou s'il y en a quelqu'un je le désavouë ici devant tout le monde ; & si les Auteurs jugent à propos d'y mettre leurs noms, je ne manquerai pas de les y laisser.

Il me semble que, pour réussir dans ce généreux dessein, le meilleur sera de donner des sujets de toutes les especes, & d'inviter toutes sortes de personnes à travailler là-dessus, soit les gens de lettres, les citoyens, les courtisans, les gentilhommes de la ville ou de la campagne, les petits-maîtres, les débauchés, les satiriques, les coquettes, les bonnes ménageres ; ceux qui se piquent d'avoir de l'esprit, soit mâles ou femelles, soit qu'on les distingue en beaux, bons, ou petits Esprits, soit qu'ils l'ayent goguenard, sec, naturel, acquis, juste ou déréglé ; ceux qui sont d'une humeur sévere, ou commode, les impertinens ; les agréables, les pensifs, les laborieux, ou les fainéans ; ceux qui ont l'air serain ou couvert de nuages, les enjoués ou les mélancholiques, les opiniâtres ou les dociles, ceux qui sont d'un tempérament froid, modéré, ou sanguin ; les ambitieux ou les modestes, les fiers ou les humbles, les ames élevées ou rampantes ; ceux qui sont d'un naturel bon ou mauvais, qui prennent à cœur le bien du pu-

blic, ou qui n'ont en vuë que leur intérêt particulier; les contens ou les affligés, les heureux ou malheureux, les grands ou les petits, les riches ou les pauvres, soit que ceux-ci manquent d'argent, ou qu'ils en souhaitent au-delà de ce qu'ils en ont; les sains ou les malades, les mariés ou les jeunes-hommes; ceux qui sont d'une taille avantageuse, médiocre ou petite, gras ou maigres, de quelque métier, profession, état, vocation, pays, faction, parti, secte, qualité, age ou condition qu'ils puissent être, qui ont fait leur étude ou leur amusement de réfléchir quelquefois en leur vie, & qui auront quelque chose qui mérite d'être communiqué au public sur les sujets qu'on leur donnera, chacun selon son humeur, ses talens, sa capacité, son génie, & les circonstances où il se trouve: je les exhorte tous à redoubler leurs efforts, & à m'envoyer ce qu'ils savent de particulier, ou qui peut être de quelque usage à la société civile; afin qu'ils goûtent le plaisir inexprimable qu'il y a de voir ses écrits approuvés de tout le monde.

Je n'insisterai pas sur les grands avantages qui peuvent revenir au public de ces nouveaux DISCOURS, lorsque les différentes pensées & observations de toutes sortes de personnes, suivant leur age, qualité, sexe, éducation, profession, humeur, génie, &c. seront mises par elles mêmes dans tout leur jour, & dans le même état où elles souhaiteroient qu'el-

les parussent aux yeux de tout l'Univers.

Le sujet *proposé pour l'exercice des aventuriers, qui veulent se hazarder à écrire des* spéculations, *est* l'ARGENT, *sur lequel je les prie de m'envoyer ce qu'ils pensent dix jours après la date de celle-ci.*

T.

LXXI. DISCOURS.

Parturient montes; nascitur ridiculus mus.
HOR. A. P. vs. 139.

La montagne en travail enfante une souris.

Contre les CHARLATANS de profession. JE perds toute espérance de réformer le monde par mes DISCOURS, lorsque je vois que, d'une génération à l'autre, il s'éleve toujours des imposteurs & des dupes, aussi naturellement que les bêtes de proie, & celles qui leur servent de pâture, se succedent les unes aux autres. On croiroit qu'il n'y a presque pas un seul homme assez ignorant pour ne pas savoir que tous les charlatans ordinaires, qui se vantent de leurs prouesses & de leur grande capacité dans de petits billets imprimés sur du papier brun, & qu'on distribuë dans les ruës à tous les passans, sont des fourbes & des meurtriers avec tout cela; telle est la crédulité du vulgaire, & l'imprudence de ces docteurs, que leur trafic va toujours, &

qu'ils promettent à nouveaux frais d'éxécuter ce qu'on n'a jamais vu. Ce qui aggrave la sottise de ceux qui en veulent être les dupes, est que, depuis le tems que nos vieillards les plus âgés peuvent se rappeller, on a toujours fait les mêmes promesses avec aussi peu de succès; & que, malgré tout cela, on ne les discontinuë point. Comme je passois hier au soir dans une de nos ruës, un estafier sans nez me donna un billet, qui nous annonce l'arrivée d'un de ces docteurs, muni d'un remede infaillible contre le mal vénérien, & qui guérit de toutes sortes de maux. Voici les propres termes de ce billet:

Dans la ruëlle qu'on nomme Russel-court, *vis à vis de l'enseigne du* boulet de canon, *aux armes* du chirurgien, *dans la ruë nommée* Drury-Lane, *loge un chirurgien, nouvellement arrivé de ses voyages, après avoir éxercé la chirurgie & la médecine par mer & par terre, depuis vingt-quatre années. Il guérit, avec la bénédiction de Dieu, la* jaunisse, *les* pâles couleurs, *le* scorbut, *l'*hydropisie, *les* indigestions, *les* maladies contractées par de longs voyages sur mer, ou dans les armées, *celles qui arrivent aux femmes après une* fausse couche, *ou un* accouchement ordinaire, *&c. comme quelques personnes, qui n'avoient pas eu l'usage de quelques uns de leurs membres l'espace de trente années, peuvent le témoigner; en un mot, il guérit toutes les maladies qui surviennent aux

hommes, aux femmes, ou aux enfans.

Si l'on pouvoit regarder avec indolence le ravage que les imposteurs & les ignorans font dans l'espece humaine, il y auroit de quoi se divertir à commenter les magnifiques promesses de cet illustre voyageur. Il y a quelque charme secret pour le vulgaire dans ceux qui viennent de loin. Les ignorans de qualité, dont le nombre est assez considérable, sont fort prévenus à cet égard; & il n'y a personne qui n'en puisse alléguer divers éxemples, sans que je leur en fasse aucun détail. Les ignorans du plus bas ordre, qui ne sauroient prodiguer leur argent, de-même que ceux du plus haut étage, à ces habiles docteurs qui ont parcouru les pays éloignés, ne sont pas moins complaisans que les autres, puisque la même admiration les induit à risquer leur vie.

Le docteur est nouvellement arrivé de ses voyages; il a éxercé la médecine & la chirurgie par mer & par terre. Donc il *guérit les pâles couleurs, les maladies auxquelles on est exposé dans les voyages de long cours ou dans les armées, & celles qui surviennent aux femmes en couche.* Il a pratiqué par mer & par terre!... Je ne lui disputerai pas son habileté à guérir les maladies qu'il attribuë aux voyages de long cours, & aux armées; mais pour ce qui est des pâles couleurs & des accidens qui surviennent aux femmes en couche, j'ose croire qu'il auroit pu les

traiter aussi-bien, quand il ne seroit pas sorti de notre île. Il est vrai que, pour en imposer aux hommes, il n'y a qu'à frapper leur imagination, entretenir la surprise, ne s'ouvrir pas trop avec eux, & avoir toujours quelque chose en reserve, qui leur insinuë que vous en savez plus que les autres. Je connois un barbier, qui ne manque pas d'esprit : on voit dans sa boutique un méchant violon, la peau d'un monstre marin farcie de paille, & un *Hygrometre*, ou *Notiometre*, au-dessus de la fenêtre, qui consiste en une corde retorse, dont l'un des bouts, qui paroît, passe sur une poulie, avec ces mots écrits de l'un & de l'autre côté, & à différentes distances : *Tems pluvieux*, *sec*, *humide*, *&c.* pour marquer le tems qu'il fait, selon que la corde hausse ou baisse. Nous autres savans ne voyons rien là qui nous surprenne : mais l'autre jour un honnête homme du commun, qu'on y rasoit par hazard lorsque j'y étois, fixa les yeux sur cette merveilleuse machine tout le tems que le barbier l'eut entre les mains. Après qu'on lui eut raclé le visage & la tête, il éxamina le monstre marin, ensuite le violon, & il revenoit toujours à la corde retorse, pendant qu'il fouilloit dans sa poche, & qu'il sembloit compter des * Fardins ; mais il parut changer d'avis à cet égard, puisqu'il don-

* Un *Fardin*, ou *Farthing*, est une petite monnoie de cuivre ou d'étain, qui vaut un liard, ou la quatrieme partie d'un sou.

na une belle piece de six sous. L'affaire est, comme je l'ai dit, d'entretenir l'admiration; & si mon ami le barbier n'avoit eu dans sa boutique qu'un simple squelette & un violon de poche, il n'auroit pas été payé si grassement.

Pour revenir à notre fameux docteur, il ajoute à ses prouësses le témoignage de quelques personnes qu'il dit avoir guéries, quoique *percluses de leurs membres depuis trente années*. Lorsqu'on me donna son billet dans la ruë, un estafier qui passoit en même tems, homme sans doute d'une grande pénétration, en reçut un autre, qu'il lut jusqu'à cet endroit, & il s'en alla très-convaincu de l'habileté du chirurgien. On voit au reste quantité de ces prodiges, de ces illustres opérateurs, qui ont eu quelque accident extraordinaire à leur naissance, ou auxquels il est arrivé quelque désastre fort remarquable dans le cours de la vie. Quoique cela, ou toute autre chose de cette nature, n'ait aucun rapport avec la capacité dont ils se vantent, & dont le public auroit besoin, ce malheur, ou ce défaut ne laisse pas de persuader qu'ils ont le talent qu'ils s'attribuënt. Il y a un de ces docteurs logé dans la ruelle de la souris, ou *Mouse-Alley*, proche de *Wapping*, qui se vante de guérir les cataractes, fondé sur ce qu'il a perdu un oeil au service de l'empereur, comme son billet le marque. Là-dessus les patiens vont en foule chez lui; il leur

montre les rolles du Commissaire général, qui certifie qu'il a été dans les troupes de sa Majesté Impériale, & il leur creve les yeux avec beaucoup de succès. Qui croiroit qu'un homme est habile à guérir les enfans d'une descente de boyau, par cela seul que son pere & son grand-pere ont été sujets à ce mal, comme il le publie dans un billet imprimé? Cependant *Charles* Ingolston, logé dans la ruë de *Barbican*, tout auprès de l'enseigne de la *harpe*, a gagné du bien à la faveur d'une telle déclaration. La plupart des hommes adoptent la premiere idée qui les frappe sans penser plus loin, & ils accordent gratis tout ce qui en résulte. Ils supposent d'abord qu'il y a quelque chose d'extraordinaire en vous, & il vous en croyent sur votre parole pour tout le reste. Ne doutez pas que je ne compte moi-même là-dessus lorsque je mets une sentence *Latine*, ou *Grecque*, à la tête de mes Discours, soit qu'elle y vienne à propos, ou non; & je ne saurois vous exprimer le plaisir que j'eus d'entendre un de mes Lecteurs, qui, à la vuë du XX. s'écria tout ébaubi: *Encore du* Latin? *Quel Savant doit être cet homme!* Enfin, après avoir un peu badiné sur notre fameux chirurgien revenu d'outre-mer, je dois lui rendre justice sur un article qui paroît lui tenir au cœur, & avertir ici le public qu'il promet de bonne foi à tous ceux qui ne

voudront pas le regarder comme un oracle, *de se trouver dans sa chambre depuis les huit heures du matin jusques à midi, & l'après midi depuis deux jusques à six, pour saigner tous ceux qui en auront besoin pour la somme de trois sous.*

T.

LXXII. DISCOURS.

Φημὶ πολυχρονίην μελέτην ἔμμεναι, φίλε· καὶ δὴ
Ταύτην ἀνθρώποισι τελευτῶσαν φύσιν εἶναι.

Ex Frag. Euenim.

Je vous exhorte, mon Ami, à persévérer long-tems dans le même exercice, quelque pénible que vous le trouviez d'abord; puisque l'habitude une fois contractée vous le rendra aussi facile que s'il vous étoit naturel.

Des effets de la COUTUME, sur-tout à l'égard de la vertu & du vice.

IL n'y a point de proverbe qui renferme plus de bon-sens que celui que nous entendons tous les jours de la bouche du vulgaire, lorsqu'il nous dit que *la coutume est une seconde nature*. En effet elle peut changer absolument un homme, le former, pour ainsi dire, de nouveau; & lui donner de tout autres inclinations que celles qui sont nées avec lui. Le dr. Plot rapporte, dans son histoire de *Staffordshire*, qu'un idiot,

qui demeuroit assez près d'une horloge, s'étoit si bien accoutumé à imiter le son de la cloche, & à compter les heures toutes les fois qu'elles sonnoient qu'il continua cet éxercice, sans y manquer jamais, tout le tems que l'horloge fut démonté par quelque accident. Je ne voudrois pas répondre de la vérité du fait; mais il est certain que la coutume agit réellement sur le corps, & qu'elle a une très-grande influence sur l'esprit.

J'examinerai, dans ce DISCOURS, un effet très-singulier de la coutume sur la nature humaine, & qui bien observé peut être d'un grand usage pour régler notre vie. Ce merveilleux effet, dont je veux parler, est qu'elle nous rend tout agréable. Un homme adonné au jeu, quoiqu'il n'y trouvât d'abord gueres de plaisir, en contracte à la longue une si forte habitude qu'il n'est plus en état de s'en passer, & qu'il semble être né pour cette unique fin. L'amour de la retraite ou d'une vie occupée aux affaires du monde croît insensiblement, à mesure qu'on s'attache à l'une ou à l'autre, jusqu'à ce qu'on devient incapable de goûter celle des deux qu'on a négligée. Un homme peut fumer, boire, ou prendre du tabac en poudre avec excès, jusqu'à ce qu'il lui soit impossible de s'en abstenir; pour ne rien dire du plaisir qu'on trouve à une certaine étude, à un art, ou à une science, à proportion du soin qu'on y donne, & du tems

panchant qui nous anime quelquefois; puisque, par la regle marquée ci dessus, le panchant peut s'accommoder enfin avec la raison, quoique la raison ne puisse jamais adopter un panchant qu'elle désapprouve.

En troisieme lieu, cette observation peut engager l'homme du monde le plus sensuel & le plus indévot à ne craindre pas les difficultés qui l'empêchent d'ordinaire d'embrasser une vie sainte & chrétienne. *Les Dieux*, nous dit HESIODE, *ont placé le travail au devant de la vertu; le chemin qui nous y conduit est scabreux & difficile dans l'entrée, mais il devient plus uni & plus doux à mesure qu'on y avance.* Tout homme, résolu d'y marcher d'un pas ferme & constant, trouvera bientôt que * *ses voies sont pleines de charmes, & que tous ses sentiers tendent à la paix & au bonheur.*

Ajoutez à ceci que la pratique des vertus chrétiennes est non seulement accompagnée de ce plaisir, qui est une suite naturelle des actions auxquelles nous sommes habitués; mais outre cela de ces joies ravissantes de l'ame, qui naissent du sentiment intérieur qu'elle a d'un tel plaisir, de la satisfaction qu'elle trouve à se conduire par les lumieres de la raison, & de l'espérance d'une immortalité bienheureuse.

En quatrieme lieu, cette observation sur la nature de l'esprit humain doit nous

* Proverb. III. 17.

nous apprendre, lorsque nous avons une fois embrassé une vie réglée, à ne pas trop nous relâcher à l'égard des plaisirs & des exercices les plus innocens; puisque l'esprit peut se dégoûter peu à peu des actions vertueuses & changer le plaisir qu'il trouvoit à s'acquiter de son devoir, pour des plaisirs d'un ordre inférieur, presque toujours inutiles, & souvent même criminels.

Le dernier usage que je tirerai de cette propriété remarquable dans la nature humaine, qui se plaît aux actions qu'elle a long-tems pratiquées, est de faire voir qu'il est d'une absoluë nécessité pour nous d'acquérir les habitudes de la vertu dans cette vie, si nous voulons goûter les plaisirs de celle qui est à venir. L'état du bonheur, que nous appellons la gloire du ciel, ne sauroit toucher les esprits qui ne sont pas qualifiés de cette maniere; il faut que, dès ce monde, nous acquérions du goût pour la vérité & pour la vertu, si nous prétendons trouver du plaisir à la connoissance & à la perfection, qui doivent nous rendre heureux dans l'autre. Les semences de ces joies spirituelles & de ces divins transports, qui doivent s'élever dans l'ame pour toute l'éternité, y doivent être enracinées durant l'état d'épreuve, où nous sommes ici bas. En un mot le ciel ne doit pas être uniquement envisagé comme la récompense,

mais aussi comme l'effet naturel d'une vie sainte & religieuse.

D'un autre côté les méchans, qui par une longue pratique ont formé dans leurs corps les habitudes de la concupiscence & de la sensualité, de la malice & d'un esprit vindicatif, & qui haïssent tout ce qui est bon, juste ou louable, sont naturellement disposés pour les remords, les chagrins & la misere. Leur bourreau s'est déjà saisi de leur ame ; ils ne sauroient être heureux dépouillés du corps, à moins qu'on ne suppose que Dieu veuille, en quelque maniere, les créer de nouveau, & rétablir leurs facultés par un miracle. Il est vrai que, durant cette vie, ils peuvent goûter un plaisir malin à produire ces actions auxquelles ils sont habitués; mais lorsqu'ils ne verront plus ces objets qui les charment aujourd'hui ils deviendront leurs propres éxécuteurs, & ils aimeront ces habitudes pénibles, que l'Ecriture nomme * *le ver qui ne meurt point*. Cette idée du ciel & de l'enfer est si conforme aux lumieres de la nature, que les plus illustres des Payens l'ont découverte. Plusieurs de nos célébres théologiens du dernier siecle l'ont bien fait valoir, entr' autres l'Archévêque TILLOTSON & le Dr. SHERLOCK; mais il n'y en a point qui ait bâti là-dessus

* S. *Marc*. IX. 44.

de si belles spéculations que le Dr. SCOTT, dans le premier livre de sa *vie chrétienne*, qui est le plus beau & le plus raisonnable systeme de théologie qui soit écrit dans notre langue, ou dans aucune autre. Cet excellent Auteur y a fait voir de quelle maniere chaque vertu en particulier, formée en habitude, produit naturellement le ciel, ou un état de bonheur, pour celui qui la possede; &, tout au contraire, que chaque vice deviendra, par une suite naturelle, l'enfer de celui qui en est l'esclave.

LXXIII. DISCOURS.

Fœdius hoc aliquid quandoque audebis.
Juv. Sat. II. 82.

Vous passerez insensiblement à d'autres désordres plus grands.

ON doit éviter, avec beaucoup de soin, les premiers pas qui tendent vers le mal; puisqu'on s'y engage insensiblement dès qu'on a rompu une fois la glace. Il y a une certaine mauvaise foi à laquelle on s'accoutume, & pour laquelle on devroit avoir plus d'aversion qu'on n'en témoigne d'ordinaire: c'est lorsqu'on néglige de tenir sa parole en des occasions indifférentes & de peu de con- Divers Caracteres de gens qui manquent aux rendez-vous qu'ils donnent.

séquence, telles que sont des parties de plaisir, & des rendez-vous entre des personnes du même goût, qui se recherchent les unes les autres. On peut attribuer cette légéreté à bien des causes. Lambin ne se rend jamais à l'heure qu'il a fixée lui-même pour aller dîner chez un de ses amis; mais, quelque peu de mérite qu'il ait d'ailleurs, il affecte cette inexactitude par un principe de vanité. Il n'ignore pas qu'il feroit une assez triste figure en compagnie, s'il n'y causoit, dès son entrée, ce petit embarras; & c'est aussi pour cela qu'il a soin d'arriver précisément lorsqu'on vient de se mettre à table; il s'assied après avoir dérangé tout le monde, & il demande en grace qu'on bannisse la cérémonie; il se qualifie ensuite du plus ridicule corps de l'Univers, en ce qu'il a manqué de parole à plusieurs de ses amis qui l'avoient retenu pour ce jour-là, Il a même la sottise de nommer dix endroits, où l'on fait meilleure chére que dans la maison où il se trouve, & qu'il a tous négligés en votre faveur. La derniere fois que le hazard me fit dîner avec lui il ne parla que de l'embonpoint qu'il auroit acquis, s'il eût accepté toutes les invitations qu'il avoit reçuës. Mais on me blâmeroit à mon tour, si j'insistois plus long tems sur le caractere d'un sot, qui fait plaisir à tous ceux qu'il néglige, & avec lequel on n'observe les regles de la civilité que par les égards dûs à sa naissance ou à sa fortune.

Il y a d'autres personnes, que tout le monde seroit bien aise de voir, & qui tombent dans ce défaut. Il est inconcevable qu'un homme puisse être en repos, lorsqu'il sait qu'une troupe de ses amis qui le chérissent l'attend avec impatience, & qu'ils ne veulent ni manger, ni entamer la conversation, jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Un de ces prometteurs vous avertira quelquefois si tard, qu'il ne peut se trouver au rendez-vous, que toute la compagnie a du chagrin de l'avoir attendu, & d'avoir négligé ses affaires pour l'amour de lui. Il perd aussi l'estime de ceux qui le connoissent, & l'on ne compte plus sur sa parole; desorte qu'il vient souvent au milieu d'un repas, où il est méprisé de tous les convives, & maudit de tous les domestiques, dont il retarde le dîner, après avoir fait prolonger celui de leur maître. Est-il possible que ces Messieurs n'ayent jamais observé que le tems, que des amis passent à s'attendre les uns les autres à l'heure du repas, est le plus incommode & le plus ennuyeux de toute la journée? S'ils réfléchissoient un peu, ils sentiroient d'abord la grossiereté qu'il y a d'interrompre ainsi les agrémens de la vie & de la société. La récidive en ce cas fait breche en quelque maniere à la bonté du cœur, de même que l'habitude qu'on a contractée de jurer devient une espece de parjure par le peu d'attention qu'on fait à ce que c'est qu'un serment, PHOCION, à l'ouïe d'un

Orateur, qui berçoit le peuple par de magnifiques promesses remplies de vent; dit : *Il me semble que je fixe les yeux sur un cyprès, qui a toute la pompe & la beauté possible à l'égard de ses branches, de ses feuilles & de sa hauteur; mais, hélas! il ne porte aucun fruit.*

Quoiqu'on ne doive rien attendre de ces prometteurs, leur hardiesse est si grande, qu'après vous avoir manqué cent fois de parole, ils vous font toujours de nouvelles promesses. J'ai déja censuré le frivole menteur, le glorieux, le chimérique, & je les ai traités comme des personnes dont le but est de s'attirer des éloges par vanité, sans aucun mauvais dessein; mais les étourdis prometteurs n'en échapperont pas à si bon marché. Si un homme prenoit la résolution de ne payer que des sommes au-dessus de vint pistoles, & qu'il contractât plusieurs dettes de cinq & de dix, peut-on s'imaginer qu'il conserveroit longtems son crédit? Celui qui donne des rendez-vous, auxquels il ne se met pas en peine de se trouver, est à peu près dans le même cas.

Je suis d'autant plus irrité contre ce défaut que j'ai eu le malheur d'y être moi-même fort sujet. Le Chevalier Freeport, & tous mes autres Amis, qui sont scrupuleux à tenir leur parole dans les moindres choses, par un principe de vertu, me l'ont souvent reproché. Je m'en fais honte à moi-même,

sur-tout pour avoir manqué l'occasion de voir une des plus agréables compagnies de Dames & de Messieurs qu'il y ait jamais eu, lorsque; tout SPECTATEUR que je suis, & admirateur du Beau-sexe qui a du mérite, j'eus la sottise d'oublier le jour du rendez-vous, & de n'y paroître que le lendemain. Je souhaiterois que tout négligent, qui est coupable de ce crime, fût exposé à une aussi grande perte que celle qui m'est arrivée à cet égard; puisque tous les membres qui formoient cette illustre assemblée ne se reverront plus, selon toutes les apparences; du moins ils sont dispersés en divers endroits du monde, & je reste ici avec le chagrin d'avoir mérité qu'ils me taxent par-tout d'être un vrai lanternier.

Ce qui peut servir quelquefois d'excuse à ce défaut est lorsque les personnes d'une conversation agréable n'osent pas refuser ceux qui les recherchent, de peur qu'on ne les traite de vains & de précieux; mais ils trouveront que la crainte de ce reproche les engagera insensiblement à certaines démarches puériles, & à promettre à tous ceux qui les voudront, sans pouvoir leur tenir parole. C'est ce qui entraîne ces bons humains à payer d'une ingratitude apparente la bienveillance qu'on leur témoigne. Les premiers pas qui font brèche à la candeur vont beaucoup plus loin qu'on ne se l'imagine. Celui qui n'est pas scrupuleux à manquer de parole en de petites

choses, ne sentira jamais de si cruels remords pour de grandes fautes, que celui qui regarde avec horreur tout ce qui va le moins du monde contre la justice & la vérité. Si l'on veut conserver sa candeur, on ne doit jamais s'habituer à ce que l'on désapprouve soi-même.

Je me souviens d'un manque de bonne foi assez ordinaire, quoique ce ne soit pas à l'égard des rendez-vous, qui exposa un homme à un traitement bien difficile à digérer. Il y a vingt-cinq ans que Mrs. *Guill.* de Couvreur & *Jaq.* Desinau occupoient une même chambre dans le *Temple intérieur*, qui est un de nos colleges en droit. Un soir qu'ils étoient ensemble à la Comédie, ils épierent une jeune Demoiselle dans une des loges, qui leur plut beaucoup, & qui les toucha plus qu'ils ne croyoient d'abord. Desinau, qui avoit le talent d'écrire des billets doux, employa cette voie en secret pour réussir auprès de la Belle; pendant que son ami suivit la route ordinaire, & qu'il voulut gagner la maîtresse par sa femme de chambre, & par la vertu des présens. La jeune Dame les amusa tous deux; elle recevoit De Couvreur le mieux du monde, & répondoit avec soin aux Lettres de Mr. Desinau, à qui elle donnoit même des rendez-vous en des lieux tiers. Le premier vint à soupçonner ce commerce épistolaire, & il s'apperçut que son ami ouvroit toutes les Lettres qui leur étoient adressées, pour

bâtir là-dessus ses rendez-vous. Après bien des inquiétudes & des soucis cuisans, il résolut de rompre ce manege d'une maniere qui ne pût jamais l'exposer à un éclaircissement dangereux. Pour cet effet, il écrivit une Lettre d'un caractere déguisé, & il l'adressa à Mr. De Couvreur logé dans le *Temple*. Mr. Definau ne manqua pas de l'ouvrir à son ordinaire; mais il fut bien surpris de voir son nom à la tête, & d'y lire ce qui suit:

Mr. Definau,

„ Vous n'avez eu jusques-ici qu'une
„ satisfaction très-légere, & vous n'y
„ êtes arrivé que par un crime fort o-
„ dieux. Il vous en coute un ami fide-
„ le, pour obtenir une maîtresse in-
„ constante. Je suis charmé que cet ex-
„ pédient me soit venu dans l'esprit
„ pour vous ouvrir mon cœur, & vous
„ dire que vous êtes un malhonnête
„ homme, sans que vous puissiez vous
„ choquer de l'affront, à moins que
„ vous ne le méritiez. Je sai, Mon-
„ sieur, que, tout criminel que vous
„ êtes, vous avez encore assez d'hon-
„ neur pour vous venger de celui qui o-
„ seroit vous le dire en public. C'est à
„ cause de cela même qu'après avoir re-
„ çu tant de bottes secrettes de votre
„ part, je me venge ainsi de vous en
„ toute sureté. Je vous donne le titre

„ de malhonnête homme, & il faut
„ que vous le supportiez, ou que vous
„ reconnoissiez votre injustice; je
„ triomphe de ce que vous ne pouvez
„ m'atteindre, & je ne crois pas qu'il
„ soit deshonorable d'attaquer ainsi à
„ couvert celui qui s'est tenu en embus-
„ cade pour me blesser.

„ Que peut-on dire de plus fort, pour
„ vous convaincre que vous vous êtes
„ rendu coupable du plus indigne pro-
„ cédé qu'il y ait au monde, si ce
„ n'est qu'il vous expose à ce mauvais
„ traitement, & qu'il est impossible
„ que vous ne sentiez vous-même la
„ justice d'un tel reproche de la part
„ de votre ami offensé?

RODOLPHE DE COUVREUR.

T.

LXXIV. DISCOURS.

—— —— tibi scriptus, Matrona, Libellus.
MART. Lib. III. Epig. LXVIII.

C'est à vous, Madame, que mon petit Livre s'adresse.

Le caractere de la jeune PHI-

OCcupé à réfléchir sur mes travaux pour le public, j'ai observé qu'une partie du Beau-sexe, dont je me

suis déclaré l'ami & le * Tuteur, y est quelquefois traitée un peu séverement; c'est-à-dire que j'ai dépeint quelques Dames d'un mauvais caractere, sans avoir presque donné jusques-ici aucun éloge direct de celles qui sont bonnes. Là-dessus il m'est venu dans l'esprit plusieurs Dames de ma connoissance, dont les caracteres mériteroient d'être transmis à la postérité par des écrits d'une plus longue durée que les miens. Mais je ne crois pas que cette raison me doive empêcher de les placer dans mon Journal pour tout le tems qu'il subsistera. J'en choisirai quelques-uns, soit de jeunes filles, de femmes mariées, ou de veuves, qui peuvent servir de modeles à tout le Sexe. Celle qui menera la bande de ce petit nombre d'illustres Héroïnes sera l'aimable † PHILOPATRE. LOPATRE.

Avant que de toucher à son caractere en particulier il est bon d'avertir qu'elle est l'unique enfant d'un pere décrépit, dont la vie est attachée à la sienne. Cet honnête homme lui a toujours marqué, dès le berceau, toute la tendresse possible, & il a vu croître ses bonnes qualités avec la prévention d'un pere, qui la crut bientôt au-dessus de tous les autres enfans de son âge, quoiqu'il n'ait jamais cru qu'elle eût atteint au plus haut degré de perfection, dont elle est capa-

* L'Auteur fait sans doute allusion à un autre Ouvrage, qu'on lui attribuë, & qui a paru sous le titre de *Tuteur*, ou de *Curateur*, en Anglois *the Guardian*.
† Mot Grec, qui veut dire *celle qui aime son Pere*.

ble. Une si grande tendresse a fort contribué à son bonheur; puisqu'elle lit, danse, jouë de l'épinette & du luth avec la derniere éxactitude, & qu'elle employe tous ces talens à divertir le bon vieillard lorsqu'il est assis dans son fauteuil & que la goutte lui donne quelque relâche. PHILOPATRE est dans sa vingt-troisieme année; mais les poursuites d'une infinité d'Amans, la vigueur de son âge, la sensibilité qu'elle a pour tout ce qui est noble, généreux & poli, avec un bien considérable, n'ont pu la détacher jusques-ici des soins qu'elle prend de son bon-homme de pere. Il est certain qu'il n'y a pas d'affection si pure, ni si angélique que celle d'un pere pour une fille, soit qu'il l'envisage par rapport, ou sans aucun égard au sexe dont elle est. Le desir se mêle dans l'amitié que nous avons pour nos femmes, & l'ambition entre dans celle que nous avons pour nos fils; mais, dans celle que nous avons pour nos filles, il y a quelque chose qu'on ne sauroit exprimer. La vie de cette jeune Demoiselle est renfermée dans son domestique; elle est d'ailleurs si prompte à s'acquiter de tous les devoirs d'une bonne amie & d'une fidele compagne, que son pere la trouve partout, & qu'elle est toujours présente à son esprit. D'un autre côté son Sexe est si exposé naturellement au danger, soit à l'égard de la fortune ou de l'innocence, que c'est peut-être un nouveau motif de

la tendresse paternelle. Il n'y a que des peres qui puissent avoir une juste idée de ces plaisirs & de cette sensation; mais la grande familiarité que j'ai avec celui de PHILOPATRE fait qu'il m'est échappé quelques-uns des termes dont il se sert, lorsqu'il parle de la tendresse qu'il a pour sa fille.

Il est vrai que cette jeune Demoiselle, tout accomplie qu'elle est, avec toute sa beauté, son esprit & sa bonne mine, emploie tout son tems á choyer son pere. Quel plaisir n'ai-je pas eu quelquefois de la voir à genoux pour aider ce bon vieillard à mettre ses pantouffles? Les services qu'elle lui rend font toute sa joie, son unique occupation & sa gloire. Lorsqu'une amie de sa défunte mere la pria un jour de vouloir permettre que son fils la recherchât en mariage, elle répondit qu'elle lui étoit fort redevable d'une offre si avantageuse; mais que, durant la vie de son pere, elle ne souffriroit jamais que son cœur eût aucune attache qui pût la détourner du soin qu'elle prenoit de lui rendre le reste de ses jours aussi doux & aussi heureux qu'il étoit possible dans l'état où il se trouvoit. Là-dessus cette Dame s'avisa de lui rappeller, avec un petit souris, la fleur de l'âge qui s'envole; à quoi PHILOPATRE, de cet air franc qui accompagne toujours la vertu, repliqua en ces termes: *J'avoue, Madame, qu'on peut trouver beaucoup de plaisir dans*

la société d'un honnête homme, qu'on aime tendrement; mais, convaincuë que mes soins adoucissent les peines d'un homme de bien, dont la vie semble dépendre de mon assiduïté auprès de lui, je goûte une si grande satisfaction à m'acquiter de ce devoir, que je la préfere à tout ce que les passions les plus légitimes ont de plus vif & de plus agréable. Je ne sai pas d'ailleurs si la femme d'aucun homme auroit la liberté, ni si moi-même, devenuë telle, serois disposée (ce que je craindrois encore plus) à être aussi officieuse que je la suis aujourd'hui auprès de mon pere. Cet heureux vieillard a sa déclaration qu'elle ne se mariera jamais pendant sa vie, & le plaisir de voir que cet engagement ne lui causa pas la moindre inquiétude. Si l'on vouloit prendre la tendresse filiale dans toute sa beauté, on ne sauroit s'en former une idée plus vive qu'à examiner PHILOPATRE occupée à servir son pere aux heures de son lever, de ses repas & de son coucher.

Lorsque la plupart des jeunes Dames s'amusent à consulter leurs miroirs, & à s'orner pour aller au Bal, à des Assemblées, ou à la Comédie; qu'une Demoiselle, qui pourroit être une des principales dans tous ces endroits, soit à l'égard de sa personne, de l'esprit, du bien, ou de la conversation, méprise tous ces divertissemens, pour adoucir les mauvais quarts-d'heure d'un pere décrépit, c'est une résignation véritablement héroïque. PHILOPATRE s'acquite du de-

voir d'une garde avec toute la bonne
grace d'une fiancée; & quoique le bon-
homme soit quelquefois trop mal pour
recevoir la compagnie, elle est toujours
mise d'une maniere décente, qu'elle est
en état de s'y produire.

Disposée à lui sacrifier sa jeunesse, elle
ne compte pour rien le sacrifice de ses
ajustemens, le soin qu'elle prend de se
mettre proprement lui répond de la sin-
cérité de son attachement, & il n'y a per-
sonne qui affecte moins qu'elle de se trop
négliger. Ce qui augmente la satisfaction
du bon vieillard est de voir que PHILO-
PATRE, dont le mérite & le bien ne peu-
vent que lui attirer des lettres amoureu-
ses, l'entretient du récit de ses conquê-
tes & joue des airs gais sur le clavecin,
pour lui insinuer qu'elle renonce, en sa
faveur, à tous ses amans, quoiqu'on la
croiroit alors uniquement formée pour
la galanterie.

Ceux qui se regardent comme les mo-
deles de la bonne éducation & de la po-
litesse, seront étonnés d'apprendre que
ce bon vieillard, toutes les fois que ses
maux lui donnent quelque relâche &
qu'il peut souffrir la compagnie, a chez
lui des assemblées régulieres de gens du
mérite le plus distingué; que la conver-
sation n'y roule jamais sur les défauts des
absens; qu'on y voit regner une bienveil-
lance mutuelle entre les hommes & les
femmes sans aucune passion; & que l'on
y traite les sujets les plus rélevés de la

morale avec la même facilité qu'on y raisonne de toute autre chose; ce qui n'est dû qu'au génie de PHILOPATRE, aussi industrieuse à calmer les douteurs de son pere & à lui rendre la vie aisée, que capable de faire honneur à son nom.

T.

LXXV. DISCOURS.

——— ——— donec jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas
Ire domos impune minax. ——— ———
HOR. L. II. Epist. I. 148.

Ensuite la satire prenant la place de la raillerie, ce ne fut plus un jeu; ce fut une espece de fureur, qui s'attaqua à tout le monde, sans épargner même les plus honnêtes familles.

Contre les LIBELLES & les écrits satiriques.

IL n'y a rien de plus scandaleux pour un gouvernement, ni de plus détestable aux yeux de tous les gens d'honneur, que la publication des libelles & des satires; mais il faut avouër en même tems qu'il n'y a rien de plus difficile à dompter qu'un Esprit satirique. Un Ecrivain colere, qui ne sauroit paroître en public, décharge naturellement sa bile dans des satires & des libelles. Une vieille femme qui aimoit la joie, à ce que la fable nous dit, chagrine de voir

ses rides dans un grand miroir, où elle se regardoit, le jetta sur le pavé & le cassa en mille pieces ; mais, occupée à contempler tous ces morceaux avec un plaisir malin, elle ne put s'empêcher de s'apostropher en ces termes : *Qu'est-ce que j'ai gagné par ce coup de ma vengeance ? il n'a servi qu'à multiplier ma laideur, & à me la représenter un million de fois pour une.*

On a proposé d'obliger toute personne qui voudroit publier un livre, ou une feuille volante, à s'en reconnoître l'Auteur sous serment, & à insérer son nom & le lieu de sa demeure dans un Regiſtre public.

J'avouë que cette méthode auroit prévenu la publication de tous les écrits scandaleux, qui paroissent d'ordinaire sous des noms empruntés, ou sans aucun nom. Mais il est à craindre qu'elle n'eût aussi formé un obstacle au progrès des Sciences, & qu'elle n'eût arraché le bon grain avec l'ivraye. Pour ne rien dire de quelques-uns des plus excellens livres de piété que nous ayons, écrits par des Auteurs anonymes, qui ont mis toute leur gloire à se tenir cachés, il y a peu d'ouvrages d'esprit qui paroissent d'abord sous le nom de l'Auteur. On est presque toujours bien aise de sonder le goût du public avant que de les reconnoître pour siens ; & je crois qu'il y a très-peu de gens capables d'écrire qui voulussent prendre la plume, s'ils ne

pouvoient le faire qu'à ces conditions. Pour ce qui regarde les feuilles volantes que je donne au public, je déclare tout net que, semblables aux faveurs des fées, elles ne dureront qu'aussi longtems que l'Auteur en sera inconnu.

Ce qui augmente la difficulté qu'on trouve à reprimer ces Dispensateurs de la médisance & de la calomnie est que tous les partis en sont également coupables, & que le moindre infame barbouilleur de papier est soutenu par de grands noms, dont il avance les intérêts par des voies si lâches & si indignes. Je n'ai point entendu parler jusques ici d'aucune sorte de ministres d'état, qui ayent infligé un châtiment exemplaire à un Auteur qui a soutenu leur cause par le mensonge & la calomnie, & qui a traité, de la maniere du monde la plus cruelle, la réputation de ceux qu'on regardoit comme leurs rivaux & leurs antagonistes. Si ceux qui gouvernent vouloient imprimer une marque éternelle de leur déplaisir à un de ces infames Ecrivains, qui leur fait sa cour aux dépens de la réputation d'un compétiteur; nous verrions bientôt disparoître cette vermine, qui est la honte du gouvernement & l'opprobre de la nature humaine. Un tel procédé feroit briller un ministre d'état dans l'Histoire, & donneroit de l'horreur à tout le Genre-humain pour ceux qui le traiteroient indignement, & qui employeroient contre lui les mé-

mes armes dont il n'auroit pas voulu qu'on usât contre ses ennemis.

Je ne saurois croire qu'il y ait des personnes assez injustes pour s'imaginer que, dans ce que je viens de dire, j'ai eu en vue un certain parti ou une certaine faction. Tout homme qui a les sentimens d'un Chrétien ou d'un homme d'honneur ne peut être que fort choqué de cette indigne & abominable pratique, qui est aujourd'hui si commune parmi nous qu'elle est devenue une espece de crime national, & qu'elle nous distingue de tous les peuples qui nous environnent. Je ne puis regarder les plus beaux traits de satire lancés contre des particuliers, & soutenus de quelque apparence de vérité, que comme des marques d'un esprit malin, & fort criminels en eux-mêmes. Tout ce qui note quelqu'un d'infamie, de-même que les autres châtimens, est sous la direction du Magistrat, & non pas à la discrétion d'aucune personne privée. De-là vient que * CICERON nous dit que, dans les loix des douze tables, qui n'étoient point du tout rigoureuses, un écrit satirique, ou un libelle, qui attaquoit la réputation d'un autre, étoit puni de mort. Mais nous sommes bien éloignés d'en venir à cette rigueur, quoique nos satires ne soient pleines que d'obscénités & du langage de halles. Toute raillerie choquante passe pour

* Voyez les Fragmens.

spirituelle, & celui qui sait le mieux diversifier ses injures est plus habile que son antagoniste. Ainsi l'honneur de nos familles est ruiné ; les plus grands emplois & les titres les plus honorables sont avilis aux yeux du peuple ; les vertus & les qualités les plus éminentes sont exposées au mépris des vicieux & des ignorans. Si un Etranger, qui ne sait rien de nos factions, ou un *Anglois*, qui viendra sur la scene lorsque nos animosités seront ensevelies dans l'oubli ; si un tel homme, dis-je, vouloit se former une idée des plus grands Génies de tous les partis qui vivent aujourd'hui dans la *Grande-Bretagne*, sur les caracteres qu'en donnent les uns ou les autres de ces abominables écrits qui se publient ici tous les jours, pour quelle nation de monstres ne nous prendroit-il pas ?

Mais puisqu'un si cruel usage tend à la ruine entiere de toute sorte de bonne-foi & d'humanité au milieu de nous, il mérite que ceux qui aiment leur patrie, ou qui ont à cœur les intérêts de leur Religion, le regardent avec le dernier mépris, & qu'ils s'y opposent de toutes leurs forces. Je souhaiterois donc que ceux qui se mêlent de publier ces pernicieux écrits, ou qui se plaisent à les lire, voulussent réflechir sur les conséquences qui en résultent. J'ai déjà parlé des premiers dans quelques-uns de mes Discours, & je n'ai pas fait difficulté de

les ranger avec les meurtriers & les assassins. Tout homme d'honneur n'a pas moins d'estime pour une bonne réputation que pour la vie même ; & je ne doute pas que ceux qui attaquent l'une en secret, ne privassent de l'autre, s'ils pouvoient en venir à bout aussi impunément.

A l'égard de ceux qui prennent plaisir à lire & à disperser d'infames libelles ; je trouve que leur crime n'est pas fort éloigné de celui des Auteurs eux-mêmes. Par une Loi des Empereurs VALENTINIEN & VALENS, non seulement tout homme qui avoit écrit un libelle, mais celui qui venoit à le trouver par hazard, sans le déchirer ou le bruler, méritoit la mort. D'ailleurs, afin qu'on ne me croye pas d'une opinion singuliere là-dessus, je vais citer un long passage de Mr. BAYLE, homme d'esprit & d'érudition, qui n'avoit pas moins de bon goût, qu'il étoit libre de préjugés.

* „ Je ne saurois comprendre, *dit-il*, „ qu'une personne qui répand un libel„le ait moins d'envie de nuire que ce„lui qui le compose. Mais que dirons„nous du plaisir qu'on prend à la lecture „d'un libelle diffamatoire ? N'est-il „pas bien criminel devant Dieu ? Il „faut distinguer. Ou ce plaisir n'est au„tre chose qu'un sentiment agréable

* Voyez le dernier Article de sa *Dissertation sur les libelles diffamatoires*, qui se trouve à la fin de son *Dictionnaire Historique & Critique*.

„ qui nous faifit quand nous tombons
„ fur quelque penfée ingénieufe & bien
„ exprimée ; ou c'eft une joie que nous
„ fondons fur le deshonneur de la per-
„ fonne que l'on diffame. Je n'ai rien à
„ dire fur le premier cas ; car peut-être
„ trouveroit-on ma morale trop éloi-
„ gnée du *Rigorifme*, fi j'affurois qu'on
„ n'eft point le maître de ces fentimens
„ agréables, non plus que de ceux que
„ nous avons, lorfque du miel ou du
„ fucre touchent notre langue. Mais,
„ au fecond cas, tout le monde m'a-
„ vouera que le plaifir eft un grand pé-
„ ché. Le plaifir au premier cas ne du-
„ re guere ; il prévient notre raifon,
„ notre réfléxion ; & il fait tout auffi-tôt
„ place à la douleur de voir qu'on attent-
„ te à l'honneur de fon prochain. S'il
„ ne ceffe pas promptement, c'eft une
„ marque que l'audace du fatirique ne
„ nous déplaît pas, & que nous fommes
„ bien aifes qu'il diffame fon ennemi
„ par toutes fortes de contes ; & alors on
„ encourt de droit les peines dont le
„ Faifeur du libelle s'eft rendu digne.
„ Un Auteur moderne me tombe ici fous
„ la main ; voici fes paroles : *St. Gré-*
„ *goire, excommuniant les Auteurs qui*
„ *avoient deshonoré le Diacre* Caftorius,
„ *n'excepte pas ceux qui lifoient cet ouvra-*
„ *ge ; parce que, fi les médifances*, difoit-
„ il, *ont toujours fait les délices des oreil-*
„ *les, & le bonheur du peuple qui n'a point*
„ *d'autres avantages fur les honnêtes gens ;*

„ *celui qui prend son plaisir à les lire, n'est-*
„ *il pas aussi coupable que celui qui a mis sa*
„ *gloire à les composer?* C'est une maxi-
„ me sure, que ceux qui approuvent une
„ action la feroient agréablement s'ils la
„ pouvoient faire, c'est-à-dire si quel-
„ que raison d'amour-propre ne les em-
„ pêchoit de s'y engager. *Il n'y a point de*
„ *différence*, disoit CICERON*, *entre con-*
„ *seiller un crime, & l'approuver quand il*
„ *est fait:* Le droit romain a confirmé
„ cette maxime; il a soumis à la même
„ peine les approbateurs du mal & les
„ auteurs. On peut donc dire que ceux
„ qui se plaîsent à la lecture des libelles
„ diffamatoires, jusques à donner leur
„ approbation & à ceux qui les compo-
„ sent & à ceux qui les débitent, sont
„ aussi coupables que s'ils les avoient
„ composés; car s'ils n'en composent
„ pas de semblables, c'est ou parce qu'ils
„ n'ont pas le talent d'écrire, ou parce
„ qu'ils ne veulent rien risquer.

C.

* *Philip.* II.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

A.

B

C

E

F

G

H

I. & J.

L.

M.

N.

R.

S.

T.

V.